



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

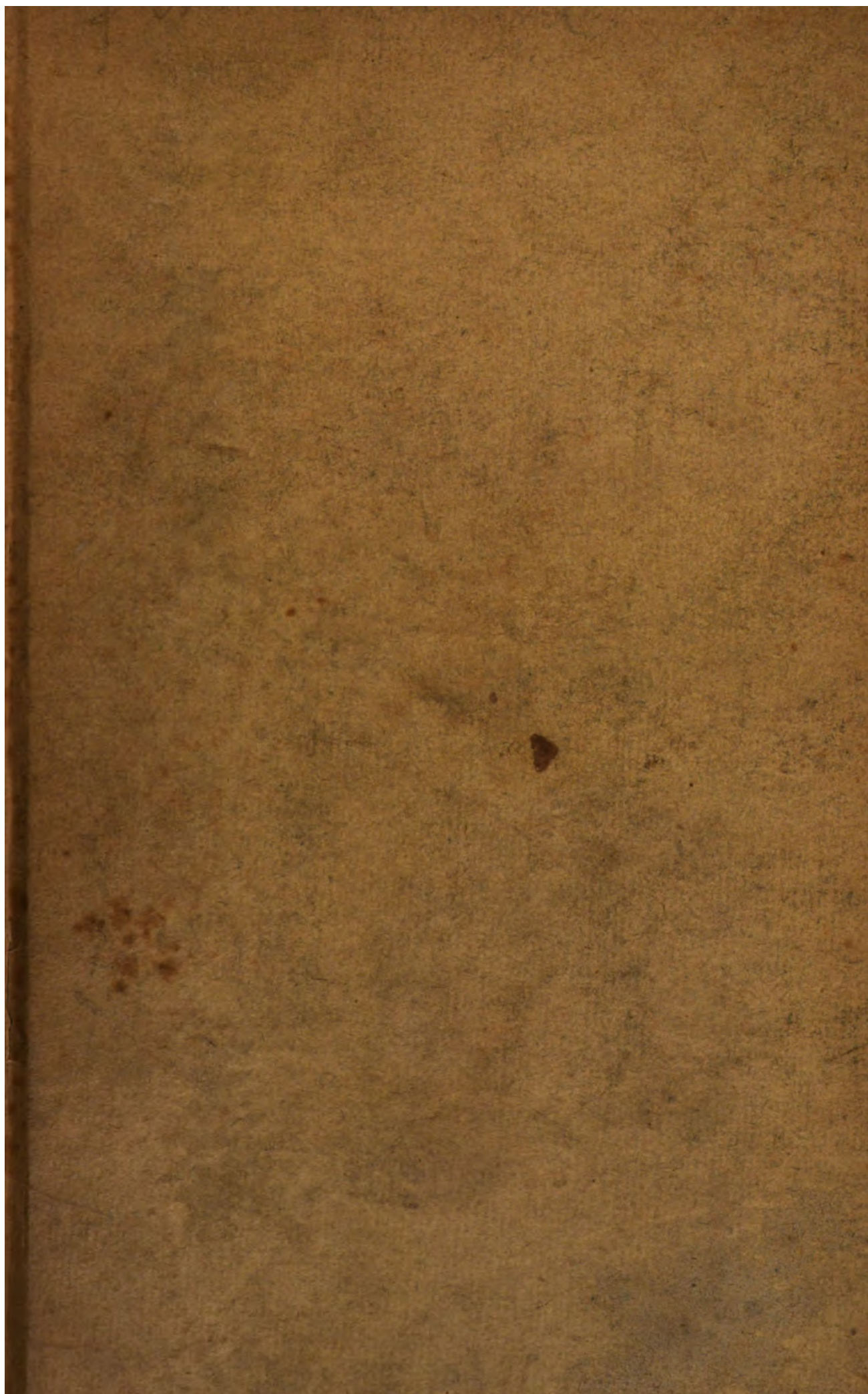
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



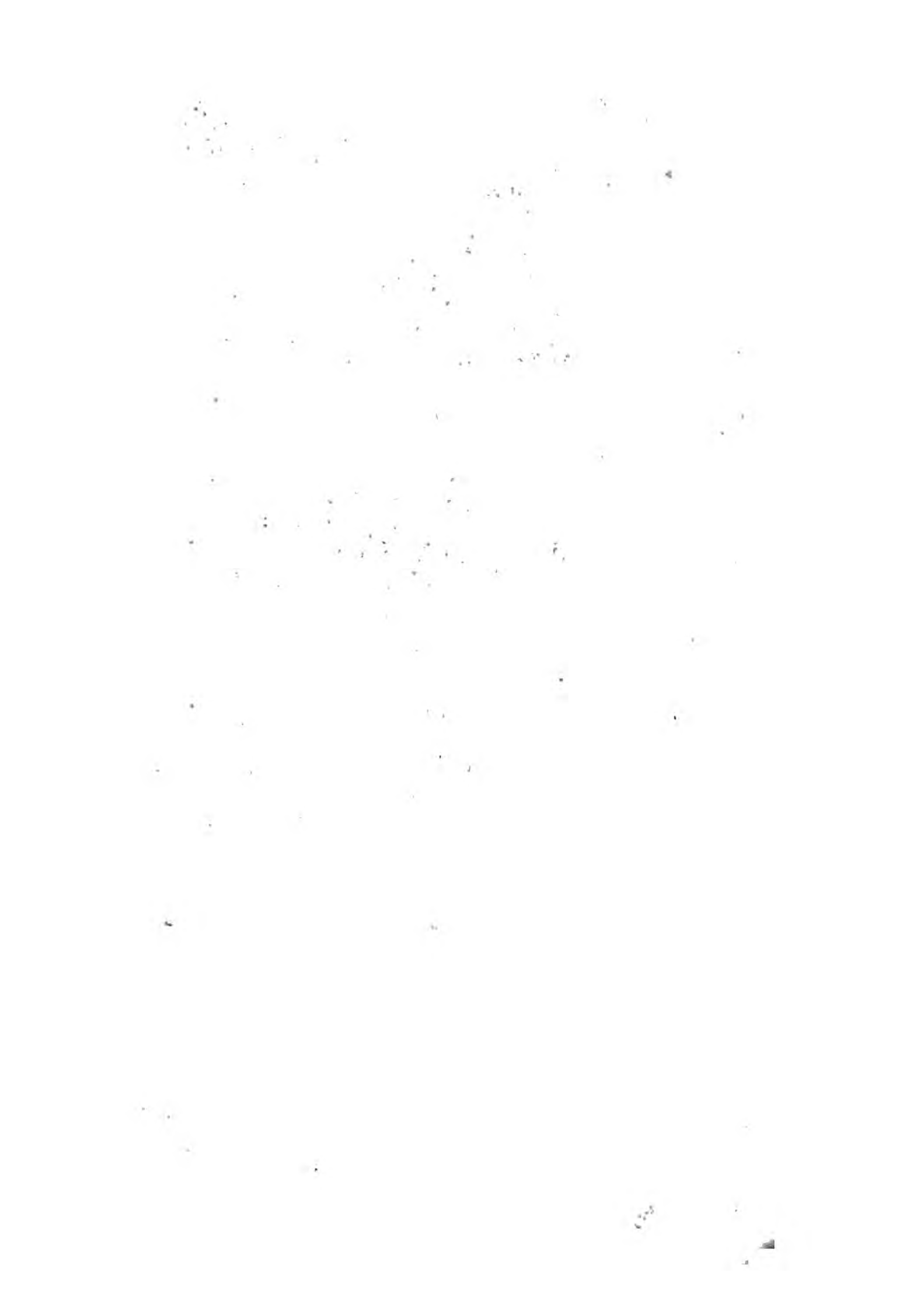
~~28. i. 4~~

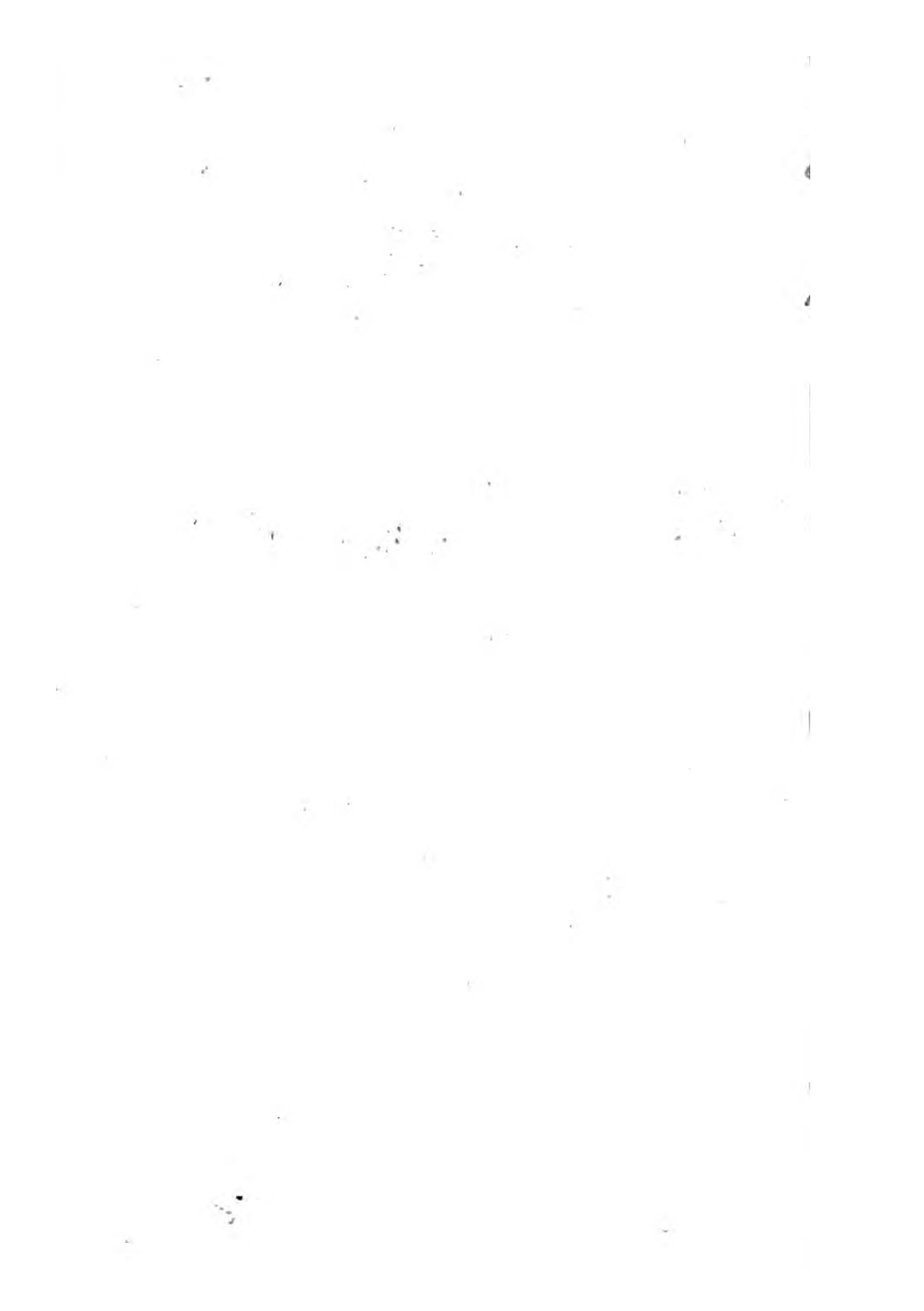
~~NS 39 c 21~~



Vet. Fr. II B. 146







DES SIGNES
ET DE L'ART DE PENSER
CONSIDÉRÉS
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

DES SIGNES
ET DE L'ART DE PENSER
CONSIDÉRÉS
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.

*Deus ille princeps parensque rerum nullo
magis hominem distinxit à cæteris animali-
bus, quam dicendi facultate.*

QUINTIL. Inst. Orat. liv. 2. chap. 1.

PAR J^h. M. DEGERANDO.

TOME IV.

A PARIS,

**Chez GOUJON fils, Imprimeur-Libraire, grande rue
Taranne, no. 737.**

FUSCHS, Libraire, rue des Mathurins.

**HENRICHS, à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue
de la Loi, No. 1231.**

AN VIII.



D E S S I G N É S
ET DE L'ART DE PENSER
C O N S I D É R É S
DANS LEURS RAPPORTS MUTUELS.

S E C O N D E P A R T I E.

*De l'Influence que le perfectionnement
des Signes pourroit exercer sur les progrès
de l'esprit humain.*

S E C T I O N S E C O N D E.

**De l'étude des questions abstraites, et des
avantages qu'elle pourroit retirer du per-
fectionnement des Signes.**

C H A P I T R E P R E M I E R.

*De la nature des questions abstraites. Première
espèce d'erreurs auxquelles elles sont expo-
sées ; vices dans la forme du raisonnement ;
Causes de ces erreurs, et leurs remèdes. Ré-
flexions sur la logique des Écoles.*

J'AI donné le nom de *questions abstraites*
à celles qui ont pour objet de reconnoître
et de fixer les rapports qui existent entre
nos idées.

Ce qui distingue essentiellement les connoissances de *fait*, des connoissances *abstraites*, c'est que les premières sont une représentation de ce qui existe, ou de ce qui est supposé exister hors de l'enceinte de notre propre imagination, pendant que les secondes se renferment dans les limites du monde idéal, et n'expriment que la comparaison des notions qui le composent. En se livrant à l'étude des questions abstraites, l'esprit s'isole donc entièrement des objets extérieurs, il ne s'inquiète point de savoir s'il existe hors de sa pensée quelque modèle d'après lequel elle se dirige. Pour établir les vérités de fait, le jugement s'interpose, en quelque sorte, entre l'entendement et la réalité même des choses, il examine la *conformité* d'une copie avec son original. Pour établir les vérités abstraites, le jugement s'interpose seulement entre une notion et une autre notion, et il examine l'*identité* qui existe entre elles sous la diversité de leurs expressions.

Dans les jugemens sur les faits, tout se rapporte à une perception simple consi-

(3)

dérée dans l'existence ; dans les jugemens abstraits , tout se rapporte à une comparaison , c'est - à - dire , à une perception double considérée hors de l'existence.

Si toutes les idées étoient assez simples et assez sensibles pour que l'esprit pût s'en rendre compte par un seul acte de l'attention ; ou si les facultés de l'esprit avoient assez de force et d'étendue pour qu'il pût , du premier coup-d'œil , embrasser tout l'ensemble de chaque idée , nous pourrions toujours aller immédiatement d'une idée à une autre idée quelconque , sans avoir besoin d'appeler à son secours aucune idée intermédiaire pour en appercevoir le rapport ; un jugement unique , un jugement d'évidence suffiroit pour établir chaque comparaison et fonder chaque connoissance abstraite.

Mais , comme le plus grand nombre des idées qui servent de terme à nos opérations dépassent de beaucoup , par leur étendue , la capacité ordinaire de notre attention , nous sommes contraints , pour les former et les fixer , de recourir à des idées plus faciles , dont nous réunissons

successivement les signes sous une expression plus simple ; alors , il ne nous reste à l'égard de ces idées plus complexes que deux espèces de données , savoir , l'expression simple que nous leur avons attachée , et les idées premières dont les signes ont été liés à cette expression. Ne connoissant donc point , par un acte d'intuition , ce que cette idée est en elle-même , nous ne pouvons la comparer immédiatement à une autre , nous ne pouvons appercevoir leurs rapports au premier coup-d'œil , et nous sommes forcés d'interposer entre elles un certain nombre de termes moyens qui nous en découvrent l'enchaînement.

De-là , un grand nombre de connoissances abstraites qui sont séparées de nous par un plus ou moins grand intervalle , et qui exigent , pour être découvertes , une plus ou moins longue suite d'opérations de la part de l'esprit ; de-là , la nécessité du raisonnement , qui nous aide à franchir cet intervalle et à pénétrer dans les mystérieuses propriétés de ces idées trop relevées pour notre foiblesse.

C'est ainsi que les connoissances abstraites deviennent pour nous des objets de découvertes, ou des occasions d'erreurs. La philosophie s'efforce de nous garantir de ces erreurs, et de nous conduire à ces découvertes ; elle trace des règles à la prudence , elle prête des méthodes au génie.

Suivant dans cette Section le même ordre que dans la précédente, je m'attacherai d'abord à distinguer les différentes causes de ces erreurs nouvelles, afin d'en indiquer les remèdes ; j'examinerai ensuite quelles découvertes nous restent à faire , quels sont les moyens de les multiplier et de les rendre plus utiles.

Comme toutes ces recherches nous montreront sans cesse dans le perfectionnement du langage , la cause la plus efficace du progrès des connoissances abstraites , je m'arrêterai ensuite à l'importante question d'une langue parfaitement philosophique, j'examinerai sa possibilité, je passerai en revue les divers systèmes de signes qu'on a imaginés, dans la vue de perfectionner le langage ; je comparerai entre

elles les principales langues anciennes et modernes, pour connoître le secours que chacune d'elles prête à l'esprit; j'indiquerai les réformes dont elles ont besoin, et dont elles me semblent susceptibles.

Enfin, j'appliquerai aux diverses sciences les résultats que j'aurai obtenus, je chercherai à découvrir quelles sont celles qui sont plus exposées à ce genre d'erreurs, celles qui peuvent tirer un plus grand avantage des méthodes, celles dont la langue est plus imparfaite et plus difficile à corriger.

Dans le raisonnement que nous employons pour établir entre deux idées le rapport qui ne résulte pas de leur comparaison immédiate, dans ce raisonnement, dis-je, il entre trois opérations distinctes de la part de notre esprit; l'une, qui a pour objet de comparer les idées, l'autre de lier les idées aux signes, la troisième, qui consiste à lier les signes entre eux. La comparaison des idées nous fournit les vérités qui nous éclairent, la liaison des idées aux signes nous donne le moyen de dis-

poser de ces vérités ; enfin , c'est par la liaison des signes entre eux , que nous réussissons à les enchaîner , pour obtenir la vérité déduite.

Il résulte de-là , que l'erreur peut se glisser de trois manières différentes , quoique toujours par notre faute , dans les raisonnemens abstraits , suivant que nous exécutons mal l'une ou l'autre de ces trois opérations. Si la comparaison des idées est inexacte , les jugemens particuliers seront faux , et le résultat sera par conséquent defectueux , lors même que la déduction seroit régulière. Si les idées ne tiennent aux signes que par une association incertaine , la liaison mécanique des signes ne suffira pas pour garantir l'enchaînement des idées entre elles. Enfin , si les signes manquent eux-mêmes de liaison , il n'y aura aucune suite dans le raisonnement , et les jugemens particuliers , quoique très-vrais , restant isolés , ne produiront aucune conséquence légitime.

La liaison mécanique des signes est ce que j'appelle la *forme* du raisonnement ; la liaison des idées aux signes est l'*essence*

du raisonnement ; la comparaison des idées est la *proposition* ; car la proposition est un jugement exprimé : or, la comparaison abstraite des idées ne peut se passer du secours des signes, et l'expression qui lui sert d'appui subsiste du moins dans notre mémoire, si elle ne se produit pas au-dehors.

Je me borne dans ce chapitre à examiner quelle est la forme nécessaire du raisonnement, les vices dont elle peut être atteinte, et les erreurs qui en résultent.

Le raisonnement abstrait le plus simple se compose nécessairement de trois termes, c'est-à-dire, de trois idées, ou du moins de leurs signes. En effet, le but du raisonnement est de reconnoître le rapport de deux idées, et puisque ce rapport ne peut être immédiatement apperçu, il faut au moins une idée intermédiaire pour le découvrir. Il y a toujours un signe qu'on veut traduire, un signe qui sert à traduire, et un signe auquel on rapporte cette traduction.

Par une raison semblable, la déduction

la plus simple se compose aussi de trois propositions. En effet, l'idée intermédiaire doit être comparée tour-à-tour à chacune des deux idées dont on cherche le rapport; voilà deux premières propositions; ces deux idées doivent être rapprochées ensuite d'après le rapport qu'on a découvert, et voilà la troisième proposition. Il faut au moins deux bases au raisonnement, puisqu'il a pour objet d'évaluer deux idées; il faut une opération sommaire qui fixe le résultat de cette évaluation.

Le raisonnement à trois termes, tel que je viens de le définir, se transforme souvent dans le discours, je veux dire qu'en le communiquant aux autres hommes, nous lui donnons une autre forme apparente, sous laquelle se déguise sa forme essentielle et véritable.

Quelquefois nous supprimons l'une des deux propositions fondamentales, parce qu'elle nous paroît si évidente, parce qu'elle se présente si naturellement d'elle-même, qu'il nous paroît inutile de la retracer expressément à ceux auxquels notre discours s'adresse; nous leur laissons ache-

ver notre pensée, parce que nous ne doutons point qu'ils n'en saisissent toute l'étendue. Mais, en recourant à cette expression abrégée, il faut cependant que la proposition supprimée soit présente à notre esprit, et supposée par ceux qui nous comprennent, sans quoi notre raisonnement seroit incomplet, ou nous ne serions pas entendus.

C'est là ce qui arrive sans cesse en mathématiques. On établit, par exemple, une équation ou une proportion, et l'on en tire sur-le-champ une autre équation ou une autre proportion. Le raisonnement paroît n'avoir que deux parties. Mais, en y réfléchissant, on verra que l'esprit suppose toujours les principes établis sur la transformation des équations, ou sur les propriétés des proportions, qui justifient la liaison des deux opérations qu'on exécute. Seulement on néglige de rappeler expressément ces principes, parce qu'ils sont bien convenus, parce qu'ils sont toujours présents, parce qu'on seroit obligé de les répéter sans cesse.

Quelquefois, les termes du raisonne-

ment sont collectifs , et alors plusieurs déductions sont renfermées en une seule et il semble que trois propositions suffisent pour donner un résultat multiple. Mais ce n'est encore ici qu'une manière d'abrégé le discours. En effet , lorsque plusieurs idées de même espèce participent aux mêmes propriétés , et doivent subir une semblable comparaison , il est plus simple de les réunir dans une opération commune ; ainsi , ce n'est encore ici que le même raisonnement répété dans l'esprit un certain nombre de fois , quoiqu'il ne soit exprimé qu'une seule fois dans notre langage.

Quelquefois les propositions dont le raisonnement est formé , contiennent plus de deux signes comparés , et semblent par-là renfermer plus de deux termes. Ainsi , une équation , par exemple , se compose de plusieurs quantités ; ainsi , on affirme souvent d'un sujet plusieurs qualités , plusieurs rapports à - la - fois ; cependant , quelque complexe que le raisonnement paroisse alors , il n'est cependant toujours qu'un raisonnement à trois termes ; car ,

il faut souvent plusieurs expressions réunies pour composer un des termes de comparaison , parce qu'on n'a point de signe unique pour exprimer l'idée totale qu'on a besoin de comparer , ou bien encore , parce que l'un des deux termes renferme l'analyse détaillée de la valeur de l'autre.

Quelquefois , enfin , une seule intermédiaire ne suffisant pas pour faire connoître le rapport des deux idées qu'on veut comparer ; on est contraint d'interposer entre elles une suite plus ou moins longue d'idées moyennes , qui puissent compléter la chaîne. Le raisonnement , dans ce cas , présente plus de trois termes ; il renferme autant de propositions successives , qu'il a de termes , puisque chaque nouvelle intermédiaire exige une comparaison de plus. Cependant , ce raisonnement complexe peut-être encore considéré comme une suite de raisonnemens à trois termes , dont les conséquences ont toutes été supprimées , pour donner plus de célérité au discours , et se trouvent remplacées par une conséquence sommaire qui unit ensemble les

deux extrémités de la chaîne ; car , la continuité des rapports suppose qu'ils soient tous de même espèce , et les conséquences étant ainsi toutes semblables les unes aux autres , peuvent aisément être suppléées par l'esprit.

Ainsi , toute espèce de raisonnement peut-être rapportée au raisonnement à trois termes , comme à son élément ou à son modèle , et les règles établies pour celui-ci doivent s'appliquer à tous les autres , et suffire pour en garantir l'exactitude.

On a donné le nom de *sylogisme* au raisonnement à trois termes ; le nom d'*extrêmes* , aux deux idées dont on cherche le rapport , et celui de *moyen* , à l'idée qui sert à le découvrir.

On a donné le nom d'*enthimème* au syllogisme abrégé , dans lequel une des propositions fondamentales a été sous-entendue pour la rapidité du discours.

Cette argumentation , qu'on appelle *la réduction à l'absurde* , est un raisonnement dans lequel la proposition qu'on examine , est supposée d'avance , et transformée ensuite , par une déduction régulière , jus-

qu'à ce qu'on arrive aux premières idées simples qu'elle représente ; si ces idées présentent une contradiction évidente , on est autorisé à rejeter la supposition qu'on avoit faite. Ici , donc , le raisonnement est le même , seulement l'ordre des propositions est changé , et c'est par la conséquence qu'on débute.

Le *dilemme* est une manière de réduire à l'absurde. On établit entre deux ou plusieurs propositions , une alternative inévitable ; on s'attache ensuite aux propositions exclusives de celles qu'on veut démontrer , et l'on prouve leur fausseté. Ce qu'il y a de particulier dans ce raisonnement , c'est que l'esprit ne cherche point à découvrir la liaison directe des idées qu'il veut comparer , mais à appercevoir l'incompatibilité de leurs contraires.

Je sais qu'en présentant le syllogisme comme la forme première et essentielle du raisonnement , je contredis l'opinion des modernes métaphysiciens. Je sais que le nom seul de *syllogisme* est fait pour répandre aujourd'hui une sorte de ridicule sur l'ouvrage de philosophie , dans lequel

il ose reparoitre. On a tant déraisonné avec des syllogismes parfaitement réguliers, que cette méthode semble à jamais discréditée. Cependant, je ne craindrai pas de m'élever contre ces préventions, et j'oserai soutenir qu'en cette occasion, nos prédécesseurs avoient mieux analysé que nous. Les modernes n'ont observé le raisonnement que sous les formes extérieures et sensibles de la parole ; les anciens l'avoient observé tel qu'il existe dans l'esprit. L'abus qu'on a fait du syllogisme ne prouve rien contre sa nécessité, parce que la liaison des signes ne suffit pas pour garantir l'enchaînement des idées, et qu'ainsi que nous allons bientôt le voir, l'esprit peut s'égarer avec le raisonnement le plus conforme aux règles. L'inutilité qu'il peut y avoir à exprimer dans le discours une proposition simple et évidente par elle-même, ne prouve pas que cette proposition ne doive cependant être présente à l'esprit, quand il raisonne, pour achever la liaison des idées qu'il compare. Que ceux qui veulent tout rapporter à l'enthimème, se demandent comment une première pro-

position pourroit les conduire à une seconde, si l'esprit, par une opération secrète, n'appercevoit pas la liaison qui existe entre leurs termes. Qu'ils essayent de proposer leur enthimème à un enfant, à un homme très-borné, et bientôt, forcés de rétablir dans leur discours la proposition qu'ils avoient omise, ils verront clairement que sa présence dans l'esprit étoit nécessaire à l'intelligence du tout, et qu'ils n'avoient fait que la sous-entendre.

Je n'ai garde sans doute, d'avancer ici que la forme syllogistique doive être toujours, doive être ordinairement observée dans le discours, et je trouve au contraire la véritable erreur des anciens, dans l'importance exagérée qu'ils ont attachée à l'entière expression du raisonnement. Parmi les deux jugemens préliminaires qui servent à asseoir une conséquence, il arrive presque toujours que l'un suffit pour faire concevoir l'autre, en vertu de l'association des idées; et, dès qu'il est conçu, son évidence garantit son admission. Le but du jugement préliminaire qu'on exprime, est de rappeler à la mémoire de ceux aux-

quels on s'adresse, l'idée intermédiaire qui leur manquoit et dont on invoque le secours ; cette idée présente, et déjà rapprochée d'un des extrêmes, la comparaison doit s'achever d'elle même, puisqu'on en possède tous les termes, et qu'ils sont placés les uns à côté des autres dans l'esprit. Recourir alors à un vain appareil, à une formule inutile, c'est retarder la marche de la pensée, c'est retrécir l'espace embrassé par l'esprit. La simplicité des signes seconde puissamment nos progrès, lorsqu'elle ne nuit pas à la clarté de nos conceptions ; l'art de simplifier les signes est l'économie du philosophe.

Mais, si l'on peut se dispenser le plus souvent d'exprimer le raisonnement tout entier dans le discours, on ne peut jamais se dispenser de le concevoir tout entier dans la pensée, et voilà la maxime sur laquelle j'ai besoin d'insister, parce que son oubli entraîne plus d'erreurs qu'on ne pense. Il n'est personne qui ne justifie par quelque principe les propositions qu'il soutient ; mais il en est peu dont l'esprit s'arrête à bien saisir la liaison de ce prin-

cipe avec la conséquence qu'ils lui attachent ; il en est même très-peu qui sachent quelle doit être la nature de cette liaison. On se contente d'appercevoir vaguement quelque chose de commun entre deux propositions , et l'on se hâte de placer l'une à la suite de l'autre. Il importe donc d'imposer un frein à ces déductions précipitées ; il faut se définir clairement en quoi consiste la liaison d'un principe avec sa conséquence ; il faut bien établir que cette liaison ne se forme que par le secours d'un jugement intermédiaire , qui serve à rapprocher l'idée moyenne admise dans le principe , avec celle des deux extrêmes qui n'y a point été renfermée , et qui puisse ainsi achever les comparaisons ; il faut accoutumer l'attention à s'arrêter suffisamment sur ce jugement intermédiaire , lors même que le discours ne l'exprime pas , il faut imposer à l'esprit la loi d'examiner avec soin si ce jugement remplit bien toutes les conditions exigées , et ne sort point des limites de l'identité.

Voici donc la première règle relative à la forme du raisonnement ; observer que

le raisonnement soit complet, du moins dans notre esprit, et que le terme moyen soit tour-à-tour rapproché des deux extrêmes qu'il doit unir.

Il y a une seconde loi non moins nécessaire que la première, et qui suffit avec elle pour compléter la théorie du raisonnement; c'est que dans la disposition des termes on ait soin de suivre l'ordre indiqué par la dépendance des rapports. Je vais tâcher d'expliquer le fondement de cette loi, et d'en indiquer les applications.

Si les rapports de nos idées, que le raisonnement a pour objet de mettre en valeur, étoient toujours des rapports d'égalité absolue, il suffiroit de connoître la double identité de deux idées avec une troisième, pour conclure leur identité mutuelle, et il importerait peu de quelle manière les termes du raisonnement seroient disposés dans chaque proposition; car, toutes les dépendances seroient réciproques, et ces deux raisonnemens

$$\begin{array}{l} a = b ; \quad b = a ; \\ b = c ; \quad c = b ; \\ \text{donc } a = c , \quad \text{donc } c = a , \end{array}$$

sont également légitimes. Mais nous établissons souvent entre nos idées des rapports qui ne se prêtent point à une disposition aussi arbitraire.

D'abord, souvent nous n'affirmons pas l'absolue égalité des idées, mais seulement leur similitude. Alors, il ne suffit plus de connoître que deux idées sont semblables à une troisième, pour juger qu'elles sont semblables entre elles; il faut savoir encore si la similitude est bien de la même espèce dans l'une et l'autre comparaisons. Je puis ressembler à deux hommes qui n'auroient entre eux aucune analogie, si j'ai, par exemple, la taille et l'embonpoint de l'un, et la figure de l'autre.

Ensuite, deux idées qui ne sont point unies entre elles par une identité absolue et réciproque, peuvent cependant se trouver contenues l'une dans l'autre en vertu des lois de leur génération. (Voyez tome 2^e. pag. 54). Il en résulte entre elles un rapport de dépendance tel que la plus simple doit être supposée par-tout où l'on admet la plus complexe, quoique celle-ci ne doive point de même accompagner

toujours la première. Ce rapport de génération, ce rapport du tout à sa partie, ou de l'idée principale à sa modification, nous l'exprimons par le verbe *être*, et nous disons, par exemple, *l'homme est un animal*, pour exprimer que la notion plus abstraite de l'animal est renfermée dans la notion plus complexe de l'homme.

Puisque ce rapport n'est pas réciproque entre les deux idées qu'il unit, puisqu'on ne peut pas transposer les termes dans la proposition qui l'exprime, dire, par exemple, *l'animal est un homme*, il est évident que dans ce cas il n'est plus indifférent de savoir comment les termes seront en effet disposés dans les trois propositions dont le raisonnement se compose.

Pour concevoir quel doit être la loi de la disposition, je choisis le cas le plus simple, celui où toutes les propositions seroient affirmatives.

Dans cette hypothèse, il est évident que pour former un enchaînement légitime des propositions entre elles, il faut suivre la continuité du rapport de dépen-

dance , c'est-à-dire , il faut que l'idée moyenne , placée entre ces deux extrêmes , dans l'ordre de génération , soit contenue dans l'une de celle-ci pendant qu'elle renferme l'autre.

Ainsi , la conséquence renfermera à-la-fois l'idée la plus complexe et l'idée la plus simple des trois termes de comparaison , et les deux propositions fondamentales serviront à montrer , l'une comment l'idée la plus complexe des trois renferme l'idée intermédiaire , l'autre comment l'idée intermédiaire contient à son tour la plus simple de toutes.

Les trois propositions présenteront donc , si elles sont bien liées , une disposition absolument parallèle ; si cette disposition unique et nécessaire étoit dérangée dans quelqu'une de ses parties , on n'obtiendrait aucune conséquence , ou l'on n'établirait qu'une conséquence illégitime.

Si nous réunissons , par exemple , ces deux propositions fondamentales :

L'homme est un animal ,

Le lion est un animal ;

nous ne pouvons conclure que le lion

soit un homme, ni que l'homme soit un lion, parce que les deux propositions ne sont point disposées suivant un ordre parallèle de dépendance, et que l'idée d'*animal* n'est point dans la génération des idées une idée intermédiaire entre les deux autres.

Si, ayant réuni ces deux propositions fondamentales, bien liées entr'elles :

L'homme est un animal,

L'animal a des sens,

nous voulions en conclure que l'être qui *a des sens est un homme*, nous établirions une conséquence défectueuse, parce que nous n'observerions point dans cette dernière proposition l'ordre de continuité prescrit par les deux précédentes. Car l'idée la plus complexe des trois, celle de l'homme, y seroit représentée comme dépendante de la plus simple.

Si le raisonnement renfermoit plus de trois termes, et que la série des propositions enchaînées devint ainsi plus étendue, on appliqueroit la même loi à toutes les propositions intermédiaires, et l'on feroit ensorte que de la première à la der-

nière , l'ordre de continuité ne fût jamais interverti.

Dans le cas où le raisonnement ne se composerait point uniquement de propositions affirmatives , la loi de disposition ne seroit plus la même.

Il ne sauroit y avoir qu'une seule espèce de raisonnement produit par les propositions négatives ; c'est celui où l'une des deux propositions fondamentales seroit négative , l'autre affirmative , et la conséquence négative à son tour. En effet , deux propositions qui affirment ne sauroient donner une négation pour résultat ; deux propositions négatives ne peuvent engendrer aucun résultat quelconque. Enfin , deux propositions , dont l'une affirme et l'autre nie , ne peuvent engendrer qu'une négation. Car lorsque l'idée moyenne n'est pas liée par l'identité à l'une des deux extrêmes , ces deux extrêmes ne sauroient être identiques l'une à l'autre.

Or , dans ce raisonnement formé de deux propositions fondamentales , dont l'une est affirmative , l'autre négative , et d'une conséquence négative aussi , la disposition

des termes devra suivre précisément l'ordre inverse à celui qui étoit exigé dans le raisonnement composé en entier de propositions affirmatives.

C'est-à-dire , si la proposition fondamentale négative a pour objet d'établir qu'une extrême ne contient pas la moyenne , il faut que la seconde proposition affirmative établisse que l'autre extrême contient cette moyenne ; car alors il sera certain que la dernière extrême n'est pas contenue dans la première , puisqu'elle renferme une condition que celle-là n'admet pas.

Si la proposition fondamentale négative avoit pour objet d'établir que la moyenne ne contient pas une extrême , la seconde proposition affirmative devoit établir que la moyenne contient l'autre extrême ; car alors il sera certain que cette seconde extrême ne contient pas la première ; puisque la partie ne renferme pas ce qui n'est pas contenu dans le tout.

Mais si ayant établi que a ne contient pas b , on ajoutoit que b contient c , on n'auroit aucun droit de conclure que a et c ne soient pas compris l'un dans l'autre.

a peut être contenu dans *c* ; car il n'y a pas de raison pour qu'il ne se trouve renfermé avec *b* dans une idée plus complexe que cette dernière. *c* peut être contenu dans *a* , car quoique *c* ne renferme pas *b* , il n'y a pas de raison pour qu'il ne renferme une idée plus simple que celle-ci.

On voit donc que dans les raisonnemens dont je parle , les deux propositions fondamentales doivent être formées dans un ordre inverse l'une de l'autre , et que la conséquence suit l'ordre de la proposition négative.

C'est ainsi qu'on dit , par exemple :

L'homme est doué de la faculté de réflexion.

L'orang-outang ne réfléchit pas ;
et que l'on en conclut que *l'orang-outang n'est pas dans la classe de l'homme.*

Mais si l'on disoit :

La réflexion est une faculté de l'intelligence :

Or , l'orang-outang ne réfléchit pas ;
On ne pourroit conclure que *l'orang-outang n'ait aucune faculté de l'intelligence.*

Les réflexions que nous venons de faire ont servi de base aux fameuses règles du syllogisme.

On avoit classé toutes les espèces de nos idées ; on avoit établi des signes simples pour représenter chacune d'entre elles. On avoit ensuite cherché à prévoir les diverses manières dont ces idées pouvoient s'associer dans le raisonnement, et à fixer les résultats qu'elles devoient produire ; ces combinaisons et leurs résultats avoient donné autant de formules générales dans lesquelles toute espèce de raisonnement se trouvoit exprimée, et d'après lesquelles on pouvoit juger, à la seule inspection, si la forme du raisonnement étoit légitime.

Ces formules, dont la première commençoit malheureusement par le mot *barbara*, paroïtroient en effet aujourd'hui très-barbares. Elles ont reçu plus d'injures en un siècle qu'elles n'avoient obtenu d'honneur en mille ans ; elles ont fini par tomber dans un entier oubli ; elles sont demeurées ensevelies dans les poudreux volumes de l'école, avec les systèmes

auxquels elles avoient prêté leur appui ; ceux qui les tournent aujourd'hui en ridicule , ne se sont pas toujours donné la peine de les méditer ; et il est plus facile , en effet , de les tourner en ridicule que de les comprendre. « Qu'est-ce qu'un raisonnement en *baraligton* , nous dit-on ? » un mot aussi extraordinaire peut-il renfermer un sens utile ? » Cependant , dussé-je encore choquer les idées de quelques esprits superficiels , j'oserai dire que ces préceptes , après avoir été trop exaltés , ont été trop méprisés ensuite , et qu'il est arrivé à cet égard en Philosophie ce qui arrive si souvent en Médecine , où la confiance excessive qu'on avoit eu en l'universalité d'un remède , se change en un injuste oubli , lorsqu'on s'apperçoit de sa première erreur. Le philosophe qui réfléchit avec attention sur les règles de l'ancienne logique , est étonné de voir jusqu'où les auteurs avoient porté l'analyse du raisonnement. Avec la plus sévère impartialité , il ne peut s'empêcher de convenir que chacune de ces règles étoit d'une rigoureuse exactitude , et que leur en-

semble étoit si complet , qu'une seule des formes possibles du raisonnement ne leur avoit pas échappé. Aristote, sans doute, manquoit souvent du secours de l'expérience , c'étoit le malheur du siècle dans lequel il vit le jour ; mais il a été peut-être le penseur le plus profond, le génie le plus éminemment didactique qui se soit montré sur l'horison de la Philosophie. Je doute qu'il se soit élevé depuis d'aussi belles théories que celles dont il nous a laissé le modèle ; il unissoit le coup-d'œil le plus étendu aux apperçus les plus délicats. Il a créé l'art des classifications , et l'a porté de suite presque à sa perfection. Il a exécuté peut-être l'ouvrage le plus étonnant pour ceux qui connoissent la marche de notre entendement ; il a imaginé les méthodes des sciences , lorsque les sciences n'existoient pas encore ; il a indiqué avec certitude la voie qui conduisoit à la vérité encore inconnue ; il a semblé raisonner avec la préscience de tous les progrès futurs de l'esprit humain.

Il étoit naturel , sans doute , que tous

les appuis de l'ancienne Métaphysique partageassent sa disgrâce , et qu'au moment où l'esprit humain s'affranchissoit de ces longues erreurs, il repoussât avec une sorte d'indignation les instrumens dont on avoit tant abusé ! Mais le moment est venu où nous pouvons en juger avec plus de calme et d'équité , où nous pouvons démêler ce qu'il y avoit dans les méthodes scolastiques de vrai et de faux , de sage et de futile. Il étoit , sans doute , fort raisonnable de vouloir analyser la nature du raisonnement , distinguer ses diverses formes , et fixer les conditions de sa légitimité. Si ces notions eussent été en effet très-difficiles à appliquer, ç'eût été une belle idée que celle de soumettre ces applications à des formules déterminées et infaillibles. Mais voici le tort des scolastiques ; attribuant toutes nos erreurs aux vices matériels de nos raisonnemens , ils ont cru que la Philosophie ne pouvoit réunir trop d'efforts pour les prévenir , et ils se sont consumés à imaginer des règles très-ingénieuses , très-justes en elles-mêmes , mais très-peu nécessaires , et même

très-incommodes dans leur usage. En effet, lorsqu'un raisonnement est exposé avec tous ses termes, et qu'on donne une attention suffisante aux rapports qui les unissent, une connoissance générale de la nature de nos opérations et du principe de l'association des idées, suffit pour faire apercevoir de suite si ce raisonnement est en forme, et si la conséquence est bien ou mal déduite. Loin que les formules puissent alors nous prêter une utile lumière, il faut certainement à l'esprit un bien plus grand effort pour les comprendre et les appliquer, que pour découvrir sans leur secours en quoi le raisonnement se trouve en défaut. On peut en juger d'après les exemples que nous avons cités dans les pages précédentes; dès que la déduction est complète, le sophisme saute aux yeux de l'homme sensé. On a bientôt vu si le rapport de dépendance est continué ou interverti, et si la seconde proposition suit la direction de la première; mais il faut long-temps pour reconnoître quelle est la classe à laquelle appartient chaque idée, la forme à laquelle chaque propo-

sition est assujétie , pour traduire toutes ces données dans le langage de la formule , et pour examiner enfin si les lois sont observées dans la déduction qu'on établit. Tel est l'inconvénient qu'il y a de recourir à de trop grandes abstractions dans des choses simples par elles-mêmes. Les exemples sont plus nécessaires pour expliquer la règle , que la règle ne peut l'être pour nous diriger dans les exemples ; ainsi , on embrouille les plus familières opérations de l'esprit , en cherchant à les rendre plus exactes. A ce premier inconvénient , il s'en joint d'autres encore dans l'usage des formules scolastiques. Des méthodes entourées d'un si grand appareil devoient inspirer naturellement une confiance excessive à ceux qui en faisoient usage ; il étoit impossible qu'après avoir consacré tant d'efforts à les apprendre , on n'en attendit une utilité proportionnée à ses peines , et qu'on ne se crût en quelque sorte infaillible avec une argumentation soutenue de règles si savantes. Des méthodes qui réduisoient l'art du raisonnement à une sorte de travail mécanique,

devoient communiquer à l'esprit une sorte d'inertie ; il est dangereux d'accoutumer la pensée à une servile et aveugle obéissance ; c'est ainsi qu'en Mathématiques l'usage du calcul peut devenir nuisible , lorsque le raisonnement suffit pour la démonstration des théorèmes. La découverte de la vérité acquiert un nouveau prix lorsque l'esprit peut se rendre compte de la manière dont il l'a obtenue, et le véritable secret de donner plus de certitude à nos connoissances est de développer par l'exercice les forces de l'entendement.

Si donc il se commet tous les jours encore un grand nombre de fautes en raisonnant , si on associe ensemble des propositions mal liées , nous n'en chercherons point la cause dans l'oubli des règles abstraites de l'ancienne logique , mais seulement dans l'attention trop superficielle et trop légère que l'on donne au raisonnement lui-même , et dans la facilité avec laquelle on se permet de supprimer les propositions intermédiaires qui servent à en former l'enchaînement. En effet , lorsqu'on se borne à fixer dans le discours un

petit nombre des idées qui doivent former la série, l'esprit traverse trop rapidement l'intervalle qui les sépare, pour juger exactement le mode de leur association ; les fautes les plus grossières échappent à sa surveillance, et il admet sans défiance des résultats dont le vice l'eût frappé au premier coup - d'œil, si le raisonnement eût été complet. Mais l'impatience de la curiosité ne peut se prêter à ces procédés lents et réguliers. Ceux qui parlent ou qui écrivent cherchent sur-tout à produire le plus grand effet, et savent que cet effet est toujours en proportion de l'étendue des aperçus qu'on a su réunir dans le plus petit espace ; ceux qui lisent et qui écoutent ne permettent jamais de tout dire, ils veulent que l'auteur leur laisse achever sa pensée ; ils exigent qu'on accorde aussi quelque confiance à leur raison, et ils regardent comme une sorte d'injure ces démonstrations méthodiques qui ne laissent aucun intervalle entre les idées. On ne peut se résoudre à priver l'enseignement de la vérité des secours que lui prêtent les agrémens du style, et comment accorder

les charmes de la diction, avec la forme aride et monotone des déductions géométriques ? Comment attacher avec des formules ? Comment surprendre, lorsqu'on se montre si conséquent ? Notre légèreté, notre présomption, notre amour-propre, voilà donc les véritables sources du mal. C'est à ces causes premières que nous appliquerons aussi nos remèdes. Tout en reconnoissant la justesse et l'exactitude des préceptes établis par les scolastiques, nous ne songerons point à en invoquer le rétablissement. Elles nous sont inutiles, parce que nous pouvons nous corriger à moins de frais. Elles nous seroient d'autant plus funestes, que notre esprit est plus superficiel. Mais nous insisterons avec force sur ces maximes salutaires qui enseignent à fixer et à captiver son attention ; mais nous recommanderons aux hommes de moins se confier à cette espèce d'instinct qui semble les conduire dans leurs raisonnemens ; mais nous les engagerons à procéder avec plus de lenteur, à ne passer d'une proposition à une autre que lorsqu'ils ont bien conçu toutes

celles qui les séparent, et qu'ils en ont suffisamment examiné la dépendance; mais nous exercerons ceux qui commencent, à observer comment une même idée se transforme dans les divers termes d'un même raisonnement, comment un même rapport se conserve au travers de cette série de vérités, et sert à les enchaîner entre elles; nous les exercerons à rétablir dans un raisonnement vicieux les intermédiaires trop facilement supprimés, et à acquérir, par cette opération très-simple, ce tact heureux et sûr, qui nous avertit du sophisme et nous en découvre le principe.

Les formes grammaticales de nos langues peuvent avoir un rapport assez étroit à la fidelle observation des règles du raisonnement; car, la logique considérée sous ce rapport, n'est en quelque sorte qu'une grammaire, ou plutôt la grammaire est le commencement de la logique, et les règles seconderont d'autant mieux le raisonnement, que cette logique sera plus raisonnable et plus parfaite.

Je remarquerai d'abord, qu'un mode de construction fixe et déterminé, qu'une

construction qui se conforme à l'ordre naturel de la pensée, est très-favorable à la justesse du raisonnement, parce qu'elle jette plus de lumières sur l'association des idées. Lorsque le rapport qui unit deux idées n'est point réciproque entre elles, la loi grammaticale qui assigne une place fixe aux signes de chacune, et qui ne permet point d'intervertir cet ordre, cette loi, dis-je, nous avertit sensiblement que la dépendance des deux idées n'est pas mutuelle, elle nous indique quelle est celle des deux qui se trouve assujétie à l'autre, et elle prévient ainsi cette faute du raisonnement, qui consiste à altérer l'ordre du rapport de dépendance. Ainsi, le français, par exemple, dont les constructions sont ordinairement fixes, nous force de dire : *l'homme est un animal*, pendant que le latin nous permet également de dire *animal est homo*, ou *homo est animal*. Il suffit donc au français de savoir sa langue, pour appercevoir de suite la nature de la dépendance, et il n'a besoin que d'écrire le raisonnement pour juger s'il est bien fait ; car, l'ordre dans lequel les

mots se trouveront disposés d'après les règles grammaticales justifiera l'enchaînement, ou en montrera le défaut ; il ne peut y avoir en français qu'une seule manière de construire un raisonnement légitime ; en latin, il y en a autant qu'il y a d'inversions possibles.

Ces signes auxiliaires, qu'on appelle *articles*, peuvent être aussi d'un utile secours pour faire mieux saisir le mode de l'association des idées, et le même exemple peut servir encore à nous en convaincre. Le français dit *l'homme, l'animal*, quand ces idées sont considérées dans un état concret, c'est-à-dire, comme le sujet du discours, comme le terme le plus complexe auquel les autres sont rapportés ; mais il dit *un homme, un animal*, ou simplement *homme, animal*, lorsque ces idées sont considérées dans l'état abstrait, c'est-à-dire, comme des qualités, comme le terme le plus simple qu'on rapporte à un autre. Le latin dit également *homo, animal*, dans les deux cas ; il dit : *Petrus, est homo*, et *homo est Petrus ; animal est aliquod vivens*, et *aliquod vivens est*

animal. Les articles servent à mieux spécifier, à mieux définir la fonction particulière que l'idée remplit dans le discours, le rapport sous lequel elle est envisagée, et c'est à une exacte appréciation de ce rapport, de cette fonction, que se dirige en effet l'art de raisonner avec justesse.

Les langues, qui dans leur déclinaison font un grand usage du verbe auxiliaire *être*, y trouvent encore un avantage particulier. Car, la présence de ce verbe indique plus clairement le point du discours dans lequel se trouve la liaison métaphysique des idées. Le français, par exemple, emploie une proposition complète, *Je suis aimé*, là où le latin se contente d'un seul mot : *amor*. Une langue ou le verbe est actif ou passif, est présenté d'une manière adjectivale, transporte dans le langage l'opération secrète que l'esprit exécute en unissant le verbe à son sujet ; car, une action ou un état quelconque est toujours envisagé par l'entendement comme un *mode* de l'idée principale à laquelle elle s'applique ; il en faut dire autant de ces

pronoms qu'on appelle *réfléchi*, *relatif*, et de tous les signes qui sont appelés dans le discours pour déterminer avec plus de soin la manière dont les idées dépendent les unes des autres. Enfin, on conçoit combien il est essentiel qu'une langue ait des moyens à-la-fois simples et certains pour fixer et distinguer entre eux tous les cas des noms substantifs, et l'accord des substantifs à leurs adjectifs, soit que ces moyens consistent dans un changement de terminaison assujéti à des lois régulières, soit qu'ils consistent seulement dans une certaine disposition des termes, ou dans les formes de l'article. Car, l'accord de l'adjectif avec son substantif sert à nous annoncer quel est le sujet auquel nous devons rapporter la qualité; et ce que les grammairiens appellent les *cas*, indiquent proprement les fonctions que les idées remplissent dans la pensée, et l'espèce de relation qu'elles ont entre elles. En général, mieux la grammaire aura su décomposer la pensée, en indiquer toutes les parties, en montrer la dépendance, mieux elle

favorisera les opérations du raisonnement.
Concluons-en que l'étude de la grammaire
de sa propre langue n'est point un travail
aussi mécanique qu'on affecte souvent de
le croire, et qu'elle est comme la première
école à laquelle se forment les esprits justes
et conséquens.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Seconde source d'erreurs dans les questions abstraites. — Equivoques du langage. — Leurs causes et leurs remèdes. — Des règles des définitions.

LA seconde opération que l'esprit exécute en raisonnant, consiste à lier les idées aux signes ; car, les signes ne sont rien pour nous que par les valeurs qu'ils représentent, et lorsque nous en faisons usage, nous comptons toujours sur la fidélité de leur ministère (1). Un signe dont l'acception est changeante et incertaine, et qui prend deux sens divers dans le cours de la même

(1) Dans la seconde Section de la première partie de cet Ouvrage, j'ai montré comment la justesse d'un raisonnement suppose la constante valeur des mots, et comment toute équivoque entraîne une erreur ; j'ai assez insisté sur ces maximes, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les remettre ici dans un nouveau jour.

déduction', ne ressemble pas mal à un truchement perfide, qui, se plaçant entre deux individus étrangers l'un à l'autre par leurs idiômes, dénature les discours qu'ils s'adressent, en semblant les traduire.

Les erreurs qui naissent des équivoques du langage, sont, sous un rapport, les plus funestes de toutes; car, ne se manifestant par aucun effet sensible, elles sont les plus difficiles à appercevoir. Les signes sont ordinairement les guides qui dirigent notre attention; ce sont eux qui nous avertissent de nos autres erreurs; mais, que faire quand ces signes eux-mêmes nous trompent, et comment soupçonner le défaut de ces premières opérations qui nous servent à exécuter toutes les autres?

Je ne m'étendrai point ici sur les suites funestes qui sont résultées de l'abus des mots, je n'en retracerai point les nombreux exemples; les philosophes ont depuis long-temps gémi sur ce mal; ils en ont assez fait connaître la nature; ce qu'on nous demande aujourd'hui, ce sont des remèdes, et il faut nous hâter de les découvrir. Il faut savoir si les règles établies

par nos prédécesseurs étoient exactes , et dans cé cas , il faut examiner pourquoi elles ont été insuffisantes.

Il peut y avoir deux moyens principaux de prévenir ou de corriger l'incertitude des signes. L'un consiste à réformer les opérations par lesquelles l'esprit leur attache leur valeur ; l'autre consiste à réformer les signes eux-mêmes , en les rendant plus propres à seconder ces opérations , c'est-à-dire , en deux mots : déterminer les idées et refaire le langage.

Je m'arrête d'abord au premier de ces deux moyens , comme à celui dont l'usage est le plus important dans ses effets , et le plus facile dans son exécution. La création et l'adoption d'une langue nouvelle , est une chose qui exigeroit de grands travaux , et entraîneroit de grands retards. Supposé qu'on parvienne dans la suite à en imaginer une qui satisfasse à nos besoins , il faut bien , en attendant , trouver du moins quelque moyen d'affoiblir les inconvéniens attachés à la langue admise. D'ailleurs , il n'est pas de langue si parfaite qui pût nous dispenser d'un certain degré

d'attention dans la détermination de nos idées , comme il n'est pas de langue si défectueuse dont on ne puisse user avec succès , en déterminant bien les idées.

Le moyen de bien déterminer les idées , est dans l'art des définitions ; car , une définition n'est que l'opération par laquelle nous fixons les idées qui doivent être attachées à un signe. Mais avant tout , il faut lever quelques équivoques qui ont été commises au sujet des définitions elles-mêmes.

On a distingué les définitions de mots et les définitions de choses. Dans le fait , toutes les définitions ont également pour objet de fixer un ensemble d'idées sous un signe simple ; mais ces idées sont quelquefois assemblées d'une manière arbitraire , et quelquefois elles sont la réunion des connoissances que nous avons obtenues à l'occasion d'un certain objet. C'est aux méthodes des sciences positives, qu'il appartient, dans le second cas , de rendre ces connoissances aussi complètes et aussi exactes qu'il est possible ; les définitions ne peuvent servir qu'à les fixer , quand elles sont obtenues. Elles ne

peuvent être , dans tous les cas , que l'art de nous rendre compte des opérations de notre esprit ; elles nous reconduiront aux créations que nous avons faites , ou bien aux observations que nous avons recueillies , suivant qu'elles auront pour objet des idées archétypes ou des idées acquises.

On a cru que les définitions pouvoient servir à nous dévoiler l'essence même des choses ; on leur a attribué une sorte de pouvoir magique sur la nature ; c'est qu'on regardoit nos idées comme des émanations de l'intime nature des êtres , comme des élémens de l'éternelle nécessité. On ne remarquoit pas que nos idées , n'étant que nos propres impressions , les notions recueillies à l'égard d'un objet , ne pouvoient être que la suite des effets qu'il avait produits sur nous , et qu'ainsi , les définitions ne servoient qu'à fixer et enregistrer nos acquisitions , qu'elles ne pouvoient nous révéler les mystères inconnus d'une nature étrangère à nous , et rendre autre chose à l'esprit que les souvenirs de sa propre histoire. Mais les idées archétypes , elles-mêmes , quoique leur création paroisse si

arbitraire , quoiqu'elles ne soient pas l'image de nos propres expériences , ne sont jamais imaginées sans quelque motif réel. Nous les appellons à notre secours , ou pour nous représenter les choses possibles que l'observation ne nous a pas fait connoître , et pour nous servir ainsi , comme d'essais , à l'égard de la vérité , ou encore , pour nous composer à nous-même des intermédiaires nécessaires à la foiblesse de notre esprit , et comme des points de repos dans l'intervalle des connoissances acquises.

Nous dirons donc que les définitions servent à déterminer et à réunir sous un signe unique , un certain ensemble d'idées , que l'esprit est convenu avec lui-même d'associer pour une certaine fin , soit que cette fin consiste à les rapporter à un objet extérieur , ou bien à en composer un utile instrument pour nos propres opérations.

Or , pour qu'une définition soit non-seulement bonne , mais encore la meilleure possible , il y aura trois conditions à réunir. Il faudra que la définition nous fasse connoître toutes les idées que nous avons voulu

associer sous un signe , et ne nous fasse connoître qu'elles seules ; il faudra , en second lieu , qu'en nous les découvrant , elle y répande toute la lumière dont elles sont susceptibles ; il faudra , enfin , qu'elle nous conduise à cette connoissance avec la plus grande économie de temps et d'efforts ; c'est-à-dire , qu'une définition devra être exacte , claire et simple ; mais il faut nous arrêter plus en détail sur le développement de ces trois conditions.

1^o. Il ne sauroit y avoir qu'un seul moyen de faire connoître l'acception qu'on veut attacher à un signe ; c'est d'appeler à son secours d'autres signes , dont la valeur soit déjà connue , et qui puissent servir à l'expliquer.

Une définition sera donc exacte , si chacun des signes que l'on emploie est lui-même déjà bien déterminé , et si la réunion de ces signes présente bien la juste et complète mesure de l'idée qu'on veut associer au signe défini.

Dans l'échelle formée par la composition de nos idées , et par les combinaisons de notre langage , chacune de nos idées se

trouve placée entre deux degrés voisins , l'un qui renferme des notions plus élémentaires , l'autre qui se forme de notions plus complexes ; et de même , chaque signe se trouve placé entre deux ordres de signes , les uns qui lui sont antérieurs , et dont la combinaison lui a donné naissance , les autres , qui lui succèdent , et qui se sont formés avec son secours ; il ne faut en excepter que les idées premières et fondamentales qui ont servi de point de départ , et les dernières opérations par lesquelles notre esprit a terminé son travail.

Il résulte de-là , qu'une même idée se reproduit et se conserve ordinairement sous deux formes différentes , dans le tableau généalogique de nos connoissances ; d'abord , ses élémens se retrouvent épars et détachés dans les idées plus simples qui sont placées au-dessous d'elle ; ensuite , elle se trouve elle-même combinée avec d'autres idées , dans les notions plus complexes qui occupent un rang supérieur. De même il y a deux sortes de signes qui peuvent servir à expliquer un signe inconnu ;

d'abord, ceux dont les valeurs se sont réunies et associées pour donner naissance à la sienne ; ensuite, ceux dont les valeurs contiennent celle du signe inconnu, comme une de leurs conditions fondamentales.

De-là, deux espèces de définitions ordinairement possibles ; l'une, qui remonte aux élémens de l'idée, les choisit et les rassemble ; l'autre, qui s'attache, au contraire, à une combinaison plus étendue, et qui en détache les élémens étrangers pour la réduire à l'idée qu'on veut fixer. La première de ces définitions est synthétique, puisqu'elle s'opère en composant ; la seconde est analytique, puisqu'elle consiste à résoudre une composition existante. Ainsi, lorsque pour déterminer l'idée d'une ligne, par exemple, mon esprit s'arrête à la notion la plus simple qu'il puisse obtenir à l'occasion de l'étendue, et qu'il se représente une suite de *points* contigus, sa définition est synthétique. Lorsque commençant, au contraire, par la notion complexe du solide, l'esprit en détache successivement, par l'abstraction, deux dimensions de hauteur et de largeur, il

arrive à l'idée de la ligne par une définition analytique.

Pour juger celle de ces deux définitions qui satisfait aux lois de l'exactitude, il faut observer quel est l'état de l'esprit pour lequel la définition est faite, et quelle est la nature de l'idée que l'on prétend définir.

Si la langue toute entière est déjà connue de celui auquel la définition est destinée, si la valeur de chacun des termes qui la composent, est également bien fixée dans son esprit, il sera indifférent, pour l'exactitude de la définition, qu'on ait recours à l'une ou l'autre méthode, et l'idée sera aussi bien déterminée, soit qu'on la détache d'une plus haute combinaison, soit qu'on la compose avec de plus simples conditions, pourvu que, dans le premier cas, on ait soin d'abstraire de la combinaison tout ce qui est étranger à cette idée, et que, dans le second, on ait soin de rassembler tous les élémens qui lui sont nécessaires.

Mais cette hypothèse ne sauroit s'appliquer, sans doute, qu'au plus petit nombre.

La double définition ne peut être indifférente que pour les Savans ; si toutefois il y a quelques Savans dans l'esprit desquels tous les termes de la langue soient également bien appréciés.

Lorsque tous les termes de la langue sont connus de celui auquel la définition est destinée , mais que les acceptions de ces termes ne sont pas également bien fixées pour lui , il n'est plus indifférent de savoir quels sont ceux auxquels on a recours pour établir la définition. Il faut alors essayer de découvrir quels sont les signes dont cet individu a eu occasion de mieux connoître la valeur. On adoptera la méthode synthétique ou analitique, selon que ces signes appartiendront ou aux idées plus élémentaires, ou bien au degré supérieur de combinaison.

Les circonstances dans lesquelles un individu est passé , ont sur-tout décidé le degré d'attention qu'il a donné à diverses idées , et par conséquent ont décidé quels ont été les signes dont il a mieux déterminé les acceptions.

En général , les signes dont on a mieux

fixé la valeur , sont plutôt ceux qui représentent des idées plus voisines de la sensation , et des idées moins complexes.

Souvent , dans l'ordre immédiatement supérieur ou immédiatement inférieur de combinaison , on ne rencontre aucun terme dont les acceptions soient assez précisément déterminées pour fonder une définition parfaitement exacte. Alors il faut ou s'élever plus haut encore , ou rétrograder davantage , jusqu'à ce que dans l'une ou l'autre direction on parvienne à saisir des signes qui ne laissent aucune incertitude.

L'hypothèse que nous venons d'offrir est , sans doute , celle dans laquelle se trouvent la plus grande partie des hommes ; ainsi le plus souvent les mêmes définitions ne sauroient être également convenables pour les divers esprits ; mais il faut qu'elles soient appropriées à l'étendue des idées de celui auquel elles sont destinées , et à la nature de ses connoissances.

Enfin , quelquefois ceux auxquels les définitions sont destinées , ou ne savent point encore la langue , ou commencent

seulement à l'apprendre. Alors il n'est qu'une seule méthode possible pour établir de bonnes définitions ; c'est celle qui se conforme à l'ordre naturel dans lequel nous acquérons nos idées ; il faut commencer avec ces individus par les premières notions qu'ils ont obtenues , et les conduire ensuite à former eux-mêmes les idées auxquelles on veut leur faire attacher le signe en question.

C'est ici le cas des enfans , c'est aussi dans chaque science l'état où se trouvent ceux qui commencent l'étude de cette science.

Cette réflexion nous apprend combien il est absurde de vouloir transmettre aux enfans des définitions scientifiques , combien il est nécessaire de résister à leur curiosité lorsqu'ils demandent l'explication des termes qui supposent des idées dont ils n'ont pu faire encore l'acquisition , de n'employer en leur parlant que des expressions dont le sens soit à leur portée , et de ne les initier que d'une manière lente et successive à la connoissance de la langue.

Cette réflexion nous montre encore

qu'il ne convient pas de commencer, ainsi qu'on le fait si souvent, l'étude d'une science par la définition de tous les termes dont elle fait usage. Car un grand nombre de ces définitions supposent des observations, des comparaisons qui ne s'offriront que dans le cours de l'étude qu'on en devra faire. La science elle-même ne peut être exactement définie que pour ceux auxquels elle est déjà familière. On peut indiquer à ceux qui s'y engagent, les données qui lui servent de point de départ, l'espèce d'idées sur laquelle elle se fonde ; mais si l'on prétend leur en dire davantage, et leur faire entrevoir ou ses méthodes, ou ses résultats, les expressions dont on se servira seront pour eux sans aucun sens, parce qu'elles supposeront des opérations qu'ils n'auront point faites.

Maintenant, il reste à savoir quelle est la méthode de définition qui se conforme à l'ordre naturel de l'acquisition de nos idées.

Cette méthode doit varier suivant la nature des idées qu'il s'agit de définir.

Locke a fort bien observé que les pre-

mières idées sensible ne peuvent être définies à ceux qui n'ont point encore éprouvé les sensations dont elles sont l'image. On ne peut que les conduire dans les circonstances propres à les leur communiquer, et se servir du secours des signes indicateurs pour fixer leur attention sur elles. Ainsi c'est par l'usage des signes indicateurs que commence nécessairement le travail qui a pour objet de fixer le langage.

Lorsque les premières idées sensibles ont été déjà obtenues, on peut les définir par la méthode analytique, et cette méthode alors est la seule possible. Ainsi, lorsqu'on veut expliquer à un enfant ce que c'est que la couleur rose, on lui rappelle un arbuste qu'il a vu dans un certain lieu, une fleur qu'il a cueillie sur cet arbuste, et lui faisant détacher par l'abstraction la couleur dont cette fleur étoit revêtue, on lui a défini l'idée du *rose*.

Les premières idées sensibles que nous acquérons nous paroissent simples en les recevant, quoiqu'elles soient en effet assez complexes, et que par un long exercice

de l'attention et des comparaisons très-nombreuses nous parvenions dans la suite à les décomposer en d'autres sensations élémentaires. Ainsi un musicien distingue plusieurs sons, un gourmand plusieurs saveurs dans la saveur, ou le son qui n'affecte un homme ordinaire que comme une impression unique. Certaines idées sensibles qui ne pouvoient d'abord être déterminées que par la méthode analytique, peuvent donc devenir ensuite susceptibles d'une définition synthétique.

Les idées abstraites mixtes ne s'acquièrent qu'en les détachant du faisceau sensible auquel elles appartenoient. La méthode analytique sera donc la seule qui se conformera à l'ordre de leur génération. On commencera par faire remarquer l'individu pour obtenir l'idée de l'espèce; on commencera par fixer l'idée de l'espèce pour arriver à celle du genre.

Pour avoir une exacte idée de l'espèce, il n'est pas nécessaire d'avoir connu et remarqué tous les individus qui lui appartiennent. Mais il faut en avoir du moins rassemblé un assez grand nombre pour

que la notion de l'espèce soit la seule qui se trouve commune entre eux , et il faut aussi que les comparaisons aient été exécutées d'une manière suivie et systématique , afin qu'elles aient pu concourir à un commun résultat. Mais la plupart d'entre nous se forment au hasard l'idée de l'espèce sur les premiers individus qu'ils rencontrent , ils ne considèrent ces individus que d'une manière isolée ; et de-là il arrive qu'ils ne se forment que des notions incomplètes et mobiles , et que , dans les diverses circonstances , ces notions se reproduisent dans l'esprit avec des modifications différentes ; et c'est ici une des causes principales de l'incertitude du langage.

Puisque les idées archétypes se forment en assemblant plusieurs idées acquises pour en former un ensemble nouveau , il est évident que la méthode synthétique sera celle qui rendra leur définition plus conforme aux lois de leur génération. Ainsi pour donner à un enfant l'idée d'un parricide , il faut lui faire acquérir successivement l'idée de la *mort* , celle de l'action qui consiste à *tuer* , enfin celle des rap-

ports d'un fils à son père , et les lui faire combiner ensemble.

Les modes simples, considérés dans leurs notions premières et fondamentales, sont des résultats de l'abstraction. Ainsi leurs premières définitions doivent aussi être analytiques lorsqu'on se conforme à la génération des idées. L'idée des nombres les plus simples, celle de l'*étendue* seront fixées par les comparaisons sensibles qui présentent un nombre particulier et une étendue déterminée. Mais en les considérant dans leurs développemens, les modes simples se composent presque uniquement de notions formées par l'esprit; alors leurs définitions les plus naturelles doivent être synthétiques. Ainsi les nombres un peu élevés, et les figures un peu complexés ne peuvent être déterminés pour ceux qui commencent, qu'en remontant aux élémens plus simples qui ont servi à leur formation.

Les idées les plus complexes de toutes ne peuvent être, dans aucun cas, déterminées que par la synthèse, comme les plus abstraites ne peuvent aussi, même pour

les plus savans , être fixées que par l'analyse. Comment définir synthétiquement le *point* , l'*instant* , ou l'*unité*? Quelques progrès que les anciens métaphysiciens eussent fait dans les abstractions, ils ont échoué dans une semblable entreprise.

Concluons qu'on ne peut fixer de règle générale et absolue pour la définition de nos idées, que l'analyse et la synthèse ont chacune leurs applications déterminées; quoique l'analyse soit d'un usage plus ordinaire, puisque la classe des idées abstraites-mixtes est de toutes la plus étendue.

2°. La clarté des définitions peut s'obtenir et s'accroître par l'heureux emploi de divers moyens.

Le premier est le choix des idées connues qu'on fait servir à déterminer celles qui ne le sont pas. Plus ces idées secondaires seront elles-mêmes voisines de nous, et familières à notre intelligence, et plus elles répandront de lumières sur celles qu'elles doivent définir.

Or, l'effet de ces idées secondaires dépend en partie de leur nature, et en partie du rapport qu'elles ont aux circonstances

dans lesquelles nous avons passé. Les idées qui ont occasion de se représenter plus fréquemment à notre esprit sont ordinairement celles qu'il a plus de facilité à bien saisir. Les idées les plus voisines de l'ordre des sensations doivent être aussi les plus propres à répandre du jour sur les autres ; car , elles exigent moins d'effort de la part de l'esprit, soit parce qu'elles sont les plus anciennes dans ses souvenirs , soit parce que ce sont celles sur lesquelles il revient le plus souvent, comme étant la tige commune de toutes les autres.

Il résulte de-là que la définition la plus claire est ordinairement celle qui se conforme à l'ordre naturel suivant lequel nous acquérons nos idées.

Le second moyen est dans le choix et la disposition des signes. Plus les signes sont analogues à leurs propres idées, et mieux ils servent à expliquer celles qu'on veut définir. Plus la disposition des signes imite l'ordre naturel de la pensée, et plus est directe et prompte la route par laquelle elle conduit l'esprit des idées qu'il connoît

à celles qu'il ignore. Les langues dans lesquelles il règne un esprit plus marqué d'analogie , et qui admettent une construction plus philosophique , sont donc celles qui favorisent davantage la clarté des définitions.

Le troisième moyen est dans l'usage des comparaisons et des exemples. Les exemples et les comparaisons ont également pour objet de reproduire sous une forme plus sensible l'idée qu'on veut faire saisir ; mais les comparaisons diffèrent des exemples, en ce que ceux-ci reproduisent cette idée dans son entier, pendant que la comparaison ne retrace que son principal caractère. L'exemple consiste à rappeler, en quelque sorte, l'abstraction à sa sensation originaire ; à reporter l'espèce dans l'individu. La comparaison emprunte une sensation d'une autre espèce , mais dans laquelle se trouve cependant quelque analogie ; elle reproduit , quoique dans un autre mode de combinaison , le trait essentiel de l'idée définie sur lequel on veut fixer l'attention.

Les exemples donnent ordinairement une

connaissance plus juste et plus complète; les comparaisons produisent un effet plus heureux. Les exemples nous offrent l'idée toute entière, mais ils la montrent dans un ordre où l'on s'attendoit à la trouver. Les comparaisons disent moins, mais le rapprochement étonne et frappe. L'exemple est plutôt une réminiscence de la mémoire, et la comparaison une découverte du génie.

La première condition d'une comparaison est qu'elle soit choisie dans un ordre de choses plus sensible, plus familier, que l'idée qu'on veut expliquer. La seconde, que le trait caractéristique de cette idée s'y trouve exactement répété: la troisième enfin, que ce trait caractéristique qu'on cherche à faire ressortir soit le rapport le plus manifeste et le plus marqué de l'image qu'on appelle à son secours. Sans la première de ces conditions, la comparaison seroit obscure; elle seroit fautive sans la seconde, et incertaine sans la troisième.

L'exemple le mieux choisi est celui qui a un plus heureux rapport avec la dispo-

sition de notre esprit et avec la notion à laquelle il s'applique. Notre esprit le concevra mieux à proportion que les sensations dont il sera formé seront plus simples, plus prononcées, mieux connues de nous. La notion définie empruntera un plus heureux secours, à proportion qu'elle s'y trouvera mieux détachée et plus saillante.

Enfin, les contrastes peuvent aussi être utilement employés pour rendre les définitions plus claires. Le contraste est précisément l'opposé de la comparaison. La comparaison nous réfléchissoit notre idée dans un cadre différent; le contraste nous présente la négation de notre idée dans un cadre semblable. Le contraste est d'autant plus heureux, que les deux idées sont plus opposées dans leur rapport principal, et plus analogues dans leurs accessoires, et que la ligne de démarcation entre les rapports analogues ou opposés, se rencontre mieux avec la limite qui circonscrit l'idée qu'on veut définir.

Lorsque nous définissons une notion d'espèce, il est très-utile de prendre hors

de cette espèce même les individus qui y confinent de plus près, pour les opposer à ceux qui composent l'espèce ; et de même, en définissant un genre, on emploie heureusement les notions des espèces les plus voisines de ce genre, quoique lui étant étrangères, pour les opposer au genre qu'on veut déterminer. Ainsi, on compare, par exemple, l'orang-outang à l'homme, et la sensitive au polype. Alors il sort de ce rapprochement un contraste qui fait mieux ressortir l'idée caractéristique du genre ou de l'espèce, et qui en marque mieux les limites ; et plus les idées accessoires qu'on fait servir à ce rapprochement paroissent semblables à celles qu'on veut définir, mieux elles font remarquer la circonstance qui les distingue, et qui doit compléter la définition de la dernière.

3°. La simplicité de la définition s'obtient à-la-fois par la simplicité des signes employés à l'exprimer, et par la simplicité des idées sur lesquelles l'explication se fonde.

La simplicité des signes consiste à n'employer que le moins de signes qu'il est

possible, et à choisir les signes les plus abrégés.

Ici, nous observons de nouveau combien il est utile à notre esprit de rassembler, sous un signe unique, les élémens dont se composent ses idées complexes ; nous découvrons un nouvel avantage des langues abondantes en expressions : elles fournissent de plus heureux moyens pour la rapidité du discours, parce qu'elles énoncent souvent par un seul terme, ce que d'autres langues n'expliquent que par le secours des périphrases.

Nous remarquerons encore combien les opérations de l'esprit sont secondées par la brièveté de chaque expression particulière ; toute forme, qui dans un signe n'est pas nécessaire à son intelligence, devient nuisible pour son énergie ; les termes composés eux-mêmes perdent de leur utilité dès que leur composition produit la longueur, et les étend au-delà d'une juste limite.

On retire plusieurs avantages de cette simplicité des signes dans les définitions. L'esprit saisit plus promptement le sens

de l'idée qui lui est expliquée. Les élémens de cette idée se liant plus immédiatement, présentent plus d'unité dans leur ensemble. Les combinaisons deviennent donc plus promptes et plus faciles, et les comparaisons plus étendues. Enfin, les définitions se fixent mieux dans la mémoire, s'y conservent avec plus de fidélité, et se retrouvent plus aisément dans le moment convenable.

La simplicité des idées demande qu'on réduise, autant qu'il se peut, le nombre des idées qui sont employées dans la définition, et qu'on n'exige aussi de la part de l'esprit, que le plus petit nombre possible d'opérations sur ces idées.

Une définition synthétique est ordinairement plus simple qu'une définition analytique; car, l'analyse commençant toujours par une idée plus complexe que celle qu'on veut définir, et cherchant ensuite à restreindre la première jusqu'aux limites de la seconde, présente à notre attention plus de notions qu'elle n'en doit retenir, et s'entoure d'accessoires plus ou moins nombreux, pendant que la synthèse se renferme

dans les conditions essentielles de l'idée qui lui sert de terme.

Cependant , cette simplicité des définitions synthétiques n'est pas toujours aussi réelle qu'elle semble au premier abord. En effet , lorsqu'il s'agit de définir une idée abstraite , la synthèse est forcée de remonter à des idées plus abstraites encore. Mais si ces abstractions ne sont pas familières à celui pour lequel la définition est exécutée , il faudra , pour le conduire à ces abstractions dernières , une plus longue suite d'opérations qu'il n'en eût été besoin pour le conduire immédiatement , par la méthode analytique , à la notion qu'on veut définir.

Lorsqu'on cherche à déterminer la notion d'une espèce ou d'un genre , il est un art qui nous enseigne à n'employer pour cette définition que le plus petit nombre de comparaisons. Cet art consiste à choisir , dans le sein de l'espèce , les individus qui ont le moins de rapports entre eux , et qui confinent de plus près aux autres espèces ; il consiste , de même , à choisir , dans un genre , les espèces qui sont séparées

par des différences plus prononcées, et qui occupent les dernières extrémités de la sphère tracée par les conditions de ce genre. En effet, moins les termes de comparaison auront, d'ailleurs, de rapports particuliers entre eux, et plus la notion commune qu'ils nous offriront se réduira à celle qui caractérise leur classe. Si, lorsque je veux définir à un enfant l'idée d'*homme*, je me borne à lui montrer les individus qui sont dans la chambre, quelques nombreux qu'ils soient, ils ne suffiront point pour donner une juste idée de notre espèce, et cet enfant voyant passer un mendiant dans la rue, sera autorisé à demander si ce mendiant est un homme; mais si je montre à un enfant un sauvage et un homme civilisé, un noir et un blanc, un fou et un homme d'esprit, un enfant et un vieillard, un magistrat et un homme du peuple, il aura embrassé, dans ce petit nombre de termes, toute l'étendue de l'espèce humaine, parce qu'il en aura visité les derniers confins.

Il y a un art qui nous enseigne à n'employer que le plus petit nombre de com-

binaisons possibles , en définissant les idées archétypes. Cet art consiste d'abord , à choisir celles des idées acquises , qui réunissent un plus grand nombre des élémens destinés à former la composition nouvelle. Ainsi , les faisceaux intermédiaires se trouveront déjà préparés , et il ne sera plus besoin que d'une dernière opération , pour donner l'être à l'ouvrage de l'esprit ; cet art consiste encore à établir , entre les diverses espèces de combinaisons , l'analogie la plus parfaite dont elles soient susceptibles ; car , alors , elles se servent de modèles les unes aux autres.

Les anciens définissoient l'idée de l'Auteur de toutes choses , en l'appellant le Père du Monde. C'étoit définir cette idée archétype , par le secours de deux idées acquises. Les Mathématiciens , en définissant l'idée de *cent* , par *dix fois dix* , en donnent l'explication la plus abrégée , parce qu'ils renvoient à une idée archétype qui peut lui servir de modèle.

Les trois conditions que nous venons d'assigner pour une bonne définition , ne

sont pas toutes d'une égale importance. La première est d'une rigoureuse nécessité; les deux autres n'appartiennent qu'à la convenance. On peut suppléer à la clarté par l'effort de l'attention; mais rien ne peut suppléer à l'exactitude. Le défaut de simplicité n'est qu'un retard; mais le défaut d'exactitude est une erreur. Parmi les deux dernières conditions, la clarté, sans doute doit passer avant la simplicité; car, la simplicité qui seroit acquise aux dépens de la lumière, ne feroit que nous arrêter au lieu de nous secourir, et le plus sûr moyen d'avancer rapidement, est de bien se comprendre soi-même.

La logique d'Aristote avoit réduit l'art des définitions à une règle unique et simple, celle de définir chaque notion par le genre le plus prochain et la différence la plus prochaine. Cette méthode étoit synthétique; car, elle définissoit toujours une idée par d'autres idées plus abstraites. Cette méthode étoit exacte, du moins, toutes les fois que les abstractions qu'elle invoquoit avoient été déjà exécutées; car, le genre le plus prochain exprimoit tout ce

qu'il y avoit de commun entre l'idée définie et celle qui lui étoit le plus analogue; et la différence la plus prochaine exprimoit ensuite tout ce que l'idée définie renfermoit de plus que cette commune notion. Elle remontoit donc aux deux abstractions les plus voisines entre lesquelles l'idée définie avoit dû se diviser, dans la dernière comparaison qui en avoit été faite. Cette méthode présentoit aussi un grand mérite de simplicité, car, elle n'exigeoit jamais que deux termes pour la définition de chaque idée.

Mais cette méthode avoit, d'ailleurs, des inconvéniens qui la rendoient souvent inadmissible, et qui, plus souvent encore, lui ôtoient du moins l'avantage d'être la plus utile. Cette méthode ne pouvoit s'appliquer d'abord aux idées élémentaires, qui, ne résultant d'aucune composition, ne peuvent être expliquées par la synthèse. Elle ne pouvoit s'appliquer à aucune idée abstraite, lorsque l'esprit de ceux auxquels elle étoit destinée, ne s'étoit point encore élevé à des abstractions plus éloignées des idées sensibles. Ainsi, elle ne pouvoit être

qu'un moyen , pour ceux qui savent , de se rendre compte de ce qu'ils ont appris , et non un moyen d'éclairer ceux qui commencent. C'étoit peut-être une méthode de classification ; mais ce ne pouvoit être une méthode d'enseignement. D'ailleurs , lors même que cette méthode étoit praticable , il étoit rare qu'elle fut la plus claire , puisqu'elle suivoit ordinairement un ordre opposé à celui dans lequel nous acquérons nos idées , et qu'elle déterminoit la notion obscure et inconnue , par une notion encore plus difficile à saisir et à fixer.

Je remarquerai que , quoique l'une des deux méthodes , synthétique et analytique , suffise , à la rigueur , pour établir une définition , on peut cependant , quelquefois , les employer utilement pour les confirmer l'une par l'autre. Si elles s'accordent dans leurs résultats , elles se servent de preuve réciproque , à-peu-près comme en arithmétique l'opération inverse sert à justifier celle qu'on a exécutée.

Il y a encore d'autres moyens que la

définition proprement dite , pour aider à fixer et à déterminer l'idée qu'on attache à un mot. Tels sont la *description* et la *division* ; telles sont aussi certaines circonstances accessoires. La *description* ne s'applique guère qu'aux idées des objets matériels ; au lieu de fixer ces idées , comme la définition , par des comparaisons avec d'autres objets de même espèce , la description s'attache à énumérer leurs parties constituantes ; elle substitue un tableau , là où la définition suppose un raisonnement. La description est exacte , quand elle n'omet aucun détail ; la description la plus parfaite est celle qui présente ces détails dans l'ordre le plus convenable , c'est-à-dire , dans celui qui se conforme davantage à l'analogie , à la suite naturelle des objets , et au degré relatif de leur importance. La *division* s'applique plutôt aux idées morales , comme à la notion d'une science , par exemple ; elle est à cette espèce d'idées ce que la description est aux idées des objets matériels. Mais ici , la manière d'envisager les choses étant plus au choix de l'entendement , le soin de dis-

tinguer les parties doit se rapporter à des règles plus simples et plus sévères ; il faut faire ensorte que la division admette le moins de parties qu'il est possible, et que ces divisions reposent sur les différences les plus marquées en elles mêmes, et les plus importantes à la fin qu'on se propose. Les *circonstances accessoires* qui servent à déterminer une idée sont celles qui lui servent de signes naturels, comme si on désignoit l'homme en montrant ses ouvrages, ou la vertu, en disant que c'est la chose la plus digne de l'admiration des hommes. Les circonstances seront plus heureusement employées, à proportion qu'elles seront des signes à-la-fois plus constans et plus exclusifs des idées à l'égard desquelles on voudra invoquer leur ministère.

Lorsque, par le moyen de l'une des deux méthodes de définition, ou bien encore, par l'un des trois derniers moyens que nous venons d'indiquer, on a déjà fixé l'idée attachée à un mot, il est visible que la définition qu'on voudroit en faire par l'autre méthode doit donner un résultat identique au premier. Ainsi, quoique, dans l'origine, on

fût sans doute le maître d'attacher pour soi-même, si on le croyoit utile, un tel mot à une telle idée, on ne l'est plus lorsque la première opération a été exécutée, et on se trouve lié par le devoir d'être conséquent à soi-même. C'est ce devoir que les scolastiques ont appelé *nécessité*, et on voit ici pourquoi ils ont dit que les définitions de noms sont arbitraires, et que les définitions de choses sont nécessaires. On voit également ici la raison du fameux axiôme de Descartes : que tout ce qui est renfermé dans l'idée d'une chose, peut être affirmé de cette chose ; axiôme qui ne seroit pas devenu le sujet de tant d'équivoques, si on avoit bien compris qu'il se bornoit à établir qu'on ne peut rencontrer dans une idée que ce qu'on y a placé soi-même en la formant.

CHAPITRE TROISIÈME.

Continuation du précédent. — Projet d'un dictionnaire philosophique. — De la marche à suivre pour refaire la langue. — De l'art des étymologies.

LORSQUE le besoin de déterminer les acceptions de certains mots, ne résulte que de l'ignorance particulière des hommes auxquels on veut en transmettre l'usage, ou lorsque les vices du langage, ne s'attachant qu'à quelques signes isolés, ne répandent de nuage que sur un petit nombre d'idées éparses dans l'entendement, le secours des définitions partielles peut suffire pour corriger l'abus des mots, ou pour éclairer l'incertitude où l'on est à leur égard. Mais, lorsque ceux qui parlent une langue emploient tous les termes avec une égale confiance, quoique à peine ils en connoissent la valeur; lorsqu'en travaillant à les expliquer, ils ne procèdent point comme

l'ignorant qui doute , cherche et interroge , mais comme le savant qui raisonne , affirme et conclut ; lorsque le vice du langage enveloppe des familles entières d'expressions , s'attache aux signes même des idées premières et génératrices , ensorte que le philosophe ne sache plus où trouver ces indices certains et immuables qui le dirigent dans sa route , et autour desquels il puisse rappeler les autres hommes ; c'est en vain qu'il s'armeroit alors de tout l'appareil des définitions ; c'est en vain qu'il inviteroit tous ceux qui raisonnent à définir ; les définitions n'ayant pour objet que d'expliquer un terme par le secours de plusieurs autres , ne feroient le plus souvent que reculer la difficulté sans la résoudre , et confirmer la présomption dans son aveuglement , au lieu de le dissiper.

Telle fut la cause principale des longues erreurs de l'ancienne métaphysique. Rien ne manquoit en apparence à l'exactitude de ses règles et à la perfection de ses méthodes. Elle marchoit toujours précédée des axiômes les plus évidens , et de nombreuses définitions. Mais elle n'avoit pas

remarqué jusqu'où remontoit la première origine de tous les écarts de l'esprit ; elle ne voyoit que des sophismes particuliers , là où se déployoit l'effet d'un ancien et général abus. Elle s'attachoit à fixer un mot, lorsqu'il eût fallu refaire la langue ; elle vouloit conduire l'esprit, et ne pensoit pas qu'il falloit, avant tout, prendre de meilleurs points de direction. Elle avoit jeté trop peu de jour sur la génération de nos idées, et sur l'enfance de l'esprit humain, pour soupçonner le défaut de nos plus simples instrumens, et pour découvrir le véritable foyer auquel seul on pouvoit recourir pour obtenir une utile et sûre lumière. S'occupant très-peu de fixer les dernières abstractions, qu'elle regardoit comme des notions innées dans l'esprit, et comme une sorte de science infuse, et s'efforçant de tout rapporter en même-temps à ces notions lointaines qui étoient, à ses yeux, les élémens de nos connoissances, elle ne faisoit qu'asseoir des idées indéterminées sur des idées encore plus confuses ; elle s'embarrassoit toujours davantage à mesure qu'elle croyoit s'instruire, et la sévérité

de ses formes, la hauteur de la source de laquelle elle pensoit tenir toute sa science, lui inspiroient un orgueil qui rendoit toutes ses illusions encore plus funestes, en les rendant en quelque sorte incurables.

Lorsqu'enfin, de plus justes observations ont éclairé les philosophes sur la marche véritable de l'entendement, lorsqu'on a remarqué combien nos idées reposoient sur nos signes, lorsqu'on a découvert que les abstractions étoient l'ouvrage des langues et le terme de leurs efforts, on a reconnu qu'on ne pouvoit avoir des idées claires qu'en possédant une langue bien faite, et que la langue ne pouvoit être bien faite qu'autant qu'on auroit réformé d'abord les plus familières opérations de l'esprit, qu'on auroit bien saisi la liaison qui les enchaîne toutes, et alors on a senti le besoin de refaire le langage dans son entier et de recommencer en quelque sorte l'éducation de l'esprit humain.

Le moyen le plus sûr, et peut-être le plus véritablement efficace pour accomplir ce grand ouvrage, seroit, je pense, la formation d'un dictionnaire philosophique,

vraiment digne de ce nom , c'est-à-dire , qui ne seroit en quelque sorte qu'un arbre généalogique de nos idées et de nos signes. Ce dictionnaire seroit comme une suite de définitions étroitement liées entre elles ; chaque notion y seroit définie en montrant comment elle auroit été acquise , ou du moins comment elle auroit dû l'être. L'esprit s'y trouveroit naturellement conduit à créer les mots , au lieu de chercher à se les expliquer. Il se verroit replacé dans les occasions qui ont dû faire naître une idée , et il lui suffiroit pour la bien déterminer , de se rendre compte du besoin qu'il en auroit eu. La lumière qui entoure les premières opérations de l'esprit se répandroit par degré sur toutes les autres , et toutes les définitions d'un même ordre se trouvant placées sur une ligne parallèle , serviroient mutuellement à se circonscrire.

On conçoit combien un semblable dictionnaire seroit différent de ceux que nous possédons jusqu'à cette heure , soit par rapport à l'esprit dans lequel il seroit rédigé , soit par rapport à l'usage auquel il

seroit destiné. La fin qu'on se propose, dans les dictionnaires ordinaires, est bien plus d'assigner aux mots une valeur littéraire, si l'on peut dire ainsi, qu'une valeur philosophique. On cherche à montrer quelle est l'interprétation la plus générale dans laquelle ce mot est employé par la société qui en fait usage; on s'attache peu à faire voir quelle est l'interprétation la plus conforme à la nature et aux besoins de notre esprit. On cherche à restreindre l'acception de ce mot à une certaine idée, pour l'usage de ceux auxquels cette idée est déjà connue; on ne s'occupe pas à montrer à ceux qui ne l'ont point encore, ou qui ne la conçoivent que d'une manière confuse, par quels procédés ils parviendroient à l'obtenir. On y expose les lois conventionnelles du langage, beaucoup plutôt qu'on n'en explique les raisons. On y montre, par des autorités et par des exemples, de quelle manière un mot doit s'associer à d'autres mots; mais on ne pénètre pas dans les motifs qui ont dicté ces associations aux maîtres de l'art d'écrire, et l'on ne s'étudie point à empêcher que tous ces mots ainsi réunis ne se communiquent

réci^{pro}quement l'obscurité qui leur appartient , ensorte que l'individu bien exercé dans l'observation de toutes ces règles mécaniques , pourra fort bien ne pas savoir ce qu'il dit, en s'exprimant dans la phrase la plus correcte.

Le dictionnaire que je propose auroit une fin toute différente ; on y chercheroit moins à expliquer comment on parle que comment on pense ; les conventions du langage y seroient présentées comme des résultats , et non comme des principes. On n'y apprendroit point à se trouver , dans chaque phrase isolée , en accord avec ceux qui nous écoutent , mais bien à demeurer conséquent à ses propres idées dans toute la suite d'un discours ; on n'y apprendroit pas à satisfaire les oreilles des autres , mais à bien se comprendre soi-même.

Dans les dictionnaires ordinaires, l'ordre alphabétique est toujours préféré , parce qu'il est en effet le plus commode pour les besoins de ceux qui y recourent. En effet, les dictionnaires ne sont guère que des répertoires destinés à satisfaire à quelques recherches partielles et isolées. Il se

présente un mot dont l'acception est inconnue à celui qui veut s'en servir , ou contestée par ceux qui conversent ; ce mot qui est l'occasion du doute , doit être le terme des recherches ; il faut avoir un moyen sûr , prompt et facile pour le trouver au répertoire. Là , on le trouve traduit en d'autres mots , dont on n'a peut-être pas une idée plus juste , mais dont on a fait un plus grand usage , et c'est tout ce qu'il en faut pour la curiosité. Il n'est presque personne qui s'avise de soupçonner le besoin de quelque explication pour ces mots secondaires qui se trouvent consacrés par un usage familier ; on referme donc le livre , parce qu'on y a puisé tout ce qu'on y cherchoit , et il est à-peu-près indifférent que l'article subséquent à celui qu'on a consulté , ait avec lui le moindre rapport , puisqu'on n'a aucune curiosité de le lire.

Mais le dictionnaire que je propose seroit un livre , une histoire ; l'ordre des faits seroit le seul qu'on y pourroit observer ; il ne seroit pas destiné à être consulté dans l'occasion , mais il devoit être l'objet

d'une lecture suivie. En effet, c'est trop compter sur le discernement et la prudence des hommes, si l'on attend qu'ils éprouvent le besoin de se définir un terme, pour chercher à le leur expliquer ; il faut prévenir leurs doutes, et non les satisfaire. Le dictionnaire dont je parle ne tireroit son mérite que de son enchaînement ; un petit nombre d'articles y serviroit de clé à tous les autres ; la clarté des définitions seroit fondée sur l'ordre de la génération entre les idées ; il faudroit donc que les choses se trouvassent disposées sous les yeux des lecteurs précisément de la même manière qu'elles devroient s'arranger dans leurs pensées ; il faudroit que ce petit nombre d'articles qui seroient comme la source de la lumière, fussent placés en forme d'introduction ; il faudroit que chaque lecteur ne pût se dispenser de parcourir toute la suite des intermédiaires nécessaires pour atteindre à son idée, et qu'il eût occasion de bien fixer tous les mots nécessaires à l'expliquer, avant d'arriver à la définition elle-même.

On ne parviendra jamais à refaire la

langue avec le seul secours des dictionnaires ordinaires ; car , personne n'en soutiendra jamais la lecture suivie, seulement pendant quelques pages ; ils ne seront consultés que par l'effet d'un besoin momentané. D'ailleurs, ceux qui les ouvrent ne savent où ils doivent aller chercher les idées originaires et fondamentales qui doivent servir de conditions à toutes les autres, ni par quelle route ils doivent se diriger des premières aux secondes ; car , le dictionnaire ne leur en présente par lui-même aucun indice. Pour qu'ils pussent user de ce dictionnaire avec fruit, il faudroit donc qu'ils fussent déjà bien instruits de la génération des idées, c'est-à-dire, qu'ils eussent déjà acquis ce que la réforme de la langue est principalement destinée à nous procurer.

Les vocabulaires existans, ne laissent rien de lié dans l'esprit, soit à cause de la manière dont on les lit, soit même parce qu'en les lisant avec plus de suite, d'application et de choix, les idées homogènes s'y trouvent séparées par de si grandes distances, les idées les plus étrangères s'y trouvent si étroitement rap-

prochées, qu'il ne peut en résulter qu'une extrême confusion dans la mémoire ; cependant ce n'est qu'en s'appuyant sur la liaison des idées, qu'on peut bien refaire le langage. Dans le dictionnaire que je propose, la liaison métaphysique des idées se trouveroit soutenue dans l'esprit par la liaison mécanique des mots, par toutes les circonstances sensibles du tableau qu'on auroit sous les yeux, par tous les souvenirs de la lecture qu'on auroit faite.

Dans les dictionnaires usités, on voit souvent un petit nombre de signes se servir d'explication mutuelle les uns aux autres. On se borne à déterminer les rapports que ces mots ont entr'eux, et on suppose que dans le nombre il en est au moins quelqu'un dont l'usage nous est déjà familier. Mais celui qui ne sauroit point encore la langue, ne l'apprendroit point, en se trouvant ainsi renfermé dans une sphère bornée d'expressions également obscures pour lui, au travers desquelles il n'apercevrait aucune issue pour revenir aux premières impressions de la nature ; celui pour lequel la langue seroit déjà équivoque

dans ses premiers élémens , ne seroit point conduit à la corriger avec une semblable méthode , et il ne feroit que s'égarer éternellement dans des cercles vicieux , et transmettre à certains termes l'incertitude qui appartiendroit aux autres. Le dictionnaire philosophique offriroit un remède bien plus efficace. Il ramèneroit toujours l'esprit à certains points fixes et immuables qui lui serviroient de principes , et qui seroient pris dans les premières sensations les mieux déterminées pour tous les hommes. Il iroit puiser hors du langage les moyens nécessaires pour le réformer. Comme il n'y auroit qu'un ordre constant et déterminé de définitions , on ne demanderoit à chacun que l'usage des organes naturels , et l'attention nécessaire pour en distinguer les impressions ; les signes indicateurs serviroient à opérer leur première liaison avec les conventions du langage institué , et ces conventions deviendroient à leur tour comme le centre commun auquel se rapporteroient toutes les autres.

Les définitions dont se composent nos

dictionnaires, ont toujours quelque chose d'arbitraire ; on ne s'embarrasse guère de savoir si les signes qu'on employe sont, par leur nature, plus à la portée de l'entendement que ceux qu'on veut expliquer ; il suffit qu'ils présentent une sorte d'identité avec ceux-ci, et qu'en rappelant à l'esprit les conventions du langage, ils apprennent à chacun à parler comme tout le monde. Mais comme le dictionnaire philosophique ne supposeroit point le langage déjà existant, et ses conventions déjà fixées, puisqu'il auroit au contraire pour objet de refaire ces conventions elles-mêmes, une définition ne pourroit jamais y être offerte que suivant une règle commune, celle de remonter, pour déterminer une idée, aux idées qui ont dû précéder celle-là à l'époque où le langage a été institué parmi les hommes. Les deux définitions analytique et synthétique se trouveroient réunies autour d'un mot par le seul effet de l'ordre qu'on se seroit prescrit, et se prêteroit une mutuelle lumière. L'une précéderoit le mot, et s'offrirait d'elle-même par le tableau des opéra-

tions qui auroient conduit à sa formation; l'autre ne se montreroit qu'à sa suite, et résulteroit de l'usage auquel le mot seroit consacré dans le tableau des opérations subséquentes.

Les dictionnaires formés d'après la méthode accoutumée présentent nécessairement une très-grande sécheresse; ils ont peu d'attraits pour la curiosité, car on n'y voit guère qu'une vaine nomenclature de signes; chacun ne s'attend d'ailleurs qu'à y trouver ce qu'il croit déjà savoir. L'imagination n'est satisfaite par aucun tableau, la raison, intéressée par aucune comparaison utile. Il résulte de-là deux inconvéniens très-graves; l'un que les hommes ne recourent à ces indicateurs que dans l'absolue nécessité, et qu'ils aiment mieux s'exposer à mal parler leur langue, que de dévorer l'ennui attaché à l'étude des mots qui la composent; l'autre que ceux qui se dévouent à former ces dictionnaires, sont peu encouragés dans leur travail, et n'y ont ni l'orgueil de cette perfection que le sentiment de l'émulation et l'espérance du succès sont seuls capables de produire. Mais

le dictionnaire que je propose, je crois pouvoir le dire, seroit susceptible d'un assez haut intérêt pour tous ceux qui raisonnent ; il ne seroit pas même sans attrait pour la classe ordinaire des lecteurs. Il offriroit le spectacle d'un système vaste et bien ordonné, étroitement lié dans toutes ses parties ; tous ses principes seroient des faits, tous ses résultats des applications ; il nous reporterait sans cesse à nos propres souvenirs ; il jetteroit un jour nouveau sur les parties les plus obscures de nos connoissances ; il nous montreroit l'esprit humain dans l'état de sa première enfance, l'accompagneroit dans ses diverses révolutions, nous expliqueroit l'étonnant mystère de nos propres succès ; il nous feroit renaître en quelque sorte à la vie intellectuelle, réformeroit nos opérations en paroissant nous les rappeler ; il donneroit une nouvelle étendue à toutes nos idées en nous en découvrant mieux la liaison ; il nous feroit passer en revue les différens états des sociétés, en paroissant ne nous entretenir que de nous-mêmes ; nous traverserions en quelque sorte tous les degrés

de la civilisation et du développement moral, depuis le sauvage confondu presque avec la brute, jusqu'à l'Académicien. Le dictionnaire embrasseroit ainsi en quelque sorte l'histoire du genre-humain, et serviroit d'introduction naturelle à toutes les sciences ; son étude seroit nécessaire à tous ceux qui voudroient apprendre à bien penser, et sa formation seroit un des plus nobles soins de la philosophie.

Ce dictionnaire offriroit encore une sorte de traité-pratique sur l'éducation. Ceux qui élèvent la jeunesse y trouveroient à-la-fois le modèle des instructions qu'ils doivent donner à leurs élèves, et de l'ordre qu'ils doivent suivre en les donnant.

En même-tems que ce tableau conduiroit l'esprit des enfans à des progrès plus rapides, et les garantiroit de la funeste influence des méthodes vicieuses, il exerceroit aussi utilement leur mémoire ; car il les accoutumeroit à mieux lier leurs idées ; il leur feroit contracter de précieuses habitudes d'ordre ; il fonderoit le travail de la mémoire sur les opérations du jugement.

Le service que le dictionnaire dont je parle rendroit à la philosophie , ne se borneroit pas à prévenir les équivoques du langage , en fixant mieux les définitions ; il auroit encore une influence plus directe sur le progrès de nos connoissances. D'abord , s'il est vrai que la science de l'entendement humain ne puisse être , dans ses bases , qu'une science expérimentale , ce dictionnaire lui fourniroit d'utiles données , puisqu'il ne seroit qu'une suite d'expériences établies sur la génération de nos idées , et sur la nature des opérations nécessaires pour les obtenir. D'ailleurs , ce dictionnaire simplifieroit beaucoup l'art du raisonnement ; cet art consistant sur-tout à nous rendre compte de la formation de nos pensées , les matériaux s'en trouveroient assemblés d'avance , et disposés selon le même ordre dans lequel on auroit besoin de les parcourir. Enfin , un grand nombre de préjugés seroient détruits ou prévenus ; car , quelquefois le préjugé ne se forme que par l'ignorance où nous sommes de la véritable origine de nos connoissances , et le plus souvent , du moins ,

c'est dans cette ignorance qu'il trouve son plus solide rempart ; la lumière répandue sur la liaison métaphysique de nos idées, démontreroit évidemment la frivolité de celle qui n'est que le produit de l'imagination ou de l'habitude.

J'observerai que les vocabulaires usités ont besoin d'embrasser tous les mots connus d'une langue, afin de prévenir tous les besoins de ceux qui y recourent ; il faut, sur-tout, que leurs auteurs prennent garde de ne pas omettre certains mots peu usités quoique reçus, parce que c'est ordinairement pour avoir l'explication de ces mots qu'on les consulte. Il résulte de cette condition d'universalité, qu'on s'attache, dans ces sortes de travaux, à une exactitude presque mécanique, qui nuit à leur perfection sous d'autres rapports, et que la patience, nécessaire pour assembler tant de matériaux, s'accorde peu avec le génie qu'il faudroit pour en faire un bon usage. Il en résulte encore que ces dictionnaires ne sont pas d'une bien longue durée, et qu'ils deviennent insuffisans à mesure que la langue se perfectionne et s'enrichit. Mais

le dictionnaire philosophique n'auroit pas besoin d'avoir une aussi vaste étendue ; il devrait s'attacher , sur-tout , aux expressions les plus ordinaires , et aux idées les plus importantes ; il ne perdrait pas beaucoup à négliger certaines ramifications accessoires du langage ; il seroit déjà très-utile , s'il en fixoit seulement les élémens principaux. On suppléeroit assez facilement, par l'analogie , l'omission des articles qui ne seroient pas nécessaires à l'enchaînement du tout ; et si les premières incertitudes du langage avoient été déjà dissipées , on pourroit recourir aux autres dictionnaires pour compléter l'ouvrage.

En faisant sentir les heureux effets qui résulteroient de la formation d'un semblable ouvrage , il ne faut pas oublier d'indiquer les obstacles qu'on rencontreroit en l'exécutant. Il seroit très - difficile de le bien faire ; il seroit peut-être plus difficile encore de le faire adopter , si même il étoit bien fait. Ceux qui entreprennent un vocabulaire à la manière accoutumée , n'ont besoin que d'avoir beaucoup lu les écrivains de leur nation , et recueilli , sur-

tout, les exemples fournis par les grands modèles, sur la manière d'employer certaines expressions à l'égard desquelles il règne quelque doute. Mais celui qui voudroit entreprendre le dictionnaire philosophique, ne devoit pas seulement bien savoir sa langue; il faudroit qu'il en eût bien connu l'histoire, bien pénétré l'esprit; qu'il eût comparé sa marche à celle des autres langues. Il lui faudroit plus encore; il faudroit qu'il eût long-temps observé l'homme dans tous ses états; qu'il eût profondément médité sur le rapport de nos idées, et la nature de nos connoissances: il se verroit contraint de remonter à une époque à laquelle n'atteignent point nos souvenirs; il auroit besoin de rencontrer et d'étudier cet homme de la nature, que nos institutions empêchent de se produire au milieu de nous. Il faudroit que les circonstances lui eussent permis de réfléchir avec la plus grande attention sur lui-même, pour saisir sa propre pensée dans ses opérations les plus délicates; enfin, ce qui est bien plus rare, il faudroit qu'il fût parvenu à se dépouiller de tous ses pré-

jugés, de peur qu'il ne nous présentât souvent les associations arbitraires que les préjugés auroient produites, pour les liaisons naturelles formées par la génération des connoissances.

Un semblable travail présenteroit cette condition, singulière autant qu'effrayante, qu'il devroit, en quelque sorte, être parfait pour être utile. En effet, comme tous les mots seroient enchainés de manière à se servir de définition les uns aux autres, la négligence qu'on se seroit permise à l'égard de l'un deux, pourroit avoir les conséquences les plus étendues, et si l'ordre se trouvoit interverti en un seul point essentiel, cette omission jetteroit peut-être dans l'esprit une foule de notions inexactes.

Mais en supposant qu'un homme eût eu le courage et les moyens nécessaires pour exécuter ce vaste plan, que d'adversaires s'éleveroient contre lui, à l'instant où son travail verroit le jour! Il éprouveroit toute la résistance des préjugés contre lesquels il apporteroit de si terribles argumens; son ouvrage ne paroîtroit aux esprits superficiels qu'un tableau arbitraire, parce

qu'ils ne sauroient point en pénétrer les raisons véritables ; les esprits faux l'appelleroient le roman de l'entendement humain , parce qu'ils n'y retrouveroient point leur propre histoire ; la multitude seroit effrayée de l'effort d'attention exigé pour le comprendre et en faire usage ; une foule de maîtres verroient avec chagrin qu'il vint contredire leurs méthodes , et ne se sentiroient pas disposés à lui sacrifier leurs plus chères habitudes ; enfin , il ne manqueroit pas de philosophes qui disputeroient sur les vérités fondamentales qui lui auroient servi de base , ne fût-ce que par le mouvement de la rivalité , ou par le dépit de voir porter la lumière dans les choses qu'ils avoient affecté de couvrir des plus épais nuages.

En attendant qu'un travail si important soit exécuté pour le public et adopté par lui , il seroit à désirer , du moins , que ceux qui se livrent à l'étude des connoissances abstraites , essayassent de l'exécuter pour leur propre usage , et que le philosophe refit sa propre langue , s'il ne peut refaire celle de la société qu'il habite. Je sais que

la plupart de ceux qui raisonnent, ont bien la prétention de n'opérer, en effet, que sur des idées justement déterminées, et rien n'est si commun que d'entendre des gens frappés de l'incertitude du langage général, et convaincus d'avoir réformé le leur. Mais j'invite ceux qui ont en effet cette confiance, à se demander s'ils ont suivi quelque méthode constante dans cette réforme, et quelle est la méthode qu'ils ont suivie; car, on ne peut trop le dire, le langage ne peut être bien corrigé que d'une seule manière; on ne peut être certain de n'y laisser aucune imperfection, qu'autant qu'on a recommencé par les notions les plus simples, et qu'on a suivi fidèlement l'ordre tracé par la nature; et il faut, pour se conformer à ces règles, une défiance de soi, une persévérance de travail, une connoissance, enfin, des opérations de l'esprit humain, dont les exemples ne sauroient être bien fréquens parminous. La véritable métaphysique n'est autre chose que la science de la génération de nos idées; c'est donc en perfectionnant cette science, en la rendant

plus populaire , qu'on préparera ces utiles travaux. Ce sont , sur-tout , les métaphysiciens qui ont vicié le langage ; c'est à leurs efforts qu'il appartient d'opérer sa réformation. Mais dans l'esprit de la plupart des hommes , la métaphysique ne se présente plus que comme un jargon qui embrouille tout sans rien produire. On met sur son compte toutes les erreurs qui l'ont accompagnée , et qu'elle eût prévenues , si elle eût été mieux étudiée ; on la rend responsable des abus auxquels elle a été sujette ; on la méprise , parce qu'elle n'offre guères que des promesses , et c'est ainsi , qu'en déplorant les maux existans , on rejette les vrais moyens qui devraient servir à les réparer.

C'est au petit nombre de ceux qui ont saisi le véritable esprit de la science dont je parle , qu'il appartiendra de dissiper ces préventions. En fondant toutes ses maximes sur l'expérience , en présentant à l'homme un tableau où il puisse se reconnoître , ils prouveront d'abord que cette science est susceptible d'une assez haute certitude , et ils détruiront ce préjugé des

esprits superficiels, qui la fait regarder comme le produit d'une combinaison toute idéale (1). En la dépouillant des formes trop sèches et trop abstraites dont elle s'étoit entourée, en la fondant sur les souvenirs qui nous sont le plus familiers, ils dissiperont la persuasion qu'on s'est formée de la difficulté de son étude, et chacun ne verra plus en elle qu'un moyen de converser avec soi-même. Enfin, en plaçant toujours ses maximes au milieu de leurs applications, en n'isolant point autant qu'on le fait à l'ordinaire, la métaphysique des autres sciences, dont elle n'est

(1) Un méprisable jeu de mots a fait jeter quelque ridicule sur l'expression d'*idéologie* adoptée par divers écrivains; comme si les *idées* n'étoient pas quelque chose de très-réel, comme si elles n'étoient pas même ce qu'il y a pour nous de plus réel, puisque nos connoissances ne sont que nos idées. Toute science est vraiment une *idéologie*, ou un raisonnement sur nos idées, et si cette expression a un défaut, c'est son universalité qui la rend trop vague; bien loin de pouvoir lui reprocher de ne rien exprimer que d'imaginaire, on ne peut l'accuser peut-être que d'avoir un sens trop étendu.

que la commune liaison , en faisant sentir les erreurs qui sont résultées de l'ignorance de nos propres opérations , en expliquant comment les méthodes les plus heureuses ont été dues à une plus exacte connoissance des procédés de l'entendement , ils démontreront l'utilité de cette étude ; ils prouveront , ce qu'on affecte de méconnoître , que ces résultats sont tous pratiques ; ils offriront un exemple sensible de l'heureuse influence qu'elle peut exercer sur la perfection du langage , et ils feront enfin comprendre cette vérité si simple , quoiqu'on ait tant de peine à lui rendre hommage , que le véritable remède de l'abus des mots ne peut-être que dans une meilleure analyse de la pensée , et par conséquent , dans une connoissance plus exacte de son histoire.

A ce premier remède , pourront se joindre encore plusieurs moyens accessoires qui en seconderont puissamment l'efficacité. D'abord , celui qui veut porter une sage réforme dans les acceptions de son langage , s'attachera à mettre plus d'ordre dans ses études. En effet , de même que le rap-

prochement de nos idées sert , en général , à les éclairer d'avantage , le rapprochement qui seroit fondé sur la plus grande analogie , détermineroit plus exactement leurs limites réciproques. C'est toujours par les notions qui lui sont plus semblables , quoique sans lui être identiques , qu'une idée quelconque se trouve circonscrite dans l'ordre de nos connoissances ; et lorsqu'elle est obscure et incertaine pour nous , ce n'est que par ce qu'elle se confond avec ses voisines.

Celui qui veut acquérir un bon langage , cherchera aussi à réunir et à comparer entre elles les applications qu'il peut faire d'un même terme dans des circonstances différentes , à rapporter les uns aux autres les résultats qu'il aura obtenus par la méditation d'une idée , lorsqu'il l'aura envisagée sous ses divers points de vue. En effet , ce n'est guère dans l'intervalle d'un instant à l'autre , que l'esprit commence à devenir infidèle à lui-même ; il n'oublie guère ses propres définitions , lorsque ses notions se représentent à lui sous la même forme. Mais lorsque des occasions d'un

nature différente viennent exciter en lui une même idée , il est fort à craindre que , dans chacune d'elles , cette idée ne se modifie d'après les accessoires qui l'entourent ; lorsque , dans ses méditations , il se trouve conduit à retrouver son idée disposée sur un autre plan , rapportée à une autre fin , produite par d'autres opérations , il est fort à craindre qu'il ne donne plus la même attention à chacun des élémens qui la constituent. C'est ainsi que nous nous formons souvent une notion différente de la morale , lorsque nous voulons appliquer ses lois aux autres hommes ou à nous-mêmes ; c'est ainsi que la notion qu'on se forme de l'homme , varie dans l'entendement , lorsqu'on passe du sein d'une société éclairée , à un hospice d'aliénés. Le seul moyen de prévenir l'effet de cette diversité d'impressions , est de comparer la valeur qu'on a attachée à un même terme dans les momens où l'on éprouvoit chacune d'entre elles , de rappeler cette valeur à l'identité , en réformant ou rétablissant ce qu'on a pu y ajouter ou en retrancher dans chaque circonstance , et de fixer ce résultat dans

sa mémoire, pour le rappeler ensuite toutes les fois qu'on est dans le cas d'exécuter quelque application nouvelle. Le vrai moyen d'être conséquent, est dans l'art de lier et d'ordonner ses propres souvenirs.

Celui qui veut se garantir de l'incertitude du langage, évitera de se livrer à l'exagération ; car l'exagération contribue beaucoup à l'abus des mots ; on croit ajouter à l'idée qu'on veut donner d'une chose, et l'on ne fait qu'affoiblir la valeur des termes qu'on emploie à l'exprimer. Il évitera les entretiens oiseux ; car lorsqu'on n'a que des frivolités à exprimer, on attache peu d'importance à la détermination des mots, et l'on ne sauroit guère veiller avec sévérité sur l'usage qu'on en fait. Il se tiendra en garde contre le desir de plaire, contre les séductions de la vanité ; car le desir de plaire produit le besoin de surprendre, et la surprise s'obtient par un nouvel usage des mots qui ne consiste trop souvent qu'à les détourner adroitement des acceptions reçues ; la vanité nous porte à paroître plus instruits que nous ne sommes, et c'est en parlant de ce qu'on sait mal, qu'on emploie les

mots sans y attacher de valeur certaine. Il résistera à cette impatience naturelle que nous avons d'arriver au terme de la science , à ce mouvement impétueux qui nous fait si souvent trancher les difficultés que nous devrions résoudre ; car la précipitation de l'esprit produit le nuage des idées , et lorsqu'on donne si peu d'attention à l'acception des mots , on ne peut guère espérer d'y demeurer fidèle. Enfin , il s'observera avec soin lui-même pendant qu'il fera usage des signes ; car mieux on se rend compte des opérations de son esprit , et mieux on apperçoit la liaison qui existe entre elles , et le rapport qu'elles ont au discours qui les représente.

Parmi les divers moyens qui peuvent servir à corriger l'incertitude du langage , je n'ai marqué jusqu'à cette heure que ceux qui sont fondés sur l'analyse de la pensée. Il en est , ainsi que je l'ai annoncé , une autre espèce qui se rapporte au matériel même de nos signes. Ils consisteroient à choisir des signes tels qu'ils offrissent par eux-mêmes la définition abrégée.

gée des idées qu'ils représentent. Si tous les signes des idées sensibles et primitives étoient caractérisés par une juste imitation; si tous ceux des idées formées par composition ou par abstraction, rappeloient d'abord les idées originaires dont elles seroient déduites, et de plus toute la suite des opérations auxquelles elles auroient été soumises; en un mot, si l'analogie des signes s'accordoit constamment avec la liaison métaphysique de leurs idées, il ne seroit besoin que de fixer les signes pour connoître la valeur de ces idées, et l'abus des mots seroit prévenu par le caractère des mots eux-mêmes. Nous allons bien-tôt examiner s'il est possible de créer une langue qui satisfît à ces conditions, et à à quel point du moins on pourroit s'en rapprocher.

Au reste, sans aller recourir à la création d'une langue nouvelle, nous avons quelques moyens de rendre un plus grand caractère d'analogie aux langues existantes. Ces moyens sont dans l'étude des étymologies. Nos langues sont beaucoup moins arbitraires qu'elles ne le paroissent; leurs

signes ne sont indifférens aux diverses idées que pour ceux qui négligent d'en approfondir le rapport. Il y a toujours eu quelque raison secrète qui a fait préférer un mot à un autre mot pour un usage déterminé , et cette raison se trouve ordinairement dans les procédés naturels de l'entendement. On n'accorde point, en général, assez d'estime aux travaux de ceux qui se livrent aux recherches étymologiques ; on n'y voit guères qu'un motif de curiosité : on ne réfléchit pas que les étymologies sont à l'histoire de la pensée ce que les médailles et les inscriptions antiques sont à l'histoire de la société humaine ; on ne remarque pas que les étymologies rendent l'étude de la langue plus facile, enseignent à mieux l'employer, découvrent mieux sa véritable phisionomie, et en fixant d'une manière plus marquée le sens des mots, concourent efficacement à en prévenir l'abus. Il est vrai que la manière dont les étymologistes ont exécuté ce travail a pu très-souvent justifier ce préjugé. On les a vus s'attacher plus à la ressemblance matérielle des mots qu'à la secrète ana-

logie des idées , prendre quelquefois pour guides de vaines subtilités , s'attacher à des jeux de mots , renverser la véritable génération des idées , faire remonter les signes des notions les plus simples aux noms des abstractions les plus difficiles , enfin s'appuyer sur des métaphores fausses , exagérées , peu naturelles ; on les a vus , en un mot , tourmentés du besoin d'expliquer tout à peu de frais , supposer des transformations sans motif , associer les mots au hasard , donner aux racines des valeurs hypothétiques ; et alors leur travail a été jugé arbitraire et frivole , leur métaphysique a paru sans justesse et sans solidité , leurs résultats sans applications. Loin de porter la lumière dans les définitions , et la précision dans le langage , ils n'eussent servi , si on les eût pris pour guides , qu'à corrompre le goût , et à répandre un nuage plus épais sur le sens des mots dont ils avoient voulu faire l'histoire.

Aussi , un bon dictionnaire des étymologies est encore à faire (1). Il ne pourra

(1) Si l'un de nos plus habiles écrivains , et de nos

être bien exécuté que par des esprits prudents et sages , aussi versés dans l'étude de l'entendement humain que dans la connoissance des langues , et les révolutions qu'elles ont subies. Ils commenceroient par comparer avec soin entre eux les différens mots de la langue , et par rassembler des indices certains pour distinguer les véritables racines des mots , de leurs formes accidentelles ; ils chercheroient à reconnoître quels sont ou les articulations ou les sons qui ont pu prendre réciproquement la place les uns des autres , et quelles ont pu être les raisons de la substitution qu'on en auroit faite ; ils étudieroient la nature de notre organe vocal , ils auroient égard à l'influence qu'a pu exercer sur la forme des mots , ou le besoin d'abréger le discours , ou le désir de lui donner plus d'agrément ; les lois de la prononciation et celles de l'ortographe ,

métaphysiciens les plus distingués , publie l'ouvrage qu'il a préparé sur ce sujet , nous sommes fondés à croire que le vœu que nous formons ici se trouvera parfaitement rempli.

mises également à profit, se prêteroi-ent une lumière mutuelle. Ils compareroient ensuite les mots de cette langue à ceux des langues plus anciennes dont elle seroit dérivée. Si deux ou plusieurs langues s'étoient réunies pour lui donner le jour, ils distingueroient avec soin ce qui a pu, ce qui a dû appartenir à chacune, suivant le rang qu'elle auroit occupé, suivant la nature des circonstances qui auroient présidé à leur mélange. Sur-tout ils s'appliqueroient à comparer les mots aux idées qu'ils représentent, et ces diverses idées entre elles. Ils chercheroient d'abord à reconnoître quelles sont les notions qui ont dû se présenter les premières à l'esprit des hommes, et qui se sont trouvées dans un rapport plus immédiat à leurs besoins; ils observeroient ensuite comment les idées d'un ordre plus relevé ont dû naître des premières, et dans quel ordre ont dû s'exécuter ces diverses opérations. Ils ne se borneroient point à remarquer quelle est la liaison que nous appercevons nous-mêmes entre nos idées, mais ils s'efforceroient sur-tout à découvrir quelles sont les liaisons

qui ont dû paroître les plus naturelles à ceux qui ont institué la langue , suivant le caractère de leurs besoins, de leurs penchans, de leurs opinions , de leurs habitudes, suivant les occasions qui auroient dû se présenter à eux. Ils puiseroient de précieuses données dans l'art des métaphores ; car , c'est surtout par les métaphores que s'expliquent et l'origine des mots , et les changemens auxquels ils ont été soumis ; les premiers signes furent des peintures ; les besoins de l'imagination , la crainte de trop multiplier les expressions ont fait ensuite étendre ces premiers signes à toutes les idées accessoires auxquelles ils pouvoient prêter leur ministère. Mais , en recourant à ces principes féconds , ils prendroient garde de ne voir dans les inventeurs du langage que les hommes de la nature , et non de profonds métaphysiciens ; ils ne leur supposeroient point des comparaisons hors de leur portée ; ils chercheroient à s'autoriser par des exemples authentiques dans les hypothèses qu'ils seroient obligés d'admettre. Enfin , comme il y a eu nécessairement dans la situation de ceux qui ont créé ou

modifié la langue, des circonstances qui ne nous sont point connues; comme il y a eu certainement plus d'un usage introduit par une sorte de caprice, et par une aveugle imitation; comme il n'y a sur-tout d'étymologies intéressantes, que celles qui apportent quelques lumières à l'entendement; ceux qui se livreroient à leur étude, n'auroient point la prétention de rendre raison de tout, et préféreroient laisser un mot dans une sorte d'arbitraire, plutôt que de lui donner une origine fondée sur des motifs trop éloignés ou trop incertains. Ainsi guidé par la philosophie, l'art des étymologies lui rendroit avec usure tout ce qu'il auroit reçu d'elle. Qui sait de quelles heureuses expériences il pourroit enrichir les connoissances que nous avons sur la génération de nos idées et les progrès de l'esprit humain? Qui sait les lumières qu'il pourroit nous fournir sur les époques les plus obscures de l'histoire, sur les coutumes et les institutions des tems les plus reculés? Qui sait enfin, les moyens qu'il pourroit nous indiquer pour donner à notre langue plus de grâce, de fécondité, d'é-

(114)

nergie, de simplicité, sans violer ses lois fondamentales, ou plutôt en ne faisant que la rappeler mieux à sa véritable nature?

CHAPITRE QUATRIÈME.

*De la Proposition , sa nature et ses lois.
— Troisième source d'erreurs dans les
questions abstraites ; vices dans la
comparaison des idées. — Causes et
remèdes de ces erreurs.*

LORSQUE, dans l'étude des questions abstraites, nous n'avons établi que des raisonnemens bien liés, les erreurs auxquelles elles sont exposées ne peuvent naître que de l'inexactitude des propositions que ces raisonnemens renferment.

Si nous établissons un raisonnement bien lié sur une proposition inexacte, la solidité de ce raisonnement lui-même cause le vice de tous ses résultats. Les erreurs, sur-tout quand elles sont commises à l'égard des propositions fondamentales, portent donc avec elles une triste fécondité ; elles seroient plus funestes que l'ignorance, si l'ignorance aussi, lorsqu'elle est

jointe à la présomption, n'étoit pas l'erreur elle-même.

La proposition, lorsqu'elle exprime un jugement abstrait, ne peut être que la comparaison de deux idées, ou de deux faisceaux d'idées, et cette comparaison ne peut avoir pour objet que de reconnoître si ces deux idées ou faisceaux d'idées sont identiques l'un à l'autre dans leur ensemble, ou du moins dans leurs parties (1).

Il résulte de-là, que pour établir une proposition abstraite, et lui donner tout le caractère de vérité dont elle est susceptible, il suffit à l'esprit de l'intuition actuelle et complète des deux idées ou des deux faisceaux d'idées qu'il compare.

Il résulte encore de-là que la vérité des propositions abstraites est absolue et indépendante de l'expérience. Car comme dans ces jugemens les idées sont considérées sans aucun rapport au lieu et au tems, leur liaison ne peut être modifiée par aucune circonstance de lieu et de tems.

(1) Voyez la première Partie de cet ouvrage, Section 2^e., chap. 3.

Enfin , il en résulte que la certitude de ces propositions , c'est-à-dire , la confiance que nous leur devons , n'est pas susceptible de différens degrés , mais qu'elle est nulle ou entière. Car , il n'y a qu'une seule alternative ; ou l'identité existe , ou elle n'existe pas. Dans le second cas , il n'y a aucune liaison ; dans le premier , la dépendance de ces deux idées est entière et immuable ; il n'y a ici d'autres chances à prévoir que celles de nos propres erreurs.

Sous ces trois rapports , les propositions abstraites se distinguent essentiellement des jugemens sur les faits. Ceux-ci ne peuvent s'établir que sur une longue suite d'observations. Souvent très-exacts dans un certain moment , dans un certain lieu , ils se trouvent en défaut dans un autre lieu , dans un autre moment. Enfin le degré de confiance qu'ils méritent est variable ; parce qu'ils reposent souvent sur une probabilité plus ou moins forte , et qu'à la chance de nos erreurs , il faut joindre ici celle des événemens.

On voit , d'après ce parallèle , combien

il importe de distinguer les propositions abstraites de celles qui n'expriment que des jugemens sur les faits. Pour avoir méconnu cette distinction, on s'est engagé souvent dans de graves erreurs. On a confondu les propriétés qui appartenoient à ces deux espèces de vérités. Tantôt on a voulu fonder une maxime abstraite sur un résultat de l'expérience; tantôt on a voulu prêter à une vérité de l'expérience la force et la généralité d'une maxime abstraite.

De ce principe, *que toutes nos idées ont leur origine dans les sens*, on a voulu conclure que tous nos jugemens étoient fondés sur l'expérience. Mais en établissant cette conséquence, on a été trompé par une équivoque. En effet, les sens, en nous transmettant nos idées, ne nous fournissent que les matériaux de nos jugemens abstraits, et ne nous fournissent point ces jugemens eux-mêmes. Souvent même ces matériaux, lorsque les sens nous les transmettent, ne se trouvent pas disposés de la manière convenable pour que nous puissions établir ces jugemens. Ainsi je puis avoir vu un triangle sans avoir

soupçonné une seule de ses propriétés ; je puis avoir déterminé toutes les propriétés du triangle , quoique je n'en aie jamais vu un seul , et que je n'aie fait que l'imaginer.

Il y a plusieurs signes extérieurs et sensibles pour distinguer les propositions abstraites et celles qui expriment des jugemens de fait. Une proposition abstraite n'est jamais particulière. Une proposition qui exprime un jugement de fait ne peut être générale que par une induction de l'analogie. La première n'est en quelque sorte que le fruit d'un acte de la réflexion ; l'esprit se rend compte à lui-même des opérations qu'il a exécutées. La seconde n'est que le récit d'une observation ; l'esprit se rappelle les impressions qu'il a reçues. La première n'emploie jamais , dans le sens propre , d'autre verbe que le verbe *être* , pour lier ses deux termes l'un à l'autre ; encore ne l'emploie-t-elle que dans un seul temps et toujours à la troisième personne ; lorsqu'elle recourt aux autres verbes , ce n'est jamais qu'une expression figurée. La seconde espèce de proposition emploie aussi le verbe *être* , mais c'est

toujours dans un sens plus étendu, comme signifiant l'existence et la réalité ; si elle s'en sert pour lier deux sensations, c'est pour annoncer leur simultanéité, ou leur coexistence en nous-mêmes. Ainsi, lorsque je dis, par exemple, *ce papier est blanc*, j'exprime que la sensation de *blancheur* m'affecte en même-temps que les autres sensations dont la réunion compose un objet que j'ai appelé *papier*. Aussi le jugement de fait admet-il dans le verbe *être* toutes les modifications de personne et de temps. On dit : *le papier ÉTOIT blanc ; JE SUIS jeune*. Enfin souvent il combine le verbe *être* avec d'autres verbes actifs ou neutres qu'il emploie dans le sens propre.

La vérité des propositions abstraites reposant sur l'identité, il importe d'avoir des signes certains, pour connoître quand cette identité se réalise.

Le principe de l'identité se découvre dans la génération des idées.

Si l'identité qui unit deux idées est seulement partielle ; c'est-à-dire, sil n'existe entre elles qu'un rapport de compréhension, il faudra que l'idée qu'on veut affir-

mer d'une autre, ait été associée à celle-ci dans le travail de combinaison, ou qu'elle en ait été détachée dans le travail des abstractions.

Si l'identité est totale et réciproque, comme entre 4 et 2×2 , il faudra de deux choses l'une, ou que partant dans la formation de chacune des deux idées, d'éléments identiques, on leur ait fait subir des transmutations parallèles, comme dans les opérations des équations, par exemple; ou que partant d'éléments non identiques, on ait, dans le cours des opérations, ajouté précisément à chaque faisceau ce qui lui manquait pour être identique à l'autre, comme il arrive lorsqu'on déduit une équation de certains rapports proportionnels et progressifs.

Si le rapport qu'on veut affirmer entre deux idées, n'est qu'un rapport d'analogie, il faudra du moins s'être assuré qu'une idée commune est entrée dans la formation de toutes deux, et remplit en elles des fonctions semblables.

Il peut y avoir entre les idées deux espèces différentes d'analogie; celle qui se

Fonde sur l'identité de quelque élément placé dans chacune d'entre elles, celle qui se fonde sur la similitude des combinaisons que ces élémens ont formées, et sur le rapport qui par-là s'est établi entre leurs résultats. La première de ces deux analogies est celle qui existe entre les objets dont on compare la couleur, les dimensions, etc. La seconde est celle qui existe entre des triangles semblables, et celle qui fonde les proportions et les séries mathématiques.

La seule manière que nous ayons pour reconnoître si deux idées sont unies par quelque rapport d'identité, et pour découvrir la nature de ce rapport, est donc de remonter à l'origine de chacune d'entre elles.

Or différentes causes nous font supposer souvent un rapport qui n'existe pas, ou nous empêchent d'appercevoir le rapport qui existe. Je rapporte ces causes à trois principales; les mêmes précisément qui occasionnent le vice de nos jugemens sur les faits; je veux dire, la force de l'habitude, la vivacité de l'imagination, et la distraction de l'attention.

L'habitude d'abord doit nous faire supposer souvent entre nos idées des rapports qu'elles n'ont point. Quelquefois les deux idées que nous voulons comparer se trouvant fortement associées dans notre mémoire, en vertu d'une longue répétition, nous ne pourrions imaginer l'une sans admettre l'autre à sa suite. De-là naîtra une dépendance mécanique que nous prendrons pour une dépendance intrinsèque et métaphysique, c'est-à-dire, pour un résultat de l'identité. Car comment un homme qui n'est pas exercé à réfléchir sur lui-même pour pénétrer le principe de ses propres opérations, comment, dis-je, cet homme soupçonneroit-il que l'impuissance où il est d'isoler deux idées l'une de l'autre ne soit pas l'effet d'une liaison naturelle? Et comment lui viendrait-il en idée d'approfondir davantage leurs rapports, lorsqu'il se croit en possession de la plus entière évidence? Quelquefois parmi les idées comparées, il s'en trouve une que l'habitude nous a fait étroitement associer à quelque idée étrangère; alors elle semble emprunter à nos yeux ses propriétés, elle

prend des formes mensongères , et la comparaison qui en résulte ne peut manquer d'être vicieuse. C'est ainsi que les philosophes se sont composé souvent à eux-mêmes certains principes abstraits qui leur sembloient ne devoir éprouver aucune contestation parmi les hommes , quoiqu'ils fussent entièrement arbitraires en eux-mêmes. Lorsqu'on a voulu prouver , par exemple , la divisibilité de la matière à l'infini , on s'est appuyé sur ce principe : *L'étendue ne peut pas résulter de parties inétendues* , et ce principe a paru si évident , qu'il étoit inutile de le démontrer. Cependant cette affirmation n'est qu'un résultat de l'habitude qui nous porte à supposer dans toutes les parties chacune des propriétés que nous remarquons dans le tout. Mais il est un grand nombre de propriétés qui peuvent se trouver dans un ensemble , quoiqu'elles ne résident point dans les élémens ; ce sont toutes celles qui sont attachées à l'état même de combinaison ; ainsi avec l'idée de l'unité nous formons celles des nombres complexes , avec l'idée du simple nous for-

mons celle du composé ; et l'étendue , qu'est-elle autre chose qu'une composition ? Ne suffit-il pas pour avoir l'idée de l'étendue de supposer la répétition d'une sensation de résistance ; comme il suffit pour avoir l'idée de *dix* de répéter celle de l'*unité* ?

Souvent aussi l'habitude nous empêche d'appercevoir les rapports qui existent entre nos idées. Car nous ne pouvons tirer quelque lumière de la comparaison de nos idées , qu'autant que nous analysons exactement chacune d'entre elles, c'est-à-dire, que nous donnons une attention distincte et successive à tous les élémens qui la constituent. Mais lorsque notre esprit s'est long-temps exercé à considérer ces élémens dans leur ensemble, il essaie inutilement de les isoler les uns des autres, il perd la faculté d'analyser, et ne sait plus s'arrêter que sur des idées complexes. Peu de gens soupçonnent combien est étendue la combinaison sur laquelle reposent les notions qui leur sont les plus familières ; il y a des métaphysiciens qui ont regardé le *mouvement*, la *marche* comme des idées simples.

Ici, nous appercevons une nouvelle utilité des abstractions ; car, le travail des abstractions nous exerce à rompre les habitudes contractées par la fréquente association des idées élémentaires dans leurs composés.

La vivacité de l'imagination produit des effets semblables à ceux de l'habitude, quoiqu'elle agisse d'une manière différente. D'abord, comme elle accroît l'effet que les idées produisent sur nous, elle semble ajouter à l'étendue de ces idées elles-mêmes. Ainsi, dans un moment où nous sommes émus, l'idée qui se lie au sentiment qui nous affecte, n'est plus pour nous ce qu'elle étoit dans un état calme ; toutes les autres perceptions s'effacent devant cette image dominante. De-là naît l'exagération, effet ordinaire de l'enthousiasme. Alors, les idées ne sont plus comparées d'après leurs proportions naturelles, mais d'après les dimensions arbitraires que l'imagination leur a données.

Sous l'influence d'une imagination vivement excitée, l'esprit ne peut se plaire

que dans les idées sensibles. Alors, il particularise toutes ses abstractions; il personnifie les notions morales; il n'entrevoit la pensée qu'au travers des allégories. Toujours appuyé sur des comparaisons, il transporte sans distinction, dans le sujet de son étude, tout ce qu'il retrouve dans les objets analogues qu'il a appelés à son secours. Les images qui ne devoient servir qu'à lui réfléchir la vérité, deviennent le modèle original dans lequel il va l'étudier. En ouvrant presque au hasard Mallebranche, nous y trouvons de nombreux exemples de ce genre d'erreurs.

Toutes les associations harmoniques ont pour l'imagination un puissant attrait. Le génie les crée et l'enthousiasme s'en empare. Une raison trop peu défiante sera donc exposée à les admettre comme des liaisons métaphysiques, et à prendre l'accord pour l'identité. L'imagination brillante des Grecs, fonda un grand nombre de systèmes abstraits sur les simples rapports moraux des idées; ils crurent que la perfection des travaux philosophiques pouvoit s'estimer comme celle des productions des

beaux-arts , par la symétrie qui régnoit dans leurs élémens. Comment la raison n'auroit-elle pas rendu hommage à l'œuvre du génie ? Comment supposer que le beau n'étoit pas le signe du vrai ? De-là le respect superstitieux pour les nombres sur lequel se fondèrent tant de doctrines arbitraires ; de-là , les succès de la philosophie de Platon , si admirable même lorsqu'il raisonne avec le moins de justesse. S'ils n'expliquoient pas ce qui est , ces philosophes sembloient indiquer ce qui devoit être ; s'ils étoient infidèles à la logique , ils s'adessoient au sentiment qui assure toujours de plus nombreux et de plus zélés sectateurs.

Enfin , la vivacité de l'imagination ne met pas moins d'obstacles que l'habitude aux opérations de l'analyse ; car , le propre de l'imagination est de créer , comme celui de l'analyse est de dissoudre ; elle semble donc intéressée à défendre ses ouvrages contre cette raison , qui , pour les étudier , a besoin de les détruire. L'imagination nous porte hors de nous-mêmes , et l'analyse nous reconduit au fond de

nous-mêmes. L'imagination nous rend esclaves des impressions qui nous parviennent , et l'analyse exige toute la liberté de l'esprit.

Les distractions de l'attention , sont beaucoup plus à redouter dans les comparaisons abstraites de nos idées , que dans les jugemens que nous portons sur les faits , et la raison en est sensible. Dans les jugemens sur les faits , l'esprit est sans cesse rappelé par les sens aux opérations qu'il doit exécuter ; dans les comparaisons abstraites , il semble toujours livré à lui-même. Dans les jugemens sur les faits , les circonstances qu'il doit observer font sur lui des impressions plus profondes , s'offrent à lui , du moins à l'ordinaire , d'une manière plus fixe et plus durable ; dans les comparaisons abstraites , les notions qu'il doit remarquer , sont seulement retracées dans la pensée par le secours des signes , elles ne tirent leur force que de la conception ; elles sont mobiles et fugitives comme cette imagination qui les reproduit. Il n'est personne , quelque exercé qu'il soit dans

les travaux de la méditation, qui n'éprouve combien il est difficile de retenir et de fixer une même idée dans son esprit, sans qu'aucun nuage ne vienne l'obscurcir, sans qu'aucune idée accessoire ne vienne nous en détourner, sans que l'attention ne s'épuise, par l'effort même que l'on fait pour l'approfondir. Et ceci nous explique comment il se fait que les observateurs les plus exacts ne sont pas toujours les raisonneurs les plus justes. Accoutumés à trouver dans les objets extérieurs comme un appui pour leur attention, ils éprouvent une sorte d'embarras lorsqu'ils veulent se renfermer en eux-mêmes; quelque délicates que soient les perceptions qu'ils ont à démêler, elles se rapportent cependant toujours à l'ordre des sensations; la région des abstractions leur est donc, en quelque sorte, étrangère; leur esprit n'en connoît point les routes; les plus hardis s'y égarent, les plus prudents n'y voient qu'incertitude; ils doutent du pouvoir du raisonnement, et n'accordent leur conviction qu'aux faits établis sur l'expérience.

Quelquefois, en fixant une idée, l'at-

tention se borne à saisir son rapport le plus marquant et le plus sensible ; elle néglige ceux qui sont plus obscurs ou plus éloignés ; c'est le défaut des esprits superficiels.

Quelquefois , l'attention s'arrête au rapport qui se lie plus étroitement avec notre intérêt ; et ici reparoît une nouvelle espèce d'erreurs produites par les passions , par l'amour-propre , par les considérations personnelles.

Quelquefois , l'attention se dirige presque exclusivement sur les rapports qui lui sont le plus familiers ; de-là , ces idées dominantes auxquelles un esprit est souvent livré ; chaque philosophe ne voit partout que son système ; et lors même que les systèmes sont le plus opposés , il arrive souvent à leurs partisans de les trouver tous à-la-fois renfermés dans le même principe.

Quelquefois , l'attention pénètre les rapports les plus délicats et les plus intimes d'une idée ; mais épuisant toutes ses forces dans cette recherche , elle ne sait plus en réunir l'ensemble ; elle néglige ce qui s'offroit naturellement à elle , pour atteindre

aux perceptions les plus éloignées ; de là naissent les subtilités des esprits faux, les vaines distinctions des argumentateurs ; et voilà pourquoi tant de gens déraisonnent souvent avec esprit, et nous surprennent par leur pénétration, alors même qu'ils ne peuvent nous convaincre par leur logique.

Sans doute, le commun remède à toutes les erreurs dont nous venons d'offrir le tableau, seroit dans un meilleur usage de notre faculté d'attention, et dans une application plus sérieuse au travail des comparaisons ; car, tout le pouvoir de l'imagination et de l'habitude s'arrête à l'égard des idées qui se trouvent exactement déterminées. L'habitude ne peut nous faire confondre deux idées que nous verrions clairement distinctes ; l'imagination ne sauroit nous faire exagérer une idée dont les limites auroient été tracées avec la plus sévère précision ; le préjugé, lui-même, quelle que soit sa force, est contraint de respecter l'immédiate évidence ; la naissance du préjugé suppose toujours un fonds d'obscurité dans l'esprit. Si donc, il étoit toujours

possible de porter une parfaite lumière dans chaque notion sur laquelle notre esprit opère, toutes nos erreurs seroient prévenues dès leur principe ; mais il faut rappeler ici que la diverse nature de nos idées met, à cet égard, entre elles, une très-grande différence, et que toutes ne sauroient être également exposées aux mêmes erreurs, parce que toutes ne présentent pas à notre esprit une semblable perspective.

D'abord, les diverses classes de nos idées sensibles, ne se prêtent pas à une appréciation aussi exacte les unes que les autres. Nous avons souvent remarqué quel est l'avantage de celles qui se rapportent au toucher. Ce sens, dont les impressions sont en quelque sorte toutes géométriques, ce sens, dont la perfection distingue éminemment l'homme des autres animaux, ne nous communique ordinairement que des perceptions assez claires ; nous avons vu que c'est par son secours que nous parvenons à distinguer et à analyser les impressions qui nous parviennent ; nous avons vu que c'est lui qui nous donne l'é-

chelle sur laquelle nous mesurons, en quelque sorte , tout ce qui existe. C'est principalement au toucher que nous devons les idées des dimensions , celle de l'unité, celles des nombres ; car , ce fut assurément, en sentant un corps dont toutes les parties étoient étroitement unies , participoient au même mouvement , et qui se trouvoit terminé de tous côtés par un espace libre , que nous eûmes pour la première fois l'idée de quelque chose qui est *un* ; comme c'est en répétant cette idée que nous eûmes l'idée du multiple. Il y a toujours un modèle fixe pour les notions du toucher ; c'est la main , c'est une mesure quelconque ; mais où trouver ce modèle pour les idées des couleurs , des saveurs , pour le plaisir et la souffrance ?

Les idées des dimensions elles-mêmes deviennent vagues et confuses , dès que , privées de ce modèle certain , elles semblent abandonnées au pouvoir de l'imagination. De-là vient que lorsqu'un objet ne s'offre à nous que dans le lointain , nous sommes toujours portés à nous exagérer son volume ; car nous manquons alors

d'un point de comparaison bien déterminé, auquel nous puissions le rapporter ; mais plus il s'approche de nous , plus les moyens de comparaison se multiplient , et en le rapportant à des idées plus fixes , nous le rendons aussi à des dimensions véritables. Les idées *cent, mille*, sont pour nous très - bien déterminées ; mais celles de *richesse, pauvreté, foule, abondance, rareté* , quoique se rapportant sans doute à des notions numériques , sont sujettes à l'exagération ou à l'atténuation de l'esprit , parce qu'elles n'ont pas des limites aussi précises , et des modèles aussi bien marqués.

En observant la différence qu'établit entre nos idées le mode ou le degré de leur composition , nous avons déjà fait voir que les idées composées du second ordre sont moins claires que celles du premier , parce qu'elles ne sont pas susceptibles , comme celles-ci , d'une immédiate intuition , et que les idées mixtes sont moins faciles à déterminer que les idées des modes simples , parce que le travail qui sert à fixer celles là , n'est pas ,

comme à l'égard des secondes , la répétition uniforme d'une opération semblable , sur des bases toujours analogues.

De même , en remarquant la différence qui résulte , entre les idées , du mode et du degré de leur abstraction , on observe que les idées abstraites sont toujours moins claires , à proportion qu'elles s'éloignent des idées sensibles , et que les abstractions relatives aux notions morales , sont moins faciles à déterminer , que celles qui se rapportent à des objets matériels ; car , les notions morales se déduisent de certains sentimens qui ne sont point les mêmes chez tous les hommes , ni dans un seul individu en divers temps , qui ne s'apprécient que par un retour de la réflexion , qui se modifie par l'effet même de cette réflexion dont ils subissent l'examen , qui s'altèrent pour nous dans le lointain du passé et de l'avenir , qui s'affoiblissent souvent dans notre mémoire , comme ils s'exagèrent dans nos espérances , et qui ne trouvent jamais en nous un type certain et constant sur lequel nous puissions en mesurer l'énergie.

Ces réflexions nous aideront à résoudre une question importante, souvent proposée par les philosophes. « Puisque toute » la violence des passions, a-t-on dit, ne » sauroit jamais nous empêcher de voir, » par exemple, que 2 fois 2 font 4, ni » nous faire croire que 4 est égal à 5, ne » seroit-il pas possible, en déterminant » avec une égale précision toutes nos au- » tres idées, d'arrêter dans leur origine » toutes les illusions dont nos passions » sont la cause, et de remédier par-là à » ces passions elles-mêmes, puisque les » passions se nourrissent des erreurs qu'elles » enfantent? » Cette idée séduisante pour le philosophe, par les espérances qu'elle renferme, autant que par la simplicité qu'elle présente, n'est pas sans doute entièrement privée de justesse; car, toutes nos idées sont susceptibles d'une détermination bien plus exacte que celle qu'elles reçoivent dans le plus grand nombre des têtes, et les progrès de la réflexion et de l'esprit analytique restreignent chaque jour la sphère des idées sur lesquelles les passions étendent leur domination tumultueuse.

tuense. Mais, à proportion que les idées sur lesquelles nous raisonnons se prêtent moins à l'analyse, il devient plus difficile de prévenir ou d'arrêter l'effet que les passions exercent sur elles ; c'est toujours sur les notions les plus vagues, dans un certain système, que se fondent les passions qui nous aveuglent. Si l'avare se croit pauvre, ce n'est pas qu'il se fasse illusion sur le nombre de sacs renfermés dans son coffre, et sur la valeur de chacun d'entre eux ; mais il rapporte ces sommes à un besoin vrai ou faux qu'il s'attribue, et c'est sur ce besoin que son exagération se dirige. L'ambitieux peut avoir une idée très-juste des prérogatives qui appartiennent à la charge qu'il desire ; mais la jouissance que sa vanité en retirera, l'impression qu'elles feront sur l'esprit des autres hommes, voilà les idées dont l'imagination s'empare, et qu'elle modifie à son gré, parce qu'elle les trouve confuses dans l'entendement. D'ailleurs, à l'instant même où l'homme est livré à la passion, il seroit inutile de l'inviter à entreprendre ces rigoureuses analyses ; car, elles exigeroient

une liberté d'esprit , un empire sur soi-même dont cet homme ne jouit pas, par cela seul qu'il est passionné, et loin qu'on puisse alors le guérir en l'éclairant, il faudroit pour l'éclairer commencer par le guérir.

Ainsi, sans affirmer qu'il soit rigoureusement impossible de remédier aux effets des passions et des préjugés, par l'exactitude des analyses opérées sur nos idées, en assurant même que ces effets s'affoibliront à mesure que nous exécuterons des comparaisons plus méthodiques et plus précises, nous deyrons cependant convenir que l'application d'un semblable remède est souvent très-difficile, qu'elle est d'autant plus difficile, que l'individu se trouve plus disposé par son caractère à éprouver l'influence des passions, et que les idées auxquelles les passions s'attachent sont aussi plus vagues de leur nature ; nous ajouterons que ces remèdes sont plus propres à prévenir le mal avant sa naissance, qu'à le faire disparaître quand il existe, et que, lorsqu'il a fait un certain progrès, il est presque toujours incurable.

C'est un phénomène assez remarquable dans l'histoire de l'esprit humain , que les progrès des sciences mathématiques n'aient pas été liés à ceux de la métaphysique. Les plus célèbres Géomètres ont commis de grands écarts lorsqu'ils ont voulu descendre dans les autres régions de la philosophie ; Descartes , Pascal , Leibnitz , et Newton lui-même en sont des exemples. Locke , Condillac et Bonnet , les fondateurs de la vraie métaphysique , n'étoient pas géomètres. Cependant , la Géométrie semble n'être que la partie la plus sublime et la plus étendue de la Métaphysique ; il semble que la plus utile préparation à toutes les sciences abstraites doit être dans l'usage de ces méthodes rigoureuses que les Géomètres emploient , et dans cet exercice si soutenu de l'attention dont ils ont besoin pour leurs calculs. Mais ce phénomène s'expliquera pour nous , en réfléchissant sur la différence qui existe entre les idées des grandeurs et celles qui servent d'objet à la Métaphysique proprement dite. Les premières , portant avec elles une singulière clarté , accoutument

l'esprit à une sécurité, à une promptitude qui lui devient funeste quand il se livre aux secondes plus obscures et plus confuses. Le géomètre, jugeant de toutes les questions de la philosophie par celles qu'il étoit accoutumé à traiter, croyoit en avoir assez fait dès qu'il leur avoit appliqué les méthodes de raisonnement, et cette première erreur devenoit la source de toutes les autres. D'ailleurs, la plupart des idées de la Géométrie se formant pour la première fois dans l'esprit, à l'instant même où on a besoin d'en faire usage, il suffit que l'esprit veille sur cette opération pour se garantir de toute erreur ; mais la plupart des notions de la Métaphysique sont plus anciennes en nous que l'étude de la science ; il faut chercher leur origine et leur génération dans nos souvenirs les plus reculés, et ce sont là des connoissances que la Géométrie ne donne pas ; il faut commencer par réparer toutes les fautes commises dans leur formation, avant de chercher à les employer, et ce sont là des précautions que les géomètres ne devoient guères songer à prendre.

Au contraire , des philosophes , qui n'étoient point géomètres , purent réfléchir longtemps sur eux-mêmes ; ils observèrent l'homme dans tous ses états ; ils étudièrent l'histoire du langage ; en découvrant la véritable génération des idées , ils refirent dans leur esprit toutes les notions incertaines et ils devinrent nos premiers métaphysiciens.

Le géomètre marche toujours en avant ; le métaphysicien rétrograde.

Le géomètre , pourvu d'excellens instrumens , n'a plus qu'à agir ; le métaphysicien , ne possédant que des instrumens foibles et vicieux , doit consacrer ses premiers soins à les refaire.

Le géomètre a reçu dès le premier instant la lumière de l'évidence ; il se laisse conduire par elle. Le métaphysicien ne sait pas même où réside pour lui la source de cette lumière , et il passe son temps à la chercher.

Étudions avec soin l'histoire de la génération de nos idées ; nous y trouverons cette lumière qui nous manque. Multiplions les comparaisons de nos idées , distribuons-les dans un ordre plus métho-

dique, rapprochons-les suivant leurs rapports les plus analogues, et alors, quoique nous ne jouissions pas sans doute de cette rigoureuse exactitude dont la géométrie est susceptible, nous obtiendrons du moins toute celle qui peut convenir aux idées que nous méditons. Si, entre l'idée de l'unité et celle du nombre *cent*, on n'avoit pas su établir un nombre suffisant d'intermédiaires, l'idée exprimée par le mot *cent* pourroit être pour nous fort confuse.

On conçoit que l'analogie des signes doit être pour nous d'un bien plus grand secours dans les propositions abstraites, que dans les jugemens sur les faits. Car, la comparaison de deux idées se réduit à l'exacte appréciation de la valeur de deux signes; si donc, chaque signe étoit l'image fidelle de la pensée, toutes nos comparaisons seroient justes, toutes les propositions seroient évidentes; nouvel avantage des langues où la génération des mots se conforme à la génération des idées; nouvelle raison de désirer l'institution d'une langue entièrement philosophique.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du progrès de la vérité dans les questions abstraites. — Des lumières que nous pouvons attendre de nouvelles opérations sur nos idées.

IL est une pensée qui, dans l'étude des questions abstraites, doit inspirer à l'esprit humain un singulier orgueil ; c'est que , dans cette espèce de travaux , il ne doit la vérité qu'à ses seules forces. Dans les sciences positives , nous sommes réduits à observer, nous recevons toutes nos lumières de certaines occasions extérieures, nous ne sommes que les copistes de la nature ; dans les questions abstraites , la source de la lumière est en nous-mêmes, et nos découvertes ne sont que les créations de notre génie.

Ne nous étonnons donc point si les questions abstraites ont eu tant d'attraits pour les philosophes , et si leur étude leur a

souvent inspiré une si funeste présomption. Mais , plus ce genre de travaux semble livré à l'arbitraire de l'esprit humain , plus il importe de le soumettre à des règles sages et prudentes ; plus l'espace qui semble s'offrir devant nous est immense , plus il est convenable de marquer les routes qui peuvent nous conduire à quelque résultat utile , et de poser les limites au-delà desquelles l'esprit iroit se perdre dans de vaines spéculations.

L'art de chercher la vérité dans les questions abstraites se rapporte à ces deux moyens principaux : soumettre nos idées à certaines opérations ; exécuter ces opérations dans un certain ordre. C'est par le travail de la méditation qu'on opère sur ses idées , c'est par les méthodes qu'on règle l'ordre des opérations. Lorsque les anciens géomètres imaginèrent d'exécuter diverses sections sur le cône , et d'étudier les propriétés des courbes que les contours de ces sections leur présentoient , ils ouvrirent une nouvelle carrière à la méditation. Lorsque les géomètres modernes ont imaginé d'appliquer l'algèbre à la géomé-

trie, ils ont créé de nouvelles méthodes. Attachons-nous donc d'abord à fixer les lois d'une bonne méditation, nous chercherons ensuite à découvrir quelles sont pour nous les méthodes les plus convenables.

Toutes les opérations que nous pouvons exécuter sur nos idées se réduisent à ces trois espèces : des combinaisons, des abstractions, des comparaisons. Les combinaisons et les abstractions, en nous présentant nos idées sous des formes nouvelles, multiplient en quelque sorte les matériaux pour notre esprit ; les comparaisons, en nous découvrant de nouveaux rapports, tirent de ces matériaux un plus grand usage.

Les Mathématiciens et les Géomètres nous ont donné des exemples de ces trois espèces d'opérations, en même-temps qu'ils nous ont fourni des preuves éclatantes de l'utilité qu'on en peut retirer. Ils ont suivi les quantités dans leurs développemens les plus étendus, et prévu toutes les formes qu'elles pouvoient prendre ; ils ont cherché à tracer d'avance dans

leurs figures toutes les combinaisons que pouvoient produire les modifications diverses de l'étendue , ou les différens effets du mouvement. Une suite de comparaisons méthodiques leur a fait découvrir les propriétés de toutes ces idées nouvelles, en leur appliquant celles des idées plus simples qui avoient servi à leur formation.

C'est sur-tout en s'attachant à saisir les idées des grandeurs dans un état plus abstrait, que les géomètres modernes ont obtenu de si admirables succès ; ils se sont isolés autant qu'ils ont pu des hypothèses particulières et déterminées, ils ont moins considéré les grandeurs elles-mêmes, que les fonctions qu'elles remplissent les unes à l'égard des autres ; ils ont abandonné quelquefois les procédés lents du calcul, pour les rapides apperçus du raisonnement ; plus ils ont abstrait, et plus ils ont simplifié ; en dégageant les idées sur lesquelles ils opéroient, d'un grand nombre de conditions qui bornoient leurs vues en compliquant leur travail, ils ont réussi à embrasser d'un seul trait les perspectives les plus étendues, et les théories établies

sur ces généralités ont eu, sur les anciens procédés, à-peu près le même avantage que la langue algébrique avoit eu sur les calculs arithmétiques.

Il est évident que le nombre des combinaisons auxquelles nos idées peuvent être soumises est en quelque sorte infini, et qu'il excède du moins la portée de l'esprit humain. Car, toutes les idées élémentaires et distinctes, qui sont déjà en très-grand nombre, peuvent être associées deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, et ainsi de suite. De plus, chacune d'elles peut être répétée par l'esprit indéfiniment, et ces nouvelles combinaisons peuvent encore être associées aux premières. On ne sauroit imaginer un instant auquel l'esprit ne put étendre encore une combinaison qu'il auroit formée, quelque vaste qu'elle fût, en y ajoutant une nouvelle répétition d'une notion quelconque, et en doublant ou multipliant à sa volonté cette combinaison elle-même.

Le nombre des comparaisons possibles à établir entre nos idées est encore plus considérable. Car, chaque idée peut être

comparée avec une idée quelconque , et subir ainsi autant de rapprochemens qu'il est d'idées possibles. Le nombre des abstractions qui nous restent à exécuter est beaucoup plus borné ; car elles viennent s'arrêter nécessairement aux idées simples et élémentaires ; cependant , il y a certainement encore plus d'une abstraction nouvelle à former , et leur nombre se multiplieroit avec celui des combinaisons qu'on auroit faites , puisque chaque combinaison , ainsi que nous l'avons expliqué , peut être décomposée par des systèmes différens de celui qui auroit servi à sa formation.

Mais il faudroit bien se garder de croire que toutes ces opérations présentent une véritable utilité. Car , il n'en est pas des vérités abstraites , comme des connoissances de fait , qui sont toujours utiles par elles-mêmes ; celles-là ne sont jamais pour nous que des instrumens ; quelquefois elles nous aident à établir et à retrouver nos classifications , et alors elles sont pour nous des moyens de méthode ; quelquefois elles nous servent à transformer les vérités de l'expérience , à découvrir les rapports qui

avoient échappé à nos observations , et alors elles sont des moyens d'application. Si elles ne se rapportent pas à l'une ou l'autre de ces deux fins , elles ne sont plus pour nous que d'inutiles romans , qu'un vain jeu de l'esprit. Combien de théorèmes les géomètres ne négligent-ils pas sur leur route , soit parce qu'ils ne conduisent à aucun résultat , soit parce qu'ils ne ramènent qu'à des résultats déjà connus ? Combien de volumes les métaphysiciens , moins réservés et moins sobres en méditations , n'ont-ils pas remplis de considérations abstraites qui ne pouvoient être d'aucun usage , et que la curiosité même n'a pu sauver de l'oubli ? Ainsi , le véritable talent nécessaire pour perfectionner les sciences abstraites , ne consiste pas à multiplier au hasard les opérations sur nos idées , mais à choisir dans le nombre des opérations possibles , celles qui peuvent conduire à d'utiles résultats. Il en est de la science , comme de tous les arts ; ses succès dépendent moins d'une intempérante activité , que d'un sage discernement

et d'une juste économie dans le choix et la disposition de nos travaux.

Dans le nombre des combinaisons nouvelles qu'il nous est possible d'exécuter, celles qui présentent une véritable utilité, me semblent se réduire aux trois espèces suivantes :

Les premières sont celles qui représentent pour nous un fait existant, ou du moins un fait possible qui auroit quelque rapport à nos besoins. En méditant sur ces combinaisons, nous parviendrons à retrouver, dans ces faits, des propriétés qui avoient échappé à nos observations, ou à prévoir d'avance certains résultats, qu'il auroit été trop tard d'appercevoir seulement lorsque ces faits auroient été réalisés. (Voyez 1^{re} partie, section 2^e., chap. 6.)

Les géomètres employent un grand nombre de ces premières combinaisons, et la science qu'ils étudient leur offre, à cet égard, un singulier avantage ; car, il n'est presque pas une seule des figures imaginées par eux, qui ne puisse représenter ou la forme de quelque corps, ou

les effets de quelque mouvement. Les politiques et les moralistes , nous en offrent aussi quelques heureux exemples , lorsqu'ils supposent certaines institutions sociales ou certaines actions humaines , et qu'ils cherchent à juger si les unes s'accorderoient avec les intérêts de la félicité publique , si les autres seroient conformes aux lois du devoir.

La seconde espèce de combinaisons utiles , est celle qui consiste à créer certaines idées qui ne seront probablement jamais réalisées ; mais qui pourront servir du moins de modèles , auxquelles on rapportera les combinaisons existantes , et d'après lesquelles les propriétés de celles-ci seront plus exactement jugées. Ainsi , les politiques examinent quelquefois les effets qui appartiendroient à la démocratie absolue , quoique ce système ne soit peut-être jamais établi par les hommes , parce qu'ils y trouvent comme un type simple et fixe auquel ils rapportent les diverses espèces de démocratie , pour mieux en appercevoir les propriétés. Les moralistes supposent souvent , de la même manière , une parfaite vertu , dont le spectacle ne

s'offre jamais à nos yeux , mais dont l'idée doit servir de terme aux efforts du Sage. Les philosophes nous entretiennent souvent d'un homme de la Nature , qui n'existe dans aucun pays , mais dont ils placent l'image au milieu des hommes civilisés , pour faire mieux connoître ce que ceux-ci doivent aux seules habitudes de leur vie. Les mathématiciens supposent , dans le calcul différentiel et intégral , les idées de certaines limites déterminées , dont certains rapports s'approchent toujours davantage , sans se confondre jamais avec elles.

La troisième espèce de combinaisons utiles , sont celles qui n'étant susceptibles par elles - mêmes d'aucune application , nous servent cependant d'intermédiaires et de passage pour arriver à d'autres combinaisons plus applicables. En effet , il arrive souvent que , cherchant à comparer deux idées qui n'ont pas une liaison immédiate , nous ne découvrons cependant entre elles aucune idée moyenne qui puisse faire connoître leurs rapports. Alors , nous sommes contraints de créer nous-mêmes ce point de comparaison qui nous manque.

C'est ainsi que les géomètres, lorsqu'ils veulent évaluer les propriétés d'une courbe, tracent dans son sein un grand nombre de triangles qui n'ont qu'une utilité momentanée, et qui ne sont que des instrumens de démonstration; il en arrive de même dans toutes les sciences où l'on est obligé de supposer certains faits très-complexes; il faut alors donner à l'imagination certains points de repos dans la route qu'elle suit pour s'élever jusqu'à ces idées. Ces termes moyens ne sont pour nous que des auxiliaires que nous employons un instant, et que nous négligeons quand nous sommes arrivés au but.

Hors de ces trois espèces de combinaisons, nous ne trouverons plus que des associations arbitraires, propres tout au plus à amuser une oiseuse imagination, et souvent aussi absurdes et aussi ridicules que le monstre dont parle Horace. *Humano capiti*, etc.

L'utilité d'une comparaison abstraite, dans la recherche de la vérité, ne peut consister qu'à transmettre à une idée les

propriétés d'une autre idée , pour nous faire découvrir , dans la première , ce que nous n'y aurions point observé par le simple acte d'une immédiate intuition.

Il résulte d'abord , de-là , qu'il ne sauroit y avoir aucun avantage à comparer entre elles deux idées simples ou deux idées complexes du premier ordre , quelle que puisse être leur affinité. Cependant , les longs traités des métaphysiciens nous offrent un grand nombre de comparaisons de cette espèce. Nous en avons déjà cité un exemple dans le fameux principe , que *le tout est plus grand que sa partie.*

Il résulte encore delà qu'il ne peut être utile de comparer entre elles deux idées qui n'ont en commun aucun élément , ou même qu'un petit nombre d'éléments ; car , dans le premier cas , les idées ne sauroient se transmettre l'une à l'autre aucune propriété , et dans le second , elles ne se transmettroient que des résultats déjà connus par une intuition immédiate.

Des idées analogues ne pourront être comparées utilement que sous le rapport de leur analogie.

En rapprochant même ces idées suivant la loi de l'analogie , la comparaison , ne pourra être utile qu'autant que l'idée dont on emprunte le secours sera plus simple et plus facile à étudier que celle dont on veut obtenir une plus exacte connoissance.

Dans le nombre des comparaisons qu'on peut fonder sur les analogies de deux ou plusieurs idées , il en est souvent plusieurs qui viennent se terminer au même résultat. Alors , du moment où l'une d'entre elles est exécutée , les autres deviennent inutiles.

Enfin , parmi les propriétés que nous pouvons découvrir dans une idée , toutes ne sont pas faites pour intéresser notre curiosité ; il n'y a d'utiles que celles qui ont un rapport direct ou indirect avec nos besoins. Ainsi , on a suffisamment étudié l'idée d'une institution politique , lorsqu'on a examiné sa liaison avec la félicité générale , les raisons qui garantissent sa solidité , et la manière dont elle s'accorderoit avec les circonstances locales. Ainsi , le moraliste ou le législateur , ne doivent chercher dans les idées des actions

humaines, que le caractère qui les rend justes ou injustes, funestes ou avantageuses, et toutes les comparaisons qui ne tendroient point à cette fin, ne produiroient qu'une méditation oiseuse.

L'utilité des abstractions se déduit de la simplicité qu'elles portent dans nos raisonnemens, et de la fécondité qu'elles donnent à leurs résultats.

Mais cette fécondité disparaît, si l'idée abstraite n'est en même-tems générale et génératrice, c'est-à-dire, si elle ne convient pas à un certain nombre d'hypothèses particulières, et si elle ne se lie pas étroitement aux propriétés de chacune d'entre elles.

L'avantage de la simplicité disparaît aussi, si l'abstraction est tellement restreinte, qu'elle ne prête à aucune méditation de quelque importance. Ce n'est pas la peine de s'entourer d'un si grand appareil, pour remarquer des vérités très-faciles.

L'abstraction ne peut donc être pour nous d'une utilité réelle, que lorsqu'elle est encore assez complexe pour fournir

le sujet de déductions étendues , et lorsqu'elle renferme en elles les conditions essentielles et fondamentales sur lesquelles reposent les hypothèses particulières , et comme le germe qui se développe dans chaque application. Placés alors à la source de la vérité , nous en découvrons au loin toutes les émanations. Une foule de problèmes se trouvent résolus par un seul procédé , parce que nous avons su pénétrer la loi secrète et commune à laquelle ils sont soumis. Les mathématiciens ont très-bien connu cet art , de mettre les abstractions en valeur. En négligeant , par exemple , dans le calcul algébrique , les valeurs numériques de chaque quantité particulière , et en se bornant à observer leurs fonctions réciproques et les transformations qu'elles subissent , ils ont pu méditer la raison de toutes leurs propriétés , prévoir toutes leurs révolutions , et assigner à ces révolutions des règles immuables que le calcul numérique n'eût jamais montrées que comme un résultat accidentel et particulier. En se renfermant encore dans des idées plus indéterminées , en réduisant le nombre de

leurs données, ils ont eu toujours le soin de s'attacher aux rapports générateurs ; c'est-à-dire, aux principes fondamentaux de la formation des quantités. Saisis d'une émulation mal entendue, les métaphysiciens se sont aussi empressés de multiplier leurs abstractions ; mais n'ayant point pénétré le motif de l'usage qu'en faisoient les géomètres, ils les ont employées sans discernement, et ils les ont trouvées, le plus souvent, aussi stériles que les premiers avoient su les rendre fécondes. Ils se sont fixés sur des abstractions tellement simples et absolues, qu'elles ne supportoient aucune analyse, et par conséquent, ne produisoient aucune lumière ; sur des idées aussi circonscrites que celles de l'être et de l'intelligence, ils ont prétendu fonder de vastes sciences, l'*ontologie* et la *pneumatologie* ; mais les meilleurs esprits, en les méditant éternellement, y trouveroient à peine le fondement de trois ou quatre maximes d'une médiocre utilité, et l'expérience a montré combien tous ces codes scientifiques sur les propriétés abstraites de l'intelligence et de l'être, étoient

peu propres à reculer les limites de nos connoissances. Les préjugés de l'ancienne métaphysique, ont achevé d'aveugler sur l'utilité qu'on pouvoit attendre de semblables abstractions. Accoutumé à regarder les idées les plus génériques comme l'origine de toutes les autres, convaincu que les notions communes aux individus d'un genre ou d'une espèce, constituoient l'essence réelle de cette espèce et de ce genre; c'est-à-dire, qu'elles étoient le principe fécond duquel dérhoient toutes les propriétés secondaires, on s'attendoit à puiser dans la méditation de ces idées, les lumières les plus étendues sur les lois de l'univers, on considéroit l'idée de l'être, comme le dépôt éternel dans lequel étoient renfermées d'avance toutes les révolutions de ce qui existe.

Si l'on veut avoir un bel exemple de l'usage qu'on peut faire des abstractions dans les matières philosophiques, qu'on examine la manière dont Aristote, Locke et Montesquieu ont traité l'étude de la politique. Ils ont généralisé les idées des gouvernemens existans ou possibles; ils les

ont soumises à une exacte classification ; ils se sont ensuite efforcés de saisir dans chacun d'entre eux le principe essentiel et constitutif qui servoit de base à toutes les autres parties du système ; ils ont médité toutes les conditions dont ce principe étoit composé ; alors tous les objets se sont simplifiés devant eux , sans rien perdre de leurs liaisons , ou plutôt leurs liaisons se sont multipliées par l'effet de cette simplicité même , et d'un petit nombre de maximes ils ont vu résulter naturellement les vérités les plus fécondes.

Faute d'avoir connu ces règles , ou du moins faute de s'y être conformés avec fidélité , les philosophes ont non-seulement consumé un temps précieux dans de frivoles recherches , consacré des facultés éminentes à une fin indigne d'elles ; mais ils ont commis encore un mal bien plus grand et bien plus irréparable , celui de répandre un injuste discrédit sur toutes les questions abstraites , et de faire considérer la métaphysique comme la plus vaine de toutes les sciences. Car la foule

qui ne peut pénétrer le fonds des choses ne s'attache qu'aux résultats, et c'est-là ce qu'elle appelle l'expérience. Cependant ces règles elles-mêmes, quelque soit l'attention avec laquelle on les médite, et l'exactitude avec laquelle on s'y conforme, ne suffiront jamais pour nous assurer de prompts et remarquables succès. En effet, le plus grand nombre des méditations que nous pouvons exécuter sur nos idées, appartiennent à la classe de ces opérations intermédiaires qui n'ont par elles-mêmes aucune application immédiate et directe, qui ne font que nous préparer aux vérités vraiment importantes; souvent il s'interpose une longue série de ces termes moyens entre les principes simples qui nous servent de point de départ et les résultats auxquels nous tendons. Pour découvrir l'utilité de chacun d'entre eux, pour en faire un heureux choix, on a donc besoin d'une patience très-persévérante; on est forcé de recourir à de longs tâtonnemens. Encore seroit-ce peu de tous ces efforts, si l'on n'étoit doué de facultés heureuses, si le coup-d'œil n'étoit

très-étendu et très-exercé, si l'on n'éprouvoit les inspirations du génie. Le génie seul peut nous découvrir d'avance tous les développemens dont notre pensée est susceptible ; le génie seul nous donne cette puissance créatrice qui réunit les élémens épars de nos idées en des combinaisons neuves et solides, et qui tire ainsi un beau système du sein du chaos. C'est ce talent de traverser rapidement l'espace immense qui sépare souvent les vérités, c'est cet instinct dont les pressentimens jugent d'avance la fécondité des principes, qui distingue éminemment les grands géomètres. Quel est celui qui en fixant les premières propriétés des courbes, soupçonne qu'elles le conduiront à la solution du grand problème du mouvement qu'exécutent les corps célestes, et découvre devant lui cette route hardie que Képler sut franchir, et dans laquelle son génie se rencontra avec le génie de Newton ?

Au reste, toutes les sciences ne sauroient, par leur nature, prêter une matière aussi abondante aux méditations abs-

traites, et les réflexions que nous avons faites sur l'usage de ce genre de spéculations suffisent pour nous expliquer cette différence. En général, les secours plus ou moins nombreux qu'une science peut retirer des raisonnemens abstraits me paroissent dépendre des trois conditions suivantes :

1°. Du degré de composition que présentent les idées des objets existans ou possibles, soumis à son étude; en effet, plus ces idées sont complexes, et plus sont nombreux et variés les modes de décomposition auxquels ces idées sont sujettes; or les résultats nouveaux qu'on peut attendre des raisonnemens abstraits, ne sont jamais que les aperçus qui s'offrent à nous en redécomposant une idée par un système différent de celui de sa formation. (1^{re}. Partie, Sect. 2^e. Chap. 6 et 7).

2°. L'analogie qui règne entre les diverses idées des objets que cette science embrasse; en effet, les notions générales n'étant que les propriétés communes à une série d'objets, ces notions seront d'autant plus nombreuses que ces objets auront

entre eux des rapports plus multipliés ; à proportion que les analogies des idées seront plus étroites , on aura plus souvent occasion de voir se reproduire , dans les unes , les principes obtenus par la méditation des autres , et l'on pourra obtenir de plus fécondes vérités par les comparaisons auxquelles elles seront soumises.

3°. Enfin , la liaison métaphysique qui existera entre les élémens dont sera formée l'idée particulière de chacun de ces objets. Par la liaison métaphysique , j'entends ici cette propriété que les idées complexes ont quelquefois de n'être que le développement d'un petit nombre de conditions essentielles ; telle est , par exemple , la propriété que nous avons remarquée dans les idées des nombres , que deux conditions simples et fondamentales suffisent pour déterminer dans tout leur ensemble. (1^{re}. Partie , Sect. 1^{re} , Chap. 12). Cette propriété n'est que le résultat de l'identité plus ou moins fréquente qui règne entre les élémens d'une idée , et de l'analogie plus ou moins étroite qui se montre entre les groupes intermédiaires qui ont servi à

sa formation. Or, à proportion que cette liaison métaphysique se reproduira d'une manière plus sensible dans la génération de chaque idée, il deviendra plus facile de déduire toutes ses propriétés de certaines propriétés fondamentales, et de tirer une série plus étendue de conséquences du fonds des principes simples et abstraits qu'on aura établis sur elles. Car la fécondité des principes n'étant que le résultat de l'identité, cette fécondité sera d'autant plus grande que la chaîne de l'identité sera plus étendue.

C'est parce que les notions des sciences naturelles sont celles de toutes dans lesquelles ces trois conditions sont mieux remplies, qu'elles prêtent si peu aux spéculations abstraites; et c'est parce que les notions mathématiques sont celles de toutes qui les réalisent dans un plus haut degré, que la science des quantités a été et sera toujours la plus belle carrière ouverte au raisonnement abstrait, et s'il est permis de dire ainsi, la plus sublime portion de la Métaphysique générale.

Avant d'appliquer à une question quel-

conque les procédés des raisonnemens abstraits, il importe donc de se faire d'abord une juste idée des secours qu'on peut retirer de leurs principes, en examinant avec soin la nature de la question qu'on veut traiter. Lorsque nous aurons terminé les considérations que nous devons établir sur les différentes méthodes, nous tâcherons de fixer quelques principes à cet égard, et de reconnoître quel est le perfectionnement que les sciences mixtes pourroient recevoir par un meilleur emploi des méditations abstraites.

Peut-être, en portant une analyse plus profonde et plus sévère dans nos diverses idées, en pénétrant plus intimement dans leur secrète nature, découvreroit-on que les idées hétérogènes diffèrent beaucoup moins les unes des autres qu'elles ne paroissent le faire au premier abord, et qu'elles se rapportent toutes à un nombre d'éléments bien plus borné que nous ne le soupçonnons, éléments qui peuvent servir à fonder entre elles des rapports qui nous sont inconnus. Car, il est à remarquer qu'en général il en est du monde de nos idées, comme

des productions de la nature ; ce sont surtout les combinaisons qui sont variées et qui paroissent inconstantes. Les lois fondamentales sont très-peu nombreuses , et tout se simplifie pour nous à mesure que nous le décomposons davantage. Si la philosophie obtenoit en effet une semblable découverte , le pouvoir des méditations abstraites seroit singulièrement accru , et la route qui conduit à la vérité seroit fort abrégée , puisque les notions sur lesquelles nous raisonnons se montreroient à-la-fois plus complexes dans leur ensemble , plus simples dans leurs bases , et plus analogues dans leur formation. Nous aurons bientôt occasion d'examiner cette hypothèse , en traitant de la création du langage philosophique , et d'examiner jusqu'à quel point nos espérances peuvent être fondées à cet égard.

Les questions abstraites sont celles de toutes dans lesquelles le perfectionnement des signes influe plus directement sur les progrès de la vérité. Car , dans les connoissances de fait , le premier emploi des

signes ne peut être que de fixer les observations que nous avons faites ; ils sont donc alors postérieurs à nos jugemens , et leur perfection ne peut consister qu'à les exprimer dans une forme plus commode pour notre esprit. Mais , dans les questions abstraites , c'est aux signes que tout commence ; ils sont en quelque sorte le premier objet de nos jugemens ; car , c'est par le moyen des signes que nous arrivons à nos idées , et c'est à l'étude de nos propres idées que se rapportent les questions abstraites. Ici , la perfection des signes ne se bornera donc pas à mettre un ordre plus heureux dans nos connoissances ; elle pourra abrégéer pour nous la route qui nous conduit à ces connoissances elles-mêmes. C'est avec le secours des signes que nous exécutons les combinaisons et les abstractions ; c'est par le rapprochement des signes que nous comparons nos idées. Si donc on pouvoit instituer un système de signes , tel que chaque terme représentât parfaitement son idée correspondante , toutes les opérations du raisonnement se réduiroient à une sorte de travail

mécanique. L'identité des idées nous seroit représentée par de véritables équations , auxquelles on pourroit faire subir des transformations correspondantes. La génération naturelle des idées , si difficile à reconnoître dans les notions métaphysiques , cette génération , qui seule peut cependant servir de guide à nos analyses , nous seroit retracée dans la génération de nos termes. Les propriétés essentielles des combinaisons se trouvant énoncées dans les expressions de ces combinaisons elles-mêmes , nous serions dispensés des efforts qu'il en coûte quelquefois à l'esprit pour les découvrir. Ainsi la recherche de la vérité seroit beaucoup simplifiée , accélérée ; nous avancerions avec plus d'assurance , parce que nous appercevrions d'une manière plus distincte le but auquel nous devrions tendre.

J'observerai cependant que cette langue méthodique dont je parle , et dont j'examinerai bientôt les règles et la possibilité , ne seroit point encore une algèbre , et que son usage ne participeroit pas aux principales propriétés du calcul

algébrique. En effet, l'algèbre a toujours dans ses premières valeurs un caractère conventionnel qui ne sauroit être commun à la langue méthodique ; l'algébriste , rejetant les signes analogues , mais trop embarrassants de l'arithmétique , applique à son gré les expressions générales de sa langue , aux quantités sur lesquelles il raisonne ; il peut même nommer d'avance des quantités encore inconnues. Mais les signes de la langue méthodique ne pourroient être mobiles , puisque chacun d'eux devrait peindre l'idée qui lui seroit attachée ; ils ne pourroient désigner les inconnues , puisque la formation de ces signes devrait être réglée sur la formation de leurs idées correspondantes , et par conséquent supposeroit leur connoissance. Au reste , nous aurons occasion de faire voir que les signes et les méthodes de l'algèbre sont également inapplicables à la métaphysique , par la nature même des questions dont cette dernière science est composée.

CHAPITRE SIXIÈME.

*De l'analyse et de la synthèse chez les
Métaphysiciens et les Géomètres.*

IL faut distinguer deux sortes de méthodes, dont le secours est nécessaire au philosophe dans la recherche de la vérité; les unes, *préparatoires*, ne lui enseignent qu'à bien reconnoître le point de départ où il se trouve, et le but auquel il veut tendre; les autres, *exécutives*, lui enseignent à traverser l'intervalle qui les sépare par la route la plus sûre et la plus prompte.

La préparation qu'il faut employer avant de s'engager dans la recherche de la vérité, consiste en ces deux soins principaux; l'un de bien se définir l'état de la question, l'autre, de l'exprimer dans les termes les plus convenables. Définir l'état de la question, c'est observer qu'elle est, dans cette question, l'*inconnue* qu'on cherche à découvrir, et les *connues* ou *données* qu'on possède pour arriver à cette découverte. Ce travail est toujours une véritable ana-

lyse, car il ne peut s'accomplir qu'en prenant en détail les diverses conditions de la question, et les comparant les unes avec les autres. L'expression la plus convenable est celle qui nous retrace avec plus de précision ces inconnues et ces données, et qui dispose les termes dans l'ordre le plus propre à faire saisir le rapport qui existe entre elles. Ces deux règles sont trop simples et trop bien connues pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici de nouveau.

C'est à l'égard des méthodes d'exécution qu'il reste encore beaucoup de nuages. Deux méthodes ont partagé les philosophes; l'une qu'ils ont appelée *synthèse*, ou méthode de composition, l'autre qu'ils ont nommée *analyse*, ou méthode de résolution. Ils ont long-tems disputé et disputent encore tous les jours sur la nature ou la convenance de chacune d'elles. Il se sont divisés en deux factions principales, qui réclamoient la prééminence en faveur de l'une ou l'autre méthode; il en est même qui ont pensé qu'elles se réduisoient en effet à une seule. Les procédés des Géomètres ont servi surtout de termes de comparaison.

dans ces discussions ; car la Géométrie étant la plus vaste et la plus claire tout ensemble de toutes les sciences abstraites , c'est-là que la puissance des méthodes se manifestoit davantage ; c'est - là que les exemples présentoient plus de lumières. On a donc demandé si les méthodes des Géomètres étoient et pouvoient être de même nature que celle des Métaphysiciens, si elles étoient également applicables dans toutes les questions abstraites, et si l'on pouvoit en attendre les mêmes effets. Les Géomètres qui ont jeté les yeux sur les livres des Métaphysiciens n'ont point cru souvent y reconnoître leurs procédés, et de-là est venu le mépris qu'ils ont souvent témoigné pour les recherches de ceux-ci ; les Métaphysiciens qui ont essayé d'imiter les Géomètres, se sont quelquefois égarés, ou du moins n'ont obtenu souvent que des résultats stériles, et ont semblé justifier par-là la prévention qu'on avoit contre leur science, et l'opinion qui la faisoit regarder comme soumise à des règles toutes différentes.

Mais il est à croire que dans cette question, comme dans un grand nombre d'au-

tres , on n'a tant disputé que pour n'avoir pas su s'entendre ; car nous n'avons guère de définition fixe et constante des deux méthodes qu'on oppose , sur-tout nous cherchons envain quelque ouvrage où les procédés de la Géométrie aient été exactement comparés à ceux de la Métaphysique , et où l'on ait cherché à pénétrer le principe et la raison secrète des uns et des autres. Cherchons donc avant tout à bien déterminer la nature , à bien fixer les lois de l'analyse et de la synthèse ; examinons si l'une et l'autre sont des méthodes véritables , si elles sont réellement distinctes entre elles , si elles s'appliquent de la même manière dans toutes les sciences abstraites , soit mathématiques , soit métaphysiques. Ensuite nous examinerons si chacune d'elles est également applicable , nous déterminerons les hypothèses dans lesquelles l'une ou l'autre peut seule être employée , et celles où toutes les deux peuvent être mises en usage. Enfin nous étudierons quelle est celle qui est la plus utile , et qui doit être par conséquent préférée , lorsque toutes deux sont possibles.

I. Définition des deux méthodes.

Commençons par consulter sur la définition de l'analyse et de la synthèse, les mathématiciens et les géomètres qui s'accordent du moins très-bien entr'eux à cet égard, et qui nous fournissent des modèles plus simples de ces deux espèces de démonstration.

« Par l'analyse, disent-ils, on suppose
» que le problème proposé soit résolu ;
» il résulte de-là qu'une certaine condition
» est remplie, ou ce qui revient au même,
» qu'il y a égalité entre plusieurs gran-
» deurs, les unes données et les autres à
» trouver. C'est en cherchant les consé-
» quences de la condition qu'on a suppo-
» sée remplie, ou de l'égalité qui en est
» la suite, qu'on parvient enfin à décou-
» vrir la quantité inconnue, ou à tracer
» le procédé qu'il faut suivre pour exécuter
» ce qu'on demande. Dans la synthèse,
» au contraire, la proposition énoncée est
» toujours la dernière conséquence de la
« suite des raisonnemens qui forment la
» démonstration ; on ajoute, pour ainsi
» dire, principe sur principe, jusqu'à ce

» qu'on arrive à la conséquence. Lorsqu'on
» raisonne synthétiquement, toutes les pro-
» positions dont on fait usage sont *iden-*
» *tiques*, jusqu'à la dernière qui l'est elle-
» même, comme conséquence des précé-
» dentes, et qui, renfermant le sujet de
» l'énoncé, montre que la proposition
» énoncée est vraie. Quand on raisonne
» analytiquement, on part de l'énoncé, qui
» n'est pas identique par lui-même, et
» toutes les traductions par lesquelles on
» passe, ne le sont qu'hypothétiquement ;
» mais lorsqu'on est arrivé à la dernière,
» il doit toujours être possible de la rendre
» identique, et delà résulte la détermination
» de la quantité cherchée ; alors, par la liai-
» son des idées exprimées antérieurement,
» toutes les propositions intermédiaires de-
» viennent identiques, et par conséquent
» la question proposée est résolue (1) ».

·Pour répandre plus de clarté sur cette
définition, recourons à un exemple facile,
comme ce problème de Clairault. *Une*

(1) Voyez l'Introduction aux Elémens de Géométrie,
par le Professeur Lacroix.

somme de 890 francs a été distribuée entre trois individus, de telle manière que le second a eu 115 francs de plus que le premier, et le troisième, 180 francs de plus que le second; on demande quelle aura été la somme particulière reçue par chacun d'entre eux?

Pour résoudre ce problème, je suppose que la somme reçue par le premier individu est une quantité quelconque que j'appelle x . Alors celle qui est revenue au second étoit, d'après l'exposé du problème, $x + 115$; celle qui est revenue au troisième étoit $x + 115 + 180$. Ces vérités sont la conséquence de la supposition que j'ai admise.

Puisque ces trois sommes réunies égalent 890 fr., un autre résultat de ma supposition, c'est que 890 sera égal à $x + x + 115 + x + 115 + 180$, ou réduisant $890 = 3x + 410$.

Cette supposition me conduit encore à une autre; c'est que $160 = x$. En effet, je puis, sans détruire l'équation, retrancher dans les deux membres une même quantité 410, et diviser ensuite les deux membres par un égal diviseur 3.

Or cette dernière proposition me montre

x égal à une quantité déterminée 160, par la condition même du problème, et la somme reçue par le premier personnage étant ainsi fixée, celles du second et du troisième le seront aussi, en ajoutant 115 et 295, et le problème sera résolu.

Voilà l'exemple de la méthode analytique.

Si, au contraire, partant d'une idée déterminée telle que 160, et la comparant à une seconde, telle que 275, j'avois remarqué que leur différence est 115; si comparant ensuite cette seconde somme 275, à une troisième, telle que 455, j'avois remarqué que leur différence est 180; si, enfin, réunissant ces trois sommes, j'avois reconnu que leur total est 890, j'aurois procédé, par une suite de vérités tellement déterminées, qu'elles ne supposent rien avant elles. J'aurois obtenu aussi le même résultat que dans l'hypothèse précédente, mais je l'aurois obtenu par la méthode synthétique.

On voit que, dans le premier cas, je me suis proposé à moi-même un certain résultat dont les conditions, ou *données*,

m'ont servi de point de départ, et que, dans le second, sans me proposer d'avance aucun résultat à obtenir, je me suis fixé d'abord sur un principe absolu, dont j'ai suivi les déductions.

Examinons maintenant pourquoi ces deux méthodes ont reçu les noms d'*analyse* et de *synthèse*, et cherchons à généraliser les observations qu'elles nous présentent.

Quelle est la remarque principale qui s'offre à nous dans la méthode synthétique? C'est qu'on part de l'ignorance absolue, qu'on commence par former les idées sur lesquelles on doit raisonner, et qu'on remarque à mesure les rapports que ces idées nous présentent; car, les rapports des idées ne peuvent se montrer à nous qu'après la formation de ces idées elles-mêmes.

Or, en formant les idées, on commence toujours par fixer les idées qui servent d'éléments aux autres. Ainsi, on forme naturellement l'idée de la quantité 160, avant celles des quantités 275 et 455, comme on forme celles-ci avant celle de leur somme totale.

Qu'est-ce que nous remarquons dans la méthode analytique ? C'est qu'on suppose les idées déjà formées et déterminées , puisqu'on fixe avant tout leurs rapports , et que les rapports des idées ne sont que leurs résultats ; on cherche ensuite à connoître comment elles se sont formées en effet.

Or , reconnoître comment les idées ont dû être formées , c'est remonter à leur origine , à leurs élémens , et par conséquent , à des idées très-simples.

Voilà pourquoi la première de ces deux méthodes a été nommée *synthétique* , et la seconde *analytique*. Car la première commence par des signes qui n'ont besoin d'aucune traduction pour être compris , et s'élève ensuite à des idées plus complexes dont les signes se trouvent expliqués par les précédens. Au contraire , la seconde commence par l'idée complexe dans son état de composition , x , et cherche à traduire ce signe , en d'autres signes qui rappellent les idées élémentaires 160.

Mais peut-on , doit-on dire que la synthèse n'est que composition , et que l'analyse n'est que décomposition ? Non , sans

doute. D'abord, il y a plusieurs décompositions dans la synthèse. Lorsque je dis que 160 et 275 diffèrent par la quantité 115, je décompose ces deux idées, pour remarquer ce que l'une a de plus que l'autre. Lorsque je dis que la somme des trois quantités est 890, je décompose encore; car, il faut ajouter ces quantités, partie par partie, pour avoir la somme de leur ensemble. De même il y a plusieurs compositions dans l'analyse. Car lorsque d'après les conditions du problème j'établis que la somme donnée au second individu, est $= x + 115$, je fais une composition; lorsque j'établis que $890 = 3x + 115 + 295$, je fais encore une composition.

Ainsi l'esprit des deux méthodes doit plutôt être observé dans l'ensemble de la démonstration que dans chaque opération particulière. Quoique la synthèse exécute quelques décompositions, elle commence par raisonner sur des idées simples et déterminées, elle admet à chaque instant de nouvelles données à mesure qu'elle avance. Quoique l'analyse opère quelques compositions, elle part des idées complexes, et

par-là même encore obscures, et elle possède, dès l'entrée, toutes les données qu'elle peut avoir. Elle emploie seulement ces données pour résoudre l'idée complexe. Voilà le véritable caractère des deux méthodes.

Les Éléments d'Euclide sont reconnus pour être un exemple de la méthode synthétique. Euclide commence par exposer les plus simples propriétés de la ligne droite; ensuite celles des angles : son premier théorème sur les triangles est celui de l'égalité des deux triangles superposés l'un à l'autre. On voit qu'il ne reçoit d'abord que le moins de données qu'il lui est possible. Il en admet ensuite successivement plusieurs, et à chaque pas il fixe les rapports qui résultent de ses nouvelles compositions. On ignore d'abord où il veut nous conduire; mais on sent du moins qu'il ne pose rien que de certain; on peut s'arrêter à chaque pas sans laisser aucun vide dans la démonstration. Il décompose souvent; mais c'est uniquement pour se rappeler les propriétés qu'il a déjà placées dans ses idées, afin d'en déduire celles des idées nouvelles qu'il se crée; il suit l'ordre naturel de la formation des idées.

L'algèbre est par sa nature un instrument d'analyse ; car l'usage de l'algèbre consiste à traiter l'inconnue comme une connue, en la représentant par un signe ; de fixer, par d'autres signes, son rapport avec des quantités réellement connues ; d'exprimer ainsi toutes ces données, afin qu'en les transformant ensuite, en leur faisant subir diverses révolutions, sans jamais leur ajouter aucune idée nouvelle, on puisse arriver à traduire l'inconnue en des signes déterminés. Ainsi, avec l'algèbre, on saisit d'abord un résultat supposé, on regarde toutes les idées comme formées, et leurs rapports comme fixés, et l'on cherche ensuite quelles sont les éléments déterminés que ce résultat suppose. Les opérations algébriques ne sont qu'une suite de traductions ; les traductions n'ajoutent point à nos idées, et ne font que les expliquer : voilà pourquoi, dans la langue des géomètres le *calcul algébrique* et l'*analyse* sont deux expressions synonymes.

Passons maintenant dans les régions de

la Métaphysique, et examinons si les deux méthodes s'y retrouvent aussi, et si elles y sont les mêmes.

Si nous en croyons Condillac, il n'y a qu'une seule et véritable méthode en métaphysique ; cette méthode, c'est l'analyse. Il nous assure qu'il ne comprend point celle qu'on appelle synthèse, et qu'il est même impossible de la comprendre (1).

Cette analyse, suivant lui, est un mélange de compositions et de décompositions. Analyser, c'est observer dans un ordre successif, toutes les parties d'un objet, afin de leur donner dans l'esprit l'ordre simultané dans lequel elles existent (2). Il nous donne l'exemple d'un arbre dont on remarque les diverses branches et le tronc les uns après les autres, et celle d'une machine dont on observe en détail tous les rouages. Or, il en est de même, dit-il, à la vue de l'esprit. Pour

(1) Voyez la Logique, 1^{re} partie, chap. 3; 2^e partie, chap. 6 et 7.

(2) *Ibid.* 1^{re} partie, chap. 2.

voir d'une manière distincte tout ce qui s'offre à-la-fois dans mon esprit , il faut que je décompose comme j'ai décomposé ce qui s'offroit à mes yeux, il faut que j'analyse ma pensée (1).

Voyons d'abord si cette définition est claire, et si l'assimilation sur laquelle elle est fondée est exacte.

S'il falloit rapporter l'exemple de l'arbre et de la machine aux méthodes usitées parmi les géomètres, je dirois que ce sont de véritables synthèses et non point des analyses (2). En effet, dans ces deux exemples, les premières vérités établies, c'est-à-dire, les premières observations faites, portent sur des perceptions simples et élémentaires. L'impression primitive étoit sans doute multiple, mais elle a été oubliée, et c'est aux perceptions simples que le raisonnement commence. La vérité com-

(1) *Ibid. ibid.*

(2) Le professeur Lacroix, dans l'introduction déjà citée, où se trouvent, à mon gré, les idées les plus saines que les Géomètres nous aient jamais données de leurs méthodes, montre que le traité des Sensations de Condillac est un modèle de synthèse géométrique.

plexe , c'est-à-dire , l'idée sommaire , est le résultat du raisonnement.

Ici Condillac me paroît donc avoir confondu deux choses très-distinctes : la disposition de la question , et le raisonnement qui sert à la traiter. La disposition de la question peut être appelée une analyse , puisqu'on descend d'une impression complexe à une observation détaillée ; mais il n'y a point encore ici de raisonnement ; on ne fait qu'en préparer les matériaux. A le prendre de la sorte , Euclide , sans doute , auroit aussi analysé ; car il commence par décomposer l'idée du solide pour s'arrêter à celle de la ligne , et même à celle du principe générateur de la ligne. Mais dans cette première opération , il n'a encore établi aucun principe , déduit aucune conséquence , il n'a point raisonné ; il a disposé seulement les idées sur lesquelles il raisonnera ; et c'est en effet sur les propriétés de la ligne que ses premières démonstrations reposent.

Mais je l'ai déjà remarqué , les méthodes d'observation ne peuvent être confondues avec les méthodes de raisonnement abstrait.

Les premières ont pour objet de remarquer des faits , et les secondes de découvrir , par des comparaisons , les rapports qui existent entre les idées. Dans les premières , il y a une succession de jugemens , mais non point un enchaînement de propositions ; on passe d'un objet à un autre objet différent. Dans les secondes , on suit la liaison de l'identité.

Or , si nous étudions la nature de toute démonstration ainsi établie sur une suite de propositions liées par l'identité , nous y trouverons toujours deux termes extrêmes , dont l'un se fonde sur un principe évident par lui-même , dont l'autre s'appuie sur la question qu'on a pour objet de résoudre. Car lorsque nous recourons à une démonstration abstraite , c'est toujours parce que la comparaison immédiate de deux idées ne suffit pas pour nous en démontrer le rapport ; il faut donc alors remonter à des propositions dans lesquelles l'identité se manifeste par elle-même , et qui puissent ainsi devenir pour nous la source de la lumière.

Il résulte de-là que si nous voulons parcourir la chaîne des déductions qui servent

à unir deux vérités, il se présente à nous deux manières opposées de procéder, suivant que nous commençons par l'une ou l'autre extrémité. Il est donc évident qu'en Métaphysique, que dans toutes les questions abstraites, comme en Géométrie, il y a nécessairement deux méthodes différentes, par cela seul qu'il y a une démonstration suivie. En vain Condillac nous dit-il que puisque *ces deux méthodes sont contraires, l'une doit être bonne, et l'autre mauvaise*; car pourvu que l'une et l'autre observent bien la suite des propositions liées entre elles, elles ne détruisent point le rapport des principes aux déductions, et par conséquent elles ne portent aucune atteinte à la solidité des jugemens. Soit que commençant par le principe, je montre que la déduction en résulte; soit que commençant par la déduction, je montre qu'elle suppose ce principe, le raisonnement ne cessera pas d'être exact. « On ne peut aller, dit Condillac, que du » connu à l'inconnu; or si l'inconnu est » sur la montagne, ce ne sera pas en » descendant qu'on y arrivera; s'il est dans

» la vallée, ce ne sera pas en montant ; il
 » ne peut donc y avoir deux chemins con-
 » traire pour y arriver (1) ». Mais Con-
 dillac n'observe pas qu'il y a ou qu'il peut
 y avoir pour nous dans une question deux
 espèces de connues ; les unes sont des
 vérités simples et absolues, parce qu'elles
 sont fondées sur la comparaison d'idées
 élémentaires ; les autres sont des vérités
 particulières et hypothétiques, parce qu'elles
 sont fondées sur les conditions de la ques-
 tion proposée. S'il faut revenir à la compa-
 raison de la montagne, je dirai qu'il y a
 une connue au sommet de la montagne ;
 c'est l'énoncé du problème ; et qu'il y a
 aussi une connue au fonds de la vallée :
 c'est un principe antérieur au problème,
 et déjà reconnu par notre esprit. Ce qu'il
 y a d'inconnu, c'est la situation respective
 de ces deux points que sépare une plus
 ou moins grande distance ; l'art du raison-
 nement consiste à découvrir un passage
 de l'un à l'autre ; et quelque route que
 l'on ait prise, si l'on est arrivé du point

(2) Voyez la Logique partie 1^{re}, chap. 6^e.

de départ au terme de son voyage , le passage aura été découvert , et l'on aura bien raisonné.

Puisqu'il y a réellement en métaphysique deux méthodes contraires , il reste donc à savoir si ces deux méthodes sont les mêmes que celles qu'ont reconnues les Géomètres.

« C'est dans l'attention que l'on fait à ce
» qu'il y a de *connu* , *dans la question* que
» l'on veut résoudre , que consiste , suivant
» les Métaphysiciens , la méthode analy-
» tique. La synthèse consiste au contraire
» à établir d'abord les principes les plus
» généraux , pour arriver aux vérités par-
» ticulières relatives à la question que
» l'on propose. Dans l'une et l'autre mé-
» thode , on doit toujours observer de
» passer de ce qui est plus connu à ce
» qui l'est moins ; mais en suivant la pre-
» mière , on prend ces vérités connues
» dans l'examen particulier de la chose
» que l'on se propose de connoître ; en
» suivant la seconde , on puise ces connues
» dans les choses les plus simples et plus
» générales , pour passer aux moins géné-

» rales et plus composées. Dans l'analyse,
 » on ne propose les maximes claires et
 » évidentes qu'à mesure que l'on en a
 » besoin. Dans la synthèse, on les établit
 » d'abord et on ne s'arrête aux déductions
 » qu'à mesure qu'on les rencontre (1) ».

Si nous méditons cette définition, qui nous est donnée par un des plus célèbres Métaphisiciens, et qui a été répétée par un grand nombre d'autres, nous y trouverons précisément l'analyse et la synthèse des géomètres, telles que nous les avons expliquées. Qu'est-ce, en effet, que commencer une démonstration par des principes généraux et des axiômes, et suivre toutes les conséquences de ces principes à mesure qu'elles se présentent? N'est-ce pas s'arrêter d'abord aux idées les plus simples et fixer leurs rapports, leur ajouter ensuite de nouveaux élémens, remarquer les effets de cette nouvelle combinaison, et s'avancer ainsi en suivant par le raison-

(1) Voyez la définition des deux méthodes par Descartes, dans la Logique de Port-Royal, 4^e partie, chap. 2.

nement l'ordre de la formation métaphysique des idées ? Qu'est-ce au contraire que puiser les premières vérités connues dans l'examen particulier de la question qu'on veut résoudre, et appeler ensuite les maximes évidentes à mesure qu'on en a besoin ? N'est-ce pas examiner d'abord ce que suppose la question d'après son énoncé, c'est-à-dire, supposer l'idée déjà formée d'après l'ensemble des rapports ou des données qu'on assigne, et remonter ensuite aux élémens primitifs que ces données représentent, et qui ont dû servir de matériaux à la formation métaphysique de l'idée ?

Pour faire mieux sentir encore la vérité de ce parallèle, prenons l'exemple d'un raisonnement abstrait que nous traiterons successivement par les deux méthodes.

On propose la question suivante : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ?* Voici un véritable problème entièrement semblable à celui que nous avons résolu à la page 178. *Les institutions* sont pour nous l'inconnue ; *la morale d'un peuple* est l'idée connue ; les mots, *les plus propres à fonder,*

nous expriment le rapport de l'inconnue aux idées connues. J'embrasse donc tout l'ensemble de ces données, j'examine ce qu'elles supposent, c'est-à-dire, je cherche comment on peut fonder la morale d'un peuple, et comment les moyens qui y concourent peuvent appartenir aux institutions sociales; alors en remarquant quelles sont les institutions particulières qui renferment un plus grand nombre de moyens plus efficaces, j'ai déterminé l'inconnue et satisfait aux conditions du problème.

Maintenant je veux traiter le même sujet par une méthode toute contraire. Je cherche à me former l'idée d'une institution particulière. Pour y parvenir, je choisis et je rassemble certaines idées élémentaires; à mesure que je les combine, j'observe quelles sont les propriétés que chacune d'entre elles porte dans l'idée complexe que je forme, c'est-à-dire, les effets qui doivent résulter de chaque circonstance que j'admets, et de leur réunion en un seul projet. Dans le nombre de ces effets, je distingue ceux qui se rapportent à la morale. J'examine les conséquences de ces divers

effets ; j'observe s'ils sont plus ou moins propres à favoriser les progrès de la morale dans le sein d'une nation. Je répète les mêmes recherches sur divers plans d'institution. Je compare entre eux les résultats que j'ai obtenus, et cette comparaison me fait découvrir quelles sont les institutions les plus efficaces pour fonder la morale d'un peuple. Ici j'ai procédé absolument de la même manière que lorsque je formois successivement, à la page 179, les quantités 160, 275, 455, 890, et que j'étudiois leurs rapports.

On voit que dans la première démonstration, j'ai commencé par les mêmes idées qui servoient à former la conséquence dans la seconde ; et que j'ai fini dans le premier cas par les idées qui, dans le dernier, ont été mon point de départ. Ainsi j'ai d'abord imité les procédés algébriques, j'ai raisonné d'après l'analyse. J'ai ensuite imité les procédés arithmétiques, et j'ai procédé par la méthode synthétique.

Dans ces deux démonstrations, j'ai employé tour-à-tour des compositions et des décompositions ; car après avoir formé, dans le premier cas, les idées qui servent

de base à l'institution que j'imagine, il faut les décomposer pour y retrouver celles des effets qui lui appartiennent ; et de même, après avoir décomposé dans le second cas l'idée de la morale d'un peuple, il faut que je la recompose pour évaluer l'efficacité des moyens qui influent sur cette morale ; après avoir détaillé et distingué ces divers moyens, il faut que je les réunisse pour connoître les effets de telle ou telle institution particulière. Cependant, quoique ces deux méthodes renferment à-la-fois des compositions et des décompositions, elles n'en sont pas moins différentes. Dans la synthèse, les compositions précèdent ordinairement les résolutions ; dans l'analyse, on décompose d'abord pour recomposer ensuite ; ou plutôt, la différence des deux méthodes ne doit pas être étudiée dans telle ou telle opération partielle ; mais plutôt dans l'ordre général que présente la suite de ces opérations. Et voilà comment nous devons expliquer l'opinion de Condillac sur ce sujet ; ce philosophe n'a considéré que chaque raisonnement en particulier ; il n'a

point embrassé l'ensemble que plusieurs raisonnemens forment dans une démonstration méthodique. Il a voulu dire, sans doute, qu'une idée complexe ne pouvoit jamais être bien connue, qu'autant qu'on a remarqué les élémens qui la constituent; rien n'est plus exact. Mais pour obtenir cette fin, faut-il fixer d'abord les rapports de cette idée complexe, pour en déduire ses élémens; faut-il au contraire saisir d'abord certains élémens, et suivre leur combinaison jusqu'à ce qu'on arrive à l'idée complexe? Voilà ce qu'il n'a point examiné, et c'est pour n'avoir pas fait cet examen qu'il n'a pas reconnu les deux méthodes, et démêlé leur différence.

Pour nous, en admettant la distinction des deux méthodes, nous ne les définirons point comme les géomètres, parce que leur définition se trouvant trop liée à la partie mécanique de leurs procédés, elle ne nous donne point une notion assez applicable à toutes les questions abstraites; nous ne la définirons point comme les métaphysiciens, parce que leur définition est obscure, et, sous quelque rapport,

fautive (1); nous nous bornerons à dire que dans la synthèse, le raisonnement suit l'ordre de la formation des idées; c'est-à-dire, qu'il s'attache d'abord aux propriétés des idées les plus simples, et que leur combinant ensuite de nouveaux élémens, il fixe à mesure les résultats de ces combinaisons; que l'analyse au contraire, rétrograde selon l'ordre de la formation des idées; c'est-à-dire, que s'attachant d'abord à un résultat supposé, elle examine quelles

(1) Il n'est pas exact de dire que la synthèse commence toujours par les principes les plus généraux; les idées générales sont assurément simples; mais toutes les idées simples ne sont pas générales. Ainsi je puis introduire dans l'idée d'une institution que j'imagine, une circonstance entièrement nouvelle et particulière qui lui serve d'élément, et sur laquelle je raisonne synthétiquement. Ainsi ce principe que $2 \times 2 = 4$ est certainement formé d'idées plus simples que celui-ci, $12 \times 12 = 144$; cependant ils sont aussi généraux l'un que l'autre. Souvent même dans un problème, les données sont plus complexes que l'inconnue; tel est l'exemple de ce problème où l'on demande de déterminer deux quantités qui soient telles que leur produit l'une par l'autre soit $= 6$, et que la somme de leur cube soit $= 35$.

sont les opérations premières et les rapports élémentaires par lesquels ce résultat auroit dû être engendré.

Nous avons de nombreux exemples de la méthode synthétique dans les Méditations de Descartes, dans le Traité de Clarke sur l'existence de Dieu, dans les écrits de Léibnitz. Aristote procédoit ordinairement par la méthode synthétique. Charles Bonnet, dans sa Psychologie, Montesquieu, dans l'Esprit des Lois, du moins quant à la partie métaphysique, sont de beaux modèles de synthèse. L'induction employée par Socrate, étoit une espèce d'analyse. La réduction à l'absurde des scolastiques étoit encore une analyse. Smith, dans la Richesse des Nations, Rousseau, dans son Discours sur l'inégalité des conditions, procèdent ordinairement par la méthode analytique. Cette méthode est celle de la plupart des démonstrations par lesquelles Locke réfute, dans son premier livre, le préjugé des idées innées.

Maintenant que les deux méthodes sont distinguées et définies, il nous reste à examiner si l'une et l'autre sont toujours ap-

plicables , et quelle est celle qui se présente comme la plus utile , lorsqu'on peut les employer toutes deux.

II. De l'application des méthodes.

La recherche de la vérité , dans les questions abstraites , a toujours pour objet définitif , l'étude d'une idée complexe.

Car les idées simples se découvrant par elles-mêmes à l'esprit dans toute leur étendue , n'ont besoin , pour être étudiées , du secours d'aucune démonstration.

Ce que nous cherchons à connaître dans une idée complexe peut être ou la nature même de cette idée , c'est-à-dire , les parties qui la constituent , ou les rapports de cette idée , c'est-à-dire , ce qu'elle a de commun avec d'autres , ou enfin tout-à-la-fois sa nature et ses rapports.

Ayant tracé une courbe d'après certaines règles , je cherche à connaître ses propriétés , c'est-à-dire , ses rapports à certaines figures tracées dans son sein. Étant donnée une institution , je cherche à juger si elle est plus utile qu'une autre dont le modèle est aussi déterminé. Ici on ne demande

que les relations des idées complexes entre elles.

Étant donné dans un triangle trois de ces cinq choses, deux angles et trois côtés, on demande de déterminer les deux autres; étant donné l'effet qu'on veut obtenir d'une institution dans le sein de la société, on demande quelle doit être cette institution. Ici on cherche à connoître la nature de l'idée complexe.

Les dix premières quantités étant fixées, on demande quels résultats pourroient naître de leur combinaison. Les rapports réciproques de droit et de devoir étant fixés d'homme à homme, on demande comment ces relations peuvent se modifier dans les diverses associations que les hommes peuvent former. Ici on cherche à-la-fois les idées complexes et les rapports qui leur appartiennent.

Dans la première hypothèse, c'est-à-dire, lorsque la nature d'une idée complexe, et ses parties constituantes sont entièrement déterminées, et qu'on se borne à chercher ses rapports, l'analyse peut toujours être employée, et ses forces suffisent pour nous

découvrir tout ce que nous cherchons à connoître.

En effet, tous les rapports possibles d'une idée ne peuvent être que le résultat et la suite de la nature même de cette idée et des parties qui la constituent. Il suffit donc alors d'examiner ce que supposent les données que l'on possède à cet égard. L'idée est déjà formée pour l'esprit, et c'est en se rendant compte des divers périodes de sa formation, c'est en transformant les conditions dont elle est le produit, que ses rapports se manifesteront à nos yeux.

Ainsi, quelque soit la quantité numérique, la figure géométrique, ou la notion métaphysique qu'on me présente, dès que j'en connois la formation, je n'aurai besoin que de rétrograder en suivant les conditions sur lesquelles cette formation est établie, pour assigner ses relations à toute autre idée de la même espèce.

Dans la seconde hypothèse, c'est-à-dire, lorsqu'on connoit seulement certains rapports d'une idée complexe, et qu'on cherche à découvrir la nature même de cette idée,

et la forme de sa composition , l'analyse peut toujours être employée , et l'on retirera de ses secours un avantage plus ou moins étendu. Quelquefois elle suffira pour nous faire découvrir l'entière composition de l'idée inconnue , quelquefois elle ne nous en révélera qu'une partie ; mais, dans tous les cas , elle nous prètera certainement quelque lumière à son égard.

En effet, puisqu'un rapport quelconque d'une certaine idée ne peut être qu'un résultat de son intrinsèque nature, une idée dont un rapport est déjà fixé est supposée formée, du moins dans quelqu'une de ses parties, et en s'attachant à reconnaître quelle est la condition dont ce rapport dépend et résulte , en transformant ce rapport , en le rappelant à son origine, on pénétrera dans la constitution de l'idée à laquelle il appartient.

Si les rapports déjà connus de l'idée complexe, sont tels qu'ils embrassent et supposent tout l'ensemble de sa constitution, il ne sera besoin que d'en remarquer l'origine, pour découvrir l'idée toute entière, et l'analyse suffira pour nous révéler

à son égard tout ce qu'il est possible de connoître. Tel est l'exemple du problème que nous avons résolu à la page 178. Tel est encore celui d'une question où l'on demanderoit, quelle est l'institution *la plus propre* à former la morale d'un peuple ?

Si les rapports connus n'embrassent et ne supposent qu'une portion de l'idée complexe, l'analyse ne pourra nous en découvrir tout l'ensemble ; elle ne pourra achever la solution du problème ; ses efforts aboutiront tout au plus à nous montrer combien il y a de solutions particulières possibles. Tel est l'exemple que nous fournissent en mathématiques les problèmes de l'analyse indéterminée ; tel est encore celui d'une question où l'on demanderoit seulement une institution *propre* à fonder la morale d'un peuple.

Enfin, dans la troisième hypothèse, c'est-à-dire, si, ne connoissant encore ni la nature de l'idée complexe, ni ses rapports, on cherche à découvrir l'un et l'autre, la méthode analytique ne sauroit être em-

ployée , on ne pourroit s'en promettre aucun secours.

En effet , dans un cas semblable, l'idée complexe n'est point encore supposée formée ; comment rétrograderoit-on suivant l'ordre de sa formation ? Puisqu'on ne possède aucun résultat , sur quelle donnée s'appuyeroit-on pour redescendre, par des transformations , jusqu'aux premiers élémens ? à quoi pourroit-on lier l'inconnue pour la dégager ensuite ?

En supposant un individu qui n'eût jamais dépassé les dix premières idées des nombres , par quelle démonstration analytique s'élèveroit-il aux propriétés des logarithmes ? En supposant un homme qui entre pour la première fois dans une société civilisée , quelle que fût la force de son génie , y auroit-il pour lui une méthode analytique par laquelle il pût concevoir nos institutions politiques , et raisonner sur leurs rapports ?

La méthode synthétique a cela de particulier dans ses applications, qu'elle peut également être employée dans les trois

hypothèses que je viens de distinguer , c'est-à-dire , qu'avec son secours il est *rigoureusement possible* de découvrir toute idée complexe, et tout rapport de ces idées entre elles.

En effet, puisqu'il n'est aucun homme doué de tous ses sens, et en ayant fait un certain usage, qui ne possède les premières idées simples qui servent d'éléments aux combinaisons de notre esprit, il est visible qu'il possède toutes les données nécessaires à la méthode synthétique , et qu'en réunissant tour-à-tour ces divers éléments, en remarquant avec soin les rapports qui résulteroient de chaque nouvelle opération, son travail n'auroit aucun terme, il n'y auroit aucune composition qu'il ne *pût* atteindre et comparer, aucune vérité du monde idéal qu'il ne *pût* rencontrer dans sa route.

La synthèse peut satisfaire à toutes les questions que l'analyse ne sait point résoudre , ou qu'elle ne résout que d'une manière insuffisante. Elle achève de particulariser les solutions des problèmes indéterminés ; elle atteint aux combinaisons

sur lesquelles nous n'avons aucunes données. La synthèse peut terminer aussi toutes les questions qui sont du ressort de l'analyse. Car, puisque l'analyse appelle à son secours des maximes évidentes qui se lient par l'identité à ses suppositions, il est clair qu'en saisissant d'abord ces maximes évidentes, et suivant toutes leurs déductions, on obtiendrait en résultat les suppositions dont l'analyse étoit partie.

Mais, cet avantage apparent, que la synthèse semble d'abord avoir sur l'analyse, disparoît bientôt lorsqu'on les compare l'une à l'autre dans les circonstances où toutes les deux sont applicables; car alors, l'analyse se montre bien plus utile et bien plus propre à nous seconder dans la recherche de la vérité.

Pour bien concevoir la différence qui subsiste à cet égard entre les effets des deux méthodes, il faut se rappeler ce que nous avons dit dans le chapitre précédent sur l'inutilité d'un grand nombre de résultats abstraits. Puisque, dans nos recherches nous nous trouvons environnés de tant de vérités oiseuses, la méthode la plus utile sera celle qui nous conduira plus sûrement

et plus promptement à des vérités qui se lient à la fin de notre étude. Or, voilà précisément le grand avantage de l'analyse. Comme elle commence toujours par les résultats, elle n'entreprend rien qu'elle ne sache d'avance où elle doit arriver, et qu'elle ne soit certaine par conséquent d'arriver au terme qu'on se propose. Elle n'admet précisément que le nombre des données qui lui sont nécessaires ; elle ne cherche qu'à justifier la supposition dont elle a besoin. La synthèse, au contraire, qui se renferme d'abord uniquement dans ses idées simples et ses principes évidens, n'appercevant point encore le but auquel elle doit tendre, ne sait jamais quelle est l'idée précise sur laquelle elle doit se fixer, celles qu'elle doit y associer ensuite. Elle avance sûrement, mais aveuglément, et sans aucune prévoyance. Elle établit des déductions très-légitimes ; mais souvent ces déductions ne la mènent à rien, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle cherche ; elle est donc forcée de recommencer ses essais jusqu'à ce qu'elle ait mieux rencontré ; elle réussit à la fin ; mais elle a perdu un

temps précieux en de vaines épreuves. Et voilà pourquoi je me bornois tout-à-l'heure à dire que la synthèse *peut rigoureusement* arriver aux mêmes résultats que l'analyse. Comme son succès n'est que *possible*, et non pas *assuré*, l'esprit se lasse quelquefois en l'employant, et quelquefois il n'a pas assez de loisir pour répéter toutes les tentatives qu'elle exige.

Cette vérité se rendra bien sensible, en l'appliquant aux exemples déjà cités. Combien de combinaisons de nombres, et de comparaisons sur ces idées, ne pourrois-je pas former, avant de rencontrer les quantités 160, 275, 455, et leurs rapports, qui servent d'objet au premier problème de Clairault? Je les découvrerois sans doute à la fin, mais après de longues tentatives. L'analyse terminera tout dans une seule opération. Combien d'institutions différentes ne pourroient pas se présenter à ma pensée, combien de réflexions à faire sur chacune d'entre elles, si je voulois reconnoître, par la synthèse, celle qui est le plus propre à perfectionner la morale d'un peuple! L'analyse me four-

nira de suite le faisceau de conditions qui doivent se retrouver dans l'institution que l'on cherche.

Pour l'analyse, il n'existe donc qu'une seule route, celle qui est tracée par les conditions de la question, et par la suite des antécédens qu'elles supposent. Dans la synthèse, il s'ouvre à chaque instant devant nous mille routes diverses, entre lesquelles nous ne savons comment faire un choix; ce sont toutes celles qui sont indiquées par les combinaisons et comparaisons possibles des idées élémentaires.

L'analyse ne cherche qu'à s'assurer de la vérité de son raisonnement; elle y parvient en arrivant aux idées simples; alors elle rencontre la claire évidence ou la manifeste absurdité, et tout est terminé. La synthèse cherche à connoître la convenance et l'aptitude du raisonnement; elle ne le découvre qu'à son résultat; mais alors, s'il se trouve sans application, ce mauvais succès prouve seulement qu'elle a mal opéré, et tout est à refaire jusqu'à ce qu'elle réussisse plus heureusement.

Ainsi, toutes les fois que le philosophe trouvera les procédés de l'analyse et de la synthèse également possibles, il devra donner la préférence à la première. Il n'emploiera la seconde que dans le cas où il ne posséderoit encore aucune donnée à l'égard de l'idée complexe, ou bien encore lorsqu'elle sera nécessaire pour achever de particulariser les solutions analytiques, comme dans certains cas de la seconde hypothèse (page 204).

Mais les questions qui ne sont accessibles qu'à la seule synthèse, sont naturellement les plus rares; car, ordinairement nous raisonnons sur des idées acquises, par conséquent déjà formées avant notre raisonnement lui-même, et soumises à la méthode analytique. D'ailleurs, j'ai montré que même après avoir composé une idée, et remarqué plusieurs de ses rapports en la formant, il reste encore souvent un grand nombre de rapports nouveaux à découvrir en les décomposant; la synthèse n'épuisant donc point un sujet, elle laisse beaucoup de découvertes à faire à l'analyse. Enfin, les solutions indéter-

minées de l'analyse, toutes vagues qu'elles sont, se trouvent quelquefois suffisantes pour nos besoins.

C'est ainsi que l'analyse justifie le titre de *Méthode d'invention*, que Descartes lui-même n'a pu lui refuser. Quoiqu'elle ne soit pas toujours admissible, elle convient cependant au plus grand nombre des questions qui se présentent, et toutes les fois qu'elle est possible, elle est la plus convenable, parce qu'elle est la plus rapide et la plus sûre. La synthèse, dans la recherche de la vérité, ne sauroit être pour l'esprit qu'une méthode de supplément à l'égard des exceptions que l'analyse ne peut atteindre.

Ainsi s'expliquent également les abus auxquels l'emploi de la synthèse a conduit l'esprit humain. C'est à l'usage de la synthèse qu'il faut attribuer cette foule de questions oiseuses, qui ont long-tems inondé la métaphysique; car il était impossible qu'une méthode qui procède toujours sans prévoir une fin déterminée de ses recherches, ne produisît pas, avec quelques résultats utiles, un grand nombre

de conséquences absolument frivoles , et il étoit naturel aussi que l'esprit ne voulût point abandonner des résultats qui étoient le produit de ses efforts , et qu'au défaut d'un mérite réel , il leur attribuât une sorte de mérite de convention , relatif aux travaux qu'ils avoient coûtés. En voulant prêter à la synthèse une fécondité qu'elle ne tenoit point de sa nature , on a fait un mal encore plus sensible ; on a introduit et autorisé un mauvais emploi du langage ; on a recouru à des équivoques pour lier des principes stériles aux doctrines qu'on vouloit établir ; on a employé le secours des sophismes pour ramener la méthode à la route qu'on avait besoin de suivre , et dont elle se seroit écartée. Descartes nous en offre un exemple remarquable dans les déductions qu'il a voulu tirer de son fameux principe , que *tout ce qui est renfermé dans l'idée d'une chose peut être affirmé de cette chose* . Mais c'est surtout dans l'association des raisonnemens abstraits aux connoissances de fait , que

l'abus de la synthèse s'est fait davantage sentir. Nous avons démontré que le raisonnement abstrait ne peut jamais servir qu'à transformer le résultat des observations, qu'il suppose ainsi les vérités de fait, et ne sert qu'à en mieux développer toutes les conséquences; mais les partisans de la synthèse se sont persuadés que puisque cette méthode pouvoit conduire aux vérités métaphysiques, elle devoit aussi être capable de suppléer aux vérités expérimentales; alors ils ont voulu que le raisonnement précédât les observations; ils ont cherché à se former quelques principes généraux dont ils pussent déduire tous les faits de la nature. En se renfermant dans la méditation de quelques idées simples, ils ont cru se placer à l'origine de toute science, à la source de la lumière universelle. Mais en se transportant ainsi hors de l'enceinte de ce qui existe, en choisissant un point de départ entièrement arbitraire, ils n'ont pu engendrer que de vains systèmes; et lorsqu'ils ont voulu redescendre au milieu du

monde réel, leurs idées, formées au hasard, se sont heurtées de toutes parts contre les résultats de l'expérience.

La synthèse des géomètres n'a point partagé ces écarts de la synthèse métaphysique, et ils ont dû ce privilège à trois circonstances principales ; la première, que leurs théories entièrement abstraites n'exigeoient le secours d'aucunes vérités de faits, et qu'ils se bornoient ainsi à étudier les résultats de leurs propres suppositions, sans prétendre tirer de leur pensée d'autres conditions que celles qu'ils y avoient placées eux-mêmes ; la seconde, que les idées sur lesquelles ils raisoient, se formant toutes d'après un premier modèle, et n'étant que la répétition de certaines idées simples et primitives, l'étude de ces premières idées pouvoit leur fournir, en effet, des résultats très-étendus ; la troisième, enfin, que possédant toujours des idées très-faciles à déterminer, ils n'ont raisonné que sur des notions qu'ils concevoient clairement, et n'ont pu être égarés par les équivoques, dans la route qu'ils avoient entreprise. Mais si

la synthèse a conduit les géomètres avec plus de sûreté, elle ne les a guère conduits avec moins de lenteur ; tant que les sciences exactes n'ont point eu d'autres guides, leurs progrès n'ont été dûs qu'à de longs tâtonnemens, ou à des efforts prodigieux du génie ; il a fallu entasser un grand nombre de théorèmes avant de discerner ceux dont on pouvoit déduire de plus précieuses applications. Le moment où l'analyse s'est emparée de la géométrie, a été celui d'une révolution subite dans cette science. L'esprit humain a semblé avoir acquis de nouvelles forces, parce qu'il a mieux su les concentrer ; les théories se sont multipliées avec une étonnante rapidité ; le coup-d'œil des géomètres est devenu plus juste et plus étendu ; aucun de leurs efforts n'a été perdu pour le progrès de la science, parce que c'est toujours par l'instinct du besoin que ces efforts étoient inspirés et dirigés, et qu'ils travailloient en quelque sorte avec la prescience de leurs propres succès (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de citer ici, à l'égard de

La méthode analytique a encore un autre avantage philosophique sur la syn-

l'analyse, les expressions d'un savant dont le génie a sur-tout contribué à nous en révéler toute la puissance : « La théorie du système du monde, dit-il, offre un » grand nombre d'exemples de ce pouvoir de l'analyse, » à laquelle cette théorie doit une perfection qu'elle » n'eût jamais acquise, si l'on se fût obstiné à suivre » la route tracée par Newton. Telle est la fécondité » de l'analyse, qu'il suffit de traduire, dans cette » langue universelle, les vérités particulières, pour » voir sortir de leurs seules expressions une foule de » vérités nouvelles et inattendues. Aucune langue » n'est autant susceptible de l'élégance qui naît du » développement d'une longue suite d'expressions » enchaînées les unes aux autres, et découlant toutes » d'une même idée fondamentale. L'analyse réunit » encore à ces avantages celui de pouvoir toujours » conduire aux méthodes les plus simples; il ne s'agit » que de l'appliquer d'une manière convenable, par » un choix heureux des inconnues, et en donnant » aux résultats la forme la plus facile à construire » géométriquement, ou à réduire en calcul numé- » rique. Aussi, les géomètres de ce siècle, convain- » cus de sa supériorité, se sont principalement ap- » pliqués à étendre son domaine et à reculer ses » bornes ». (Laplace, Exposition du Système du Monde, liv. 5, chap. 5.)

thèse, dans l'influence qu'elles exercent l'une et l'autre sur les facultés de l'entendement. L'analyse entretient d'une manière plus sensible l'activité et l'énergie de l'esprit; car, en suivant la méthode synthétique, l'esprit peut s'arrêter à chaque pas, et se reposer sur les vérités qu'il a déjà acquises, puisqu'elles se suffisent entièrement à elles-mêmes, et qu'il ne manque rien à leur solidité; mais lorsqu'il est dirigé par les procédés analytiques, le raisonnement ne sauroit s'arrêter avant d'avoir développé toute l'étendue de la pensée, puisque c'est seulement dans les derniers développemens qu'il rencontre les principes par lesquels toutes ses suppositions se trouvent justifiées. La synthèse ne pénétrant point d'avance les résultats auxquels elle conduit, ne présente pas un motif aussi puissant à nos efforts, que l'analyse, qui commence par des résultats conformes à ses besoins pour en examiner la vérité. L'analyse, qui nous met d'avance en possession de toutes les données, nous inspire une plus grande confiance en nos propres forces; la synthèse, qui dans le

choix des données nous laisse plus de doute et d'incertitude , semble subordonner les efforts du génie à la puissance du hasard.

Ces réflexions sur l'application des deux méthodes , nous conduisent à plusieurs corollaires importants , qui se trouvent justifiés par l'histoire des sciences , et qui achèvent ainsi de confirmer les principes que nous avons établis.

Nous observerons d'abord , que dans les sciences abstraites , les premiers pas ont dû être faits ordinairement à l'aide de la méthode synthétique. En effet , à l'origine d'une science , et dans l'état de l'ignorance presque absolue , on ne soupçonne pas encore le besoin qu'on peut avoir de certains résultats , puisque ce besoin se rapporte toujours à des fins éloignées qu'on ne sauroit prévoir ; on ne possède alors que fort peu de données à l'égard des idées complexes , souvent même ces idées complexes n'existent pas encore ; les connues ne sont pour l'esprit que les idées les plus simples , leurs rapports aux inconnues ne

sont pas fixés , puisqu'on ne les a pas comparées ensemble. On se trouve donc alors dans la troisième hypothèse , que nous avons définie à la page 204.

Nous reconnoltrons ensuite la justesse de cette maxime de Descartes , que « l'en- » semble d'une science doit ordinaire- » ment être étudié par la synthèse , et » que l'analyse ne peut guère être appli- » quée qu'à des démonstrations particu- » lières. » En effet , les problèmes les plus compliqués d'une science , se trouvent séparés par une trop grande distance des principes , pour qu'on pût essayer de la franchir d'un seul trait. Si l'ensemble d'une science étoit étudié par l'analyse , il ne formeroit qu'une seule démonstration , et jusqu'au moment où son étude seroit terminée , l'esprit ne sauroit admettre que des vérités conditionnelles. Mais en ordonnant les parties principales d'après la méthode synthétique , l'esprit trouvera de temps en temps quelques points de repos , sur lesquels il pourra s'arrêter pour reprendre haleine , et du haut desquels il pourra jeter en paix un coup - d'œil sur

l'espace qu'il a parcouru , et sur celui qu'il doit traverser encore.

Enfin , le troisième corollaire qui se présentera à nous , est le besoin que les deux méthodes ont quelquefois de se prêter un mutuel secours. En effet , lorsque l'analyse ne possède pas des données suffisamment déterminées , ou encore lorsqu'elle possède des données tellement nombreuses , qu'elle est en quelque sorte accablée de leurs poids , il est heureux que la synthèse vienne au-devant d'elle pour achever ses démonstrations , ou pour simplifier ses travaux. On sait combien les propriétés reconnues dans les diverses sections du cône , ont été utiles à Kepler , à Huygens et à Newton. Lorsque les Grecs imaginèrent ces courbes et en fixèrent les rapports , ils ne soupçonnoient pas tout l'avantage qu'en tireroient un jour nos astronomes. Si nos astronomes n'avoient pas trouvé déjà ces courbes formées et connues , il est à croire qu'ils eussent travaillé long-temps avant de rencontrer les données qu'elles devoient leur fournir , et d'imaginer qu'ils

devoient aller les chercher à une source semblable (1).

L'association de l'analyse et de la synthèse, peut encore nous offrir une autre utilité, celle de nous donner une précieuse confirmation des vérités que nous avons obtenues. En effet, lorsqu'après avoir obtenu une certaine solution par les procédés analytiques, on saisit, par un nouveau raisonnement, les notions déterminées que cette solution présente, et qu'on remonte par la synthèse jusqu'à ce qu'on ait retrouvé les conditions du problème analytique, l'accord qui se manifeste entre les résultats des deux méthodes est une preuve sensible de la bonté des opérations dont elles ont fait usage. Les Géomètres nous offrent de nombreux exemples de cette manière de soutenir les deux méthodes l'une par l'autre, et comme l'analyse est pour eux la méthode d'invention, la synthèse devient pour eux

(1) Voyez Laplace, dans l'ouvrage déjà cité, liv. 3, chap. 4 et 5.

la méthode de confirmation. En les employant de cette manière, les procédés synthétiques n'ont plus ce caractère aveugle et hasardé qu'ils présentoient lorsqu'ils étoient exécutés les premiers ; car, alors, les principes dont ils doivent partir, les données qu'ils doivent admettre, la route qu'ils doivent suivre, sont déterminées d'avance, par l'analyse qui les a précédés ; tous les matériaux sont préparés, et il ne reste plus qu'à agir.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des disputes de mots , et de la démonstration de la vérité.

APRÈS avoir examiné les moyens qui peuvent nous seconder dans la recherche de la vérité , nous nous trouvons naturellement conduits à l'étude de ceux qui peuvent servir à la démontrer aux autres hommes.

Or on ne sauroit bien exposer les règles de la démonstration de la vérité , si l'on ne remonte d'abord à l'examen des obstacles qui arrêtent sa manifestation , et à l'origine des disputes , qui sont à-la-fois l'ouvrage et le rempart de l'ignorance.

Toute dispute , dans les questions abstraites , suppose qu'on n'est point d'accord sur la valeur des termes dont on fait usage. Car les questions abstraites ont toujours pour objet d'apprécier la valeur de nos signes , et si les signes comparés offroient

à chaque esprit les mêmes idées , tous les hommes y reconnoitroient les mêmes rapports , et le résultat qui paroît véritable aux uns , ne pourroit être faux pour les autres. Ainsi lorsque deux traducteurs attachent le même sens au mot d'une langue étrangère , et à celui de leur langue naturelle , ils ne peuvent manquer de s'accorder dans leurs traductions.

Cependant , on auroit tort de conclure de cette première réflexion que toutes les disputes , dans les questions abstraites , ne soient que des disputes de mots. Souvent aussi , c'est parce que nous ne pensons pas de même , que nous ne parlons pas le même langage ; chaque passion , chaque préjugé , se font à eux-mêmes une langue qui leur est propre. L'homme qui raisonne mal , change les acceptions de ses termes , et cessant de s'entendre avec lui-même , il n'est pas étonnant qu'il ne puisse plus s'entendre avec les autres. Les définitions sont les résultats d'un système autant qu'elles en sont les principes ; et voilà pourquoi elles sont ordinairement si chères à la secte , au parti

qui les adopte ; car elles deviennent comme la devise autour de laquelle leurs sectateurs se rallient ; elles semblent renfermer sous une expression sommaire toutes les opinions qui leur sont chères. Alors il est visible que la diversité des acceptions que les hommes donnent aux termes est la suite de l'opposition qui règne entre leurs idées , et que ce n'est plus une simple dispute de mots , mais une véritable discussion sur le fonds des choses.

Les moyens à employer pour terminer ces deux espèces de disputes, sont nécessairement différens comme la source de ces disputes elles-mêmes. Dans les disputes de mots , chacun a également raison , et il suffit de s'expliquer. Dans les autres , quelqu'un est certainement dans l'erreur , et il est nécessaire de le convaincre.

Il importe donc avant tout d'avoir une manière certaine de distinguer les disputes de mots , de celles qui ont une autre origine , afin que lorsqu'il s'élève une discussion , on ne lui apporte point d'autres remèdes que ceux qui sont véritablement propres à la terminer , et qu'on n'ajoute

pas à l'inconvénient déjà si funeste de la contradiction, celui de la prolonger par des raisonnemens inutiles.

Lorsque la proposition discutée roule uniquement sur des idées simples ou complexes du premier ordre, on peut être certain qu'il n'y a qu'une dispute de mots. Car alors, chacun pouvant embrasser par l'esprit tous les élémens dont se compose l'acception des signes, il ne peut y avoir de différence qu'à l'égard de la convention même sur laquelle cette acception est fondée. Dans ce cas, la valeur des termes n'étant pas le résultat d'une déduction, ne peut être sujette à aucune faute de logique. Ainsi supposé que deux hommes disputassent sur cette proposition que *deux fois deux font quatre*, on ne pourroit douter que l'un et l'autre n'aient pas attaché aux mots *deux* et *quatre*, des idées différentes.

Lorsque la dispute roule sur des idées plus complexes, il y a un moyen facile et assuré pour reconnoître bientôt si son origine est seulement dans les mots, ou bien si elle est dans les jugemens de l'esprit. Ce

moyen consiste à employer successivement, pour expliquer les termes de la proposition, les deux définitions que nous avons distinguées au chapitre second, et s'il se peut, les autres moyens accessoires, que nous avons aussi indiqués, et qui servent à fixer la valeur des termes. Car ces différentes définitions sont destinées à se servir mutuellement de preuves. Si donc la dispute est dans les mots, on ne s'accordera dans aucune de ces définitions diverses; si on s'accorde dans l'une des définitions, il sera certain que la différence des opinions a une toute autre origine, et qu'elle est produite par les jugemens de l'esprit.

En effet, si nous voulons examiner comment il arrive que la diversité des acceptations attachées aux termes résulte quelquefois parmi nous de la diversité des jugemens que nous portons sur les choses, nous remarquerons qu'il y a toujours dans ce cas une première définition commune à ceux qui raisonnent, et que cette similitude d'une première définition est précisément la cause de la différence qui se manifeste dans les définitions secondaires.

Ainsi plusieurs individus seront arrivés par leurs raisonnemens à concevoir diversement l'idée de la cause première des phénomènes de l'univers. Les uns se le seront représenté comme une cause immatérielle, intelligente et sage, les autres comme une force aveugle, les autres comme un principe corporel; mais tous auront trouvé dans la langue le mot *Dieu* déjà consacré par une convention générale à exprimer l'idée de la cause première, et tous auront adopté ce nom pour représenter le principe qu'ils ont conçu. De même encore, dans une question qui se lie à leurs intérêts personnels, deux individus n'auront envisagé chacun que le rapport qui leur est avantageux, et qui peut justifier leurs prétentions; mais ils trouvent dans la langue les mots *droit* et *justice*, déjà consacrés à énoncer ce qui est dû et garanti par la société à tous ses membres; chacun appliquera donc les mots *droit* et *justice* à ses prétentions particulières. On voit que si ceux qui disputent ne pouvoient, dans ces deux hypothèses, s'appuyer sur une définition commune, ils ne feroient

point usage des mêmes termes ; mais comme la diversité de leurs jugemens sur le fonds des choses , leur a fait lier des idées différentes à une même idée principale , il est naturel que trouvant un mot déjà affecté à cette idée principale , ils l'étendent aux idées subordonnées qu'ils ont jugé à propos d'associer à celle-ci , et que l'opposition qui règne dans les liaisons de l'esprit en produise une semblable dans les liaisons de la parole.

Au contraire , lorsque la dispute a sa première origine dans les mots , lorsqu'ainsi ceux qui discutent sont d'accord sur le fonds des choses , et exempts d'erreurs dans leurs jugemens , ils doivent différer également dans toutes les définitions qu'ils peuvent donner du même terme. En effet , les acceptions secondaires n'ayant point été altérées chez eux par les jugemens de l'esprit , n'ont pu être que le résultat de l'acception primitive et fondamentale ; la diversité qui règne à l'occasion des unes doit donc provenir de la diversité qui s'étoit établie à l'occasion de celle-ci. Si , étant d'accord sur une définition , on dif-

féroit sur l'autre , il seroit visible que l'un de ceux qui raisonnent se trouveroit en contradiction avec lui même , puisque ses définitions ne s'accorderoient pas ; dès-lors , il y auroit certainement quelque erreur dans ses jugemens , quelque vice dans ses raisonnemens , et ce ne seroit plus une simple dispute de mots.

J'ai dit que pour démêler la véritable origine de la dispute , il faut réunir toutes les méthodes de définition , et non pas seulement recourir à la définition par les idées les plus simples ; car , nous avons vu que la définition première et fondamentale des termes ne s'opère pas par le même système dans tous les esprits. Les uns acquièrent , par la définition synthétique , l'idée que les autres doivent à l'analyse. Tout dépend des circonstances dans lesquelles chacun s'est trouvé. Les uns , par exemple , se forment l'idée de la vertu d'après une action particulière , les autres d'après certaines conditions générales qui leur auront été tracées par les maîtres qui auront présidé à leur éducation.

Lorsqu'une fois on a réussi à reconnoître la véritable source de la dispute, il reste à lui appliquer les remèdes les plus convenables.

Si la dispute vient d'une diversité réelle dans les jugemens , un de ceux qui raisonnent est nécessairement dans l'erreur, et le seul moyen de tomber d'accord est de lui faire rectifier les opérations qu'il a mal faites.

Les questions abstraites ont , dans la réfutation des erreurs, un grand avantage sur les questions de fait. Les erreurs commises dans les questions de fait, viennent souvent de ce que les observations ont été mal exécutées ; il faut donc alors recommencer ces observations avec un nouveau soin, et pour y parvenir, il est nécessaire de faire repasser l'individu qui se trompe, dans certaines circonstances qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de reproduire. Mais , dans les questions abstraites, tous les élémens de nos jugemens sont puisés dans l'esprit, et se trouvent ainsi toujours à notre disposition. Il suffit donc alors de revenir à des idées

simples , claires , et également bien déterminées pour ceux qui discutent , et de tendre ensuite , par une bonne logique , aux résultats à l'égard desquels on diffère.

Si donc , les discussions qui s'élèvent au sujet des questions abstraites sont cependant celles qui sont pour l'ordinaire les plus interminables , et les plus inutiles pour le progrès de la vérité , il ne faut en chercher la cause que dans le peu d'attention que l'on met à suivre la marche naturelle du raisonnement , dans l'ignorance où celui qui cherche à convaincre , se trouve lui-même à l'égard des opérations de son esprit , ou bien à l'égard des moyens propres à diriger l'esprit des autres , dans l'embarras qu'il éprouve à se rendre compte des méthodes qui l'ont conduit à la vérité , si toutefois il ne doit pas la vérité plutôt à une sorte de hasard qu'à l'effort de son raisonnement ; enfin , dans la mauvaise foi que nous portons trop souvent dans la dispute , dans la présomption qui nous empêche de vouloir recommencer nos propres opérations , dans l'amour-propre qui nous détourne d'écouter avec calme

et réflexion les objections qu'on nous adresse, et de suivre ceux qui veulent nous éclairer, dans tout le détail de leurs preuves.

Cette espèce d'argumentation, qu'on a appelée *réduction à l'absurde*, a, dans la réfutation des erreurs, l'avantage de ménager l'amour-propre et les préjugés de ceux qu'on combat, et peut ainsi offrir en quelques rencontres une certaine convenance. Car, en montrant ainsi l'absurdité des conséquences auxquelles on seroit conduit par l'opinion adoptée, l'erreur se trouve plutôt indiquée que mise au jour, et il reste sur le principe qui l'a causée, une sorte de vague dont la vanité peut tirer quelque consolation. D'ailleurs, en faisant ainsi parcourir à celui qu'on réfute, une chaîne de propositions nouvelles pour lui, on n'est point exposé à rencontrer sur sa route les idées fausses qui l'ont égaré ; il admet une à une les vérités qu'on lui présente, parce qu'il est à leur égard dans un état d'impartialité, et qu'il ne prévoit pas le résultat auquel elles doivent le conduire. Cependant, cette manière de rai-

sonner présente aussi aux yeux du philosophe , un inconvénient très-sensible ; c'est qu'elle ne porte point le remède à l'origine du mal. Peut-être on fera renoncer l'homme qu'on réfute , à l'opinion qu'il avoit admise ; mais on ne lui montrera point quelle étoit la faute précise dont son esprit s'étoit rendu coupable ; on ne lui enseignera pas à mieux opérer en d'autres circonstances , et l'erreur qu'on a ménagée pourra se reproduire encore sous d'autres formes. Peut-être même , en reconnoissant l'absurdité des conséquences auxquelles il est conduit , ne trouvera-t-il dans ce nouveau raisonnement qu'une force égale à celle du raisonnement sur lequel son opinion s'étoit fondée ; alors , il restera dans l'hésitation du septicisme ; quelquefois il aimera mieux admettre un paradoxe que de croire à sa propre erreur. Ainsi , lors même que nous jugeons à propos d'employer la forme de la réduction à l'absurde , ne la regardons que comme une préparation à une réfutation plus directe , que comme un moyen de disposer l'esprit de ceux auxquels nous nous adres-

sons , à reconnoître l'illusion dans laquelle ils sont tombés.

Les disputes de mots sont sans doute les plus funestes de toutes , en ce qu'elles ne peuvent être d'aucune utilité pour l'exercice de l'esprit , et la réformation de la vérité. Mais sous un autre rapport , elles ont cela d'heureux , qu'elles sont à moitié terminées , du moment où elles sont reconnues pour ce qu'elles sont , c'est-à-dire , pour un simple méentendu sur les paroles. Dès-lors , il ne reste plus qu'à savoir quels sont les mots sur l'acception desquels on ne s'entend pas.

Lorsque la dispute de mots roule sur les termes des idées *acquises* , cette seconde question peut être assez facilement résolue. Il n'est besoin alors que d'invoquer le témoignage des sens , de recourir aux faits dont ces idées sont la peinture ; mais lorsque les mots qui servent d'objet à ces disputes , représentent des idées *archétypes* , il faut quelquefois une assez longue recherche pour reconnoître les termes sur

lesquels on diffère. En effet , la diversité des acceptions qu'on attache aux termes des idées primitives et fondamentales , porte inévitablement une variété proportionnelle dans les acceptions des termes affectés aux idées plus ou moins éloignées , qui sont engendrées par les précédentes. Alors , pour découvrir la source véritable du mésentendu , on est forcé de remonter aux premiers élémens du langage.

Il est des gens qui , lors même que le mésentendu est reconnu et avoué pour la source unique de la discussion , ne veulent cependant pas renoncer encore au droit de disputer , qui tiennent à des définitions de mots autant qu'on peut tenir à des opinions sur les choses , et qui , non contents qu'on soit d'accord avec eux par la pensée , veulent encore qu'on s'exprime absolument à leur manière. « Leurs acceptions , disent-ils , sont les seules bonnes. » C'est-à-dire , qu'ils les croient les plus générales , et qu'ils cèdent au préjugé , qui fait regarder les conventions du langage comme des lois nécessaires , et les

idées représentées par un mot, comme essentiellement liées à ce mot.

Au lieu de perdre un tems précieux à reconnoître et à terminer les disputes de mots qui s'élèvent au milieu de nous, il seroit bien mieux, sans doute, de chercher à les prévenir toutes avant leur naissance, et puisque ces disputes sont la suite de la grande variété des acceptions que les mêmes mots reçoivent parmi les hommes, on atteindroit peut-être ce but desirable, si l'on parvenoit à refaire les conventions du langage, et à les fonder sur des bases universellement admises de tous ceux qui doivent parler une même langue. Mais on voit, par la seule nature de ce projet, combien il est difficile à exécuter; car, comment convoquer tous ceux qui devroient participer à cette convention? Comment, lors même qu'on les convoqueroit, les faire consentir à des définitions semblables? L'habitude, les préjugés, l'amour-propre, l'ignorance de la véritable génération des idées, n'apporteroient-ils pas de nombreux obstacles à l'unanimité qu'on voudroit obtenir? Le

travail des définitions ne peut guère être exécuté que par les philosophes ; et ne voyons-nous pas tous les jours combien peu les philosophes eux-mêmes réussissent à s'accorder dans l'explication des termes les plus simples ? Que si on n'admet pas , en effet , à cette convention , tous ceux pour lesquels elle doit être faite , comment oser compter sur leur fidélité à l'observer ? Les italiens ont leur académie de *la Crusca* , spécialement chargée de veiller au dépôt de la langue ; cette fonction entroit aussi dans les attributions de notre Académie des Belles lettres. Mais que peut faire une académie ? fixer l'usage et non le changer ; conserver la langue et non la réformer. Elle reçoit la loi des écrivains existans , et ne fait que la transmettre aux écrivains futurs. Elle nous apprend combien d'acceptions diverses il est permis d'attacher à un même mot ; elle n'empêche point que , dans le discours , ces acceptions soient prises les unes pour les autres. Elle prévient les solécismes , et non les équivoques ; elle donne des règles aux littérateurs et non aux philosophes. D'ailleurs , son au-

torité est-elle toujours reconnue ? chacun ne se croit-il pas en droit d'appeler de ses décisions ? ou plutôt ses décisions ne sont-elles pas de simples conseils que le plus grand nombre n'entend pas , et que les autres souvent ne veulent pas entendre ? Sans doute , les académies ont été utiles à la langue , ne fût-ce qu'en appelant l'attention sur elle ; mais leur surveillance n'étoit qu'un bien foible rempart contre les effets si funestes tout ensemble et si cachés, de l'indétermination du langage.

Parmi les heureux fruits qu'on pourroit retirer de l'établissement d'une école Normale , destinée à réunir dans une même préparation tous ceux qui doivent un jour concourir à l'éducation publique , il faut sans doute compter celui de donner plus d'unité et de fixité au langage. D'abord , on auroit cet important avantage , que la langue seroit faite par les savans , et non par les littérateurs ; c'est-à-dire , par ceux qui ont véritablement le droit de la former, parce qu'ils sont en état de le mieux faire ; ceux-là seuls peuvent bien déterminer le sens des mots , qui ont long-temps médité

les idées qu'ils représentent , et observé les lois de leur génération. Ensuite des définitions uniformes, adoptées par les hommes les plus instruits, se répandroient dans le monde philosophique , et de-là se communiqueroient au reste de la société. Mais cette unité d'enseignement auroit peut-être aussi quelques inconvéniens assez fâcheux pour le progrès des connoissances humaines: il seroit à craindre que, pendant qu'on adopteroit le même langage , on n'adoptât aussi trop exclusivement les mêmes idées , et qu'il ne s'ouvrit plus une carrière assez libre à l'émulation du génie. Autant il est utile que les savans s'entendent , autant il est dangereux qu'ils se livrent à une imitation servile.

Au milieu de cette triste et générale incertitude du langage, il reste cependant une ressource au philosophe. S'il ne peut détruire cette incertitude dans son principe , il peut empêcher du moins qu'elle n'étende son influence sur les effets que ses écrits doivent produire. Toutes les fois qu'il emploiera un terme dont l'acception ne sera pas universellement déterminée, il

aura soin de le définir avec exactitude par d'autres expressions mieux convenues, et il s'appliquera ensuite à demeurer constamment fidèle aux acceptions qu'il aura fixées. En prévenant, ainsi, qu'on doit toujours l'entendre dans le sens qu'il s'est formé, il réussira à s'isoler en quelque sorte des abus qui règnent dans le sein de la société. Ces efforts individuels pourront même, à la longue, avoir un effet plus général : en offrant le modèle d'un langage bien fait, les Philosophes rendront plus sensibles les inconvéniens de celui qui existe; ils montreront comment on devrait s'y prendre pour le corriger; et s'ils en usent d'ailleurs pour exposer des vérités utiles au bonheur de la société, pour rendre la science populaire parmi les hommes, si leurs livres deviennent une sorte de manuel pour les hommes éclairés, s'ils obtiennent le précieux avantage d'être consacrés à l'éducation, l'autorité de leurs exemples sera bien plus efficace pour la réforme de la langue, que toute l'influence des préceptes et des maximes que chacun répète sans les pratiquer, et que leur an-

cienneté même a rendu triviales, sans les rendre plus utiles (1).

Au reste, il est ici un autre écart dont il faut bien aussi se garantir, c'est de croire que l'attention à définir les mots qu'on emploie, autorise un écrivain à en faire tel emploi qu'il juge convenable, et qu'on peut commencer par des déterminations arbitraires, pourvu qu'on s'applique par la suite à y demeurer fidèle. Cet abus est assez commun parmi les philosophes. Sous prétexte que la langue reçue est mauvaise, chacun pense qu'il est en droit de la refaire à son gré. Cette licence seroit permise, tout au plus, si nous n'écrivions que pour nous-mêmes; mais puisque nous écrivons sur-tout dans l'intention d'être lus, c'est un devoir de chercher à nous rapprocher

(1) Le précepte de définir ses termes avant d'en faire usage, est aussi ancien que la philosophie. Aristote y insiste souvent. Bacon, Descartes, Leibnitz, Locke l'ont reproduit avec une nouvelle force. Mais que seroit de tant recommander ces définitions, lorsqu'on ne donnoit pas des règles sûres pour les bien faire, ou lorsque ces règles n'étoient pas appuyées du secours des exemples?

autant qu'il est possible des acceptions les plus générales. En vain aurons-nous eu soin de définir rigoureusement les acceptions nouvelles que nous avons voulu attacher aux mots existans, l'habitude pourra souvent encore, dans le cours de la lecture, ramener les esprits des autres aux acceptions anciennes, et les exposer à nous mal entendre, si toutefois elle n'agit pas même sur nous, et ne vient pas ainsi vicier nos propres raisonnemens. Du moins est-il certain que l'effort qu'il faudra faire pour saisir notre langage, et retenir toutes les conventions qui le fondent, nuira singulièrement à l'attention qu'on pourroit donner au fond des choses. Les uns renonceront à une étude rendue trop difficile; les autres concevront mal des vérités devenues trop obscures; et pour avoir voulu mieux parler, nous ne serons parvenus qu'à être inintelligibles. Enfin si chaque auteur, en son particulier, s'attribuoit ainsi la prérogative d'introduire des acceptions étrangères à celles qui sont adoptées, quelles limites seroient marquées à l'anarchie et au désordre des ca-

prices individuels? le nombre, déjà si grand, des interprétations différentes attachées aux mêmes mots, iroit en augmentant chaque jour; la mémoire ne pourroit les retenir, ni l'attention les démêler; la confusion à laquelle on vouloit remédier seroit accru, et au milieu de tant d'idiômes, la société n'auroit plus de langage.

Il n'y a que trois hypothèses dans lesquelles un mot puisse être détourné sans inconvénient, et même avec avantage, de son acception reçue; la première est le cas où ces acceptions seroient tellement multipliées et confuses, qu'on ne pût trouver dans l'usage aucune règle fixe et précise pour se conduire, et qu'il devint plus simple de refaire tout à neuf, que de vouloir profiter des débris de ce qui existe; la seconde est celle où les mots seroient évidemment employés contre le caractère marqué de leur analogie; la troisième est celle où l'acception de ce mot se trouveroit fondée sur une classification vicieuse, sur une classification dont la réforme seroit exigée pour le progrès et l'enseignement de la science. Alors, en conservant

les noms des genres et des espèces , il faudroit bien changer leur valeur , puisqu'il faudroit changer les attributions de ces espèces et de ces genres.

Pendant que la vraie philosophie gémit de l'incertitude du langage , il y a quelques individus qui doivent lui en rendre grâces. Il est assez commun en effet d'entendre dire à un auteur, dont les idées sont combattues, *qu'il n'a pas été compris* de ceux qui l'attaquent; et certes il est difficile de trouver une réponse à la fois plus commode pour le système qu'on défend , et plus propre à mettre à couvert la vanité de ses apologistes. D'abord, il est tout-à-fait superflu de discuter avec des personnes qui ne vous entendent pas; on se dispensera donc de leur présenter des argumens , et on les renverra de nouveau à l'ouvrage même , pour essayer de le mieux comprendre s'ils le peuvent. Ce nuage de paroles obscures deviendra comme un rempart qu'on opposera à toutes les objections, quelque précises qu'elles puissent être; car il suffit alors de récuser tout ce qu'elles supposent; on avoue que les objections

sont très-justes , mais en ajoutant qu'elles n'ont aucun rapport à la question qu'on a voulu établir ; le système devient ainsi comme le Protée de la fable , qui prend mille formes différentes à mesure qu'on veut le saisir. De plus , avec ce silence si prudent , on affecte une sorte de supériorité , on retire même quelque avantage du nombre de ses adversaires ; car , on ne manque pas de laisser supposer que si l'on n'a pas été entendu , c'est qu'on habitoit une sphère trop élevée pour les esprits vulgaires. Les disciples et les sectateurs du système applaudiront avec transport à une supposition qui les élève et les honore ; ils se croiront d'autant plus grands qu'ils se verront plus éloignés du reste des hommes. La faveur à laquelle ils ont été initiés , leur paroîtra plus précieuse à proportion qu'elle sera plus rare ; ils s'attacheront à ces idées par les efforts mêmes qu'elles leur ont coutés. La foule sera souvent séduite par cette apparence mystérieuse ; elle croira ces hommes , comme des inspirés , sur leur seule parole ; leur obscurité ne sera à ses

yeux qu'une preuve de l'élévation de leur doctrine et de la grandeur de leur génie ; et moins elle aura compris , plus elle sera disposée à l'admiration et au respect.

Gardons-nous cependant d'autoriser l'usage de ces frivoles excuses , et ne laissons pas les sophistes jouir en paix d'un triomphe usurpé. Sans doute, la confusion du langage est grande ; cependant les mots ne sont pas tellement incertains , les efforts de la philosophie ne sont pas tellement impuissans , que dans les langues existantes , on ne puisse encore s'énoncer avec clarté , qu'on ne puisse s'élever à la pensée de ceux qui parlent. On ne les entend pas , disent-ils ! — Mais à qui la faute ? S'ils ont prétendu prendre les mots dans leurs acceptions les plus générales , comment la généralité des hommes ne peut-elle pénétrer le secret de leurs idées ? S'ils ont voulu adopter des acceptions nouvelles , pourquoi ne les ont-ils pas expliquées par des termes connus et déterminés ? Quelle est donc cette philosophie si sublime qui commence par négliger le précepte le plus ancien , le plus important de toute philoso-

phie, celui de n'employer aucune expression, avant d'avoir bien expliqué l'interprétation qu'on lui attache? — On ne les entend pas? — Mais que ne cherchent-ils donc en effet à se faire entendre? et s'ils ne peuvent y réussir, n'est-ce pas une preuve visible qu'ils ne savent pas se comprendre eux-mêmes, et que leurs idées ne sont obscures dans leur langage, que parce qu'elles sont vagues et indéterminées dans leur esprit? Pour atteindre à ces idées si relevées, n'ont-ils pas du travailler d'abord sur des idées simples et sensibles, et suivre par ordre leur développement successif? Pourquoi donc ne peuvent-ils nous indiquer les notions primitives dont ils étoient partis? et s'ils ne peuvent pas nous reconduire sur la route qu'ils ont suivie, n'est-il pas évident qu'ils l'ignorent eux-mêmes, qu'ils n'ont pas noté la suite de leurs propres opérations, c'est-à-dire qu'ils ont raisonné sans méthode, et par conséquent sans vraie logique? Le pilote qui ne peut me tracer la direction qu'il faut suivre pour arriver sur un rivage étranger, me prouve qu'il a erré en aveugle, et les succès mêmes ne sauroient

m'inspirer la confiance de me livrer à sa conduite.

Ce n'est pas que la pensée du philosophe ne puisse quelquefois se trouver en effet au-dessus de la portée du vulgaire, de ce vulgaire même qui lit et qui raisonne. Mais quelles sont les circonstances dans lesquelles cette obscurité est inévitable ? C'est lorsque les idées qu'il traite supposent un certain ensemble de faits qui ne sont point connus de tous, ou encore lorsqu'il raisonne sur des combinaisons très-élevées, ou des abstractions trop profondes, qui ne sont point accessibles à ceux qui n'ont pas exécuté les opérations intermédiaires, ou enfin lorsqu'il exprime des maximes dont les préjugés établis semblent voiler la lumière. Mais aucune de ces circonstances ne peut s'appliquer du moins aux vrais principes de la Métaphysique. Le but de cette science n'étant que d'observer la génération de nos idées, elle doit commencer, si elle est bien faite, par les notions les plus familières à tous les hommes, elle doit s'appuyer sur des maximes que les préjugés n'ont point obscurcies, afin d'attaquer avec

avantage ces préjugés eux-mêmes ; elle doit refaire les abstractions et les combinaisons , et par conséquent n'omettre aucun des intermédiaires dont elles ont besoin. Son étude ne doit être pour tous les hommes qu'un exercice continu de la réminiscence. Il est possible qu'une attention foible et peu exercée ne puisse la suivre dans ses dernières opérations ; mais les premiers élémens ne peuvent jamais être un mystère. Elle doit être comme notre langue maternelle ; que nous n'apprenons que par degrés , mais non point comme ces chiffres dont la clé est inconnue , et qui s'expliquent tout d'un coup dès qu'on la possède.

Ceci me ramène à une observation que je voulois faire ; c'est que les disputes de mots ne doivent pas être aussi fréquentes , ni à l'occasion des différentes expressions , ni à l'occasion des diverses idées. A proportion qu'une idée est de sa nature plus facile à déterminer , et que le rôle qu'elle joue dans les communications sociales est plus important , il devient plus probable qu'on s'entendra pour la fixer sous un

certain terme. De même, à proportion qu'un terme a plus qu'une étroite analogie avec l'idée qu'il représente, il doit mieux rappeler à ceux qui s'en servent les conventions générales qui lui ont servi de fondement.

Au surplus, lors même qu'on seroit parvenu à réformer le langage général de la société, en rétablissant d'une manière claire et précise les conventions sur lesquelles il repose, il ne faudroit pas se persuader que toutes les disputes de mots fussent prévenues par cette seule précaution, et qu'on fût dispensé, en parlant, d'une exacte vigilance sur soi-même, et d'un juste degré d'attention, en écoutant les autres. Les imperfections de notre langage viennent sur-tout des fautes et de la légèreté de notre esprit. Deux philosophes, qui n'auroient jamais établi une seule convention entre eux, pourroient s'entendre facilement, si l'un et l'autre s'étoient bien appliqués à remarquer la génération de leurs idées. Deux hommes superficiels ne se rencontreroient pas mieux dans leur idées que dans leurs observations, ils abuseroient

du meilleur langage, parce qu'ils ne sauroient pas demeurer fidèles aux conventions qu'ils auroient fixées. Le bon usage des termes, comme tout ce qui dépend des opérations de l'esprit, consiste sur-tout dans l'art de bien diriger son attention. L'homme qui sait analyser sa pensée trouve toujours le moyen de se faire entendre aux autres.

Les diverses règles que nous venons d'établir, soit pour dissiper les obstacles qui s'opposent à la communication de la vérité, soit pour prévenir les équivoques qui surviendroient dans son enseignement, composent en quelque sorte la première partie de ce grand travail, qui a pour objet de démontrer la science; c'est une sorte de préparation qui dispose les esprits à la recevoir. La seconde partie, dont l'effet est plus direct, consiste sur-tout à exposer la vérité dans l'ordre le plus convenable, et à disposer la science sous le point de vue le plus propre à frapper un esprit bien disposé.

Il y a plusieurs conditions à observer

dans l'art important et difficile de démontrer la vérité. La première et la plus essentielle de toutes, consiste à la présenter sous la forme qui la rend plus facile à être saisie ; or, cette condition s'obtiendra par l'observation de ces deux maximes ; l'une, de ne présenter d'abord que les idées les plus simples, que les propositions les plus claires ; l'autre, de faire bien sentir l'enchaînement et la dépendance de toutes les vérités liées entre elles, ensorte que, de chaque point de sa route, l'esprit puisse en quelque sorte envisager à-la-fois le lieu duquel il est parti, et le terme auquel il tend.

La seconde condition consiste à choisir les démonstrations les plus abrégées, pourvu qu'elles ne nuisent point à la clarté, afin d'éviter ainsi à-la-fois la perte du temps et d'inutiles fatigues.

La troisième condition a pour objet d'apprendre à ceux qu'on instruit, non-seulement la science dans son état actuel, mais encore le précieux secret de reculer ses limites, de ne pas se borner à communiquer les découvertes faites par d'autres, mais de montrer comment on peut

en faire de nouvelles. La science ne veut pas seulement des disciples qui lui rendent hommage ; elle a besoin aussi d'amis qui se dévouent à ses intérêts. D'ailleurs , on ne sait jamais très-bien que ce qu'on est en état de retrouver soi-même, si on venoit à l'oublier.

Enfin , la quatrième condition consiste à entretenir à-la-fois, dans ceux qui étudient une science, l'intérêt de l'étude par la curiosité, et le courage par l'espérance. Le plus sûr de tous les moyens pour obtenir la vérité, c'est de sentir son utilité ; on ne s'enflamme pour un objet que lorsqu'on en a déjà quelque connoissance.

On conçoit que ces diverses conditions ne s'appliquent pas toujours absolument de la même manière, et que la pratique doit en être modifiée suivant la disposition des esprits auxquels on s'adresse, et suivant la fin qu'ils se proposent dans l'étude de la science. Ce qui est clair et simple pour l'un, ne l'est souvent pas assez pour l'autre. Lorsqu'on ne veut connoître que les élémens d'une science, et qu'on ne se propose point d'en suivre tous les dé-

veloppemens, on a moins d'intérêt à ambitionner l'esprit des découvertes. La route la plus abrégée pour chacun, toutes choses égales d'ailleurs, est celle qui se trouve plus en rapport avec ses habitudes.

Des deux méthodes de démonstrations que nous avons distinguées dans le chapitre précédent, la synthèse est celle qui remplit mieux, à l'ordinaire du moins, les deux premières conditions.

D'abord, la synthèse présente plus de simplicité : car, elle commence toujours par les idées élémentaires, et les propositions dont elle part sont toujours évidentes par elles-mêmes ; l'analyse, au contraire, commence par la comparaison des idées complexes, et par des vérités hypothétiques. Le raisonnement synthétique nous fait mieux entrevoir la liaison des vérités ; il présente un ensemble plus systématique : car, il nous fait un devoir de conserver sans cesse le souvenir des opérations précédentes, et nous transmettant une à une toutes les données de nos méditations, il marque en quelque sorte, pour nous, tous les points de notre route. Mais le raison-

nement analytique nous engage, pendant un certain intervalle de temps, dans une suite de transformations et d'opérations toutes mécaniques, qui n'exigent de nous aucun souvenir du passé, pendant lesquelles nous n'apercevons aucun progrès de notre propre réflexion, et dont nous n'apercevons en quelque sorte l'issue qu'à l'instant où le hasard nous la découvre.

Il semble paradoxal, au premier instant, de dire que la méthode la plus lente dans la recherche de la vérité, soit la plus abrégée dans sa démonstration; cependant cette maxime s'explique en l'approfondissant. En effet, la lenteur de la synthèse, dans les découvertes, vient de l'ignorance où l'esprit est encore des résultats qu'il doit obtenir, des moyens qui peuvent l'y conduire, et par conséquent de l'incertitude où il se trouve pour le choix des idées premières et des opérations auxquelles il doit les soumettre. Mais cet embarras se dissipe lorsque la science est déjà connue, et qu'il ne s'agit plus que de la démontrer. Les principes de la syn-

thèse sont déterminés alors par les résultats de l'analyse qui a inventé. Le maître qui démontre synthétiquement, ne marche point à l'aveugle, parce qu'il suit une route qui lui est déjà familière. La synthèse alors a cet avantage de plus, qu'elle évite un grand nombre de questions particulières, en les traitant d'avance par une méthode générale, et que prenant les idées une à une et dans leur plus grand état de simplicité, elle ne s'expose point, comme l'analyse, à repasser souvent sur les mêmes opérations.

Cependant, lorsque les esprits, auxquels on s'adresse, ont déjà un certain degré d'exercice dans les travaux de l'étude, et lorsqu'on en est venu à traiter les parties les plus relevées des sciences, ces deux avantages de la synthèse deviennent bien moins sensibles: car alors, des vérités complexes peuvent être très-facilement saisies, et les méthodes de transformation peuvent devenir si familières, qu'elles s'exécutent avec la plus grande rapidité. Souvent on résoudra par trois ou quatre équations, un problème qui exigeroit plu-

sièurs pages pour être démontré à la manière de la synthèse.

Mais la démonstration analytique satisfait éminemment, dans tous les cas, les dernières conditions ; celle de soutenir davantage l'activité de ceux qui étudient ; celle de leur mieux enseigner le secret des découvertes. Cette vérité est la conséquence naturelle de celles que nous avons précédemment établies sur la nature et les effets de cette méthode. L'esprit, engagé dans un raisonnement analytique, ne peut plus s'arrêter qu'il n'en ait trouvé le terme ; il a senti le besoin de la vérité avant de se mettre à sa poursuite. C'est à l'analyse que les grandes découvertes ont été dues, et c'est en méditant les exemples donnés par les inventeurs, qu'on peut devenir capable de les imiter.

Le titre de *Méthode de doctrine*, que les anciens philosophes avoient coutume de donner à la synthèse, ne lui est donc point toujours également applicable. Elle peut être nécessaire pour instruire ceux qui commencent ; elle est ordinairement la meilleure pour exposer les généralités

d'une science ; mais elle doit être abandonnée dès qu'on s'avance dans la démonstration de ses théorèmes les plus complexes (1).

(1) Le célèbre auteur des *Éléments* de philosophie, qu'on doit mettre au nombre de nos plus exacts métaphysiciens, quoiqu'il n'eût point fait de la métaphysique l'objet particulier de ses recherches, parce qu'il avoit contracté l'habitude de ne raisonner que sur des idées bien déterminées, cet auteur indique deux espèces de travaux, qui seroient très-utiles pour répandre plus de lumières sur l'enseignement des sciences, et pour imprimer aux esprits qui les étudient cet heureux mouvement qui porte aux découvertes. L'un consisteroit à former un tableau abrégé, et comme un arbre généalogique, des principales vérités qui composeroient la démonstration d'une science, en les distribuant suivant l'ordre de leur liaison, et ne laissant entre elles qu'un espace assez aisé à franchir. L'esprit, en parcourant ce tableau, s'exerceroit à voir d'un coup-d'œil l'enchaînement de tout, et à concevoir toute la fécondité de chaque principe. L'autre moyen consisteroit à faire dans chaque science une histoire, qui retraceroit non seulement la suite des découvertes, mais encore la manière dont elles auroient été obtenues, une histoire à peu-près semblable à celle que Montucla nous a donnée des sciences mathématiques.

CHAPITRE HUITIÈME.

De l'association des raisonnemens abstraits aux vérités de l'expérience. — De l'usage et de l'abus de la Métaphysique.

ON a coutume d'opposer la métaphysique à l'expérience. On les regarde comme deux manières de procéder entièrement étrangères l'une à l'autre dans leurs principes, et ordinairement contradictoires dans leurs résultats. Toutes nos déductions sont fondées sur l'évidence, disent les partisans de la métaphysique; quel besoin aurions-nous du secours de l'observation? La métaphysique, disent les autres, n'habite que dans un monde idéal; quelle lumière pourroit-elle nous fournir sur les vérités de la nature, les seules qui nous intéressent? Les premiers semblent appuyés de toute l'autorité de la logique; les objections des seconds ont été souvent justifiées par l'événement.

Tant qu'on voudra poser la question de

cette manière , et regarder l'expérience et la métaphysique comme deux choses qui s'excluent , on ne parviendra guère à s'entendre. Mais si , revenant à de plus justes idées , on les considère comme deux forces différentes dans leurs principes , mis associées dans leurs effets , si , cherchant à les observer dans leurs rapports réciproques , on demande au contraire quels secours elles peuvent se prêter , on reconnoitra que toutes deux ont une utilité réelle , et que loin de s'exclure , elles ne font que se suppléer et qu'elles sont nécessaires l'une à l'autre.

Nos idées ne sont pour nous de quelque prix et de quelque valeur , qu'autant qu'elles nous représentent les faits existans et possibles ; donc nos raisonnemens sur nos idées , ne peuvent avoir pour nous une utilité réelle , qu'autant qu'ils répandent sur ces faits une nouvelle lumière. Ce principe et cette conséquence sont également évidens , et il en résulte que c'est dans le mode de l'association des questions abstraites aux connoissances positives , qu'il faut chercher le secret de l'im-

portance des premières , et de l'usage philosophique qu'on peut en faire. Mais quel est précisément le point de contact entre deux ordres de connoissances qui diffèrent si fort de leur nature ? quelle est la subordination qu'il faut établir entre les opérations qui servent à établir l'un et l'autre ? Sur-tout, comment des méditations qui roulent simplement sur nos idées, peuvent-elles modifier les résultats de l'observation, souvent les prévenir, les suppléer ou se rencontrer avec eux ? Voilà ce qu'on n'a jamais bien examiné, ce qu'il importe cependant d'examiner avec soin, si on veut découvrir toute l'étendue de la puissance accordée au raisonnement, et connoître l'art difficile d'employer avec fruit les forces de notre esprit, sans en abuser jamais.

Voici, ce me semble, les limites précises qui servent à marquer le point de contact entre les deux espèces de connoissances.

Les vérités de l'expérience se convertissent en questions abstraites à l'instant où, cessant d'admettre ou de supposer de nouveaux faits élémentaires, on se borne à faire subir dans l'esprit de nou-

velles transformations aux idées des faits observés.

Les vérités abstraites se convertissent en questions de fait à l'instant où cessant de comparer des idées entr'elles , on vient à remarquer ou à supposer que le modèle des idées qu'on avoit comparées *existe* vraiment dans l'ordre des réalités , ou du moins à affirmer que son existence est possible ou probable.

En méditant ce principe , nous découvrirons plusieurs manières suivant lesquelles les raisonnemens abstraits peuvent s'associer aux vérités de l'expérience , soit qu'ils surviennent après elles , et ne servent qu'à les transformer pour notre esprit , soit qu'ils s'interposent entre elles , et servent ainsi à éclairer leur mutuelle liaison.

D'abord , si on veut appliquer les raisonnemens abstraits à des faits déjà obtenus par l'observation , on pourra en faire deux usages différens.

Le premier consistera à établir entre ces faits des classifications méthodiques et régulières. En effet , soit que la nature nous présente elle-même ces faits dans le déve-

loppement ordinaire de ses phénomènes, soit que pour les obtenir nous soyons contraints de recourir aux interrogations de l'expérience, ils ne se présentent à nous que dans une sorte de désordre et de confusion ; car il n'y a pas de raison pour que les faits les plus analogues soient placés à côté l'un de l'autre. Lors donc que ces données ont été acquises de la sorte, il faut que l'esprit s'en empare, et cherche à les assujettir à une distribution meilleure. Or, quel est le moyen de les ordonner en un système bien régulier ? C'est de comparer entre elles les idées qu'il en a conservées, de remarquer ce qu'elles ont de commun, et en quoi elles diffèrent. Il répète ces comparaisons jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes les notions acquises, et qu'il ait fixé leurs diverses analogies. Les résultats qu'elles présentent servent de fondement aux démarcations de famille, d'espèce, de genre, de classe, et l'identité des caractères communs aux objets renfermés sous un même titre, sert de lien entre les idées qu'on en conserve.

On voit que ce premier usage n'a pas

pour objet d'acquérir des vérités nouvelles, mais seulement de disposer les vérités obtenues d'une manière plus favorable pour l'attention et pour la mémoire. C'est ainsi que le marchand fait le soir l'inventaire de sa caisse, et met en ordre ses écritures pour se rendre compte des opérations qu'il a faites dans la journée.

Le second usage a des effets plus étendus encore que le premier. Il consiste à déduire des opérations qu'on exécute sur les idées des faits observés, certains principes généraux, et la connoissance de certains rapports entre ces faits.

Il faut bien distinguer les principes généraux dont je parle en ce moment, des principes abstraits. Les principes abstraits se bornent à affirmer l'identité de deux idées renfermées sous des signes différens. Les principes généraux dont je parle ici ne sont que des faits primitifs qui se retrouvent dans un grand nombre de cas particuliers. Les principes abstraits sont les instrumens des questions abstraites. Les principes généraux que j'indique sont les résultats de l'expérience décomposée par le secours des

raisonnemens abstraits, et les vérités les plus simples qu'ils nous découvrent dans les connoissances acquises.

J'ai montré dans le chapitre 4^e de la seconde section de la première partie de cet ouvrage, comment en décomposant les idées des faits observés, nous appercevons entre eux des rapports que nous n'avions point remarqué à l'époque de nos observations. Ces rapports nous font mieux connoître les faits auxquels on les rattache; car c'est par leur comparaison mutuelle que les faits se présentent à nous sous leur véritable point de vue; et nous n'en jugeons avec exactitude que lorsque nous savons ce qu'ils sont les uns aux autres. Ainsi, c'est en comparant les institutions politiques, que nous apprenons à apprécier leur convenance; parce que nous découvrons quelles sont, dans leur nombre, les plus utiles et les plus durables.

Cet ensemble de principes généraux et de rapports découverts par la méditation, est ce qu'on appelle proprement la *métaphysique* de chaque science (1). Ces rap-

(1) D'Alembert, *Élémens de Philosophie*, t. 2, p. 255.

ports sont une source féconde de vérités applicables ; ces principes sont en quelque sorte des sommaires qui nous retracent d'une manière abrégée les résultats de l'expérience.

En second lieu, si l'on veut interposer les questions abstraites entre diverses vérités de fait, on trouvera encore deux usages différens qu'il est possible d'en faire.

On a observé d'un côté certains faits simples, c'est-à-dire, dans lesquels l'action d'une cause unique se manifeste par un effet uniforme, et de l'autre certains faits complexes, dans lesquels l'action de diverses causes se trouve combinée, ou modifiée par certaines causes accessoires. L'esprit soumet à une série de décompositions et de compositions les idées de ces deux ordres de faits observés, jusqu'à ce qu'il ait découvert leurs mutuels rapports. Si ces faits, ainsi comparés, s'expliquent par l'identité ; c'est-à-dire, si l'on reconnoît qu'il ne se trouve dans les faits complexes, que les résultats qui devoient avoir lieu par l'association des faits simples qui étoient connus d'une autre part, on concluera que les premiers

sont exclusivement la conséquence de ceux-ci, et qu'aucune cause inconnue et nouvelle ne vient y mêler son influence. C'est ainsi que nous appliquons, par exemple, le raisonnement à la Mécanique, à l'Optique, et à la Physique générale. Étant donnée la loi de l'uniformité du mouvement primitif, et de sa communication par le choc, nous obtenons toutes les variétés qui résultent de sa composition et de sa décomposition; étant donné le principe de l'équilibre, nous résolvons tous les problèmes que présentent les diverses espèces de leviers; et remarquant ensuite que les résultats, ainsi obtenus par le calcul, se trouvent toujours d'accord avec ceux de l'expérience, nous sommes autorisés à croire que toutes les lois de la Mécanique se rapportent en effet à cette loi primitive et fondamentale dont nous avons su les déduire. On a observé que la lumière se propageoit en ligne droite, et que ses rayons en frappant une surface polie, se réfléchissoient par un angle égal à celui de leur incidence. Avec ces deux faits généraux, on a expliqué tous les phénomènes de l'Optique;

on en a conclu que la nature n'avoit admis aussi que ces deux lois premières pour la production de ces effets. Newton a découvert dans les mouvemens des corps célestes le principe de la gravitation en raison inverse du quarré des distances ; de l'autre il a retrouvé les conditions de l'ellipse dans les orbites qu'ils décrivoient ; à l'aide des lois de Képler et de ses propres méditations, il a apperçu que cette force de gravitation , combinée avec une première impulsion déterminée, suffisoit pour donner naissance à de semblables mouvemens ; et le système du monde est sorti presque complet du sein de ces heureuses comparaisons.

Tel est le premier usage qu'on peut faire des questions abstraites , en les interposant entre diverses vérités de l'expérience. Cette interposition produit alors des effets d'autant plus précieux , qu'elle réussit à fonder sur des principes plus simples , des conséquences plus complexes. J'observerai qu'à cet égard, elle n'est pas toujours également heureuse, soit parce qu'il ne dépend pas toujours de nous d'obtenir les faits pri-

mitifs dans un assez grand état de simplicité , soit parce qu'il vient se joindre quelquefois aux effets complexes , certaines circonstances étrangères dont la loi nous échappe. C'est ainsi que les lois de l'hydraulique et de l'hydrostatique sont encore pour nous assez compliquées , parce que ne pouvant observer l'état et les propriétés des molécules primitives du fluide , nous ne pouvons saisir la loi simple et première qui sert de règle à leurs divers mouvemens. C'est ainsi que le calcul ne présente point encore de règle fixe pour les divers modes de gravitation des corps placés à la surface de la terre , parce qu'on ne connolt pas exactement toutes les circonstances qui influent sur la tendance qu'ils éprouvent.

Voici maintenant le second usage qu'on peut faire des questions abstraites , en les interposant entre des vérités de fait.

On suppose certains faits primitifs dont les idées sont déterminées ; on combine ensuite leurs idées selon certaines lois. En méditant la notion de ces faits , l'esprit découvrira les propriétés de ces combinaisons , et les résultats des hypothèses qu'il

avoit admises. Il en concluera que, si ces faits primitifs étoient réunis précisément selon le mode qu'il avoit marqué, il seroit autorisé à affirmer d'avance les propriétés représentées par ces déductions. Si donc les conditions supposées viennent à se réaliser, en effet, sous nos yeux, et qu'aucune condition étrangère ne modifie leur combinaison, nous jugerons, sans avoir besoin de les observer, les effets qui devront en résulter. Ainsi, nous supposons, par exemple, un certain produit de l'étendue, qu'on appelle *un triangle*; nous méditons l'idée de ce triangle, d'après la loi de sa formation; nous remarquons qu'étant connues, trois de ces cinq choses, deux angles et trois côtés, on pourroit presque toujours déterminer leurs rapports avec les deux inconnues: si donc, placés au pied d'une montagne ou sur le bord d'une rivière, nous établissons un triangle, et mesurons dans ce triangle certains angles et certains côtés, appliquant les notions que nos méditations nous avoient fournies, nous pourrions évaluer leurs rapports aux côtés et aux angles qui nous échappent. Tel est

l'usage que nous faisons de toutes les vérités de la géométrie élémentaire. Tels sont les procédés que nous suivons dans la solution des problèmes. Telles sont, enfin, un grand nombre d'applications de la géométrie et de l'algèbre, à la mécanique et à l'astronomie; car, lorsqu'on a reconnu, de la manière que nous l'expliquions à la page 268, qu'un certain ordre de phénomènes est uniquement régi par la combinaison de certaines lois simples que nous avons pu observer, il nous suffit de remarquer certaines circonstances, pour prévoir tous les résultats qu'elles doivent produire; ainsi, d'après la connoissance de la disposition actuelle des phénomènes célestes, de la distance et du mouvement propre à chaque corps, nous annoncerons d'avance l'époque et le mode des diverses révolutions qu'elles doivent subir; ainsi, d'après l'évaluation d'une certaine force, l'examen des proportions de certains leviers auxquels elle sera appliquée, nous déterminerons avec précision les effets qui résulteront d'une certaine machine, et l'usage auquel elle pourra être employée.

Si quelquefois les mathématiciens et les géomètres semblent faire précéder entièrement les vérités de fait par les questions abstraites, s'ils semblent commencer par raisonner, avant d'avoir observé, il faut bien le remarquer, leurs raisonnemens alors ne sont que des formules préparées à l'avance pour en faire usage au besoin. Ils ne peuvent passer à aucune application sans supposer, sans reconnoître un premier fait conforme aux idées sur lesquelles ils ont établi leurs calculs; ils n'arriveroient jamais à démontrer un fait quelconque, s'ils n'admettoient avant tout une première vérité d'observation, c'est-à-dire, si, l'instrument à la main, ils ne commencent par remarquer un mouvement, par mesurer une dimension, ou si, se fixant sur une quantité réelle et particulière, ils n'énuméroient sa valeur, ou ne prenoient du moins connoissance de ses rapports. Ainsi, quoique selon l'ordre du temps, leurs déductions soient antérieures à l'observation, selon l'ordre du raisonnement, les vérités de fait se trouvent toujours antérieures aux calculs, et les données dont

ils partent, si elles ne sont des observations existantes, sont au moins des hypothèses.

Les réflexions que nous venons de faire serviront à nous former une idée exacte et précise de ce qu'on a appelé *nécessité* et *contingence*.

Tout ce que nous déduisons, par un raisonnement exact, de la méditation d'une idée, est dit *nécessaire* à cette idée, c'est-à-dire que cette idée entraîne inévitablement ce résultat avec elle, puisque ce résultat n'est autre chose qu'elle-même soumise à une transformation quelconque.

Étant admis un fait dont nous avons connu l'idée, tout ce que nous aurons découvert dans cette idée, par la méditation, sera appelé *nécessaire* à ce fait, c'est-à-dire, que ce fait ne sauroit exister sans ce résultat qui n'est autre chose que le fait lui-même envisagé sous un jour différent.

Un fait sera donc *nécessaire*, lorsqu'il ne sera que la transformation d'un fait déjà reconnu et établi, et la nécessité du pre-

mier sera toujours conséquente à la supposition du second.

Une vérité de fait, *contingente*, sera celle qui viendra s'offrir à nous sans être *nécessaire*, c'est-à-dire, sans se trouver déjà renfermée dans une vérité de fait que nous possédons.

Il résulte de-là que la *nécessité* et la *contingence* n'existent réellement que pour notre esprit, et ne sont que des modifications différentes de notre manière de concevoir. Nous n'avons aucune idée d'une *nécessité* et d'une *contingence* qui seroient placées dans la nature même des êtres, parce que nous n'avons aucune lumière sur le principe intime de leur existence.

Il résulte encore de-là qu'il n'y a *pour nous* aucune *nécessité absolue*, et que les premières vérités dont notre esprit s'empare ne peuvent être que des vérités *contingentes*; car la *nécessité* n'étant que l'identité, le fait nécessaire n'étant à nos yeux que la conséquence du fait observé auquel il se lie, la *nécessité* n'ajoute rien aux véritables élémens de nos connoissances; elle les suppose, et il a fallu un

premier ordre de faits remarquables sans être prévus , pour en déduire , en transformant leurs idées , d'autres faits secondaires qui leur soient liés et que nous puissions ainsi affirmer après eux. Si nous n'avions d'abord le sentiment de l'existence d'aucune chose , nous ne pourrions par le raisonnement établir jamais l'existence de la moindre chose.

Le véritable usage des raisonnemens abstraits étant ainsi rappelé à des règles simples et précises , il sera facile de déterminer en quoi consiste l'abus qu'on en peut faire.

Le premier abus des raisonnemens abstraits consisteroit à supposer que toutes les vérités doivent et peuvent être théoriquement démontrées , et à rejeter certains faits primitifs qu'il nous est seulement permis de voir et de sentir , sans qu'il nous soit possible de les raisonner. Nous trouvons de nombreux exemples d'un semblable abus dans les questions élevées sur certains points de philosophie et de morale. On a voulu soumettre à la démonstration le sentiment que nous avons de la réalité des

corps , et des premiers phénomènes de notre propre existence. On a voulu étendre le pouvoir de l'analyse sur les notions élémentaires de nos devoirs. Ceux qui ont prétendu les confirmer par des déductions abstraites , n'ont fait que rouler dans un cercle vicieux , et ont prouvé le même par le même. Ceux qui ont apprécié ces déductions d'après les règles d'une saine dialectique , les ont trouvées insuffisantes ; c'est de cette opiniâtreté à demander des preuves de tout , que sont nés les argumens du scepticisme toujours en contradiction avec lui-même , parce qu'il cède dans la pratique à la voix toute-puissante du sentiment à l'instant même où il semble en combattre l'autorité avec les armes de la logique.

De cet abus est née la manie si commune aux philosophes et si funeste à la philosophie de vouloir tout expliquer , et de prétendre sans cesse remonter aux causes premières , lorsque l'expérience ne nous offre que des effets subordonnés ; de là encore ces inutiles et interminables discussions sur la nature du mouvement et

de l'étendue, sur les points mathématiques, et sur les élémens de la matière.

Le second abus des raisonnemens abstraits consiste à regarder les principes métaphysiques comme servant à former au moins en partie les élémens des connoissances humaines, à ne pas remarquer que ces élémens ne peuvent jamais être que des *faits* primitifs, que toute lumière commence à l'observation, que les principes métaphysiques n'étant que l'expression de l'identité, ne peuvent être que des instrumens pour transformer et traduire les faits primitifs en des faits nouveaux pour notre esprit, quoique déjà réellement enfermés dans les premiers. C'est sur ces abus qu'ont été fondés ces systèmes abstraits dont Condillac a le premier si bien fait sentir l'absurdité. De ce que ces principes étoient *vrais* par eux-mêmes, on en concluait qu'ils étoient aussi *utiles* par eux-mêmes, tandis qu'il eût fallu conclure précisément tout le contraire; car leur évidence étoit due à l'identité des idées comparées, et toute comparaison ne peut faire autre chose que *transmettre* à un objet les connois-

sances déjà acquises à l'égard d'un autre objet. En entassant ainsi des vérités infécondes, on faisoit un gros livre, et l'on croyoit avoir fait une science; mais qu'arrivoit-il? Ou le résultat étant lui-même abstrait ne donnoit aucune notion positive, ou bien il falloir, par le secours des équivoques, rendre aux principes une sorte de fécondité artificielle et illusoire, et c'est là ce qu'ont trop souvent essayé en effet les métaphysiciens scolastiques, sans en excepter Descartes lui-même, ce philosophe qui eût produit de si grandes choses s'il eût employé de meilleures méthodes, puisqu'en suivant des méthodes vicieuses, il a encore déployé un si étonnant génie, et que ses erreurs même ont été utiles à l'esprit humain.

Le troisième abus consiste à se persuader que si on ne peut avec le secours des seuls raisonnemens abstraits, fonder les principes de la science, on peut du moins en reculer les limites d'une manière directe et positive, c'est-à-dire, soit en lui ajoutant quelque nouveau fait élémentaire qui ne se trouvoit point implicitement compris dans les faits observés, soit en nous

découvrant une liaison nouvelle entre deux faits distincts dont l'observation n'auroit pas établi l'enchaînement à quelque fait intermédiaire, à quelque anneau commun (1). C'est sur-tout par l'exemple des géomètres que les métaphysiciens se sont crus autorisés à établir sur les faits primitifs, ou principes, des conséquences plus étendues que ces principes eux-mêmes; ils avoient remarqué qu'un géomètre, par exemple, parvient à découvrir la hauteur d'une montagne inaccessible, par quelques opérations qu'il exécute sur le terrain où il se trouve. Mais pour dissiper cette erreur, il suffit de montrer, comme nous l'avons fait dans le second volume de cet ouvrage, que les géomètres eux-mêmes n'obtiennent jamais par leurs calculs que des faits déjà renfermés dans l'observation, et qu'ils ne sortent point de l'enceinte tracée par l'identité. Que de nouvelles lois, par

(1) Je n'entends point déroger ici à ce que j'ai dit ailleurs de l'emploi qu'on peut faire des jugemens d'analogie et du calcul des probabilités pour s'élever aux faits qui n'ont pas été l'objet de l'observation.

exemple , les philosophes n'ont-ils pas voulu introduire dans l'univers par la seule vertu de ce principe abstrait, *que la nature agit par les voies les plus simples?* Il est vrai que pour l'appliquer , il étoit besoin de supposer que ce qui paroïssoit le plus simple à notre esprit , étoit aussi le plus simple en soi-même ; mais cette supposition coûtoit peu à la modestie des philosophes.

Le quatrième abus est dans la facilité que les métaphysiciens ont trop souvent à oublier que les idées sur lesquelles ils raisonnent ne sont que leurs propres manières de concevoir , et à transporter sur le théâtre de la nature toutes les notions qui se forment dans leur esprit. De-là l'importance qu'ils ont attachée , par exemple , à la question de la *nécessité* et de la *contingence* , parce qu'ils pensoient que ces notions s'appliquoient à la nature même des faits , et ne remarquoient pas qu'elles résultent seulement de la manière dont nous raisonnons sur ces faits. De-là encore cette erreur qui a fait une véritable cause du *hasard* , qui n'est autre chose qu'une

expression de notre ignorance sur les causes. La prétention des métaphysiciens ne s'est pas bornée là; ils ont voulu encore réaliser des idées qu'ils ne pouvoient concevoir, et raisonner sur ces étranges hypothèses, comme s'ils en possédoient les données. Tels ont été, par exemple, ces subtilités et les paradoxes auxquels on s'est livré sur la nature des infiniment grands et des infiniment petits, paradoxes dont l'illustre secrétaire de l'académie française ne sut pas se défendre (1).

Le cinquième abus consiste à se renfermer trop exclusivement dans ces faits simples, qui composent les lois générales, et à trop négliger les modifications accidentelles que des circonstances subordonnées, souvent cachées à nos yeux, peuvent leur faire subir. Lorsqu'un Métaphysicien a exactement analysé la nature du fait qui lui est présenté par l'expérience, qu'il en a com-

(1) Voyez les *Éléments de la Géométrie de l'infini* de Fontenelle. L'erreur de ce philosophe a été de vouloir réaliser l'infini numérique qui n'est même en nous qu'une idée négative, comme le terme seul l'indique assez.

biné tous les résultats, toutes les applications, il croit avoir tout prévu; il n'admet plus ni exceptions, ni variétés. De-là ce caractère absolu et en quelque sorte inflexible, que les maximes fournies par les premières observations prennent ordinairement dans son langage. Nous trouvons ici une des sources les plus fréquentes du divorce de la Métaphysique avec l'expérience; car l'événement vient souvent démentir ces calculs rigoureux dans leur enchaînement, mais trop facilement rapportés aux phénomènes de la nature. Les premières applications qu'on voulut faire des notions géométriques à l'astronomie, firent supposer que les corps célestes décrivoient des courbes parfaitement régulières; des observations mieux faites firent voir qu'on avoit trop précipité ces applications, et les irrégularités qu'on remarqua annoncèrent qu'il existoit encore certaines lois qu'on n'avoit point fait entrer dans le nombre des données sur lesquelles les raisonnemens étoient établis. Descartes, le premier, a su déduire les lois du mouvement d'une simple théorie abstraite, fondée sur l'idée

du mouvement lui-même ; mais ces lois ont été souvent inexactes , parce qu'il n'avoit point eu assez d'égard aux circonstances qui pouvoient modifier les faits qu'il avoit voulu soumettre au calcul.

Enfin , le sixième et dernier abus des raisonnemens abstraits vient de la confiance excessive qu'on accorde quelquefois aux procédés de l'esprit , dans la formation de ses théories. De ce que les déductions métaphysiques jouissent , lorsqu'elles sont bien faites , d'une certitude absolue , on conclut souvent alors qu'il suffit d'en faire usage pour obtenir en quelque sorte le privilège de l'infailibilité. Pour être autorisé à s'y confier pleinement , il faudroit être assuré qu'on a procédé en effet avec une parfaite régularité. Or , l'expérience nous apprend qu'il est très-facile de se laisser tromper par une équivoque , de supprimer un intermédiaire essentiel , de céder , en associant deux idées , au seul pouvoir de l'habitude , d'omettre dans les idées qu'on médite , quelque élément qui frappe peu l'attention ; de réaliser enfin , sans s'en appercevoir , quelque supposition

de l'esprit. Alors, l'évidence qui appartient aux premiers principes, et qui semble se communiquer aux conséquences, devient pour nous une lueur trompeuse, et de-là naissent les paradoxes; c'est-à-dire ces propositions qui paroissent à la fois évidemment vraies et évidemment fausses, parce que les raisonnemens qui viennent à l'appui des deux contraires, sont en apparence également bien déduits. Il seroit donc plus exact de ne considérer les résultats de nos raisonnemens abstraits, que comme une espèce de probabilité, afin de réserver ainsi quelques chances pour les fautes que nous pouvons avoir commises en raisonnant. Ces probabilités s'affoibliroient à proportion que les idées sur lesquelles nous aurions raisonné, auroient été de leur nature, plus difficiles à déterminer, que le raisonnement établi se seroit composé d'un plus grand nombre de termes, que les signes auroient été plus incertains, enfin à proportion que nous aurions porté nous-mêmes moins de temps et d'attention dans notre travail. Cependant cette probabilité pourra quelquefois se confondre avec une

entière certitude , lorsque les idées comparées seront très-claires, et lorsque les déductions auxquelles elles auront donné lieu seront très-simples. En n'attribuant ainsi à nos raisonnemens abstraits qu'une sorte de probabilité , nous ne nous étonnerons point que leurs corollaires se trouvent quelquefois démentis par l'expérience , ou contredits par les résultats plus réguliers du calcul. Nous n'admettrons point alors de paradoxes démontrés ; mais nous reconnoissons qu'il nous a échappé en raisonnant , quelque erreur subtile , dont une plus grande attention nous auroit garantis. Nous saurons donc renoncer quelquefois aux résultats métaphysiques , malgré l'apparente rigueur de leurs formes , pour nous attacher à de plus sûres et plus directes instructions. Nous nous étonnerons bien moins encore lorsque les conséquences des déductions abstraites se trouveront en contradiction avec les probabilités qui résultent des faits ; car alors aucune des deux affirmations ne peut être absolue ; dans ce cas il nous restera à comparer exactement la probabilité des faits , avec celle de la

bonté du raisonnement, afin de céder à celle qui sera la plus forte ; et souvent , si nous savons nous rendre justice , la présomption la plus puissante ne sera pas celle qui milite en faveur de notre logique.

Mais les conseils de l'amour-propre ne sauroient guere s'accorder ici avec ceux de la prudence , et voilà surtout le grand danger auquel on s'expose. Quel est celui qui consent à admettre ainsi au nombre des chances la possibilité d'avoir raisonné sans justesse ? Quel est celui qui , même en reconnoissant cette possibilité , consent à lui donner une juste latitude , et qui ayant à prononcer entre le témoignage des faits et les assertions de sa raison , établi juge en sa propre cause , ne prononce avec quelque partialité ? Quel est sur-tout le Métaphysicien qui reconnoisse , sans peine , l'insuffisance de ces formes de raisonnement qu'il a méditées avec tant de soin , qui soit assez modeste pour conserver à l'égard de lui-même une juste défiance dans la pratique d'un art qu'il a si long-tems exercé , et qui semble fonder toute sa supériorité sur les autres hommes ?

En rappelant ainsi les raisonnemens métaphysiques à leur véritable esprit , en distinguant leur légitime emploi de ce qui n'est que leur abus , nous justifions la maxime que nous avons annoncée au commencement de ce chapitre ; nous démontrons que la Métaphysique et l'expérience , au lieu d'être deux adversaires qui se combattent sans cesse , sont au contraire deux alliées qui se prêtent l'une à l'autre un secours très-efficace , dès qu'elles savent s'entendre ; nous reconnaissons que la Métaphysique , privée de l'appui de l'expérience , seroit impuissante à rien commencer , comme l'expérience , privée de la Métaphysique , seroit inhabile à rien finir. Nous comparerons donc la Métaphysique à un ouvrier industriel qui ne sauroit produire la moindre chose , malgré tout son talent , si quelques matériaux ne lui avoient été fournis ; nous comparerons l'expérience à une mine d'un métal précieux , qui seroit cependant inutile , quelle que fût sa richesse , si la main de l'art ne savoit extraire et mettre en œuvre les matériaux qu'elle renferme.

Ainsi, s'expliqueront à la fois et les écarts dans lesquels les raisonnemens abstraits ont souvent engagé ceux qui n'en avoient pas assez médité la nature, et la vertu qu'ils ont quelquefois acquise sous la direction des bons esprits. Ainsi, seront réfutées les objections de ces hommes qui affectent sans cesse de relever les erreurs et les questions oiseuses enfantées par la Métaphysique, et de jeter un voile sur les services qu'elle a rendus. N'est-ce pas en effet à la Métaphysique qu'est due l'ingénieuse idée d'appliquer à la Géométrie les méthodes de l'algèbre, cette idée à laquelle les sciences exactes ont dû de si étonnans progrès? N'est-ce pas la Métaphysique qui a suggéré le projet de soumettre au calcul les probabilités des faits? N'est-ce pas la Métaphysique qui a fait découvrir le rapport des phénomènes de la nature avec les lois de la Géométrie, qui a inspiré à l'esprit humain cette heureuse témérité avec laquelle il s'est élancé jusqu'aux astres, a mesuré leurs mouvemens, tracé d'avance leur route dans l'espace, qui a fourni au génie cette balance étonnante

dans laquelle il a pesé les mondes ? N'est-ce pas la Métaphysique qui a simplifié toutes les sciences d'observation, en classant les objets dont elles s'occupent, et en généralisant leurs principes ! N'est-ce pas le génie de la Métaphysique qui a dirigé la réforme des nomenclatures, et dicté de plus heureuses définitions ? Voyez ces hommes qui font profession de mépriser l'art du raisonnement, et de s'en tenir, comme ils disent, à l'expérience ! Ne font-ils pas à chaque instant eux-mêmes de la Métaphysique sans le savoir, lorsqu'ils veulent puiser dans des faits observés, l'art de découvrir certains faits encore inconnus ? Ils dédaignent tout ce qui porte la forme de maximes ou de principes, et ils ne s'aperçoivent pas que ces maximes ne sont qu'une manière de renfermer, sous une expression abrégée, les résultats sommaires des expériences elles-mêmes. Et s'ils se refusent en effet à faire subir aucune transformation aux notions de l'expérience, quel n'est pas alors leur embarras pour les appliquer ? Combien ne sont pas aveugles et hasardées les applications qu'ils essaient ? Tout les

étonne, parce que n'ayant rien médité, ils n'ont point pénétré dans le passé le secret de l'avenir. Leur prétendue expérience n'est pour eux qu'une chaîne inutile et pesante, parce qu'exigeant toujours le retour de toutes les conditions qu'ils ont remarquées, se renfermant toujours dans des hypothèses particulières, ils exigent dans les phénomènes une régularité à laquelle ils ne sauroient se plier. Spectateurs passifs sur le théâtre de l'univers, ils ne savent point interroger la nature, ni aller au-devant d'elle par la route du raisonnement. Cette sagesse dont ils tirent tant d'orgueil, n'est au fond que l'oisiveté de l'esprit, ou la routine de l'habitude. Le génie en eux seroit éternellement stérile, parce qu'il n'oseroit se livrer aux indications de l'analogie ; toutes ses créations lui seroient suspectes, parce qu'ils ne savent pas que créer n'est que transformer. Mais le génie n'habite point dans des imaginations si glacées, et son inspiration suffiroit pour dissiper l'erreur qui les abuse ; car le premier effet du génie est de donner à la pensée la conscience de ses propres forces,

CHAPITRE NEUVIÈME.

Application des maximes contenues dans les chapitres précédens , aux Sciences Morales et Politiques.

LORSQUE , dans le chapitre qui précède , j'ai cherché à montrer comment les raisonnemens abstraits s'associent aux vérités de l'expérience , j'ai préféré puiser la plupart des exemples , d'un côté dans les sciences exactes , de l'autre dans les sciences physiques , soit parce qu'étant plus clairs et plus sensibles , ces exemples jetoient plus de lumière sur la question , soit parce qu'en cette occasion l'efficacité du raisonnement abstrait ayant été souvent confirmée par l'expérience elle-même , ces exemples donnoient aussi une plus grande solidité aux résultats que je cherchois à établir. Mais ces principes doivent s'appliquer de même à toutes les sciences mixtes ; car elles ne présentent aussi qu'une combinaison des vérités de l'expérience avec

les déductions abstraites. Seulement les observations sont ici plus étroitement liées aux raisonnemens, et les idées des faits étant formées d'après des lois moins simples et moins régulières, la puissance des abstractions ne sauroit se déployer d'une manière aussi étendue, et les opérations de l'esprit exigent de la part de la raison une surveillance plus active et plus sévère. Si donc, nous nous arrêtons à observer la nature particulière des faits sur lesquels reposent les sciences morales et politiques, nous découvrirons comment on peut leur appliquer les règles que nous venons d'établir; nous apprécierons l'utilité qu'elles doivent emprunter des raisonnemens métaphysiques, et les erreurs auxquelles elles peuvent se trouver exposées en les employant; nous réunirons ainsi, à l'égard de chacune, les principales conséquences des maximes exposées dans le commencement de cette Section.

Il suffit de réfléchir un moment sur les notions de la Morale pour reconnoître que cette science doit admettre un grand

nombre de déductions abstraites. Les faits primitifs qui lui servent de principes, sont très-simples et bornés, et les combinaisons au contraire sont aussi nombreuses que variées. En supposant d'abord un individu isolé sur la terre, le devoir par lequel il est engagé à travailler à son bien-être, se déduit facilement des plus simples retours qu'il fait sur lui-même, et des signes évidens par lesquels se manifeste la destination de la nature. Ce premier fait une fois établi, engendre déjà un grand nombre de devoirs, dont se composent toutes les idées de la tempérance et de la sagesse; car la recherche de son véritable bien-être exige à-la-fois les soins nécessaires à sa conservation et à son perfectionnement, la culture de ses facultés physiques et de ses facultés intellectuelles, la vigilance nécessaire pour se garantir des erreurs qui l'égarent et des passions qui troublent et empoisonnent sa vie. Maintenant, si nous plaçons plusieurs individus sur la terre, le même raisonnement se répète sur chacun d'eux, et de la similitude de leur destination ré-

sulte la réciprocité de leurs devoirs. Chacun ayant droit au bien-être , a droit à disposer aussi des moyens que la nature lui donna pour l'obtenir ; de-là, la première idée de la propriété , qui s'applique d'abord aux facultés de chacun , et ensuite aux objets que ces facultés lui servent à acquérir. Le droit de tous au bien-être étant ainsi consacré , il s'ensuit que chacun doit respecter le bien-être d'autrui , et les moyens qu'il emploie pour y atteindre , suivant la destination de la nature ; ces devoirs ne se contredisent point , et se confinent seulement ; ils tracent entre les sphères dans lesquelles se meuvent les divers individus , une ligne de démarcation qui sert de fondement à toutes les idées de la justice. Suivant qu'on s'arrête à quelques individus , ou qu'on s'étend à l'ensemble d'une société particulière , ou qu'on embrasse même la société universelle du genre-humain , on voit naître de cette idée féconde les principes du droit privé , du droit social , et du droit des nations. Par un raisonnement semblable , puisqu'il est bon pour l'individu de travailler à accroître

sa propre félicité , il sera convenable et beau pour chacun de travailler aussi à accroître la félicité d'un autre, et la félicité de tous. De-là, le devoir de la bienveillance, le mérite du dévouement , la source de toutes les vertus patriotiques : de-là, le caractère sublime de cette intention qui embrasse le bien général de l'humanité , et qui rapporte à cette grande fin tous les intérêts et tous les efforts.

C'est en suivant à peu-près cette marche dont nous marquons seulement ici les principaux points , que la métaphysique développe toute la théorie de nos devoirs généraux ; c'est en perfectionnant ces déductions, en déterminant leurs bases avec une plus grande précision, en fixant leur ordre avec plus de soin, en caractérisant mieux leurs résultats, enfin en leur donnant une nouvelle étendue, qu'elle répandra une plus heureuse lumière dans l'étude de la morale. Lorsqu'on voudra passer ensuite aux applications , les diverses actions particulières se présenteront comme autant de problèmes dont les circonstances relatives à cette action ou aux

sujets qu'elle concerne, seront les données, et auxquels les principes de la théorie serviront de méthodes. Ici donc, l'observation et le raisonnement auront l'un et l'autre une nouvelle fonction à remplir. L'observation nous découvrira quels sont les effets que cette action doit produire; le raisonnement nous aidera à retrouver dans ces effets les rapports par lesquels l'action se lie aux lois générales de nos devoirs.

Il n'est personne d'entre nous qui, lorsqu'il examine si une action est conforme ou non aux principes de la morale, n'analyse les divers rapports de cette action et ne les compare aux notions abstraites qu'il s'est formées sur les devoirs; ceci confirme ce que je disois tout-à-l'heure, que nous faisons souvent de la métaphysique sans le savoir. Car, cette analyse et cette comparaison des idées n'est autre chose qu'un raisonnement métaphysique. Mais ce raisonnement est exécuté souvent avec tant de rapidité, que ses termes nous échappent, et que nous croyons juger avec une sorte d'instinct. Ces raisonnemens aussi sont exécutés le plus souvent.

par occasion, sans qu'on cherche à établir entre eux cet ordre et cette liaison nécessaires pour former un système. Ainsi, la seule différence qui existe à cet égard entre nous et le philosophe, c'est qu'en remontant à des principes généraux, il réunit et il simplifie en même-temps tous les élémens d'une science que nous n'envisageons que dans ses détails.

Il est facile de remarquer quelle est la limite à laquelle viennent se terminer, en morale, les abstractions ainsi que les combinaisons utiles. Les abstractions s'arrêtent à cette notion première et générale du devoir, qui consacre à nos yeux notre propre bien-être, ainsi que le bien-être des autres hommes. Les combinaisons ne sauroient s'étendre au-delà des idées des actions possibles, et des diverses formes que prennent les rapports d'homme à homme, ceux de l'individu à la société, et ceux des sociétés entre elles. Il résulte de-là, que lorsque les relations sociales ont acquis parmi les hommes un certain degré de développement, la sphère des idées morales sur lesquelles nous pouvons

raisonner avec fruit, se trouve à peu-près circonscrite dans le nombre des notions acquises, et que les opérations qui nous restent à exécuter sur elles se bornent à des comparaisons plus répétées, plus exactes, plus méthodiques. Le petit nombre de combinaisons utiles qu'on pourra encore exécuter avec fruit, seront celles qui auront pour objet d'imaginer de nouvelles institutions propres à féconder les progrès de la morale parmi les hommes. Je dis, le *petit nombre*; car, je crois que les progrès de la morale dépendent surtout de l'influence de l'exemple, des soins de l'éducation, et qu'ici, toutes les méditations des philosophes doivent moins tendre à préparer de nouveaux effets, qu'à développer dans le cœur des hommes les dispositions dont le germe y fut placé par la nature.

Si, après avoir déterminé l'utilité qu'on peut retirer en morale de l'usage des raisonnemens abstraits, nous voulons examiner aussi quelles sont les erreurs auxquelles ces raisonnemens peuvent nous conduire, nous remarquerons dans cette

science deux inconvéniens principaux ; l'un, qui résulte de la nature des idées qui la composent, et l'autre, de l'imperfection de son langage.

D'abord, la plupart des idées primitives sur lesquelles la morale se fonde, sont précisément de la classe de celles qu'il est plus difficile à déterminer. Les affections de l'ame, que la morale cherche sur-tout à analyser pour les régler et les conduire, appartiennent toutes au domaine de la réflexion ; elles ne reposent sur aucune forme sensible ; elles se réduisent souvent à des modifications rapides et fugitives ; les nuances qui les distinguent sont difficiles à apprécier ; les divers degrés de leur intensité ne peuvent se rapporter à aucune échelle géométrique ; elles se conservent mal dans les souvenirs ; elles se conçoivent rarement avec exactitude lorsqu'elles ne sont pas présentes ; enfin, elles supportent peu l'analyse, parce que le propre du sentiment est de se fonder ordinairement sur de fortes associations, et que l'effet du beau moral,

comme du beau physique, résulte ordinairement d'un certain ensemble.

Quant aux compositions, elles réunissent le plus souvent les deux circonstances qui rendent les combinaisons plus difficiles à fixer et à circonscrire avec exactitude ; elles sont presque toujours mixtes , c'est-à-dire , formées d'éléments hétérogènes ; elles sont aussi presque toujours très-complexes, et hors de la portée de l'immédiate intuition. Ainsi, les devoirs d'homme à homme se forment de plusieurs rapports de diverse nature ; ainsi, le jugement que l'on veut porter d'une action, exige que l'on embrasse ses diverses circonstances et ses divers effets. L'idée de l'ambition, par exemple, renferme à-la-fois celle d'un besoin, celle d'une habitude, celle d'un jugement de l'esprit, celle de certains objets extérieurs, et des propriétés qui appartiennent à cet objet, comme la considération, le pouvoir, idées qui sont elles-mêmes fort complexes. L'idée du parricide renferme celle d'une intention, d'une action de la part de celui qui en

est l'auteur, d'un effet sur celui qui en est la victime, d'une relation entre la victime et le criminel, idées qui, comme on voit, n'ont entre elles presque aucune analogie. Les seules idées de modes simples, qui se trouvent quelquefois dans la morale, sont celles de nos habitudes, qui consistent en une certaine répétition des mêmes actes, et celle de la société considérée indépendamment des circonstances de son organisation, qui ne présente alors que la simple image d'une réunion d'hommes possédant les mêmes facultés, et exerçant les mêmes droits.

Nous trouvons déjà dans ces remarques sur les notions de la morale, une des raisons qui ont dû rendre la langue de cette science incertaine et arbitraire: car, moins il règne d'analogie entre les idées, moins il est facile d'en établir dans le langage; on ne peut donner aux signes une forme analytique dont les notions qu'ils retracent ne présentent pas de modèles; enfin, la fixité des acceptions, la clarté des définitions, l'uniformité des interprétations supposent, avant tout, que les idées

se prêtent à une détermination exacte et se rapportent à un type immuable. Mais nous trouverons encore, dans diverses circonstances, plusieurs autres raisons de l'imperfection de cette langue. Sa pauvreté est la première. Moins il y a de mots pour exprimer un certain fonds d'idées, et plus on est forcé de multiplier les acceptions que l'on donne à chacun d'eux; de-là, les équivoques et les mésentendus; de-là, le vague qui accompagne toujours chaque acception: car, il doit arriver que les acceptions, attachées au même terme, étant étroitement liées ensemble par ce commun anneau, se présentent ordinairement tout-à-la-fois à l'esprit, et produisent par leur ensemble une confusion d'autant plus grande, qu'elles sont elles-mêmes plus multipliées; et comment distinguer nettement les idées entre elles, lorsqu'on ne peut les rapporter à des signes différens? De-là encore, l'impossibilité de donner aux mots un caractère frappant d'analogie; car, ou cette analogie seroit puisée dans une acception particulière, alors elle seroit fautive à l'égard des au-

tres ; ou bien, elle seroit fondée sur ce que les diverses acceptions ont de commun, et alors elle seroit vague et imparfaite, et elle ne serviroit point à marquer la limite qui sépare ces acceptions les unes des autres. Or, de toutes les sciences, la morale est peut-être celle qui possède un fonds plus borné de signes. Les mots, *sentiment, aimer, souffrir*, doivent suffire seuls à un très-grand nombre de manières-d'être diverses ; combien d'impressions intimes, combien d'actions extérieures manquent de mots propres à les exprimer, et ne peuvent être désignées qu'en recourant à la description de leurs effets ou de leurs détails ! La seconde circonstance est la nécessité où l'on a été de puiser les noms de toutes les idées morales dans les objets sensibles, et le peu de sagacité qu'on a mis souvent dans le choix des termes de comparaison qu'on a voulu prendre. Il a dû résulter de-là, que la plupart des expressions de cette langue présentent des métaphores très-inexactes, et que souvent il est plus facile encore de saisir la notion morale en

elle-même, que de découvrir le rapport qu'elle peut avoir à l'objet qu'on a lui comparé. Le nom de *vertu*, par exemple, a été pris de l'idée de *force* et des qualités viriles. Cependant, dans son acception morale, ce nom est également employé à exprimer les affections tendres, comme la bienveillance, la sensibilité aux malheurs d'autrui; et l'on dit également, *des vertus douces*, et *des vertus fortes et généreuses*. Le mot *sagesse* a son origine dans le sens du goût, et *sapere* désignoit d'abord, *avoir de la saveur*, ou *juger des saveurs*. *Passion*, qui exprime ordinairement un état très-actif de l'ame, étoit d'abord destiné à peindre une situation précisément opposée, l'état *passif*, comme on le dit encore, de la souffrance. La troisième circonstance est dans l'extrême variété des modifications que le même sentiment moral prend souvent chez divers individus, ou chez le même individu, soit en diverses circonstances de sa vie, soit dans les diverses époques de ses souvenirs, soit enfin dans les divers états de son imagination. De-là vient qu'il est

très-difficile de s'entendre sur la définition des termes ; de même que le *beau musical* n'est pas le même pour l'italien et pour le français , le *beau moral* n'est pas le même pour le solitaire et pour l'homme du monde, pour le voluptueux épicurien, et pour l'austère stoïcien. De-là vient que lorsqu'un homme éprouve une émotion vive, il se plaint de ne trouver jamais aucune expression propre à la rendre ; car, les termes qui sont généralement employés ne lui paroissent peindre que des impressions trop ordinaires , et les émotions qu'il a lui-même éprouvées en d'autres temps, ont conservé trop peu de force dans ses souvenirs pour qu'il puisse se contenter encore du même langage qui lui avoit servi à les exprimer.

Il est vrai que la morale a sur les autres sciences, cet avantage particulier, qu'elle possède une plus grande abondance de signes naturels, dont elle peut invoquer le secours pour suppléer les signes institués, ou pour seconder du moins leur définition. Mais dans les siècles corrompus, lorsque l'usage du monde nous a enseigné l'art de

composer notre extérieur d'après certaines règles, ces signes deviennent aussi plus rares et plus incertains, et les hommes se trouvent contraints de couvrir leurs affections du voile de la réserve, de joindre la politesse à l'indifférence, et souvent à la haine.

En observant comment les méthodes métaphysiques s'appliquent à la science de la législation, nous y retrouverons précisément les quatre usages différens qu'on peut faire des raisonnemens abstraits, en les combinant aux vérités de fait, tels que nous les avons définis dans le chapitre précédent. D'abord, la métaphysique a commencé la classification des objets sur lesquels roule cette science, lorsqu'elle a distribué, par exemple, en trois classes, toutes les espèces de gouvernement, lorsqu'elle a distingué en trois branches les divers pouvoirs qui s'exercent dans l'enceinte d'un même état. C'est aussi à la saine métaphysique qu'il appartiendra de perfectionner cette classification, soit en fixant mieux les limites qui séparent

les divers genres, soit en s'appliquant à mieux déterminer dans chaque genre la subordination des espèces, et toujours en s'attachant à exécuter des comparaisons plus exactes. La seconde fonction des raisonnemens abstraits consiste à méditer les leçons de l'expérience, pour nous faire remarquer comment les diverses institutions politiques se sont liées aux circonstances locales, comme le climat, la population, la richesse, le degré de civilisation, les opinions, les mœurs, le caractère national; et les effets généraux qu'elles ont produits sur la liberté civile et politique, la félicité publique, la force et l'agrandissement ou la foiblesse d'un état, la fixité et la durée de ses lois. Ici on reconnoît le but que Montesquieu s'est proposé dans les Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire Romain; Hume, en écrivant l'histoire des Révolutions d'Angleterre, Robertson, celle de Charles - Quint, nous en ont offert de nouveaux exemples: car, ce travail appartient autant aux historiens qu'aux publicistes. En troisième lieu, c'est

à la métaphysique qu'a été due l'idée d'analyser chaque espèce de gouvernement, pour chercher le principe constitutif sur lequel elle est fondée, pour découvrir le rapport de ce principe aux diverses modifications que ce gouvernement peut recevoir, et aux fonctions subordonnées que remplissent les autres élémens qui le composent. La métaphysique a dirigé les réflexions qui ont servi à exécuter ce travail; elle indiquera le moyen de le poursuivre et de l'achever avec succès, en nous apprenant à envisager sous toutes leurs formes, à comparer sous tous leurs rapports, à décomposer enfin jusqu'à leurs derniers principes, les idées des diverses institutions, pour saisir dans toute son étendue la liaison qui existe dans leur ensemble. Ici on se rappelle les premiers livres de l'Esprit des Lois, et le bel ouvrage de Delolme, sur la Constitution d'Angleterre. Enfin, la dernière fonction de la métaphysique a pour objet d'imaginer de nouveaux plans d'institutions politiques, en combinant diversément les idées acquises dans l'étude de l'histoire, et de soumettre ces combinaisons

nouvelles à une sévère analyse , soit pour reconnoître comment leurs élémens se lieroient entre eux , pour former un système harmonique et complet , soit pour se rendre compte des rapports qu'un tel système pourroit avoir avec l'état et les besoins de la société, c'est à-dire, comment ces institutions influeroient sur les mœurs, et seroient à leur tour modifiées par elles, comment elles s'accommoderoient à la disposition et aux habitudes des esprits , à quel point elles protégeroient la liberté et le bonheur des hommes. C'est ici , sur-tout , le travail qu'ont dû exécuter dans tous les siècles les législateurs et les réformateurs de la société. Les systèmes de législation , dont nous admirons les effets, ont été le fruit d'heureuses combinaisons imaginées par le génie , et appréciées ensuite par de sages analyses ; dans les institutions qui ont manqué leur but , nous retrouvons toujours ou un défaut d'ensemble et d'unité , qui venoit de ce que les combinaisons n'avoient point été assez complètes, ou d'un défaut de convenance , qui résultoit de ce que les analyses n'avoient point été assez accom-

modées aux besoins de la société humaine en général, ou à la situation de la société particulière à laquelle elles avoient été destinées.

On apperçoit ici dans la Politique un caractère par lequel elle se distingue de la Morale : c'est que les combinaisons qu'elle admet ont une bien plus grande étendue ; c'est qu'elle permet encore au génie un grand nombre d'hypothèses nouvelles dont il est presque impossible de fixer la limite. Car si les combinaisons possibles semblent s'épuiser chaque jour par les révolutions de la société, chaque jour aussi l'expérience nous fournit de nouvelles données que nous pouvons y introduire ; et pour le remarquer en passant, c'est surtout parce qu'il s'ouvre ici devant nous un vaste champ de combinaisons possibles, qu'il est si difficile de rencontrer précisément celles qui conviennent.

De même que nous retrouvons, dans l'histoire de la politique, les utiles applications qu'on peut faire des raisonnemens abstraits aux vérités de l'expérience, nous y retrouverons aussi l'exemple des divers

abus auxquels cette application est exposée, lorsqu'elle n'est point dirigée par un discernement assez sûr. Mais celui de tous qui s'est manifesté peut-être d'une manière plus sensible, celui du moins que nos lecteurs reconnoîtront plus facilement, et à l'égard duquel leur réflexion nous aura prévenus, c'est l'abus que nous avons placé dans le chapitre précédent sous le cinquième titre, je veux dire, cette légèreté avec laquelle on se persuade quelquefois qu'on a réuni toutes les conditions essentielles à la solution des problèmes, lorsqu'on s'est borné à la méditation de quelques lois générales, sans avoir assez d'égard aux circonstances accessoires qui peuvent en modifier les résultats. On a vu trop souvent en effet les métaphysiciens politiques s'emparer d'un petit nombre de principes avec lesquels ils vouloient satisfaire à toutes les questions du bonheur social, et oublier tous les accidens du temps, du lieu, des mœurs, des opinions établies. Ils ont raisonné peut-être conséquemment à leurs propres maximes ; mais les résultats qu'ils ont obtenus se sont trouvés défec-

tuens dans l'application. Ils ont imaginé peut-être les lois les meilleures en elles-mêmes ; mais ils n'ont pas toujours trouvé celles qui convenoient davantage à la société pour laquelle ils avoient cherché à les inventer. Ils ont ressemblé à ces mécaniciens qui vouloient déduire de la seule idée du mouvement tous les phénomènes que présente le développement varié de ses lois : ils ont créé peut être de très-belles machines ; mais ils ont omis de calculer , d'après l'expérience, tous les effets des frottemens.

Aussi toutes les fois qu'on a présenté sur la législation des théories , dont le principe étoit restreint aux idées les plus générales et les plus abstraites de l'homme et de la société , et dans lesquelles on ne tenoit point assez compte des circonstances locales , on s'est hâté de dire que c'étoit de la Métaphysique , parce qu'on est accoutumé à rapporter à la métaphysique tout ce qui n'est qu'abstraction et système : il auroit été plus juste de dire que c'étoit de la mauvaise métaphysique , ou plutôt de la métaphysique fondée sur des données

trop limitées et trop simples. Mais lorsque les Solon, les Licurgue, les Numa, les Penn, ont créé des institutions qui s'accordoient très-bien aux dispositions, aux besoins, aux forces des nations auxquelles ils donnoient des lois, on n'a guère songé à dire que c'étoit de la métaphysique, et cependant c'en étoit encore ; mais c'étoit de la bonne et vraie métaphysique, c'étoit celle qui sait réunir d'abord dans ses raisonnemens toutes les données qui lui sont nécessaires, et mettre en valeur toutes les instructions de l'expérience.

On tomberoit cependant dans une autre erreur si l'on refusoit à la science de la législation un certain nombre de vérités générales dont l'usage peut être au si utile que leur fondement est solide. En n'admettant d'abord dans le grand problème du bonheur social que les seules conditions qui dérivent de la nature de l'individu humain, et de la constitution essentielle d'une société quelconque, on obtiendra une première solution très-réelle et très-juste, si on a bien observé toutes les règles des déductions, et on aura l'avan-

tage d'avoir simplifié les problèmes particuliers , en divisant les questions sur lesquelles ils sont fondés , et en obtenant d'avance certaines formules toutes prêtes qui en abrègeront l'analyse. Car il n'y a pas de nation , de siècle , de circonstance , qui ne supposent d'abord ces idées primitives et universelles , et qui ne puissent supporter par conséquent l'application des résultats auxquels leur méditation aura conduit. Seulement il faudra bien prendre garde de ne pas regarder ces vérités générales comme formant à elles seules un système complet qui puisse se suffire à lui-même dans l'exécution , et on ne devra les considérer que comme formant pour nous le commencement d'une théorie qui se modifie ensuite et s'achève en recevant les données spéciales qui appartiennent aux temps , aux lieux , et aux hommes.

Une grande partie des idées morales passent dans les notions de la politique , et y portent avec elles ce caractère vague et indéterminé qui leur est propre. A ce premier inconvénient il faut en joindre un second ; c'est que les idées , sur lesquelles

la politique se fonde, sont ordinairement beaucoup plus complexes encore que celles qui servent d'objet à la morale. Quelle idée déjà que celle d'une *société* ! Que sera-ce donc lorsqu'il y faudra joindre toutes les particularités qui la modifient, pour avoir celles d'une nation, des intérêts et des besoins qui lui sont propres ? L'idée d'une *loi* qui paroît si simple, renferme d'abord celle du *législateur* qui l'a portée, celle de l'*intention* que ce législateur a eue, d'une *fin* qu'il s'est proposée en la créant, celle d'un *peuple* auquel cette loi est destinée, enfin celle d'un rapport de subordination entre ce peuple et ce législateur, entre ceux qui reçoivent la loi, et ceux qui la font : notion qui, à elle seule, en suppose un grand nombre d'autres.

Cependant les idées de la politique ont, sous d'autres rapports, quelques avantages qui peuvent nous aider à les fixer avec plus d'exactitude. D'abord elles empruntent un grand nombre de notions des objets matériels et sensibles, telles que celles qui se rapportent à la population, au climat, à la richesse, au développement des forces

physiques de l'homme. La politique repose aussi sur un grand nombre d'idées particulières, telles que celles qui nous représentent les divers évènements de l'histoire, et l'état présent d'une nation. Enfin en méditant avec soin les combinaisons qui servent d'objet à l'étude de la politique, nous retrouvons entre elles une liaison toujours plus étroite et une analogie toujours plus prononcée. En effet, la notion abstraite de l'individu humain étant une fois exactement déterminée, suffit pour engendrer l'idée générale de la société; la notion particulière de l'individu, placé dans telles ou telles circonstances, engendre de même l'idée d'une certaine nation. En observant la direction naturelle que prennent les besoins ou les efforts de l'individu, et en multipliant ensuite ces besoins et ces efforts, ou en les compensant les uns par les autres, suivant qu'ils s'accordent ou qu'ils se trouvent dans une mutuelle opposition, on aura le tableau des forces dont la société dispose, des besoins auxquels elle doit satisfaire, des luttes et des résistances qui doivent s'élever dans son

sein. De même, il suffit de combiner d'une certaine manière les intérêts et les actions, ou établir entre eux un certain équilibre, pour obtenir les idées de toutes les formes possibles de gouvernement. Dans toutes les institutions sociales, c'est toujours l'homme qui se présente à nous comme le type primitif de toutes les notions, comme l'élément de toutes les compositions; sa volonté, sa raison, sa force, sont la source de tous les pouvoirs qui s'exercent, soit dans la formation des lois, soit dans leur exécution, soit dans les décisions judiciaires. Ces trois pouvoirs, à leur tour, selon qu'ils sont, ou réunis, ou divisés, ou subordonnés les uns aux autres, ou mis en équilibre; selon qu'ils sont confiés à un nombre plus ou moins grand d'individus; que le choix de ceux qui les exercent est fixé par telles ou telles conditions, accompagnées de telles ou telles circonstances, présentent toutes les diverses espèces des institutions politiques. Ainsi à proportion qu'on étudiera mieux ces diverses idées, qu'on observera avec plus de soin leur génération, qu'on les soumettra à des comparaisons plus exactes,

on les verra s'enchaîner plus étroitement en un seul système, et se déterminer plus facilement les unes par le secours des autres.

Ce n'est pas que les notions de la politique n'appartiennent aussi à la classe des idées mixtes : car la notion seule de *l'homme* est déjà très-mixte ; et dans l'association qui se forme des individus de l'espèce humaine, chacun d'eux ne se montre, ni avec les mêmes intérêts, ni avec les mêmes idées, ni avec la même force, ni enfin dans la même situation. Mais les idées mixtes sont toujours d'autant plus faciles à définir, qu'elles renferment dans leur sein un plus grand nombre d'éléments identiques ; or tel est précisément le cas des notions relatives à la société qui admettent de nombreuses répétitions des mêmes faits.

La langue de la politique est, en général, beaucoup moins arbitraire que celle de la morale, et l'analogie se fait bien mieux sentir dans les expressions dont elle se compose. La raison de cette différence est facile à trouver. Les notions de la morale ont été formées en nous, en quelque sorte, sans nous-mêmes ; elles ont résulté natu-

rellement des impressions que produisoient sur nous certaines circonstances ; on les a donc trouvées toutes faites lorsqu'on a songé à les nommer ; on s'est empressé de leur donner des signes pour les fixer et les reconnoître ; leur analyse n'a eu lieu que long-temps peut-être après l'institution de leur langage. Mais un plus grand nombre de notions politiques sont *archétypes* : l'esprit a dû les former lui-même par la voie de composition , et souvent elles ont été conçues long-temps avant qu'on en aperçût aucun modèle. Le moyen qui s'offroit naturellement pour les nommer , étoit donc de combiner les signes des circonstances principales qu'il réunissoit en elles. C'est ainsi qu'on a dit *monarchie* , *démocratie* , pour exprimer le gouvernement qui se fonde sur l'autorité d'un seul ou sur la force du peuple. Ce n'est pas que la langue de la politique ne renferme aussi un grand nombre d'expressions , ou entièrement arbitraires , ou formées d'après une analogie vicieuse : car la langue ne put s'établir parmi les hommes que lorsqu'ils étoient déjà réunis en société ; il y avoit certaines ins-

titutions établies lorsqu'on songea pour la première fois à les nommer ; ces institutions frappèrent les regards des hommes avant d'être méditées par la réflexion , et elles reçurent leurs signes avant qu'on eût pénétré leur nature. D'ailleurs, il y a telles espèces de gouvernemens (et les premiers gouvernemens établis par la force durent le plus souvent être de ce nombre) il y en a , dis-je , qui exigent l'obéissance sans permettre le raisonnement ; il leur faut un langage pour se faire entendre de ceux auxquels ils commandent ; mais il leur convient très-peu que ce langage présente des définitions philosophiques : ils savent que la soumission à leurs lois est d'autant plus assurée , qu'il est moins permis de les analyser et de les comprendre. Le mot *loi* , *lex* , en latin , vient originairement de *legere* , lire. *Souverain* , *sovrano* en italien , vient de *soprá* , *suprà* , en latin , et annonce seulement celui qui est placé au-dessus des autres , idée qui s'accorde très-peu avec celle de la souveraineté véritable. Enfin , souvent les institutions ayant changé dans le sein de la société , pendant que

les noms restoient les mêmes , ils ont fini par représenter des idées toutes différentes de celles dont ils tiroient leur origine. Le mot *empereur* , *imperator* , qui désignoit d'abord un grade militaire , a fini par désigner une dignité politique. *Sénateur* vient de *senior* , vieillard , parce que sans doute les hommes déférèrent d'abord le pouvoir législatif à ceux auxquels les années avoient donné plus de sagesse et d'expérience. Le nom de *citoyen* n'exprimoit dans le principe que l'habitant d'une cité ; et comme les habitans des villes furent les premiers à se donner des lois consenties , à acquérir et consolider leur liberté , à entrer en exercice de leurs droits politiques , le nom de *citoyen* servit aussi à exprimer les prérogatives dont ils s'étoient assuré la jouissance. Ce titre s'étendit ensuite à ceux auxquels ces prérogatives furent communiquées ; les romains le donnèrent à tous ceux qu'ils admirent à partager le droit de cité ; alors on en vint à dire le *citoyen d'un état* , à employer ce mot pour désigner les membres d'une société régie par

des institutions libres , et soumise à une constitution régulière.

Plusieurs raisons nous expliquent l'incertitude attachée à la plupart des termes de la politique , et la variété des acceptions que les hommes y attachent. La première est l'extrême composition que présentent les idées exprimées par certains termes , ou les abstractions assez profondes sur lesquelles ces idées sont quelquefois établies : il faudroit , pour être en état de les bien définir , les avoir longtemps méditées , les avoir embrassées sous toutes leurs faces , avoir étudié avec soin l'ordre de leur génération ; mais il est rare qu'on porte à cette étude l'attention et l'assiduité qu'elle demande. Les préjugés établis empêchent souvent que la génération de ces idées ne soit bien connue ; la légèreté de l'esprit ne permet pas d'en analyser scrupuleusement tous les détails. Aussi remarquons-nous que le vice de ces définitions vient ordinairement de ce qu'on se borne à fixer dans une idée son rapport le plus simple et le plus sensible. L'idée de la *liberté*

politique ne présente au plus grand nombre que la faculté de faire tout ce qu'ils veulent; leur attention ne remarque pas toutes les conditions qui résultent de la notion même de la liberté, et qui ne la circonscrivent en apparence que pour la rendre plus vraie et plus durable; on ne voit le plus souvent dans l'idée de l'*autorité* que celle du *pouvoir*, qui n'est cependant que le moyen de son exercice. La seconde raison de l'incertitude de la langue politique, vient de ce que cette langue doit être populaire, quoique la science le soit très-rarement. Sous ce rapport, la politique se distingue des autres branches de nos connoissances; il semble que le droit de parler le langage de celles-ci n'appartient guère qu'à ceux qui en ont fait une étude particulière; mais les lois étant faites pour tous, il faut que leur langage s'adresse à tous, il faut que leurs termes soient d'un usage universel. La plupart des hommes n'ont guère le loisir d'en méditer le sens, ou les lumières nécessaires pour le pénétrer. Les préjugés

établis , les passions individuelles , l'éclat du pouvoir , l'influence de l'imitation , concourent à propager l'abus des mots ; enfin , les individus qui peuvent et qui osent atteindre à la définition des termes les ont ordinairement entendus prononcer long-temps avant qu'ils en eussent étudié les acceptions ; ainsi , leurs premières définitions sont l'effet du hasard et des circonstances , et avant de se former de nouvelles idées , ils ont besoin de rectifier celles qu'ils avoient acquises.

Mais , c'est sur-tout aux factions politiques , qu'il faut attribuer l'incertitude du langage dans la science de la législation. L'abus des mots leur est naturel , parce qu'il est un des moyens les plus simples et les plus énergiques dont elles disposent. Elles rencontrent dans la langue certaines expressions consacrées par le respect et l'enthousiasme des peuples , douées d'un pouvoir magique pour électriser les esprits , parce qu'elles ont été destinées à représenter les plus grandes idées et les sentimens les plus sublimes.

Elles se hâtent donc de s'emparer de ces expressions et de les lier à leurs desseins.

Lorsque les chefs de parti se sont ainsi approprié ces expressions toutes puissantes, ils peuvent, à leur gré, soit par leurs actions, soit par leurs discours, leur donner les définitions qui conviennent à leurs intérêts, sans avoir à craindre que cet artifice soit remarqué par la foule : car l'impression, que ces paroles font sur le peuple, tient moins aux définitions qu'à l'habitude ; or quoique les définitions changent, l'habitude se maintient et conserve aux mots tout leur pouvoir. Les ambitieux commencent toujours par emprunter les formes du patriotisme, et il n'est pas un tyran qui ne s'annonce d'abord pour le protecteur de la liberté. Ainsi, les mots, qui appartiennent aux droits des hommes et au bonheur de la société, deviennent comme autant d'armes, qui, dans les troubles politiques, passent tour-à-tour dans la main de tous les partis, d'autant plus acharnés à se combattre, qu'ils se sont ôtés les moyens de s'entendre.

Les usurpateurs , et les gouvernemens légitimes eux-mêmes , lorsqu'ils abusent du pouvoir qui leur fut confié , corrompent aussi , à leur manière , la langue des intérêts sociaux : car ils affectent de recouvrir toujours leurs entreprises de tous les dehors du juste et de l'honnête ; ils empruntent le langage du législateur bienfaisant et sage ; et c'est à la faveur de ces équivoques qu'ils espèrent surprendre la bonne foi des nations. Plus leurs actions sont oppressives et arbitraires , plus ils ont besoin de les pallier sous des expressions favorables. Je doute qu'il y ait eu jamais un peuple assez avili pour supporter la présence du despotisme , si le despotisme lui-même avoit osé s'avouer pour ce qu'il est , et reprendre sa langue naturelle. Les mensonges dont il s'entoure , sont un vain , mais éclatant hommage , que la force , en lui , rend à la justice ; ils sont à la-fois la preuve de la puissance de l'opinion , et de la docilité du préjugé.

La langue de la Politique est la seule , dont les définitions n'appartiennent presque jamais aux philosophes ; elles sont , en

quelque sorte, une attribution du pouvoir, ou plutôt une prérogative qui appartient au plus fort.

Quel est donc le pays, le siècle, dans lequel les termes de la Politique puissent obtenir des interprétations claires, justes, unanimes ? Un gouvernement fondé sur le vœu et les besoins de la société, uniquement consacré à faire son bonheur, est le seul qui soit intéressé à conserver l'exactitude de cette langue. Disons plus ; il est le seul qui puisse permettre qu'on en fasse un bon et légitime usage.

Tout ici est donc réciproque : sans doute une meilleure langue prépareroit de meilleures institutions dans le sein de la société ; mais les institutions vicieuses protègent, à leur tour, l'imperfection de la langue.

Une des plus belles preuves qu'on puisse donner de la puissance et de l'utilité de la saine métaphysique, est dans la naissance et les rapides progrès de l'Économie Sociale. La plupart des faits qui devoient lui servir de base existoient depuis long-

temps , et la science n'existoit point encore : il falloit que l'idée vint de les combiner , de les comparer , de les analyser , d'en déduire certaines lois générales ; et ce fut l'esprit métaphysique qui inspira ce projet. Alors on s'étudia à classer , et les diverses espèces de besoins , et les diverses espèces de travaux destinés à les satisfaire. On observa les rapports qui existoient entre eux. On distingua les besoins de nécessité , de commodité et de luxe. On distingua les diverses espèces d'industrie , celle qui multiplie les matériaux , celle qui les met en œuvre , celle qui fournit les instrumens , celle qui exécute les transports et les échanges , celle qui prête des secours généraux à toutes les autres. En déterminant le degré d'importance de chaque travail , on assigna la portion de faveur qu'il devoit attendre de la société ; on découvrit dans la réciprocité des besoins le principe de tous les échanges , et dans la comparaison des besoins , la règle qui servit à fixer les diverses valeurs ; on suivit ces valeurs dans leurs diverses transformations ; on observa les lois de leurs ré-

volutions ; on apperçut la différence des valeurs absolues, et des valeurs relatives, des valeurs réelles et des valeurs apparentes et nominales, et l'on fixa les signes divers de la pauvreté ou de l'abondance. En méditant la nature de l'industrie, on remarqua que ses efforts sont toujours en proportion de la facilité qu'elle trouve à débiter ses produits : de-là résulte le grand principe de la tendance naturelle que les efforts de l'industrie ont à se mettre en équilibre avec les besoins généraux, et par conséquent toutes les maximes sur la liberté du commerce, sur la circulation, sur la multiplication des moyens d'échange, sur le sage emploi des encouragemens. En observant comment l'impôt retombe sur les diverses classes de la société, quel est, à l'égard de chacune, le temps le plus favorable et la manière la plus commode pour l'acquitter, quelles sont les formes à-la-fois les moins oppressives et les plus économiques pour son exaction, on établit certaines maximes générales qui servent à déterminer la convenance de telle ou telle contribution particulière ; enfin ,

en étudiant comment la nature du sol, l'étendue du territoire, la population, et toutes les circonstances locales, modifioient ou les besoins, ou les ressources, ou l'industrie dans chaque état, on reconnut la fin particulière à laquelle les vues de l'administrateur devoient tendre dans chaque hypothèse, et l'on apprit à restreindre, à circonscrire l'application des règles suivant les accidents relatifs à la situation de la société. C'est ainsi que la science de l'Économie Sociale a trouvé dans les besoins directs, ou réfléchis, de chaque individu, la notion première et fondamentale, qui, différemment transformée, servoit à composer toutes les idées sur lesquelles se dirigeoient ses méditations; et alors, des principes les plus simples elle a déduit les conséquences les plus fécondes; elle a obtenu des maximes invariables et absolues, parce qu'elles étoient fondées sur la nature même de l'homme; elle a établi, en quelque sorte, des formules qui renfermoient la solution des problèmes particuliers, parce que ces problèmes ne lui présentoient plus qu'une combinaison

variée des élémens qu'elle avoit obtenus et fixés par une bonne analyse.

Je doute qu'il soit possible à la métaphysique de réduire à une plus grande simplicité les principes de l'Économie Sociale : car les analyses me paroissent avoir été poussées à leur dernier terme. Je crois qu'on pourra seulement donner, par la suite, plus d'étendue aux résultats, en appliquant ces principes à de nouvelles hypothèses, en suivant les besoins et l'industrie individuelle dans de nouvelles transformations, en observant comment certaines circonstances, qu'on n'a peut-être point encore assez méditées, comment les opinions, les mœurs, les institutions politiques influent sur le développement de ces besoins, en changeant la direction, et peuvent ainsi introduire dans les questions des données plus ou moins propres à en modifier les résultats. Les révolutions, qui sont survenues au milieu de nous sur la fin de ce siècle, nous ont présenté plus d'une combinaison, que les maximes existantes ne suffisoient pas pour expliquer ; elles nous ont prouvé que les premiers au-

teurs de l'Économie Politique n'avoient pas tout prévu , et elles ont ouvert une nouvelle carrière aux méditations de leurs disciples.

J'ai déjà remarqué quelque part tout l'avantage que les notions de l'Économie Politique doivent à la nature de leurs propriétés. Les idées de quantité , qui s'y représentent sans cesse sous diverses formes , les rendent à-la-fois susceptibles d'être plus exactement définies , et de recevoir un langage plus analogue. Les besoins des individus , les valeurs des objets , les travaux et les forces , les échanges et les produits , tout y peut être rappelé à des évaluations numériques ; la plupart des signes sont des nombres. Il est vrai qu'il y a aussi des idées mixtes : car , plusieurs circonstances de diverse nature se réunissent , par exemple , pour déterminer le *prix* d'un objet quelconque ; il faut considérer , à-la-fois , sa rareté ou son abondance , les fatigues plus ou moins grandes qu'il a coûtées , le degré d'importance et l'étendue du besoin qu'il est destiné à satisfaire ; enfin , son rapport plus

ou moins immédiat à ce besoin , la facilité plus ou moins grande qu'il présente pour le contenter. Mais ces idées mixtes sont ici bien moins fréquentes que dans les autres sciences ; les élémens hétérogènes , qu'elles renferment , sont ordinairement en petit nombre ; enfin , les abstractions , nécessaires pour arriver aux idées les plus simples , exigent ordinairement bien moins d'efforts ; elles se rapportent bien plus prochainement à l'ordre des idées sensibles.

Mais de toutes les sciences mixtes , celles qui doivent emprunter un plus grand secours des notions métaphysiques , sont sans doute la Logique et la Grammaire : la logique , qui tend à donner des lois à la pensée ; la Grammaire , qui en donne au discours.

En effet , l'art de raisonner n'étant que l'art de remonter à la génération de nos idées , et la saine métaphysique n'étant que l'étude des véritables lois de cette génération , c'est à la métaphysique qu'il appartient d'abord de préparer à la logique

les matériaux sur lesquels elle travaille , et les méthodes qu'elle emploie. C'est encore à l'aide de la métaphysique , que les diverses opérations de l'esprit seront considérées dans un état abstrait , qu'elles seront soumises à une exacte analyse , et rappelées ainsi à leurs plus simples éléments ; qu'on reconnoitra comment un petit nombre d'opérations primitives , diversement transformées , suivant les sujets auxquels elles s'appliquent , diversement combinées entre elles , suffisent pour rendre raison des travaux les plus compliqués de l'entendement ; et qu'on réduira ainsi l'art de penser à quelques maximes générales , étroitement liées entre elles , et suffisantes pour expliquer la marche de l'esprit humain , dans les diverses branches de nos connoissances.

La Grammaire a pour objet de nous faire connoître les conventions du langage , de les assujétir à des règles générales , et de nous apprendre à en bien user. Or la véritable manière de simplifier ces règles , c'est d'en pénétrer l'esprit ; mais comme les fondateurs du langage ne cher-

chèrent à parler que pour se faire entendre, ils durent fonder les règles de leur langage sur l'analyse de la pensée qu'ils s'efforçoient de traduire ; ils durent être comme le peintre , qui puise dans l'étude de la nature le secret de la reproduire. C'est donc encore en remontant à l'analyse de la pensée , en observant l'ordre et la liaison des opérations de l'esprit , qu'on doit découvrir l'origine de la plupart des conventions sur lesquelles le langage a été fondé. La classification métaphysique des idées explique la classification mécanique des mots ; la génération des idées rend raison des étymologies ; la manière dont les idées s'associent entre elles dans la pensée , découvre l'origine des lois de la syntaxe.

C'est une observation singulière que l'état d'imperfection dans lequel la Logique et la Grammaire sont long-temps demeurées , tenoit à deux principes directement opposés ; je veux dire , que l'une a été retardée par l'abus qu'elle a fait de la métaphysique , pendant que l'autre , au contraire , négligeoit trop de la consulter.

En effet , les logiciens crurent que , pour donner des lois à la pensée , il suffisoit d'étudier le mécanisme secret du raisonnement , et d'apprendre à bien lier entre elles les propositions dont il étoit formé. En se renfermant ainsi dans une méditation purement abstraite , en négligeant les secours de l'observation , ils n'aperçurent pas combien les circonstances extérieures , la disposition de l'esprit , le vice de nos instrumens , peuvent influer sur les erreurs de nos jugemens. Ainsi , toutes leurs maximes , malgré leur exactitude géométrique , se trouvèrent insuffisantes , et ils n'apprirent qu'à déraisonner en bonne forme. Les Grammairiens , au contraire , ne s'attachèrent d'abord qu'à la forme du langage ; ils exposèrent ses lois sans en expliquer le principe ; ils ne firent de l'art de parler qu'un art mécanique ; ils ne purent donc établir que des règles aussi sèches que multipliées , difficiles à classer dans la mémoire , plus difficiles encore à appliquer. Mais lorsque la Logique , moins restreinte dans ses bases , a voulu embrasser les opérations de l'esprit dans tout l'en-

semble des moyens qu'elles emploient , et des causes qui les influencent ; lorsque la Grammaire a voulu remonter à l'origine des lois du langage , ces deux arts se sont rencontrés , se sont prêté un mutuel secours , et désormais , leur association leur promet à tous deux de nouveaux progrès.

Jusqu'ici , je me suis borné à considérer la métaphysique dans son application aux diverses sciences , et je crois qu'en l'envisageant sous son véritable point de vue , c'est-là le principal et peut-être le seul usage qu'on en puisse faire : car la métaphysique ne sauroit être que l'art d'étudier la génération de nos idées ; or toutes les sciences , reposant sur nos idées , ont également besoin de déterminer le mode de leur génération , qui sert de principe à toutes leurs relations : de même nos idées ne pouvant être pour nous de quelque utilité , qu'en les rapportant à quelque objet réel , leur génération seroit pour nous sans intérêt , si nous n'espérions y trouver les élémens d'une connoissance positive. Ainsi , la métaphysique est plutôt

une méthode , un art , qu'un système de connoissances particulières.

Il est cependant possible , sous quelque rapport , d'isoler la métaphysique de telle ou telle science particulière , en la considérant comme une sorte de préparation générale , qui nous conduit à toutes les espèces de connoissances positives. En effet , chaque ordre de connoissances embrasse une famille distincte et particulière d'idées , dans laquelle il se renferme. Or il peut être utile d'envisager toutes ces familles comme formant un seul système , d'étudier les rapports qu'elles ont entre elles , d'examiner leurs propriétés les plus universelles. La métaphysique , alors , sera une suite de considérations sur la science , en général ; elle nous découvrira les secours que les sciences diverses peuvent se prêter les unes aux autres ; elle fournira des principes à un grand nombre , et des règles à toutes.

Le système général de nos idées peut s'offrir à nous sous deux modes différens de génération , que le métaphysicien doit soigneusement distinguer. L'un est l'ordre

suivant lequel les idées s'introduisent dans notre esprit ; l'autre est l'ordre suivant lequel nos idées se combinent les unes dans les autres. Le premier dépend de notre manière de concevoir et de sentir ; il dépend aussi des circonstances extérieures : le second ne dépend que des rapports que nos idées ont entre elles. Le premier commence aux impressions sensibles qui sont toujours complexes : le second commence aux idées les plus abstraites , qui sont toujours les plus simples. En étudiant le premier ordre de génération , nous découvrons l'histoire de l'esprit humain : en étudiant le second , nous appercevons la subordination des rapports qui existent entre nos connoissances.

Pour donner un exemple sensible de ces deux ordres de générations , je prendrai l'idée du solide géométrique , et celle de la ligne , ou de la dimension en longueur. Il est certain que notre esprit acquiert l'idée totale du solide , avant de s'arrêter à celle de chaque dimension en particulier ; mais il est certain , aussi , que l'idée du solide se compose de celles de

trois dimensions. Ainsi , dans l'ordre de nos pensées , l'idée complexe est la première , et sert d'origine aux autres ; dans l'ordre métaphysique des idées , l'idée abstraite de la dimension est antérieure à l'idée complexe du solide , et lui sert de principe ou d'élément générateur.

Les métaphysiciens ont souvent confondu ces deux modes de génération , et se sont trouvés induits par-là en de graves erreurs. Les scolastiques crurent que les notions , les plus simples par leur nature , devoient être , pour l'esprit , l'origine de toutes les autres , et la source de la science. Cette opération justifia à leurs yeux le préjugé des idées innées , et l'usage qu'ils faisoient des systèmes abstraits. Quelques métaphysiciens modernes ne voyant entre les idées d'autre génération que celle qui résulte de l'ordre dans lequel elles nous parviennent , se sont exagéré l'importance des idées sensibles , et ont trop méconnu les secours qu'on peut retirer des raisonnemens abstraits et des spéculations générales.

L'étude de ces deux modes de génération peut avoir également son utilité :

en examinant quel est l'ordre dans lequel les idées nous parviennent , on apprendra à former de plus claires définitions ; cette recherche fournira de précieuses lumières sur les méthodes qu'on doit suivre dans l'enseignement des sciences et la démonstration de la vérité (1). En observant comment les idées se combinent les unes dans les autres , et résultent toutes d'un petit nombre d'éléments abstraits , on parviendra à porter plus de simplicité dans la classification des idées , à saisir plus rapidement les rapports qui les unissent , à établir d'avance sur ces rapports certaines vérités premières et générales qui abrègeront le travail de leur méditation dans les hypothèses particulières.

L'expérience peut seule fournir au métaphysicien les principes sur lesquels il établira le premier mode de génération entre les idées. C'est elle qui lui apprendra d'abord que la sensation est l'origine de toutes les notions acquises ; c'est elle qui lui apprendra encore à quelle espèce de

(1) Voyez les chap. 2 et 3 de cette Section.

sensations certaines idées doivent être rapportées ; c'est elle qui le conduira à déterminer, d'après les circonstances extérieures qui viennent s'offrir à l'individu, quelles sont les premières notions dont son esprit sera pourvu, quelles sont les premières comparaisons qu'il aura occasion d'exécuter, quelle est la succession qui s'établira ensuite dans l'acquisition de ses diverses idées. Mais lorsque l'expérience lui aura prêté ces maximes fondamentales, il pourra ensuite recourir aux méthodes du raisonnement abstrait, pour déterminer, en vertu de l'analogie, la génération de telle ou telle idée particulière : car il suffira d'étudier la nature de cette idée, pour reconnoître quelles sont les sensations dont elle a pu être déduite, et les diverses comparaisons dont on aura eu besoin pour arriver jusqu'à elle.

Quant au second mode de génération, les forces du raisonnement abstrait nous suffiront entièrement pour l'établir : car il ne sera besoin que d'analyser chaque idée, et de reconnoître les élémens intimes dont elle est formée, pour assigner l'ordre

qu'elle occupe entre les notions les plus simples et les plus complexes, et la place qui lui appartient dans la classification universelle.

Les vérités générales, que les métaphysiciens ont prétendu établir à l'aide de ce second mode de génération, et sur les seules propriétés intimes des idées, ont donné naissance à de nombreuses théories sur la nature, l'origine, les lois du principe pensant, sur l'existence et les perfections de la cause première, sur la formation de l'univers, sur les propriétés du mouvement, de la durée, de l'existence, sur les rapports que les causes diverses ont à leurs effets, etc. Ces théories ont été renfermées par eux sous le titre général de la métaphysique, ou des spéculations idéales, et cette science a acquis par-là dans leurs ouvrages une importance et une étendue proportionnées à celle des objets qu'ils lui avoient soumis. Mais il est visible que la plupart de ces questions ne peuvent tirer que de l'observation, des données légitimes et suffisantes, puisqu'elles tendent à établir certains faits, et que le raison-

nement abstrait ne servant qu'à développer l'identité, ne peut pas déduire de nos idées seules l'existence de ce qui est placé hors de nos idées. Si donc nous voulons laisser les principes métaphysiques à leurs propres forces, les isoler entièrement de l'observation; si, en nous renfermant dans la méditation de nos idées, nous ne voulons point prêter, par les équivoques, une fécondité trompeuse aux maximes générales dont elle nous fournira le sujet, nous verrons se réduire et se simplifier extrêmement le nombre des vérités auxquelles elle pourra nous conduire. Ici, une saine métaphysique restreindra donc le nombre de nos déductions, au lieu de les multiplier; et quant aux questions importantes sur la nature, l'origine, et les propriétés des êtres, elle les replacera dans leur classe naturelle, c'est-à-dire, dans le nombre des questions mixtes, qui tirent un égal secours de l'observation et du raisonnement; elle nous enseignera à juger du principe de la pensée, par les phénomènes qu'il produit, et de la cause première par les effets qu'elle déploie sous nos yeux.

D'après la notion que nous nous formons ici de la métaphysique, considérée comme une science particulière, il est facile de remarquer qu'elle doit être celle de toutes dont les idées sont plus difficiles à déterminer : car ces idées sont à-la-fois les plus abstraites et les plus mélangées : les plus abstraites, puisqu'elles sont déduites de la comparaison de toutes nos connoissances, puisqu'elles ne reposent que sur les dernières généralités de la science; les plus mixtes aussi, puisque aucun élément ne leur est étranger, et qu'elles puisent également à toutes les sources. Ici, nous reconnoissons un nouvel avantage des sciences mathématiques sur la métaphysique; car dans les premières, la double génération des idées n'est pas différente, comme dans la seconde; mais elle se réduit ordinairement à un seul système. De quelque manière qu'on veuille envisager les idées complexes des nombres, on trouvera toujours leur origine dans celle de l'unité; les idées des figures les plus composées de la géométrie, ne peuvent être obtenues par l'esprit qu'à

l'aide des figures les plus simples qui sont aussi leur élément métaphysique ; cette génération ne dépend point , ou dépend fort peu des circonstances extérieures ; elle est à-peu-près la même pour tous les hommes. Ainsi elle doit être très-claire et très-facile à reconnoître ; pendant que dans la science de la métaphysique , les deux modes de génération étant ordinairement différens , il est à la fois très-difficile de les distinguer , et très-dangereux de les confondre.

La langue de la métaphysique est sans doute la plus imparfaite et la plus incertaine de toutes. Je n'en voudrois point d'autre preuve que le nom même qu'elle porte , ou plutôt que l'embarras où l'on est pour lui en donner un. Celui de *métaphysique* , que nous avons souvent choisi , comme étant le plus généralement admis , et par conséquent le plus propre pour se faire entendre , jusqu'à ce que la langue soit refaite , ce nom , dis-je , ne s'appliquoit d'abord qu'à la science des abstractions ; encore s'y appliquoit-il très-mal : car cette application étoit le résultat

du préjugé qui présentait les idées abstraites comme exprimant la nature essentielle des choses. Aujourd'hui, que nos idées ne sont plus pour nous que nos manières de concevoir; aujourd'hui que nous sentons le besoin de recourir à l'observation pour étudier la nature de notre entendement, et des opérations qu'il exécute, le mot de *métaphysique* se trouve doublement vicieux, et ne sert qu'à nous retracer des erreurs dont nous nous sommes affranchis. On a proposé dans ce siècle plusieurs autres noms pour lui être substitués; mais, sans m'arrêter à en discuter ici la convenance, je me bornerai à faire remarquer qu'aucun n'a pu encore obtenir l'assentiment général et passer ainsi dans la langue. J'ai eu occasion de montrer ailleurs combien le mot *idée* lui-même étoit peu défini: il en est de même de ceux de la *réflexion*, de l'*imagination*, de la *mémoire*, etc. Cette incertitude vient, en partie, de la nature des idées qu'ils expriment, et de la peine qu'on éprouve pour les déterminer et les fixer avec exactitude; elle résulte aussi de la

même cause que nous avons déjà remarquée à l'occasion de la langue de la morale ; je veux dire , de la nécessité , où ont été les premiers créateurs des langues , d'emprunter le secours des métaphores pour désigner les notions qui appartiennent à l'étude de l'entendement. Ces métaphores , qui pouvoient être très-utiles pour donner un commencement de lumière à ceux qui n'avoient point encore réfléchi , sont très - insuffisantes , ou même très-inexactes , pour les philosophes , et ne servent quelquefois qu'à les égarer , lorsqu'ils veulent s'attacher à leur sens avec une fidélité trop scrupuleuse.

CHAPITRE DIXIÈME.

De la langue philosophique ; — différens systèmes qu'on pourroit suivre pour sa formation. — Des règles de cette langue et de sa possibilité.

MAINTENANT, qu'en remontant à l'origine des erreurs humaines, en analysant les diverses causes qui peuvent concourir au progrès de nos connoissances, nous avons montré les inconvéniens qui ont résulté de l'imperfection des signes, et les avantages qu'on pourroit se promettre d'un langage mieux fait, il reste à examiner une seconde question non moins importante, celle de savoir quel est le degré de perfection dont les signes sont susceptibles par eux-mêmes, et quels sont les moyens qu'on devroit prendre, les règles qu'il faudroit suivre, pour leur rendre la perfection dont ils sont en effet capables. J'ai cru que pour simplifier cette recherche,

pour s'y livrer avec plus de liberté, il falloit d'abord s'isoler de toutes les conventions existantes, reprendre les choses à leur première origine, et examiner comment les philosophes devroient se conduire s'ils étoient appelés à nous donner une langue sur des bases entièrement à leur choix, et quelle méthode ils suivroient pour nous donner le système de signes le plus favorable à l'art de penser. Lorsque cet examen nous aura éclairés sur les règles de la langue véritablement philosophique, les résultats qu'il nous aura fournis viendront s'appliquer naturellement et aux diverses tentatives qui ont été faites pour la création d'une langue semblable, et aux langues anciennes et modernes qui ont été mises en usage dans les sociétés humaines; nous découvrirons si ces tentatives ont atteint le but qu'elles se proposoient, nous reconnoîtrons plus précisément ce qui manque à ces langues usitées, et nous indiquerons avec plus de certitude et de précision les réformes dont elles auroient besoin, et celles qu'elles pourroient réellement éprouver.

Pour déterminer avec exactitude les conditions d'après lesquelles la langue philosophique devrait être établie, il suffit de se rappeler et de bien déterminer la fin qu'une langue semblable seroit destinée à remplir. D'abord, le premier but qu'on se proposeroit devant être de fixer, d'une manière certaine et invariable, les acceptions du langage, il faudroit que, pour apprécier la valeur d'un signe, il n'y eût besoin que d'étudier ce signe lui-même, et qu'on pût trouver en lui une parfaite représentation de l'idée qu'il seroit destiné à réveiller, ou du moins, qu'on n'eût besoin pour y parvenir que de quelques conventions faciles à former, et entièrement à l'abri de l'équivoque. En second lieu, comme on auroit aussi pour objet de seconder la marche du raisonnement, c'est-à-dire, le travail de la comparaison des idées, il faudroit aussi qu'il regnât entre les signes divers une analogie correspondante à celle des idées, et qu'ainsi chacun d'eux fût institué d'après des règles semblables. Troisièmement, comme le langage philosophique devrait servir à don-

ner plus de célérité et d'étendue aux opérations de l'esprit , à ménager à-la-fois notre loisir et nos forces , il faudroit que les signes qu'il emploieroit jouissent aussi de la plus grande simplicité ; cette simplicité , à son tour , exigeroit trois conditions ; 1°. que les conventions premières fussent en très-petit nombre ; 2°. que chaque signe en particulier fût très-abrégé ; 3°. que le travail , nécessaire pour en obtenir l'intelligence , fût aussi très-borné : quatrième-ment , puisque le langage philosophique seroit destiné à prévenir toutes les équivoques , il importeroit que les signes fussent aisés à distinguer les uns des autres ; que leur analogie ne condui-t point à les confondre ; que leur simplicité ne les rendit point difficiles à remarquer et à saisir. Enfin , la pauvreté du langage étant toujours une source d'équivoques , et les méditations philosophiques ayant besoin de tenir compte des moindres accidens qui différent les notions de l'esprit , il faudroit que cette langue eût un fonds suffisant de signes , pour donner un nom distinct à toutes nos idées.

De-là résultent donc cinq règles principales : analogie des signes aux idées ; analogie des signes entre eux ; simplicité dans l'ensemble du système comme dans ses détails ; distinction nette et précise entre les signes divers ; enfin , une suffisante abondance de termes. Je me borne, pour le moment , à ces lois essentielles ; j'aurai occasion , par la suite , de développer celles qui ne sont que de simple convenance.

En méditant sur la nature de ces conditions , nous découvrirons quatre systèmes différens , qui peuvent nous conduire , du moins en apparence , à les remplir. Essayons de les définir et de les analyser tour-à-tour.

Premier Système.

L'idée la plus naturelle qui se présente d'abord pour un système de signes propres à représenter parfaitement nos idées , est celle d'une langue fondée sur l'imitation ; je veux dire , dans laquelle les objets sensibles seroient peints , et toutes les idées

rappelées à des objets sensibles. Ainsi, pour commencer par l'écriture, par exemple, ce système seroit une suite d'hyéroglyphes, exécutés avec soin et raisonnés avec méthode.

Voici, ce me semble, quelle seroit la meilleure manière d'instituer un système d'hyéroglyphes conformes aux vues que nous nous proposons. On dessineroit d'abord tous les objets qui se distinguent par une forme qui leur sont propres : ce dessin n'auroit pas besoin d'être complet ; il suffiroit d'y reproduire les traits principaux nécessaires pour rappeler la figure particulière qu'on auroit en vue. Cinq à six traits suffiroient pour peindre l'homme, le lion, un arbre, une plante, etc., de manière à les faire suffisamment reconnoître.

Toutes les idées de mouvement et d'action seroient encore représentées par des figures qui retraceroient, ou la direction que suivroient ces mouvemens, à la manière des géomètres, ou les attitudes qui précéderoient ou accompagneroient ces actions, selon les procédés que suivent

les sculpteurs et les peintres , sans toutefois s'assujétir à un détail aussi minutieux , puisqu'on ne chercheroit pas à produire une illusion sur nos sens , mais seulement à rappeler une image à notre esprit.

Pour exprimer les sensations qui n'appartiendroient pas à l'ordre des figures et des mouvemens , on chercheroit à peindre , du moins , les circonstances extérieures par lesquelles ces sensations seroient préparées. Ainsi , la forme extérieure de l'organe serviroit d'abord à énoncer le genre de la sensation ; on en détermineroit ensuite l'espèce , en plaçant , à côté de cette première figure , celle de l'objet destiné à produire l'impression particulière qu'on voudroit désigner. Ainsi , une rose , dessinée à côté d'un nez ou d'un œil , signifieroit l'odeur ou la couleur de la rose. Un instrument , placé à côté de l'oreille , désigneroit l'harmonie.

Quant aux qualités abstraites des corps , on pourroit employer , pour les exprimer , la peinture des actions qui servent à les découvrir , ou des effets sensibles qui en résultent. La pesanteur , par exemple ,

seroit désignée par un poids ou par l'action de porter ; l'électricité par l'étincelle ; l'élasticité par le mouvement de réflexion.

Il y auroit deux méthodes différentes pour exprimer les affections de l'ame et les opérations de l'esprit : on pourroit saisir les analogies qu'elles présentent avec certains objets sensibles ; ainsi , l'œil , par exemple , désigneroit l'attention ; l'action d'une main qui touche et qui palpe exprimeroit le jugement ; divers mouvemens serviroient à peindre les impressions , suivant la direction qu'elles prennent , ou l'intensité dont elles jouissent. On pourroit encore décrire les circonstances extérieures qui accompagnent nos modifications intimes : la tête reposée sur la main , seroit le signe de la méditation ; le raisonnement seroit désigné en peignant le geste de l'homme qui démontre ; la douleur , la crainte , la joie , seroient assez bien annoncées en imitant les attitudes ordinaires à ceux qui les éprouvent.

Les rapports que les hommes ont entre eux nous présentent toujours un côté sensible , en même-temps qu'un côté moral :

c'est au premier qu'on s'attacheroit pour les énoncer dans le système hiéroglyphique ; L'amitié seroit donc représentée par deux hommes qui se tiendroient la main ; la parenté, en indiquant que les individus ont une commune origine ; un engagement, en peignant la forme d'un acte qu'on seroit prêt à signer ; un bienfait, en offrant l'image d'un homme qui donne à un autre, etc. : les différens états de la société, les fonctions publiques, trouveroient leurs signes dans les costumes, les situations, les actions qui accompagnent leur exercice. La société elle-même seroit représentée par une aggrégation d'hommes qui se réunissent par de réciproques engagements ; et ce signe, joint à celui des divers besoins, des diverses forces, des diverses actions, serviroit à fixer les idées sur lesquelles reposent les sciences sociales.

Les notions même de la Métaphysique pourroient être rapportées à quelques analogies sensibles qui leur serviroient de signes hiéroglyphiques : la *nécessité* seroit exprimée par une chaîne ; la *durée* par un horloge ; l'*égalité* par deux parallèles ; une

cause par l'image d'un ouvrier qui produit et façonne ; une *méthode*, par un instrument géométrique ; un *genre*, une *espèce*, par des cercles qui se renfermeraient réciproquement. En un mot, la règle constante de ce système seroit de chercher dans une idée complexe quelque caractère dominant ou principal qui fût susceptible d'être extérieurement décrit, ou qui pût du moins avoir quelque ressemblance avec un objet sensible, et de rapporter une idée abstraite à son origine sensible, en choisissant parmi les faisceaux sensibles, dont elle auroit pu être déduite, celui qui en seroit plus voisin, et qui seroit plus naturellement lié avec elle.

Le système dont je viens d'exposer rapidement les principes, est celui qui paroît avoir servi de base aux hiéroglyphes des anciens, et aux caractères de l'écriture des chinois : telle est aussi l'écriture qu'on a trouvée chez les mexicains, à la découverte de l'Amérique. Seulement, comme on l'établirait sur des analyses plus exactes, sur des comparaisons plus judicieuses, il offrirait un ensemble plus raisonné, et la fidé-

lité des peintures pourroit être portée à une plus haute perfection.

Mais quoique ce système semble au premier abord offrir une espèce de langue philosophique, il suffit de le méditer avec un peu d'attention pour reconnoître que les conditions, qui devoient servir de règle à une langue semblable, ne s'y trouvent remplies sous aucun rapport, d'une manière satisfaisante.

1^o. L'analogie des signes avec les idées n'y seroit que très-imparfaitement observée; et loin qu'elle pût tenir lieu de définitions, et prévenir toutes les équivoques, elle seroit au contraire une source féconde d'équivoques: car, les hiéroglyphes ne retraceroient, d'abord, qu'un très-petit nombre des qualités sensibles des objets; il faudroit que les autres fussent suppléées par la mémoire. En second lieu, ils n'exprimeroient directement que des qualités sensibles; ils ne nous conduiroient aux autres notions que par le moyen des métaphores, et nous avons souvent montré tous les inconvéniens des expressions métaphoriques. Enfin, soit par l'emploi des

signes directs , soit par le secours des métaphores , les hiéroglyphes ne nous indiqueroient jamais , dans les objets , que les caractères principaux et les plus saillans ; ils manqueroient de moyens pour fixer les nuances délicates et fugitives des idées , qui , étant par elles-mêmes les plus difficiles à remarquer , sont aussi celles à l'égard desquelles l'attention a sur-tout besoin d'être aidée par l'exactitude des signes.

2°. L'analogie des signes entre eux n'y seroit que foiblement conservée. En effet , pour que les signes aient entre eux une étroite analogie , il faut qu'un très-petit nombre de signes , primitifs et élémentaires , servant d'origine à tous les autres , deviennent par-là le principe simple et fécond de tous leurs rapports. Mais ici , il faudroit d'abord autant d'hiéroglyphes primitifs , qu'il y auroit d'objets extérieurs et sensibles à décrire. Ensuite , comme on ne pourroit embrasser et reproduire tous les élémens dont se composeroit une idée complexe ; comme on ne pourroit pas même choisir dans cette idée complexe le principe intime et fondamental de sa

formation , et qu'au contraire , on devrait s'attacher le plus souvent à des circonstances externes et accidentelles , les signes des compositions devraient être presque sans aucune relation entre eux ; et les abstractions , qui sont les anneaux secrets de la chaîne métaphysique de nos idées , et la source de leurs analogies , n'ayant point elles-mêmes de signes propres et directs , ne pourroient servir de fondement aux analogies du langage.

3°. Les hiéroglyphes étant ordinairement des figures très-composées , exigeroient beaucoup de temps et de travaux ; la vérité des peintures demanderoit une grande précision dans l'exécution : ainsi , ce système manqueroit encore de l'avantage de la simplicité.

4°. Il est probable que souvent on n'auroit pas le loisir , la patience , les moyens ou le talent nécessaire pour former des dessins très-exacts. On croiroit pouvoir retrancher quelques traits accessoires ; en cherchant à obtenir une plus grande simplicité , on tomberoit dans la confusion , et ces hiéroglyphes , comme ceux des anciens ,

deviendroient, à la fin, une sorte d'énigme dont on auroit beaucoup de peine à pénétrer le mystère.

On conçoit que ces hiéroglyphes pourroient être, jusqu'à un certain point, imités et reproduits dans les gestes. On conçoit aussi qu'il seroit possible d'établir sur les analogies sensibles de la voix un système à peu-près semblable à celui qui auroit été fondé sur les analogies du dessin. Mais ces deux espèces de langues participeroient aux imperfections de la précédente, et y joindroient encore des inconvéniens particuliers ; leurs descriptions seroient beaucoup moins exactes, et leur étude plus difficile, ainsi que nous l'avons démontré dans la 1^{re}. Partie de cet Ouvrage (sect. 2, chap. 15).

Second système.

En renonçant à prendre l'imitation sensible pour base de la langue philosophique, il nous reste la ressource de fixer, par un petit nombre de conventions arbitraires, les élémens primitifs du langage, et d'en déduire tous les autres signes en établissant

entr'eux des rapports qui correspondent précisément aux relations métaphysiques de nos idées. Mais quelles sont les idées qui doivent nous servir de point de départ, et de terme de comparaison pour toutes les autres, et dont les signes par conséquent doivent servir aussi de principes générateurs au langage? Quel est l'ordre que nous devrions suivre pour nous élever de ces premières idées jusqu'aux autres?

La nature semble nous offrir, d'abord, un modèle que nous pourrions imiter dans ce travail. Les idées qu'elle nous fait obtenir les premières seroient celles auxquelles on rapporteroit aussi les conventions primitives; et l'ordre qu'elle nous fait suivre dans la génération de nos idées, seroit celui que nous observerions dans la formation successive de nos signes.

Ainsi nous donnerions, d'abord, des noms à nos sensations; et ceux des idées abstraites et complexes seroient déduits des précédens.

Examinons en détail la méthode suivant laquelle ce travail devrait être exécuté. Je commence par les signes des sensations.

Les sensations , que nous considérons comme simples et primitives , présentent une variété presque infinie. S'il falloit donc donner à chacune d'elles un signe particulier et distinct , nous manquerions , dès l'entrée , à cette simplicité qui est une condition essentielle de notre système.

Mais n'est-il pas possible , en comparant avec attention ces sensations qui nous paroissent simples , de découvrir entre elles certaines analogies au moyen desquelles nous puissions les considérer comme n'étant que les modifications d'un petit nombre de sensations primitives ? Alors , en donnant des signes de convention à ces impressions premières , on n'auroit besoin que de les modifier par une méthode d'analogie , pour avoir les signes de toutes les autres.

La langue de la Musique peut , à cet égard , nous donner quelques espérances , et son exemple , peut-être , nous fournira les règles que nous cherchons. Les auteurs de cette langue ont considéré deux choses dans la sensation musicale , le ton , et la mesure , ou le temps. Les tons harmoniques étant

séparés par des intervalles égaux et déterminés , il a suffi de choisir un signe conventionnel pour le ton fondamental ; et ce même signe , en se répétant avec des modifications uniformes , c'est-à-dire , en occupant une place , plus ou moins élevée , sur l'échelle formée par des lignes parallèles , a servi à exprimer tous les tons de la gamme. De même , tous les intervalles de temps étant supposés égaux entre eux , le nombre , plus ou moins grand , de notes placées entre les deux signes qui indiquent ce tems , a servi à exprimer la rapidité ou la lenteur de l'émission des sons , et le caractère propre de la mélodie.

Sans doute on ne sauroit desirer dans la langue musicale plus d'analogie , plus de précision , plus de simplicité , plus de perfection , en un mot , par rapport à l'effet qu'on se propose d'en obtenir ; mais si nous voulons la considérer comme la langue générale des sons , elle nous paroîtra , sous plusieurs rapports , insuffisante. D'abord il est remarquable que les premières sensations , auxquelles ses signes élémentaires doivent être appliqués , ne sont

point fixes et déterminées, et qu'il est toujours besoin d'une convention actuelle entre ceux qui emploient ces signes, pour déterminer soit le ton, soit la mesure primitive qui servira de règle aux autres. Ainsi cette langue n'a de valeur absolue que pour les rapports que les tons et les temps ont entr'eux, et non pour la nature précise de ces tons et de ces temps en eux-mêmes. De plus, cette langue n'exprime jamais que les tons, c'est-à-dire, que les sensations harmoniques; elle n'a aucun signe pour les bruits, et elle ne pourroit leur appliquer ses méthodes, car le caractère de ces sensations que nous appelons *bruits*, est de ne pouvoir être appréciées par des comparaisons simples et rigoureuses. Cependant les bruits, quoique indifférens aux musiciens, sont tout aussi importans pour le philosophe que les tons de l'harmonie; ils le sont peut-être même davantage: car ils servent plus souvent à distinguer la présence et les mouvemens des objets qui nous entourent; et tel est précisément l'usage que la philosophie fait de nos sensations. Enfin la langue musi-

cale ne détermine et ne représente, dans les sons réguliers eux-mêmes, que leurs rapports harmoniques; elle n'a aucun moyen pour fixer les différences qui résultent de la nature des instrumens par lesquels les sons sont produits; pour distinguer, par exemple, le son d'un violon de celui d'une basse: la langue musicale s'applique également à la voix d'un homme, à celle d'une femme, à celle d'un enfant; elle ne classe jamais les sons émis par les diverses espèces d'animaux, et par le retentissement des divers corps sonores; or voilà encore des différences qu'il seroit très-essentiel de pouvoir désigner exactement dans la langue philosophique, parce qu'elles composent une partie des caractères généraux et spécifiques des objets que nous avons besoin de classer.

Cependant, il y auroit peut-être quelque moyen de représenter par une suite de signes méthodiques les diverses espèces de sons que produisent les différens objets. On pourroit, par exemple, soumettre toutes les espèces de sons à une suite de comparaisons très-exactes; on les distri-

bueroit ensuite en systèmes formés selon l'ordre de leurs analogies, de telle manière que les sons les plus disparates fussent considérés comme les extrêmes d'une série, entre lesquels on auroit interposé un certain nombre de moyennes proportionnelles, formées par la progression naturelle des similitudes. Cette classification étant une fois exécutée, il suffiroit, pour indiquer une espèce de son particulière, d'exprimer par un chiffre l'ordre numérique qu'il occuperoit dans la table. On pourroit aussi, en remontant à l'occasion extérieure et physique des sons, observer quelle est la disposition matérielle des parties des objets qui les produisent; exprimer cette disposition par des rapports en quelque sorte géométriques, c'est à-dire, déterminer avec précision l'étendue, la grosseur, le nombre, l'élasticité des parties qui concourroient à la production du son; comparer les résultats qu'on auroit obtenus, et en faire la base d'une autre classification dont on useroit comme de la précédente. Dans ce système, on auroit trois classes principales, celle des instrumens à

vent, celle des instrumens à corde, celle des instrumens qui, comme la voix humaine, réuniroient à-la-fois cette double propriété. Le nombre, la longueur, la matière des cordes, etc. dans la première; les diverses proportions du canal destiné à conduire l'air, la manière d'emboucher, etc. dans la seconde; la combinaison de ces circonstances dans la dernière, serviroient ensuite à distinguer les espèces.

Mais, il y auroit deux grands inconvéniens dans la formation et dans l'usage de ces classifications; le premier, qu'elles supposeroient un très-grand travail pour être établies, comme pour être apprises, et qu'une espèce de sons ne pourroit être bien désignée qu'autant qu'on auroit déjà étudié la nature ou les causes de tous les sons possibles; le second, qu'elles demanderoient des observations extrêmement délicates, qui ne seroient possibles qu'à un petit nombre d'hommes, dont les organes seroient très-exercés, et que les hommes les plus habiles ne pourroient même pres-

que jamais déterminer d'une manière parfaitement rigoureuse.

D'ailleurs, les signes que l'on attacheroit aux divers degrés de cette classification seroient nécessairement complexes, puisqu'il faudroit joindre au signe général du son ceux des nombres correspondans à ces degrés, qui renfermeroient quelquefois plusieurs chiffres : on ne jouiroit donc point d'une assez grande simplicité pour les signes de ces idées primitives dont on devroit déduire toutes les autres.

Si, de la langue des sons, nous passons à celle des odeurs, des saveurs, et des couleurs, nous remarquerons que celles-ci seroient sujettes aux mêmes inconvéniens que la précédente, et n'en partageroient pas les avantages. En effet, ces trois dernières espèces de sensations manquent précisément des deux caractères qui ont servi de fondement à la langue musicale, je veux dire, l'égalité des mesures ou des temps, et l'harmonie. On ne songe guère à examiner quelle est la durée de l'effet que produit une saveur, ou une couleur ;

On chercheroit envain à établir entre les couleurs et les saveurs ces rapports rigoureux de comparaisons, ces distances parfaitement égales sur lesquelles reposent les lois de l'harmonie. Ce n'est pas qu'en les étudiant avec soin, on n'aperçoive entre elles une certaine analogie, une certaine progression; mais les rapports qui en naissent sont nécessairement vagues, parce que les élémens dont cette progression se compose sont extrêmement subtils. Le seul moyen qui resteroit donc, seroit de classer les couleurs de la même manière que nous proposons tout-à-l'heure de classer les diverses espèces de sons, soit en se fondant sur l'analogie plus ou moins marquée qu'on appercevroit entre elles, soit en observant le rapport des causes physiques, et des préparations extérieures qui détermineroient leur apparition. Dans le premier cas, les 7 couleurs primitives seroient le type auquel on rapporteroit toutes les autres, en fixant les élémens de chaque combinaison et la proportion dans laquelle ces élémens seroient combinés: dans le second cas, on rédui-

roit en système tous les procédés que les arts emploient pour la formation des diverses couleurs et de leurs nuances , et l'analogie de ces procédés seroit considérée comme le principe de la classification. On suivroit une méthode à peu-près semblable pour les sensations du goût et de l'odorat , soit avec les lumières de sa propre expérience , soit avec le secours de la chimie , et l'on obtiendrait ainsi une sorte d'échelle géométrique pour toutes les impressions des sens. Mais on retrouveroit dans cette échelle les mêmes inconvéniens que nous avons déjà remarqués à l'égard de la classification des sons ; je crois même que ces inconvéniens seroient ici plus remarquables , parce que la variété des sensations est peut-être plus grande , mais sur-tout parce que la diversité des organisations modifie souvent en nous , d'une manière assez différente , les impressions qu'un même objet produit sur notre œil , notre palais , ou sur l'organe odorant.

Nous possédons déjà , ainsi que je l'ai remarqué , un système de signes très-philosophiques , pour les sensations des formes

et des figures ; c'est le dessin. Mais ces signes, très - parfaits sans doute , lorsque les formes et les figures servent de terme à notre étude , cessent de l'être lorsque nous ne voyons plus dans ces sensations que les idées primitives dont nous voulons déduire toutes les autres : car, les signes du dessin , à raison de leur analogie même, sont beaucoup trop complexes pour devenir des signes élémentaires, et ils enlèveroient à la langue qui en seroit dérivée, toute espèce de simplicité.

Il reste une dernière espèce de sensations ; ce sont ces impressions intérieures qui résultent de l'action que les diverses parties de notre corps exercent les unes sur les autres, ou des révolutions qu'elles éprouvent : telles sont les douleurs, les diverses sortes de mal-aise, la fièvre, la lassitude, le froid, le chaud, etc. Trois circonstances principales rendroient cette nouvelle espèce de sensations encore plus difficile que la précédente à représenter par un système de signes méthodiques :
1°. Il règne entre elles une analogie beaucoup moins étroite, beaucoup moins ré-

gulière ; 2°. leur caractère dépend bien davantage de la diversité des organisations ; 3°. enfin , il est souvent impossible de les rapporter à une occasion extérieure et physique qui leur serve de signe naturel , et par conséquent, il est beaucoup plus difficile de s'accorder et de s'entendre pour fixer les conventions premières qui doivent déterminer la valeur des signes élémentaires destinés à les représenter.

Mais , admettons qu'on eût réussi à donner en effet des signes méthodiques à toutes les impressions simples qui nous sont transmises par les sens , et examinons comment on pourroit en déduire ceux des idées secondaires qui en sont déduites par notre esprit.

La première classe de ces idées secondaires seroit celle des idées complexes sensibles , c'est-à-dire , formées par un assemblage des sensations que nous considérons comme simples.

Si cette idée complexe étoit produite par la répétition uniforme d'une sensation identique , on n'auroit besoin , pour l'exprimer exactement , que du secours des

signes numériques, joints au signe de la sensation primitive. Cette expression seroit à-la-fois analogue et simple. Mais les exemples d'une composition semblable sont très-rares, si toutefois il en existe un seul : car, les notions mathématiques et géométriques sont des répétitions d'idées abstraites.

Si cette idée complexe étoit produite par la succession de plusieurs sensations du même ordre, précisément suivant l'ordre et le progrès de leur analogie, tel qu'il auroit été admis dans la classification, il seroit encore facile de représenter cette combinaison par un signe à-la-fois simple et exact : car, il suffiroit de fixer les deux termes extrêmes de la série, dont la composition seroit formée. Mais les exemples d'une telle combinaison sont encore très-rares.

Enfin, si l'idée complexe étoit produite ou par la réunion de sensations qui appartiennent à différentes classes, ou par des sensations qui, quoique renfermées dans la même classe, appartiennent à des degrés séparés par quelque distance, dans

l'échelle des analogies , et se trouvent distribuées dans un ordre différent que celui de la progression , il faudroit réunir autant de signes qu'il y auroit de sensations puisées dans des classes différentes , ou du moins il faudroit un signe nouveau autant de fois que la progression analogue de la classification se trouveroit ou interrompue ou intervertie ; c'est-à-dire , qu'il faudroit ordinairement un nombre de signes beaucoup trop grand pour être embrassé d'un seul coup-d'œil , et conséquemment il n'y auroit point d'idée complexe , puisque l'idée complexe suppose la conception simultanée de ses élémens.

Or , tel est précisément l'hypothèse qui se reproduit presque toujours. Un seul objet , tel qu'un arbre , un animal , un minéral , nous offre à-la-fois des sensations de diverses espèces , et dans la même espèce , des sensations qui ne suivent pas l'ordre de la progression analogue.

Pour bien saisir cette difficulté , rappelons-nous ici l'exemple de la langue musicale. Cette langue , à raison même de son analogie , ne peut nous exprimer les

sons que d'une manière successive ; un œil exercé embrassera peut-être à-la-fois une ou deux lignes de musique ; mais cette langue ne pourroit jamais avoir un signe à-la-fois exact , analogue et simple , qui représentât une symphonie , une ariette entière , et qui suffît pour la faire concevoir tout d'un trait. Que seroit-ce donc de toutes les combinaisons qui n'observent point , comme celles de la musique , une méthode régulière dans leur formation , et qui reçoivent en quelque sorte au hasard les élémens les plus étrangers les uns aux autres ? et n'est-ce pas-là ce que nous remarquons dans les idées complexes et sensibles dont le retour est pour nous le plus ordinaire ?

La seconde classe des idées que nous déduisons de la sensation , est celle des notions abstraites.

Pour exprimer ces notions par des signes conformes au système de leur génération , il faudroit observer deux règles : la première , de retracer par leurs signes correspondans les idées des objets sensibles dont ces abstractions auroient été

déduites ; la seconde , de marquer l'ordre et le nombre des comparaisons auxquelles ces objets auroient été soumis. Ainsi , le signe de l'idée abstraite renfermeroit d'abord autant d'éléments qu'il y auroit eu d'objets sensibles à connoître et à comparer entre eux , pour arriver à cette abstraction , et de plus , autant de signes qu'il y auroit eu d'opérations successives à exécuter sur ces idées sensibles. A proportion que les notions deviendroient plus générales , il faudroit , sous ce double rapport , un plus grand nombre d'éléments. Comme il est fort peu de notions abstraites qui ne résultent seulement que du rapprochement de trois ou quatre objets , et d'un ou deux degrés de comparaisons , il faudroit donc , pour l'expression de la plupart des idées de cette classe , un assez grand assemblage de signes élémentaires ; et comme ces signes élémentaires eux-mêmes , destinés à représenter des objets sensibles , seroient déjà très - complexes , ainsi que nous venons de le voir , nous manquons aussi , dans la nomenclature des idées abstraites , à cette simplicité qui

devoit être une loi essentielle de notre système.

Enfin, les dernières classes des idées secondaires, sont celles des idées complexes archétypes qui se forment ou par la réunion des idées abstraites, ou par un mélange d'idées abstraites et des idées sensibles. Mais puisque les notions abstraites exigeroient déjà un appareil de signes trop considérable, il seroit, à plus forte raison, impossible de représenter leurs composés par des signes qui réunissent une simplicité convenable à une exacte analogie.

En s'attachant à l'ordre qui résulte de la génération de nos idées, on ne peut donc, sous aucun rapport, espérer de concilier dans la formation de la langue qui en résulteroit, les conditions dont nous avons reconnu la nécessité.

Troisième Système.

Nous avons remarqué, à la fin du chapitre précédent, qu'il y a entre nos idées deux modes différens de génération; l'un,

naturel , qui est l'ordre suivant lequel nos idées s'introduisent dans notre esprit ; l'autre , métaphysique , qui est l'ordre suivant lequel nos idées se combinent les unes dans les autres. Au défaut de ce premier mode de génération , nous pourrions nous attacher au second , pour servir de base à notre langue méthodique , et ce seroit le troisième système que j'ai annoncé.

Pour bien concevoir ce que j'entends par la génération métaphysique de nos idées , il faut remarquer que chaque objet particulier , devenu pour notre esprit le sujet d'un certain nombre de comparaisons , se décompose en autant de notions abstraites que nous trouvons en lui de caractères généraux ou spécifiques. Ces comparaisons successives nous conduisent , enfin , à certaines notions tellement générales , qu'elles sont pour nous le dernier terme de l'abstraction , et que nous les considérons comme simples , parce que nous n'apercevons plus aucun terme de comparaison qui puisse servir à nous les faire décomposer encore.

Ainsi , il n'est aucun objet , quoiqu'il

nous modifie d'une manière parfaitement une et simultanée lorsqu'il agit sur nos organes, qui ne puisse cependant être considéré comme formé par la combinaison d'un certain nombre d'idées abstraites et simples; et de même, il n'y a aucune idée abstraite et simple, quoique obtenue en effet par un grand nombre d'opérations, qui ne puisse être considérée comme l'élément primitif employé à former la notion d'un objet particulier.

Si donc on parvenoit à découvrir quel est le nombre précis de ces idées abstraites et simples, qui sont pour nous le dernier terme de la décomposition, si l'on pouvoit observer comment ces idées premières s'associent, se combinent, se modifient, pour engendrer toutes les idées particulières; si enfin, on attachoit un signe radical et élémentaire à chacune de ces idées fondamentales, il ne resteroit plus qu'à réunir ces signes d'une manière parallèle et correspondante à la combinaison de ces idées, pour avoir autant de signes analogues qui représenteroient exactement

les idées des objets particuliers qu'on cherchoit à exprimer.

Pour découvrir le nombre, pour reconnoître la nature des idées simples qui serviroient de base à ce système, il suffit d'examiner quel est le dernier terme auquel l'esprit humain s'est arrêté dans le travail des abstractions.

Il me semble que nos dernières abstractions se rapportent à ces quatre chefs: la *substance*, l'*existence*, les *modes* et les *relations*. Entrons dans quelque détail sur chacun.

1^o. Sans examiner ici la réalité que l'idée de la substance peut avoir dans son objet, il est certain, du moins, que lorsque nous avons l'idée d'un être quelconque, nous ne nous bornons pas à concevoir ses manières d'être; mais nous les considérons encore comme réunies, et groupées autour d'un certain centre qu'elles se bornent à modifier. C'est ainsi que nous rapportons nos sensations à notre *moi*, et la résistance que nous éprouvons en touchant les corps, à un *quelque chose* qui n'est pas notre *moi*.

Or, si nous détachons successivement de ce faisceau toutes les idées de manière-d'être, il ne nous restera que la notion abstraite, que nous considérons comme leur soutien, notion que nous avons désignée par le mot de *substance*, et au-delà de laquelle nous ne saurions plus opérer aucune abstraction.

Puisque les diverses substances ne se distinguent pour nous, que par leur diverses manières-d'être, ce premier titre ne renfermeroit qu'une seule notion abstraite, que nous exprimerions par un signe unique.

20. Lorsque nous concevons l'idée d'une substance, quelle qu'elle soit, nous pouvons la considérer comme existant ou comme n'existant pas. De-là, une seconde abstraction, qui n'a rien de commun avec la première, qui, comme elle, n'est susceptible d'aucune décomposition ultérieure : car nous n'appercevons dans l'idée d'*existence* aucune notion plus simple qui puisse lui servir d'élément. Nous montrons bientôt que l'idée de *possibilité* est plus complexe que celle d'*existence*, et

que la seconde sert d'élément à la première.

Dans son dernier état d'abstraction , l'idée de l'existence ne présente aussi qu'une seule forme , et n'exigeroit par conséquent qu'un seul signe.

3°. La source de toutes les notions de rapports , est dans cet acte de l'esprit , par lequel il embrasse et considère à-la-fois plusieurs idées. Or , en leur donnant ainsi une attention simultanée , ou il se borne à reconnoître qu'elles sont distinctes entre elles , et à les réunir en un seul tableau , dont la communauté de son attention est le seul lien ; ou bien il reconnoît que l'une est inhérente à l'autre en vertu d'une liaison fondée sur leur nature ; ou enfin , allant de l'une à l'autre , les opposant entre elles , il reconnoît ce qu'elles ont de commun , et en quoi elles diffèrent. De-là trois rapports primitifs qui servent à engendrer tous les autres : celui de *simultanéité* , qui est le fondement de nos combinaisons ; celui de *dépendance* , qui est l'anneau dont se forme la chaîne de nos connoissances ; enfin , celui de *com-*

paraison, qui retient plus particulièrement le nom de rapport.

Trois signes élémentaires suffiroient donc pour exprimer les idées primitives renfermées sous ce titre.

4°. Dans les idées de modes, nous ne devons considérer ici que les notions qui nous parviennent à l'occasion d'une substance, indépendamment de tous ses rapports, et de la supposition de son existence.

Les idées abstraites et primitives des modes sont beaucoup plus nombreuses que les précédentes.

Elles se distribuent en trois classes : celles des modes que nous attribuons avec raison aux objets extérieurs ; celles des modes que nous rapportons à notre *moi* ; enfin , celles des modes que nous rapportons aux objets extérieurs , quoiqu'elles appartiennent à notre *moi*.

Dans la première classe, je n'apperçois que cette idée de résistance que nous obtenons par la sensation du toucher.

Dans la seconde classe, je distingue deux autres espèces : d'abord, le senti-

ment que nous avons de notre manière d'être; sentiment qui est agréable ou désagréable, et qui sert d'élément à tous les modes de la volonté; ensuite la vue ou perception de nos sensations, qui sert d'élément à nos jugemens et à nos connoissances.

De-là trois nouvelles idées élémentaires, la douleur, le plaisir, et la perception.

La troisième classe des idées de modes, renferme toutes nos sensations simples, c'est-à-dire, les saveurs, les odeurs, les sons, les couleurs, et les sensations qui résultent de l'action intérieure que les parties de notre corps exercent les unes sur les autres.

Quoique ces sensations nous paroissent simples lorsqu'elles nous affectent, parce qu'elles nous affectent toujours par une impression unique, l'esprit y démêle cependant certains caractères communs à un nombre plus ou moins grand d'entre elles, et qui peuvent devenir des notions générales. Ainsi, toutes les couleurs, par exemple, ont quelque chose de commun entre elles, qui les distingue des odeurs

ou des sons. De plus, certaines couleurs ont entre elles une plus étroite analogie, et nous offrent une même impression, différemment nuancée.

Si l'on s'arrêtoit à la première comparaison, on auroit cinq notions abstraites, qui n'exigeroient que cinq signes; mais on seroit encore très-éloigné d'avoir épuisé le fonds des notions que ces idées présentent.

Si, par une seconde comparaison, on divisoit chaque ordre de sensation en plusieurs classes, le caractère de ces classes composeroit une seconde série d'abstractions, qui seroit représentée par autant de signes qu'on auroit distingué de classes.

La notion abstraite d'une classe de sensations, seroit encore très-éloignée de l'idée d'une sensation particulière; mais en exécutant de nouvelles comparaisons sur les sensations renfermées dans une classe, on remarqueroit de nouvelles analogies sur lesquelles se fonderoient successivement des notions de genre, d'espèce, de familles, et enfin, pour arriver à l'idée d'une sensation particulière, comme le

Bleu ou le *rose*, il demeurerait une sorte de résidu dans chaque décomposition, qui seroit proprement le caractère définitif de cette sensation particulière, et la dernière abstraction, qui, en se joignant à toutes les autres, donneroit de cette sensation une idée complete.

A chaque nouvelle formation de genres ou d'espèces, il faudroit autant de signes nouveaux qu'on auroit distingué d'idées générales ou spécifiques, propres à les déterminer; ces signes se multiplieroient donc à mesure qu'on voudroit particulariser davantage: leur nombre deviendroit presque infini, si l'on vouloit noter le caractère particulier de toutes les sensations individuelles.

Observons maintenant comment ces idées primitives se combineroient pour engendrer toutes les autres.

Certaines idées de mode se liant à celles de la substance, au moyen d'un rapport de *dépendance*, serviroient à former l'idée d'une substance particulière. C'est ainsi que le mode de la résistance ou impénétrabilité, donneroit l'idée générale des

corps , et celle de la perception et du sentiment, l'idée du *moi*, c'est-à-dire, du principe sentant et pensant.

Suivant que l'idée de la substance seroit ou ne seroit pas liée à celle de l'existence , on auroit l'idée de l'être ou du néant.

L'idée de la substance liée à celle de certains modes, de certains rapports, et soutenue de la notion de l'existence, engendreroit l'idée d'un *fait*, idée qui n'exprime autre chose qu'*être dans un certain état*.

L'idée de deux faits liés entre eux par un rapport de dépendance, donneroit l'idée d'une action. La substance à laquelle se rapporteroit le premier fait seroit la *cause*. Le changement produit dans l'état de la seconde seroit l'*effet*.

L'idée d'une substance ou d'un état, placée dans un égal rapport à celle de l'*être* ou du *non-être*, seroit la *possibilité*. La *possibilité*, appliquée à l'idée d'une action, seroit la *puissance* : les idées des diverses espèces de puissance correspondroient à celles des diverses actions.

Je me borne à indiquer ici les principes suivant lesquels ces combinaisons seroient exécutées ; on voit qu'il en résulteroit pour le système entier de nos idées une classification méthodique : car on commenceroit par fixer les notions les plus générales, qui seroient comme les titres d'autant de classes ; on détermineroit ensuite toute la série des idées particulières qui leur seroient subordonnées, en observant l'ordre de leurs analogies ; on termineroit enfin par les idées les plus complexes, qui représenteroient les objets individuels, à peu près comme en botanique on termine par les descriptions les plus composées, qui sont celles des espèces.

Examinons maintenant si la langue fondée sur un semblable système rempliroit les conditions que nous nous étions prescrites.

Il est visible d'abord que, si notre langue devoit avoir des signes distincts pour toutes les variétés de nos sensations, il seroit impossible qu'elle conservât un juste caractère de simplicité.

Mais la nomenclature de toutes les es-

pièces de sensations particulières n'est tout au plus nécessaire qu'à certains arts ; la philosophie a rarement besoin d'établir entre elles des distinctions si précises ; et la preuve en est qu'un très-petit nombre de sensations particulières ont reçu des noms dans nos langues. Lorsqu'on a besoin de les désigner, on recourt au nom de l'objet qui les excite.

A proportion qu'on auroit moins besoin de descendre à une scrupuleuse distinction des sensations, et qu'on pourroit se contenter plus aisément de quelques caractères généraux, le nombre des signes élémentaires seroit plus restreint. J'observerai que les sciences naturelles exigent, à cet égard, plus de précision et de détail ; mais les autres branches de nos connoissances se renferment, à l'égard des sensations, dans des spéculations bien plus générales, et on pourroit supposer que vingt distinctions spécifiques dans chaque ordre de sensations suffiroient à peu-près à leurs besoins.

Dans cette supposition, on auroit donc cent signes radicaux pour les idées abstraites déduites de la sensation, lesquels

joints aux signes des trois autres idées élémentaires de mode , et à ceux des cinq idées élémentaires de la substance , de l'existence et de la relation , donneroient en tout cent huit signes primitifs.

Cette base est beaucoup plus simple , sans doute , que celle des systèmes précédens. Cependant elle est beaucoup moins simple que celles de nos langues , dont les élémens ne dépassent guère le nombre de trente.

Quant aux combinaisons , on conçoit que la plus grande partie exigeroit un assez nombreux assemblage de signes élémentaires : car il n'y a pas de substances que nous ne concevions avec un certain nombre de modes , avec plusieurs rapports , souvent avec l'habitude ou la puissance de certaines actions. De même , il est peu d'actions qui , analysées avec soin , ne nous présentent des idées fort complexes. Je prendrai pour exemple celle de *marcher* , que quelques métaphysiciens nous ont donnée comme une idée simple. Celle du mouvement qui y est contenue , renferme déjà quatre idées répétées plusieurs fois , celle

du *lieu*, celle de l'*existence* dans ce *lieu*, celle d'une *substance* ou mobile qui occupe ce lieu, celle de l'*instant* qui marque son passage. Les idées de lieu, d'instant, d'existence, se répètent au moins trois fois chacune, puisqu'il faut supposer dans un mouvement au moins trois parties élémentaires, le départ, le passage, et l'arrivée. Maintenant, pour former l'idée de marcher, il faut joindre à l'idée du mouvement celle d'un principe d'action placé dans la substance qui se meut : car l'idée de la marche ne s'applique qu'à un être animé. Il faut admettre encore l'idée de certains membres par lesquels le corps est supporté, et dont le mouvement alternatif produit la marche : car glisser, ramper, etc. ne sont pas la même chose que marcher, quoiqu'ils soient des mouvemens propres. Enfin, il faut supposer cette circonstance que ce mouvement s'exécute sur la surface de la terre : car *voler*, *nager*, sont encore des mouvemens exécutés par le secours de quelques membres, et présentent cependant une idée différente de la marche. Enfin, toutes ces idées de la surface de

la terre, des membres, de l'activité propre, sont encore elles-mêmes plus ou moins complexes.

On voit donc que, pour exprimer l'idée de *marcher* par des signes méthodiques qui représentassent toutes les idées élémentaires dont elle est composée, il faudroit une très-longue formule, qu'on ne pourroit guère embrasser d'un seul coup-d'œil. Or il suffit de remarquer qu'il y a plusieurs idées d'actions bien plus complexes encore que celle de marcher, et d'autres idées plus complexes encore que celles de ces actions, puisqu'elles les renferment, pour reconnoître que le système que nous venons d'exposer ne pourroit fournir des expressions assez simples à un grand nombre de notions, et qu'il manqueroit par conséquent dans plusieurs de ses parties aux conditions que nous avons fixées.

Lors même qu'on élèveroit quelque difficulté sur l'énumération que j'ai faite des idées abstraites simples et primitives, les inconvéniens resteroient les mêmes. En effet, ou par des décompositions encore

plus subtiles , on obtiendrait des éléments encore plus abstraits et moins nombreux , et alors quoique la série des signes radicaux fût plus bornée , chaque idée particulière se trouveroit plus complexe , et par conséquent il faudroit une plus grande réunion de radicaux pour l'exprimer ; ou bien , ne poussant pas les abstractions aussi loin que je l'ai fait , on ne verroit pas dans chaque idée particulière autant de caractères que j'en ai reconnus ; mais alors , la variété des idées primitives représenteroit une énumération beaucoup plus étendue , et demanderoit par conséquent une série plus nombreuse de signes radicaux : dans les deux cas , la condition de simplicité seroit inconciliable avec celle d'une parfaite exactitude.

Il n'y auroit donc que deux manières de faire servir la génération métaphysique des idées à fonder un système de signes méthodiques ; ce seroit d'employer ces signes , comme une langue , dans le cas où l'on n'auroit à traiter que des questions très-abstraites : car alors il seroit possible de leur conserver une simplicité suffisante ; ou bien encore de s'en servir pour composer des

formules qu'on placeroit dans un dictionnaire , à côté des mots de nos langues , pour en expliquer la valeur , et qui pourroient au besoin leur être substituées dans les opérations de l'analyse métaphysique.

Au reste , ce système de signes , de quelque manière qu'il fût employé , présenteroit un inconvénient assez grave aux yeux du philosophe ; c'est qu'on seroit obligé de commencer par les idées abstraites , c'est-à-dire , les plus difficiles à définir , et ordinairement en effet les plus mal définies , et d'y puiser les notions qui serviroient à déterminer toutes les autres. On ne pourroit saisir ces premières abstractions que par le secours des langues usitées , puisque la langue philosophique n'existeroit point encore , et que les abstractions ne peuvent être connues que par le secours des signes institués. Il seroit donc à craindre que l'incertitude et les vices de nos langues ne se communiquassent à cette langue nouvelle dont elle seroit l'introduction , et qu'elle serviroit à traduire auprès de ceux qui voudroient en apprendre l'usage.

Quatrième système.

Enfin , le dernier moyen qu'on pourroit employer pour créer une langue méthodique , seroit la division du système que présente l'ensemble de nos idées. La division diffère de la classification , en ce que celle-ci se fonde sur les propriétés intimes des objets qu'elle cherche à distribuer , et celle-là se règle par certaines fins auxquelles ces objets sont rapportés par nous. La classification les répartit en genres , en espèces , en familles ; la division les partage en régions plus ou moins étendues. Les méthodes de Botanique sont des classifications ; la Géographie est enseignée par des divisions ; et si l'on veut un exemple plus sensible , lorsqu'une armée est rangée en bataille , chaque brigade sous un chef , chaque bataillon sous un commandant , chaque compagnie sous un capitaine , c'est l'image d'une division ; lorsque l'état de cette armée est porté sur un rôle qui renferme d'abord l'énumération des officiers de chaque grade , puis celle des sous-offi-

ciers , puis celle des soldats , c'est l'image d'une classification.

La division la plus naturelle qui se présente à nous est celle qui résulte de la distinction des diverses sciences. Chaque ordre particulier de connoissances représente pour nous comme autant de sphères séparées dans lesquelles habitent les divers esprits , ou que l'entendement de l'homme visite tour-à-tour. Les idées renfermées dans une de ces sphères se rapportent toutes à une fin commune , appartiennent à un même centre , dans lequel on peut se placer pour les envisager d'un seul regard. Voici à présent comment je conçois qu'on pourroit donner à cette division un ordre simple et méthodique.

La première section renfermeroit les propriétés générales de la matière. Or , nous remarquons trois circonstances principales dans la matière , savoir, la distinction de ses parties , la juxta-position de ses élémens , et les rapports de lieu qui en résultent ; enfin le changement de ces rapports de lieu et de situation réciproque. De-là la triple source des idées de nombre ,

d'étendue et de mouvement, qui servent d'objet à trois grandes sciences, les Mathématiques, la Géométrie et la Mécanique.

La seconde section s'arrêteroit à la distinction des diverses espèces de corps, et des propriétés particulières que nous reconnoissons dans chacune d'elles.

Les premiers corps sur lesquels on se fixeroit, seroient ces masses énormes qui gravitent au sein de l'espace, et dont l'ensemble forme l'univers. Cette première sous-division renfermeroit l'Astronomie.

Descendant ensuite sur le globe que nous habitons, l'esprit étudieroit les diverses substances dont il se forme.

D'abord il rencontreroit les substances inorganiques, et les divisant en deux parties, les solides et les fluides, il donneroit naissance à la Minéralogie et aux diverses théories dont les fluides sont l'objet.

Si, non content de les observer dans l'état où elles s'offrent à nos sens, il vouloit pénétrer le secret des élémens primitifs qui les constituent, il seroit à l'entrée de la Chimie.

Il rencontreroit ensuite des substances organisées. Il en trouveroit dont les propriétés consistent seulement à se développer, à se reproduire suivant certaines lois, et il les réuniroit sous le titre de la Botanique. Il en trouveroit d'autres qui joignent à ces premières propriétés celles d'un mouvement qui leur est propre, et la faculté de pourvoir elles-mêmes à leurs besoins, et il en feroit l'objet de la Zoologie.

Dans le nombre de ces êtres animés, un sur-tout fixeroit son attention, autant par sa prééminence naturelle sur les autres, que par l'intérêt qu'il auroit à l'étudier. Ce seroit l'homme. L'individu humain serviroit de titre à la troisième section.

1. L'homme étudié en lui-même se présente sous quatre aspects différens. L'ensemble de son organisation physique, ses sens, ses affections, les opérations de son esprit. Le premier serviroit d'objet à l'Anatomie et à la Physiologie, le second à l'Optique et à l'Acoustique, le troisième à la Morale, le quatrième à la Métaphysique et à la Logique.

2. Mais l'individu humain a aussi hors de

lui des rapports qu'il est important de fixer. D'abord en jetant les yeux sur le spectacle de ce qui l'entoure et en réfléchissant sur lui-même, il conçoit l'idée d'une première cause, il en déduit celle de certains devoirs à remplir envers elle. Ici se rapportent, d'abord, les diverses opinions religieuses et les dogmes admis chez les différens peuples, ensuite les pratiques et les cérémonies dont se composent toutes les variétés des cultes.

Ensuite l'homme trouve autour de lui des êtres qui lui ressemblent, et dont le secours lui est nécessaire. Son premier besoin est de communiquer avec eux; de-là le langage.

Il s'unit avec eux en société; de-là des relations d'homme à homme, d'où naît le Droit civil; des relations de l'homme à la société, d'où naît la science de la Politique; enfin des relations des sociétés entre elles, d'où résulte le Droit des gens et les notions de la Diplomatie.

Enfin, l'industrie humaine s'empare des matériaux que la nature avoit placés sous nos mains, et les façonne pour les rendre

propres à satisfaire nos besoins. De - là , les arts ou les métiers , qui peuvent former une quatrième section. Ces travaux se divisent naturellement suivant les besoins auxquels ils se dirigent , et suivant les méthode qu'ils suivent pour la conten-ter. Les uns n'ont en vue que nos plaisirs , et nous les avons nommés *beaux-arts* ; d'autres travaillent pour notre commodité , ou les besoins du luxe ; d'autres en- fin , ont pour objet les besoins insépa- rables de notre existence , ce sont les arts de nécessité. Il en est qui cherchent à multiplier pour nous les substances utiles ; tels sont les états du laboureur , du pasteur , de ceux qui travaillent aux mines. Il en est qui transportent , qui échangent ; ce sont les divers genres de commerces. Il en est qui préparent , qui élaborent les substances pour les accommoder à notre usage ; et ils se divisent de nouveau suivant la nature des substances sur lesquelles s'exerce leur industrie (1).

(1) Je n'ai pas cru convenable de donner ici pour exemple le système figuré des connoissances hu-

Chaque science et chaque art, pris en particulier, se diviseroit ensuite en divers traités selon le mode d'enseignement admis par les maîtres.

Enfin, dans chaque partie d'un art ou d'une science, on opéreroit de nouvelles sous-divisions pour arriver aux diverses notions qu'elle renferme. Cette division seroit toujours fondée sur la distinction des objets qu'elles doivent traiter tour-à-tour. C'est ainsi que dans la logique, par exemple, on examine successivement les idées, les jugemens, les raisonnemens, les méthodes; que dans l'ordre des idées on étudie les sensations, les notions abstraites, et les diverses combinaisons qui servent à engendrer les idées complexes.

Lorsque, par une suite de divisions su-

maines proposé par Bacon, et modifié par les auteurs de l'Encyclopédie, parce qu'il m'a semblé que la première division fondée sur la distinction des facultés humaines, la mémoire, la raison, l'imagination, n'étoit ni assez exacte, ni assez précisément rapportée à la fin de notre étude, et que les divisions secondaires n'étoient point opérées par des lois assez uniformes.

bordonnées les unes aux autres, on seroit parvenu à marquer la place de toutes les idées, à tracer, dans tous les sens, les lignes de démarcation qui devroient les distinguer entre elles, on choisiroit un certain nombre de signes simples qui servit à marquer l'ordre des différentes divisions. Pour exprimer une idée quelconque, on n'auroit plus besoin que de réunir les signes propres à annoncer le rang que cette idée occuperait, soit dans la première division, soit dans les diverses séries des sous-divisions. Les mêmes signes pourroient servir pour les diverses séries : car, l'ordre selon lequel ils seroient placés suffiroit pour annoncer quelle est l'espèce de sous-division qu'ils représenteroient dans une hypothèse déterminée.

En étudiant le résultat que présenteroit ce dernier système, nous y découvrirons trois inconvéniens principaux.

Le premier, c'est que les divisions qui lui serviroient de base ne pourroient pas toujours être si clairement indiquées par la nature des choses, qu'elles ne fussent en plusieurs points, ou entièrement arbi-

traies, ou seulement réglées par un motif de commodité. Comme les signes méthodiques ne représenteroient que les divisions qui auroient été faites, ils n'auroient donc souvent aussi qu'une valeur de convention, ils n'énonceroient pas toujours les propriétés de nos idées, ils ne seroient pas nécessairement liés à leurs acceptions; en un mot, ils ne seroient pas constamment philosophiques.

2°. Les signes des divisions les mieux faites n'énonceroient point les propriétés intimes et constitutives de nos idées, mais seulement leur rapport à une certaine fin déterminée par notre esprit. Ils ressembleroient aux degrés de longitude et de latitude, qui font connoître la situation d'un pays, d'une ville, mais qui ne font point connoître la nature du sol, la population, la richesse et les autres circonstances locales. D'ailleurs, les motifs de la division ne pourroient être connus que par une certaine étude de la science elle même, par une certaine méditation des rapports qui existent entre ses diverses parties. Or cette étude, cette méditation ne pour-

roient être faites à leur tour que par le secours des langues usitées ; et comme dans le système précédent, il seroit à craindre que les vices des langues usitées n'entendissent leur influence sur les premiers élémens de la langue philosophique.

3°. En suivant la division que nous avons indiquée, on voit que pour arriver jusqu'à la science de la politique, par exemple, il faudroit déjà 5 signes réunis. A ces 5 premiers signes, il faudroit, pour exprimer une idée particulière, joindre autant de signes nouveaux, qu'il y auroit de divisions successives, opérées dans le sein de la politique, sans compter encore ceux qui seroient nécessaires pour les modifications grammaticales. Or, ces divisions seroient nécessairement très-nombreuses. Car, en admettant que la science de la politique ne renferme que 1200 idées, ce qui seroit peu, et en divisant toujours ou par 3 ou par 4, il faudroit 6 divisions consécutives pour arriver à chaque idée ; ainsi, on auroit 11 signes en tout pour déterminer une idée, avant de lui faire subir les formes secondaires relatives aux fonc-

tions qu'elle rempliroit dans le discours.

Je sais qu'en donnant à chaque division des membres beaucoup plus multipliés , on pourroit réduire le nombre des divisions elles-mêmes. En supposant , par exemple, 100 premières sections , qui se diviseroient chacune en 100 parties , on pourroit avec deux signes simples exprimer dix mille idées différentes. Mais alors , on auroit l'inconvénient que la mémoire devroit fixer et retenir un nombre bien plus grand de signes élémentaires , et de valeurs primitives attachées à ces signes. Dans l'exemple supposé , il y auroit 200 radicaux à apprendre , et encore ne seroient-ils pas suffisans : car le nombre de nos idées est bien au-delà de dix mille. D'ailleurs , des divisions vraiment naturelles ne se prêteroiént point à fournir un si grand nombre de termes ; on seroit donc forcé de les opérer d'une manière contraire à la raison , et de commencer par violer la première loi d'un langage philosophique.

Il semble encore qu'on pourroit prendre un autre moyen pour simplifier le système de ces divisions. S'il étoit possible

de réduire à dix sections égales le nombre des premières divisions, de les diviser chacune en dix parties, qui se sous-diviseroient à leur tour en dix autres, et de suivre toujours ainsi une division décimale, on auroit le double avantage de pouvoir, avec dix signes élémentaires réunis en groupe de cinq, exprimer cent mille idées différentes, et d'appliquer à leur expression les signes numériques, et plusieurs des opérations auxquelles on soumet ceux-ci. Mais en réfléchissant sur les rapports de nos idées, sur l'usage qu'en fait notre esprit, on s'aperçoit bientôt qu'il est impossible de soumettre une division naturelle à une loi semblable. D'abord, on ne pourroit pas fonder la première division sur la distinction des sciences : car comment les rappeler précisément au nombre dix, ou à tout autre nombre choisi d'avance, sans en confondre plusieurs sous un même titre, ou sans séparer celles qui sont naturellement liées. Ici, le nombre des parties ne peut être arbitrairement fixé par l'esprit ; il faut qu'il en cherche la loi dans le rapport

des idées , du moins tant qu'il veut avoir quelque égard pour la nature des choses. La même difficulté se reproduit en divisant chaque science. Qu'on consulte les ouvrages élémentaires, pour voir si toutes les sciences se diviseroient en dix traités, sans faire violence à l'ordre naturel des idées. Il en seroit encore de même à chaque nouvel ordre de division. Ceci n'est pas seulement propre au nombre *dix*, mais à tout nombre fixe qu'on voudroit faire régner constamment dans une suite de divisions subordonnées. Si les divisions sont bien faites, leurs membres seront toujours peu nombreux, mais ils ne seront jamais à chaque fois en nombre égal, à moins que, dans quelque cas particulier, cette égalité ne se rencontre par une sorte de hazard. Enfin, en portant chaque science à ses dernières divisions, on ne trouveroit pas qu'elles renferment toutes un nombre égal d'idées. Il règne une très-grande différence entre l'étendue dont jouissent les diverses branches de nos connoissances. Bien plus, l'étendue de chacune n'est pas même irrévocablement fixée. Quelquefois

elle se restreint par la destruction des erreurs , quelquefois elle est reculée par de nouvelles découvertes.

Quel que soit celui des quatre systèmes proposés qu'on voulût faire servir de base à une langue méthodique , on se trouveroit donc toujours dans l'impossibilité de concilier à - la - fois toutes les conditions nécessaires , et on n'arriveroit jamais à obtenir un ensemble de signes *parfaitement philosophiques* ; de quelque manière qu'on s'y prit , on se trouveroit toujours placé , à raison du nombre prodigieux et de l'extrême variété de nos idées , entre ce qu'exige , dans un système de signes , la commodité de l'usage , et ce que demande l'exactitude et la fidélité de l'expression. Or , je crois impossible d'imaginer une méthode de formation pour le langage , qui ne rentrât pas dans l'un des quatre systèmes que j'ai exposés , ou qui ne résultât pas du moins de la réunion de plusieurs d'entre eux ; et cette idée sera encore confirmée lorsque nous passerons en revue les divers essais que l'on a

tentés jusqu'à ce jour , pour créer une langue semblable.

Quoique les recherches que nous venons de faire ne nous aient pas conduit à un résultat très-satisfaisant , je n'ai pas craint de m'y livrer avec quelque détail , et d'indiquer la route qu'il faudroit suivre pour les approfondir encore davantage. D'abord, il ne sauroit être inutile de se rendre compte des divers aspects sous lesquels on peut envisager le monde de nos idées ; cet examen conduit à mieux connoître leurs rapports réciproques et les lois de leur génération. De plus , quoiqu'aucun de ces systèmes divers ne puisse donner naissance à une langue parfaitement philosophique , chacun d'eux est cependant susceptible de quelque application utile ; les deux premiers peuvent nous fournir d'heureuses méthodes pour l'éducation , et pour la pratique de cet art difficile qui consiste à guider les hommes dans la formation de leurs idées. Le troisième pourroit nous servir à créer certaines formules , qui , placées à côté des mots dans un dictionnaire , tiendroient lieu de définitions ,

ou qui deviendroient même de véritables expressions soumises aux opérations du raisonnement, dans les questions de métaphysique transcendente, où l'on ne raisonne guère que sur des idées très-abstraites. Le quatrième système nous conduiroit à former de bons tableaux synoptiques de nos connoissances; il pourroit même être employé avec succès, soit pour avoir des chiffres de correspondance, plus ou moins mystérieux, soit pour fonder une méthode très-simple et très-accélérée de signaux télégraphiques. Enfin, l'un ou l'autre de ces divers systèmes, ou même leur combinaison, sans nous donner une langue *parfaite*, pourroit nous faire trouver une langue beaucoup *meilleure* que celles que nous possédons: cette langue ne satisferoit pas, sans doute, à tous les besoins de l'esprit; mais elle lui prêteroit au moins de plus sûres lumières et de plus nombreux secours.

J'observerai, en finissant, qu'en supposant même que le problème de la langue philosophique eût été résolu, et qu'on eût trouvé un système de signes qui en remplit

toutes les conditions, il seroit encore très-difficile que l'usage de cette langue fût adoptée par les philosophes. Il suffit d'appliquer ici les réflexions que nous avons faites dans le chapitre 6^e. de la Section précédente, et dans le 3^e. de celle-ci, sur les difficultés qui s'opposent à l'établissement des nomenclatures méthodiques, en observant que des difficultés seroient bien plus sensibles à l'égard d'une langue qui embrasseroit à-la-fois tous les systèmes d'idées, toutes les habitudes de notre esprit, et dont les méthodes essayeroient de pénétrer, le flambeau à la main, dans ces régions obscures des notions abstraites, où tant d'esprits faux vont se réfugier, du fond desquelles tant de prétendus philosophes croient donner des lois au monde.

CHAPITRE ONZIÈME.

Des différentes tentatives qui ont été faites pour créer une langue philosophique, ou pour réduire l'art du raisonnement à une sorte de calcul.

LES imperfections de nos idiômes, l'arbitraire auquel ils paroissent soumis, les obstacles qui en résultent pour les progrès de la raison humaine, ont été de tout tems sentis par les bons esprits, et cette réflexion les conduisoit naturellement à desirer un système de langage qui en conservât les avantages, sans en partager les inconvéniens. Aussi, l'idée d'instituer une langue nouvelle, parfaitement méthodique, est-elle souvent reproduite dans les écrits des philosophes. On trouve à cet égard un passage curieux dans Pison (hist. nat. ind. lib. 4, cap. 3); il rapporte que Galenus avoit conçu le projet d'un système de signes qui ne pût être sujet à aucune incertitude, afin, dit-il, qu'on enlevât aux hommes l'occasion de la dispute et de la calom-

nie. Cette idée fut reproduite entre autres par le savant Vossius (1), par Scaliger, par Hermann, Hugo, et en particulier par le sage Bacon (2), dont le génie s'emparoit naturellement de toutes les idées propres à simplifier le système de nos connoissances. On sait combien ce projet étoit cher à Léibnitz; il paroît qu'il en étoit souvent occupé à la fin de sa vie (3). Mais aucun Philosophe peut-être n'a autant insisté que Condillac sur l'utilité d'un système de signes uniquement fondé sur l'analogie, et nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'il s'étoit même exagéré, particulièrement dans *la langue du calcul*, l'avantage qu'on pourroit en attendre.

Mais au milieu de tant de vœux exprimés en faveur d'une langue vraiment philosophique, il y a eu très-peu de tentatives faites pour la réaliser, parce qu'il est plus facile de sentir l'utilité d'un bon langage, que de trouver les moyens de l'établir.

(2) Orig. scribend. chap. 4.

(2) De augm. sent. lib. 6, chap. 1.

(3) Tome 5, pages 7 et 8. Voyez aussi son éloge par Fontenelle.

Léibnitz ne nous a laissé à cet égard que quelques mots dans sa correspondance particulière ; on ne peut en tirer aucune donnée précise sur les bases qu'il auroit voulu donner à la langue nouvelle ; on voit seulement qu'il en sentoit d'avance toute la difficulté , et il paroît qu'il fut surpris par la mort avant d'avoir fixé ses idées sur la méthode qu'il auroit suivie. Condillac s'est contenté de nous parler en général de l'utilité de l'analogie ; il nous a fait remarquer celle qui caractérise la langue mathématique , mais on n'a pas connoissance qu'il ait jamais tenté aucun essai sur la manière de l'appliquer à la langue des autres sciences. Nous trouvons cependant dans l'histoire de la philosophie l'exemple de quelques tentatives faites pour instituer une langue nouvelle , plus favorable aux opérations de la pensée ; mais la plupart exécutées dans les siècles où régnoit encore la méthaphysique des écoles , en ressentirent toute l'influence , en reproduisirent tous les préjugés , et leurs auteurs , quoique doués souvent d'une prodigieuse érudition , et d'une grande persévérance ,

n'étoient point éclairés d'une assez saine logique pour découvrir les véritables traces de la génération des idées. Tels furent les travaux de Pierre Sanchez, de Scaliger et d'Yvo ; tels furent le *phare de science* de l'espagnol Izquierdo, la *langue philosophique* de Philippe Labbé, les systèmes de chiffres inventés par Beck d'Ipwick, et par Athanase Kircher. Fondées sur des distributions vicieuses, souvent presque entièrement arbitraires, ces langues ne sont jamais sorties des livres de leurs auteurs, et sont bientôt retombées dans l'oubli, parce qu'on sentoit, par les efforts même qu'il en coûtoit pour les comprendre, combien on avoit peu d'utilité à attendre de leur usage.

Il faut distinguer à tous les égards, de ces diverses productions, le célèbre ouvrage d'un savant anglais, John Wilkins, intitulé : *Essai d'un caractère réel et d'un langage philosophique*, qui parut à Londres en 1668. Quoique cet ouvrage ne résolve pas le problème de la langue demandée par Bacon, Leibnitz et Condillac, il est du moins celui qui en a le plus

approché, et son analyse jettera un nouveau jour sur les maximes que nous avons exposées dans le chapitre précédent. Wilkins eut le mérite de sentir qu'une langue véritablement philosophique ne pouvoit être fondée que sur une bonne classification de nos idées, et ne devoit être destinée qu'à représenter cette classification avec une rigoureuse fidélité; il s'attacha donc avant tout à répartir l'universalité de nos idées en une distribution régulière et naturelle, qui pût servir de type au système de signes qu'il cherchoit à instituer; distribution à laquelle il donna le nom de *Philosophie universelle*; il rangea toutes les idées, soit acquises, soit archétypes, sous quarante titres principaux, qu'il appela des *genres*. Chaque genre fut divisé en un certain nombre de *différences*, ordinairement fixé à six, et quelquefois porté jusqu'à neuf; chaque différence, à son tour, donna naissance à des *espèces* dont le nombre fut fixé par la même limite; ces espèces furent le dernier terme de sa division. A côté de chaque terme d'une *espèce* il plaça ou son opposé, ou son contradic-

voire négatif , ou son analogue le plus prochain , et de la sorte il put assigner à près de dix mille idées , une place distincte dans sa classification méthodique.

Il porta ensuite sur la liaison que les idées reçoivent dans la pensée , la même analyse qu'il avoit déjà exécutée sur leur nature. Il chercha à classer avec précision les diverses formes que les idées reçoivent dans le tableau qu'elles concourent à former. Il distingua fort judicieusement les différens usages qu'on peut faire de certaines particules qu'il appela *transcendentales* pour modifier le sens des termes ; il composa de ces observations une *grammaire naturelle et philosophique*.

Les choses étant ainsi disposées, Wilkins crée 40 caractères simples , et tous analogues entre eux , consistant en une ligne transversale différemment modifiée à son milieu. Chacun de ces caractères est affecté à représenter un *genre* de sa classification. Neuf traits diversement placés à une extrémité de la ligne transversale , servent à annoncer les neuf *différences*. Placés à l'autre extrémité , les mé-

mes traits servent à marquer les neuf *espèces*. Un dernier caractère avertit si au lieu du terme propre de l'espèce, on doit prendre celui de son opposition ou de son affinité.

D'autres caractères sont ensuite choisis pour distinguer les diverses espèces des formes grammaticales, et les modifications que le sens du mot peut recevoir par les considérations de l'esprit. Ces caractères accessoires, joints aux premiers, ou placés dans l'intervalle qui les sépare, suffisent pour compléter les idées qu'ils sont destinés à reproduire. Ainsi, un seul signe, composé de cinq ou six traits liés entre eux, et figurant à-peu-près comme deux lettres de notre alphabet, tient lieu d'un mot tout entier.

C'est-là ce que Wilkins appelle son *caractère réel*. Pour en tirer une langue articulée, il suit une méthode assez simple; il attache à chacun des quarante caractères principaux une syllabe qui doit remplir précisément la même fonction. Les neuf caractères des différences, sont remplacés par autant d'articulations, et les neuf

caractères des espèces , par autant d'intonations distinctes ; ainsi deux rapides syllabes suffisent pour énoncer le corps du mot tout entier. Les modifications grammaticales s'expriment de même , en substituant des voyelles ou des consonnes aux caractères qu'il leur avoit d'abord attachés. Il réussit de cette manière à former une langue articulée , dont les expressions ne sont jamais plus lentes que celles de nos langues arbitraires , et sont souvent beaucoup plus énergiques , à raison de l'usage qu'il a su faire de ses particules transcendentes , pour renfermer un sens complexe dans un terme unique.

Il résulte de ce seul exposé , que le système de Wilkins renferme toute la simplicité requise pour la commodité de l'usage. Ses mots sont plus abrégés , ses signes primitifs sont plus nombreux , mais plus faciles à former et à reconnoître que les nôtres. On voit aussi que les signes adoptés par lui , soit pour l'écriture , soit pour le langage , représentent avec une exacte fidélité la classification qu'il a faite des idées. Il ne s'agit plus que d'examiner si

la classification elle-même est exacte et philosophique, si elle fait bien passer successivement devant l'esprit les divers caractères de nos idées, afin de juger si toutes les conditions de chaque idée se trouvent énoncées par le signe qui la représente. Ceci exige que nous entrions dans quelque détail.

Les trois premiers genres de la classification de Wilkins, renferment ce qu'il appelle les notions *transcendentales*, c'est-à-dire les idées les plus générales de l'entendement, qu'il divise en trois classes, ou *générales*, ou de *relation mixte*, ou de *relation d'action*.

Le quatrième genre renferme le *discours*; le cinquième *Dieu*; le sixième, *l'univers*.

Les 14 genres suivans renferment les *substances* qu'il parcourt dans cet ordre; élémens, pierres, métaux, plantes, animaux, parties générales et particulières de ces animaux et de ces plantes.

Les 20 derniers genres sont consacrés aux *accidens*, qu'il divise ainsi :

Accidens de la *quantité*, qui forment

trois genres ; la *grandeur* , l'*espace* et la *mesure*.

Accidens de la *qualité* , qui forment 5 genres : les *puissances naturelles* , les *habitudes* , les *mœurs* , les *qualités sensibles* , les *maladies*.

Accidens d'*action* , qui forment quatre genres : *action spirituelle et corporelle* , *mouvement et opération*.

Enfin , accidens de *relation* ; les uns privés , comme *économique* , de *propriété* , de *provision* ; les autres publics , comme *civil* , *judiciaire* , *militaire* , *naval* , *ecclésiastique*.

Quant aux différences et aux espèces qui forment les deux derniers degrés de sa division , on ne pourroit en donner l'idée sans descendre dans le plus grand détail , parce qu'elles ne se rapportent point à un système simple et uniforme dont on puisse faire connoître les principes. Ce n'est pas que ces nouvelles divisions ne soient ordinairement établies sur quelques distinctions ; mais ces distinctions ne se rapportent à aucune règle fixe et constante ; tantôt c'est celle du *tout* et de

ses *parties* ; tantôt celle du *général* et du *particulier* ; tantôt elles sont fondées sur un rapport de lieu , comme *extérieur* et *intérieur* ; tantôt sur certaines opérations de l'esprit , comme *simple* et *comparé* ; tantôt sur le mode de leur formation , comme *naturel* et *artificiel* ; tantôt sur le rapport que nous en faisons à une certaine substance , comme *matériel* et *intellectuel* ; tantôt sur l'intime constitution des choses , comme *simple* et *mixte* ; tantôt , enfin , sur le tems , les circonstances , l'ordre , la fin , et tous les genres de rapport. Il faut remarquer que , quoique toutes les *différences* ne soient pas fondées sur le même principe , et que toutes les *espèces* ne soient pas déterminées par les mêmes règles ; cependant , les mêmes distinctions se reproduisent souvent à-la-fois dans les *genres* , dans les *différences* et dans les *espèces*.

En méditant les lois de cette distribution , faite par Wilkins , de l'ensemble des idées humaines , nous remarquons qu'elle renferme un mélange des deux derniers systèmes que nous avons exami-

nés dans le chapitre précédent; c'est-à-dire, qu'elle est formée tour-à-tour par des classifications et par des divisions; car, quelquefois, comme dans les trois premiers genres, elle commence par les idées les plus générales pour descendre aux notions plus particulières, ce qui est le propre de la classification, et quelquefois, comme dans les genres 6, 7 et suivans, elle descend du tout à ses parties, ce qui est le propre de la division; il en est de même des différences et des espèces, comme on le voit d'après l'idée que nous en avons donnée.

Or, en examinant avec soin les effets de cette distribution, on reconnoît qu'elle reproduit les principaux inconvéniens que nous avons remarqués dans les deux systèmes qu'elle a suivis, et qu'elle y joint plusieurs vices particuliers, qui résultent du défaut de l'exécution.

D'abord, les tables de Wilkins présentent un premier inconvénient très-grave, commun aux deux systèmes de classification et de division, celui de supposer pour être établies, étudiées, apprises,

l'usage des langues déjà usitées parmi nous. En effet, comment expliquer autrement qu'avec le secours des mots de nos langues, la raison des diverses distinctions? Comment déterminer autrement qu'avec les mots de nos langues, le caractère propre de chaque genre, de chaque différence et de chaque espèce, et l'idée principale qu'ils expriment? Le *caractère réel* de Wilkins, suppose sa *philosophie universelle*, et sa *philosophie universelle* ne peut-être, à son tour, démontrée que par le secours d'un langage institué. Il faudroit donc supposer que nos langues fussent déjà bien faites elles-mêmes, leurs acceptions bien déterminées; s'il en étoit ainsi, le besoin d'une langue philosophique ne seroit plus aussi pressant. S'il n'en est pas ainsi, l'incertitude propre à nos langues se communiquera à la langue méthodique elle-même.

Les tables de Wilkins nous présentent le principal inconvénient du système des classifications métaphysiques, celui de commencer par les notions les plus abstraites, et par conséquent, les plus difficiles à

déterminer ; car , les premières idées qu'elle soumet à notre esprit , sont celles des *choses* , des *causes* , des *diversités* , de la *fin* , des *moyens* , des *modes* , etc.

Elles reproduisent aussi le principal inconvénient du système des divisions ; je veux dire , celui de ne point indiquer les propriétés intimes de chaque idée ; mais seulement , la fin à laquelle l'esprit les rapporte ; ensorte qu'elles supposent déjà la connoissance préliminaire de ces propriétés ; qu'elles ne peuvent que les rappeler à ceux qui les savent ; qu'elles s'adressent ainsi à la mémoire plutôt qu'à l'entendement ; qu'elles ne peignent pas les objets , mais qu'elles les indiquent seulement. Ainsi , le mot *mesure* , qui sert de titre à un genre , doit embrasser tous les instrumens que nous employons pour mesurer ; mais il ne peut les retracer qu'à ceux qui les connoissent ; il en est de même des titres de *monde* , *commerce* , *art militaire* , qui n'indiquent que l'effet ou le résultat , et non les principes constituans des choses.

Parmi les inconvéniens particuliers qui

résultent , par rapport aux tables de Wilkins , des vices de l'exécution , je remarque ces 6 principaux.

1^o. D'abord , le mélange sans cesse renaissant des deux systèmes de classification et de division , qui ôte à ces tables le caractère d'uniformité , de constance , et par conséquent , de simplicité , qui leur eût été nécessaire.

2^o. Le nombre trop considérable des premiers genres. En effet , il étoit également impossible d'imaginer 40 idées absolument simples et primitives , qui ne se confondissent sous aucun rapport , ou de supposer dans l'univers de nos idées un premier partage de 40 régions entièrement indépendantes les unes des autres. Aussi Wilkins est-il obligé de classer ses 40 genres par le moyen de plusieurs distinctions successives qui leur servent d'introduction. Mais ou l'esprit est obligé de retenir ces distinctions préliminaires , et de les suppléer mentalement à côté du signe de chaque genre ; alors les signes sont imparfaits , et l'esprit doit penser plus qu'ils n'expriment ; ou l'on se permet d'oublier

ces distinctions préalables , et alors on n'apperçoit plus entre les genres qu'un ordre tracé au hasard et sans motif, qui présente tous les inconvéniens d'une distribution arbitraire.

Il en est de même des différences ou des espèces qui, portées ordinairement jusqu'à 9, exigent de la part de l'Auteur trois ou quatre distinctions préliminaires qui ne sont point exprimées par le signe.

3°. Le nombre trop borné, au contraire, des différens degrés de distribution. Wilkins n'en compte que trois; les *genres*, les *différences* et les *espèces*. Il résulte de-là, que les signes n'indiquent jamais dans chaque idée que trois conditions élémentaires. Or, la plupart des idées admettant un nombre beaucoup plus considérable de conditions essentielles, il est évident que des signes semblables ne donnent qu'une connoissance vague et imparfaite de la nature de leurs idées correspondantes, et qu'ils doivent négliger sur-tout ces distinctions spécifiques et prochaines, qu'il étoit plus nécessaire de fixer, par cela seul qu'elles sont ordinairement moins

déterminées. Comment se définir , par exemple , avec exactitude , les notions de *relation* , lorsqu'on ne trouve sur sa route , pour arriver jusqu'à elles , que les deux idées de *transcendental général* et de *chose* ? (1^{er}. genre , 1^{ere}. différence , 8^e. espèce.) et la notion de *manifeste* , lorsqu'on ne trouve avant elle que ces deux préliminaires : *transcendental de relation d'action* , et *transcendental de relation d'action simple*. (3^e. genre , 1^{ere}. différence , 9^e. espèce.)

4^o. L'infidélité de certains titres. On rencontre souvent , sous le titre d'une table , des idées contraires à son énoncé , et souvent aussi , on n'y rencontre pas celles que cet énoncé devoit faire attendre.

5^o. La confusion des titres eux-mêmes qui rentrent souvent les uns dans les autres. Les idées de *signes* , de *relation* , de *raisonnement* , de *méthode* , de *qualité* , d'*accidens* , et beaucoup d'autres , se reproduisent souvent dans différentes divisions. Il suffit de se rappeler le tableau des genres , pour remarquer qu'il doit y avoir une foule d'idées communes à plusieurs d'entre eux.

6°. Enfin , le vague que présente l'énoncé de certaines distinctions. Wilkins , par exemple , emploie souvent pour classer ses différences ou ses espèces , cette distinction : *d'une manière plus générale ou plus particulière , dans un sens plus strict ou plus étendu* , etc. On voit que ces mots : *plus général , plus strict* , n'indiquent rien d'absolu , et ne fixent par eux-mêmes aucune limite précise pour l'entendement.

J'aurois pu indiquer , dans ces tables , plusieurs autres défauts ; mais il me suffit d'avoir montré qu'elles ne remplissent point leur objet , et d'avoir confirmé , par cet exemple , ce que j'avois dit sur les difficultés de la langue philosophique. Au reste , on trouvera , dans cet ouvrage de Wilkins , des recherches très-précieuses sur l'origine et les révolutions des divers idiômes , des observations très-sages sur les vices de nos langues , sur la grammaire , et quelquefois même des analyses très-judicieuses sur la métaphysique de nos idées.

Cet examen du *caractère réel* de Wilkins, nous conduit à quelques réflexions sur un système de signes nouvellement inventé, auquel on a donné le nom de *pasigraphie*, et qui, sous quelques rapports, peut être envisagé comme une espèce de signes méthodiques.

Qu'on imagine le nombre des genres de Wilkins réduit à 12 au lieu de 40, et le nombre des diverses sous-divisions, variable chez Wilkins, porté quelquefois par lui jusqu'à 9, fixé constamment à 6. Qu'on suppose ensuite que les signes des genres servent aussi aux diverses sous-divisions, et même aux modifications grammaticales, de telle manière que l'ordre et le rang qu'ils occupent dans le mot, suffisent pour indiquer leurs diverses fonctions; on aura l'idée fondamentale de la *Pasigraphie*, dont le caractère propre est de puiser dans 12 signes différemment combinés, le moyen de représenter toutes les idées possibles (1).

(1) Je n'ai garde de prétendre ici que l'auteur de

On voit que la pasigraphie a déjà sur le *caractère réel*, l'avantage d'une plus grande simplicité matérielle, puisqu'elle opère avec douze signes élémentaires les mêmes résultats qui en exigent au moins 120 chez Wilkins, savoir 40 pour les genres, 18 pour les espèces et différences, et 60 au moins pour les formes grammaticales.

La Pasigraphie a de plus l'avantage d'une plus grande simplicité philosophique. Elle le doit à ce qu'elle n'emploie que 12 genres, dans chaque genre que 6 différences, dans chaque différence que 6 espèces, ce qui facilite les distinctions, et restreint davantage les vues de l'esprit.

La Pasigraphie porte aussi plus de détails dans la détermination de chaque idée. Car, outre son indicule, qui ne contient que 3 degrés de division, elle a un petit nomenclateur qui en contient 4, et un

la Pasigraphie ait tiré son système de l'ouvrage de Wilkins, ce que j'ignore entièrement. Je me borne à indiquer les analogies des deux méthodes, pour en simplifier l'examen.

grand nomenclateur qui en contient 5 , c'est-à-dire , que dans les deux nomenclateurs , chaque espèce se sous-divise en 6 familles , et dans le dernier , chaque famille se partage en 6 branches.

Enfin , la Pasigraphie tire sa principale supériorité du talent que son auteur a eu pour simplifier toutes les modifications grammaticales ; la classification qu'il en a opérée est beaucoup plus parfaite que celle de l'auteur Anglais.

A cela près , la Pasigraphie participe à tous les inconvéniens que nous avons remarqués dans le système de Wilkins. La distribution des idées y présente aussi un mélange de classifications et de divisions. Ces divisions et ces classifications y sont exécutées d'une manière peu exacte. Les diverses parties rentrent souvent les unes dans les autres ; on voit les idées les plus analogues séparées par de grandes distances , et des idées très-disparates placées à côté les unes des autres ; point de méthode fixe et uniforme pour les sous-divisions ; enfin , les distinctions de chaque ordre de sous-divisions

ne conduisent jamais à énumérer toutes les conditions essentielles des idées, et sur-tout ces conditions spécifiques et prochaines dont l'esprit auroit un si grand besoin.

Il y a d'ailleurs dans la distribution pasigraphique, quelques circonstances particulières qui y répandent plus de confusion. D'abord son auteur n'a point employé, comme Wilkins, le secours des distinctions préliminaires, pour porter plus de précision dans les divisions. Ensuite, la nécessité où l'auteur de la Pasigraphie s'est mis, de donner toujours à chaque table un égal degré de divisions ou de sous-divisions, l'a souvent conduit à faire violence à la distribution naturelle des idées. Il a fallu remplir absolument les classes pauvres, et resserrer celles qui étoient plus riches, pour conserver cette égalité numérique. Il suffit de se rappeler les réflexions que nous avons faites à la page 412, pour concevoir que cette loi seule suffit pour mettre un obstacle insurmontable à une classification vraiment méthodique.

Je sais que l'auteur de la Pasigraphie n'a point eu pour objet de créer une classification parfaitement philosophique ; il l'annonce lui-même dans son introduction. Il a eu seulement en vue de composer une langue plus simple , plus commode , plus abrégée ; que ces avantages , joints à l'extrême généralité de son système , pussent conduire à devenir une langue universelle. « Si une classification semblable , a-t-il dit , étoit exécutée dans toutes les langues , les signes de la classification commune suffiroient pour s'entendre malgré la diversité des idiômes , puisqu'ils reconduiroient également aux mêmes idées tous ceux qui en feroient usage ». Mais l'erreur de ce savant et laborieux Polygraphe , est précisément de n'avoir pas vu , qu'en abandonnant les rigoureux principes d'une classification philosophique , il renonçoit au plus précieux avantage de sa méthode , et qu'il opposoit lui-même à son admission l'obstacle le plus redoutable.

En effet , s'il étoit possible qu'une langue universelle s'établît autrement que par la

force des circonstances , et qu'elle dût son admission à un choix unanime et raisonné , il n'est pas douteux qu'une langue vraiment philosophique seroit celle à laquelle ce privilège seroit assuré , et sous ce rapport on ne sauroit donner trop d'éloges à l'idée principale de la Pasigraphie. La langue philosophique obtiendrait le suffrage des hommes éclairés, par sa précision , et celui du vulgaire , par sa simplicité. Mais à proportion qu'au milieu de quelques méthodes philosophiques , on introduira plus de distributions arbitraires , ou vicieuses et contraires à la logique , le suffrage des hommes deviendra plus incertain , parce que les effets seront moins utiles.

D'ailleurs , la Pasigraphie , ainsi que le caractère de Wilkins , a cela de particulier , que leurs signes n'ont de valeur et de sens qu'autant que la distribution des idées a été placée dans la mémoire ; que pour arriver à l'intelligence de chaque terme , il faut toujours repasser en esprit les divers degrés de cette distribution ; qu'ainsi ils supposent , ils exigent que les idées aient été étroitement associées dans

l'esprit, selon l'ordre de la distribution. Or, il n'est rien d'aussi dangereux aux yeux de la philosophie que des associations d'idées formées ainsi contre les lois d'une bonne classification ; car , il doit arriver infailliblement qu'elles produisent par la suite une foule de faux jugemens d'induction, et qu'elles ajoutent encore à la confusion des idées et à l'abus du langage. Du moins les fausses analogies des mots de nos langues , n'ont pas l'inconvénient d'engendrer de vicieuses liaisons d'idées, parce que chaque mot a une valeur propre et indépendante des autres. Tous les funestes effets attachés aux classifications défectueuses, que nous avons énumérés dans le chapitre 3^e. de la Section précédente, se reproduiroient aussi par l'emploi d'une langue à laquelle une classification semblable auroit servi de base (1).

(1) Dans un Mémoire lu à l'Institut national, en prairial dernier, j'ai exposé en détail les vices de la nomenclature pasigraphique, et l'influence qu'ils exerceroient sur l'usage de cette langue. Mais son imperfection ne sauroit nous dispenser de rendre

La *Pasilalie*, imaginée par le même auteur, est précisément à la Pasigraphie ce que le *langage philosophique* de Wilkins est à son *caractère réel*, avec cette différence, que la *Pasilalie* emploie seulement, d'une manière alternative, ou une consonne ou une voyelle, pour représenter le signe pasigraphique, pendant que Wilkins, dans sa *langue philosophique*, emploie une syllabe entière pour représenter un caractère.

Au défaut d'une langue philosophique, dans laquelle toutes nos idées se trouvaient représentées par des signes parfaitement analogues, quelques métaphysiciens ont imaginé de créer du moins certains caractères simples, qui, exprimant les rapports qui servent d'objet ordinaire au raisonnement, pussent convertir l'art de raisonner en une sorte de travail mécanique, et assimiler les recherches métaphysiques aux calculs de l'algèbre. Telle

justice aux connoissances de son auteur, et aux vues philanthropiques qui l'ont animé dans son travail.

fut d'abord l'invention de Raymond Lulle, si fameux dans son temps, si oublié aujourd'hui. Lulle partagea en six classes ces idées fondamentales qui servoient selon lui de base à tous les raisonnemens : les *questions*, les *principes absolus*, qui sont les modes généraux, les *principes respectifs*, qui sont les relations, les *sujets universels*, qui sont les principales substances, les *vertus* et les *vices*. Il sous-divisa ensuite chaque classe en neuf espèces. Il désigna chaque espèce par un caractère propre. Il imagina ensuite un grand nombre de formules, ou même d'opérations mécaniques, qui exprimoient toutes les manières différentes dont ces diverses idées pouvoient être combinées, soit pour former des propositions plus ou moins complexes, soit pour établir des syllogismes. Le mouvement de plusieurs roues les unes dans les autres (1), des figures formées avec des lignes qui se croisoient en tous sens, avec

(1) C'est de-là que ce système reçut le nom d'*art cyclomonique*, qui lui est donné par quelques-uns de ses partisans.

une certaine disposition de ses caractères, soit sur les parties de ces roues, soit à l'extrémité de ces lignes, représentoient pour lui toutes les combinaisons possibles. La multitude de ces règles, la métaphysique abstraite sur laquelle elles étoient fondées, en rendit l'étude si difficile, qu'on renonça bientôt à en faire usage. Le P. Kircher, l'un des habiles mathématiciens de son temps, entreprit de simplifier les méthodes de Lulle, et les réduisit à un nouveau système qu'il exposa dans un ouvrage intitulé : *De l'art des combinaisons*. Il n'admit que les quatre premières classes de Lulle ; il chercha à donner des signes imitatifs aux idées qu'elles renfermoient. Il supposa que chacune de ces idées correspondoit dans nos langues à un grand nombre de termes identiques, auxquels on pouvoit transmettre par le raisonnement les propriétés et les rapports attachés à ces idées. Il s'étudia ensuite à imaginer les diverses combinaisons qu'on pouvoit former de ces idées fondamentales, et les comparaisons dont ces combinaisons pouvoient être l'objet. Il eut même la patience

de calculer jusqu'où pouvoit s'élever le nombre possible de chaque espèce d'opérations. Enfin, il indiqua comment on pouvoit, au moyen de l'identité, appliquer ces opérations aux autres termes de nos langues. Ces tables, suivant lui, devoient offrir à-la-fois un moyen de réduire les questions à leurs vrais principes métaphysiques, d'exécuter les divisions et les définitions par les règles les plus simples, elles devoient aussi fournir un immense magasin de *lieux de rhétorique* et de *lieux d'argumentation* (1). Cependant, ces brillantes promesses ne préservèrent pas son système de l'abandon que Lulle avoit éprouvé. Ce n'est pas qu'au mérite d'un prodigieux travail, et d'une grande érudition, le système de ces auteurs ne joigne celui de présenter quelquefois des aperçus très-ingénieux sur la formation du raisonnement. Mais, entre plusieurs autres, ce système présente au philosophe trois inconvéniens principaux qui suffisent pour

(1) *De arte combinatoria*, lib. 4, cap. I^{um}. *De excellentia artis nostræ.*

en rendre l'usage inadmissible. Le premier, c'est qu'ils n'apportent aucun remède à l'incertitude du langage, véritable cause de l'imperfection des raisonnemens métaphysiques, et qu'ils reposent même sur des idées très-mal déterminées, très-difficiles à définir, comme sur leurs premiers fondemens. Le second, c'est qu'ils ne nous fournissent que des propositions abstraites, propres à servir de principes aux méthodes synthétiques, ordinairement stériles dans l'application, toujours très-simples à concevoir par elles-mêmes, si les idées dont elles se composent étoient bien déterminées. Le troisième, c'est qu'ils ne nous prêtent aucune lumière sur les raisonnemens relatifs aux idées plus complexes qui sont l'objet ordinaire de nos méditations, ou que les règles qu'ils prétendent nous donner à leur égard sont plus difficiles à concevoir et à employer, qu'il ne peut l'être dans aucun cas de bien raisonner d'après les seuls préceptes de la saine logique. Cette identité qu'ils supposent toujours entre les idées, pour les soumettre à leurs méthodes, est précisément ce que

l'esprit a beaucoup de peine à découvrir ; et c'est sur-tout à simplifier ce travail que devrait tendre un bon système de métaphysique et un plan vraiment utile de signes méthodiques.

On trouve dans le second volume des Mémoires de l'Académie Royale de Turin l'essai d'une *Algebre philosophique*, ou *Sciagraphie*, par Louis Richer. Pour appliquer à la métaphysique des méthodes semblables à celle de l'algèbre, l'auteur se borne à fixer un très-petit nombre d'idées abstraites, celles de l'*impossible*, du *possible*, du *néant*, de l'*être*, de ce qui est *déterminé* ou *indéterminé*, *déterminable* ou *indéterminable*, *nécessaire* ou *contingent*, *changeant* ou *immuable*. Il y joint celles de *raison*, ou de *cause*, et celles de *lié*, ou *non-lié*. Sur ce petit nombre d'idées exprimées par des signes très-simples, l'auteur établit une certaine suite de raisonnemens abstraits qui ont aussi l'avantage d'être tracés en des expressions fort abrégées, mais qui d'ailleurs ne sont point aidés par l'analogie des termes, ni réduits, comme les équations

algébriques, à de simples transformations, parce que les signes restent isolés et ne se combinent pas les uns par les autres. Pour faire sentir combien on auroit peu d'avantages à attendre de l'emploi d'une semblable méthode, il suffit d'observer qu'elle se bornera nécessairement, tant qu'on n'abusera pas du raisonnement, à déduire de ces idées fondamentales ce qui peut y être renfermé, c'est-à-dire, à nous montrer ce qu'il peut y avoir de commun entre l'idée de *l'impossible* ou du *possible*, et celle du *nécessaire* ou du *contingent*, et ainsi de suite; et tels sont en effet les résultats que l'auteur cité retire de ses formules. Elles ne serviroient donc qu'à exécuter des comparaisons qu'une sage logique accompliroit facilement sans elles, si les idées étoient bien définies; elles ne nous aideroient pas à les mieux déterminer, elles ne nous fourniroient que des propositions extrêmement générales, bien éloignées encore des problèmes ordinaires qui se présentent à nous dans l'analyse de nos pensées.

Au reste, sans nous engager dans la

critique détaillée de ces diverses espèces d'algèbre philosophique, que Hook et quelques autres avoient déjà essayées ou indiquées avant l'auteur que nous venons de citer, quelques réflexions simples suffiront pour nous démontrer combien les procédés de l'algèbre mathématique sont peu applicables aux questions de la métaphysique générale. En effet, le calcul a toujours pour objet de découvrir entre deux quantités un rapport d'égalité ou de proportion, d'après un autre rapport de proportion ou d'égalité déjà admis ou supposé; on a donc d'avance tous les termes nécessaires à la question, et il suffit d'ajouter ou de soustraire, de multiplier, ou de diviser, dans les différens tableaux de comparaison; et c'est-là ce qu'exécutent les signes algébriques. Mais, en métaphysique on a ordinairement pour objet de découvrir entre deux idées un de ces rapports que nous avons appelés de *compréhension*, c'est-à-dire, de reconnoître si l'une appartient à l'autre, est renfermée en elle comme son attribut; on est donc forcé d'appeler à son secours certaines idées in-

termédiaires qui n'étoient point exprimées dans l'énoncé du problème, et on ne peut plus se borner, comme dans le cas précédent, à faire subir diverses révolutions aux termes que l'on possède. De plus, les idées primitives, exprimées par les signes algébriques, ont cette vertu particulière et remarquable, de se communiquer subitement une valeur très-étendue : un signe de multiplication placé entre deux quantités, un signe de puissance placé au-dessus d'une quantité, donnent un produit très- considérable. Ces idées primitives sont en fort petit nombre, elles sont elles-mêmes engendrées les unes par les autres, et leurs combinaisons présentent des résultats analogues. Ainsi nécessairement il suffit de quelques conditions très-simples pour fixer les données d'un problème très-compiqué, et l'on n'a besoin que de se laisser conduire par l'identité pour déduire de ces données la solution du problème proposé. Mais, les idées primitives de la métaphysique ne faisant que s'associer, s'ajouter les unes aux autres, accroissent très-peu leur valeur réciproque,

Ces idées étant disparates et hétérogènes, ne se prêtent point leurs propriétés réciproques, et leurs combinaisons ont souvent très-peu d'analogie. Enfin, ces idées primitives étant très-nombreuses, il y a souvent aussi beaucoup de conditions à fixer. Si donc on veut se borner, comme l'ont fait la plupart de ces algébristes-métaphysiciens, à ne donner des signes qu'à un petit nombre d'idées primitives, on n'obtiendra que des propositions très-simples et très-générales, qui seront de peu d'usage et fourniront à peine quelque lumière. Si on veut donner des signes à toutes les idées primitives, on sera arrêté à tous les pas, dans les transformations, par la diversité de ses idées; et on se trouvera environné d'un appareil de formules très-complicées, qui manqueront précisément des deux qualités principales de l'algèbre-mathématique; je veux dire, la simplicité des formes, et la rapidité de l'exécution. Dans aucun cas, on ne pourra obtenir cet étonnant privilège du calcul, de pouvoir, d'une vérité très-simple, tirer les déductions les plus étendues.

Il faut donc bien prendre garde de ne pas confondre la méthode de raisonnement des géomètres avec les procédés mécaniques de leurs calculs : la méthode, ainsi que je l'ai montré au chap. 17^e., leur est commune avec les métaphysiciens ; les procédés mécaniques du calcul sont exclusivement réservés aux premiers , et la simplicité des signes qu'ils employent est l'effet nécessaire de la simplicité des idées sur lesquelles ils opèrent.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des sourds-muets de naissance , et des méthodes suivies pour leur instruction.

DEPUIS que la science de l'entendement humain, rappelée à son véritable esprit, éprouve le besoin de puiser ses notions fondamentales dans les instructions de l'expérience, il ne pouvoit guère s'offrir aux regards du métaphysicien un spectacle plus curieux que celui des sourds-muets de naissance, soit dans l'état où ils se trouvent avant qu'on commence leur éducation, soit dans le développement qu'ils éprouvent sous la direction de leurs instituteurs.

Ce n'est pas que le sens de l'ouïe soit par lui-même aussi important que celui du toucher et de la vue, et qu'il se lie par des rapports aussi directs et aussi étroits aux besoins de l'individu; mais c'est que la privation de l'ouïe entraîne celle de la parole, et par conséquent celle de toutes

les communications dont la parole est le moyen. Et comme, dans l'éducation ordinaire, c'est encore avec la parole qu'on enseigne l'écriture, les sourds-muets, qui demeurent entre les mains de leurs parens, n'apprennent pas non plus l'usage de l'écriture; ils ne sont donc point admis à la participation de nos signes institués; nos langues n'existent pas pour eux; placés au sein de la société, ils lui sont en quelque sorte étrangers; ne recevant rien de nous, ils ne sont que ce qu'ils deviennent par eux-mêmes: ils nous offrent donc un terme de comparaison très-favorable pour juger de ce que l'homme doit à l'usage des langues, pour saisir dans ses principes la génération de nos idées, pour apprécier avec exactitude l'influence des signes. Leur histoire toute entière est comme un grand phénomène dont la méditation, étroitement liée au sujet de notre étude, doit confirmer les faits que nous avons tracés, s'ils étoient exacts, et fournir de nouvelles données au problème que nous cherchons à résoudre.

Quoique les sourds-muets de naissance,

qui n'ont point encore éprouvé le bienfait des méthodes d'institution , soient entièrement privés des moyens de communication qui appartiennent à nos langues , il ne faut point croire qu'ils soient dénués de signes , qu'ils soient même réduits au simple secours des signes naturels , et qu'ils puissent ainsi nous représenter l'état de l'homme antérieurement à toute espèce de langage. Le sourd-muet possède un langage , un langage dont la nature lui fournit les premiers élémens , mais qu'il étend , qu'il développe , et qui devient , pour lui , un art véritable ; un langage avec lequel il ne sait pas rendre , sans doute , toutes les idées , mais avec lequel il peut cependant manifester ses principaux besoins , se faire entendre de nous et de ceux qui partagent sa disgrâce. Voici en quoi consiste précisément la différence qui le distingue de l'homme doué de tous ses sens. Ce dernier , admis à recevoir tous les secours de l'éducation ordinaire , hérite d'un système de signes créé depuis très-long-temps , perfectionné par le concours simultané d'un grand nombre d'hommes , et par les tra-

vaux successifs de plusieurs générations ; le sourd-muet n'a d'autres maîtres que la nature , ses besoins personnels et sa propre industrie. Celui-là trouve une langue déjà faite , et s'en empare ; celui-ci commence et fait lui-même sa langue. Le premier est initié à une foule de conventions existantes , avant d'en prévoir les effets et les usages ; le second n'invente les signes qu'à mesure qu'ils lui sont nécessaires. Le premier recueille les fruits d'un travail auquel la société entière a contribué ; le second est réduit à ses ressources individuelles , et nous représente assez bien le premier âge des générations humaines. Ces deux êtres sont contemporains ; mais leurs esprits sont séparés l'un de l'autre par un grand nombre de siècles.

S'il est encore quelques philosophes qui veuillent douter que le langage ait pu être institué d'après les seules indications de la nature , l'exemple du sourd-muet doit suffire pour les désabuser de leur opinion : car nous le voyons se former successivement , par ses seuls efforts , le langage qui lui appartient ; et quoique ce langage soit

aussi borné que doit l'être la suite des réflexions qu'il a le loisir de faire, il renferme cependant tous les élémens d'un système complet, et n'exigeroit, pour devenir aussi étendu que nos langues, qu'une plus longue continuation des opérations que nous lui voyons commencer. La proportion de son langage au nôtre n'est que celle qui subsiste nécessairement entre les efforts d'un seul individu, et ceux d'une société entière pendant plusieurs générations. Le sourd-muet établit même avec ceux qui l'entourent, avec les compagnons de son malheur, certaines conventions simples. Il franchit sous nos yeux cette limite qui paroissoit au philosophe de Genève ne pouvoir jamais être dépassée. Et pourquoi ce qu'un seul homme fait encore aujourd'hui, n'auroit-il pas pu être exécuté dès l'origine par d'autres hommes, forts de leur réunion, et mieux partagés par la nature ?

L'exemple du sourd-muet nous présente aussi l'institution successive du langage telle que nous l'avons expliquée, et garantit ainsi cette explication du reproche

de n'être qu'une simple hypothèse. Dans les premiers momens de sa vie, il ne possède encore que les signes de la nature; à mesure que ses facultés se développent, on le voit étendre et varier, par le secours de l'analogie, ces premiers moyens de communication; on le voit mettre à profit les circonstances pour saisir tous les anneaux auxquels peut se rattacher la chaîne de ses idées. Enfin ces signes imitatifs ou métaphoriques lui servent à fixer quelques conventions arbitraires. Introduit auprès de ses maîtres, il les multiplie rapidement, et, sans autre intermédiaire que la langue imaginée déjà par le premier, le disciple et le maître établissent en commun de nouveau tous les signes de nos langues sociales. Voilà bien la formation successive des diverses espèces de signes telle que nous l'avions présentée.

L'étude de la génération de nos idées ne doit pas à l'observation du sourd-muet des lumières moins abondantes, ni moins sûres. Comme ses idées sont en petit nombre, comme il les acquiert lentement, comme il les décrit avec fidélité dans son

langage imitatif, nous pouvons mieux remarquer ce qui se passe dans son esprit, que ce qui a lieu dans l'esprit de l'enfant auquel on apprend si vite une foule de mots, qui peut les répéter sans les comprendre, et chez lequel les effets de la débilité des organes peuvent se confondre quelquefois avec l'action des autres causes. Tous les rapports que nous avons assignés entre la génération des idées et le progrès des signes se trouvent justifiés par l'histoire du sourd-muet. Tant qu'il est laissé à lui-même, et qu'il ne jouit encore que des premiers élémens du langage, il demeure à peu-près renfermé dans le cercle des idées sensibles et des notions individuelles. Il forme bien quelques compositions; mais ces compositions se rapportent toujours à quelque modèle donné; elles sont toujours très-limitées: il commence bien quelques abstractions, mais elles sont toujours réduites au premier degré; c'est-à-dire, elles ne détachent des objets que ce que les sens peuvent en détacher. Les idées archétypes, les compositions du second ordre, les abstractions du second degré, les vraies abs-

tractions métaphysiques semblent lui être interdites. Il s'arrête donc sur cette limite qui sépare le monde matériel et sensible du monde philosophique, sur cette limite que les enfans traversent en quelque sorte à notre insçu, graces au désordre avec lequel on leur enseigne nos langues. Lorsqu'on veut ensuite instruire le sourd-muet, et élever son esprit au niveau de l'éducation ordinaire, il faut reprendre avec lui ces premiers élémens; il faut combiner avec lui ces signes qu'il s'est formés, ou répéter avec lui une suite de comparaisons méthodiques sur les objets qui renferment pour nous le germe des notions abstraites et générales. S'il étoit besoin d'une nouvelle preuve pour confondre le système des idées innées, en pourroit-on demander une plus sensible que celle qui résulte de cette expérience? car ces idées, qu'on prétendoit être placées en nous par la nature et n'être point le produit de l'art, sont précisément celles qui manquent au sourd-muet; comme nous l'annoncent, et l'impuissance où il est de les exprimer par des signes, et l'étonne-

ment qu'il nous témoigne en les recevant de son instituteur, et les aveux qu'il nous fait lui-même lorsque son éducation est terminée.

L'observation des sourds-muets de naissance confirme encore les maximes que nous avons établies (1^{re}. partie, Sect. 2^e. chap. 10), à l'égard de l'influence que le langage de convention exerce sur le développement des facultés intellectuelles. Avec un langage seulement commencé, les sourds-muets ne possèdent que des facultés très-imparfaites. Le sourd-muet donne une attention sérieuse à tout ce qui se lie immédiatement à ses besoins; mais, concentré dans les effets, il ne suit point la chaîne des causes; son attention, quelquefois très-fixe, n'est jamais méthodique; il n'exerce aucune domination sur elle; il ne met point en ordre ses expériences; il ne songe point à transformer leurs résultats; il se borne à recevoir, d'une manière passive, les impressions qui lui parviennent; il obéit toujours, et semble ignorer le pouvoir qu'il a de se diriger lui-même. Ses jugemens, livrés aux

lois d'une aveugle habitude, ne se forment point par de régulières déductions, ne reçoivent point les modifications de la probabilité : il est à l'abri des subtilités de la métaphysique ; son imagination ne connoît pas la brillante et dangereuse région des systèmes ; mais se bornant à répéter mécaniquement ce qu'il a fait ou vu faire, il ignore l'art de faire servir le connu à la découverte de l'inconnu. Il a sans doute un commencement de réflexion ; car il faut qu'il analyse sa pensée pour la peindre, et il ne peut l'analyser sans réfléchir sur lui-même : mais cette réflexion s'arrête en quelque sorte aux formes les plus extérieures de sa pensée ; elle ne pénètre ni les opérations de son esprit, ni les modifications les plus intimes de son être ; sa propre existence semble être pour lui un profond mystère, et pendant qu'il nous dévoile, par des expressions si naïves, les impressions qu'il éprouve, seul il paroît n'être pas témoin de ce qui se passe en lui-même.

Cependant, le sens du toucher et de la vue est chez lui bien plus actif, bien

plus perfectionné que chez les autres hommes , et les idées philosophiques que nous puissions immédiatement dans les sons dont il est privé , sont extrêmement limitées. Nouvelle preuve que le perfectionnement de notre esprit ne dépend pas exclusivement du perfectionnement de nos sens ; nouvelle preuve que le développement de nos facultés est sur-tout dû à la présence de cette réflexion qui met l'entendement en liberté , parce qu'elle lui révèle le secret de ses propres forces.

Enfin , l'observation du sourd-muet nous apprend combien est étendue l'influence que nos idées exercent sur la nature de nos besoins et le caractère de nos passions. Limité à la sphère des idées sensibles , le sourd-muet ne connoît guère que le bien-être ou le mal physique ; ne méditant pas sur sa propre destination et sur les rapports réciproques de l'homme à l'homme , l'obligation du devoir n'est presque à ses yeux que l'appréhension des peines ; le seul sentiment moral qu'il paroisse éprouver dans une haute énergie , est celui de sa propre indépendance , et

peut-être est-ce encore l'effet de ce qu'il réfléchit très-peu sur le besoin qu'il a de ses semblables. Je laisse à d'autres le soin de comparer le bonheur de son état avec celui de l'homme de la société, et de décider à quel point l'affranchissement de nos besoins factices compense en lui la privation des nobles jouissances de la sensibilité; mais il est certain, du moins, que le spectacle des individus mieux favorisés que lui de la nature, excite en lui une vive jalousie; il tend sans cesse à entrer en participation de nos plaisirs et de nos idées, à s'élever à notre niveau; il gémit des obstacles qui s'y opposent, peut-être par un secret instinct qui l'avertit de notre supériorité, peut-être seulement par l'effet de cette impulsion naturelle, qui porte toujours si vivement le desir de l'homme vers les objets qu'il ignore.

L'homme de la nature, ce personnage vrai ou imaginaire, a été, pour les philosophes, l'objet de plusieurs hypothèses, probablement très-arbitraires, et qui manquent toujours de l'appui de l'observation. Le sourd-muet, sans nous le repré-

senter exactement, nous retrace cependant un spectacle curieux, celui de la société humaine à son berceau, celui des premières communications que nos ancêtres purent établir entre eux, celui de l'homme qui, livré à la seule impulsion de son instinct, n'a été modifié que d'une manière très-peu sensible par nos institutions, et par les effets de nos éducations systématiques. Ses jugemens, au moins, sont à l'abri de l'influence de l'imitation, cette cause puissante qui fait acheter à l'individu, par une si grande altération de son caractère primitif, le rapide développement qu'elle donne à ses habitudes. Sous ce rapport, le phénomène que présente le sourd-muet nous fournit des instructions plus positives encore que celles qu'on retire du spectacle des peuples sauvages : car l'état moral du sauvage résulte à-la-fois du climat, de l'organisation, du genre de vie, des habitudes de société, de certaines institutions, de plusieurs causes, en un mot, dont il est difficile de démêler l'action distincte et précise. Mais chez le sourd-muet, tout se

rattache à une cause unique, la privation de la parole. Chez le sauvage, l'imperfection de la langue n'est qu'un effet ; chez le sourd-muet, au contraire, c'est à l'imperfection du langage que tout commence. Le sauvage a un véritable langage de convention qu'il tient de ses pères, et qu'il ne cultive pas, quoiqu'il pût le développer, si les circonstances extérieures lui étoient plus favorables : le sourd-muet a formé le sien d'après l'analogie ; il le complète à chaque instant. Le premier est toujours stationnaire ; le second, en peu de temps, et par ses seuls efforts, franchit une route immense.

Il est tems de considérer le sourd-muet de naissance dans les mains de ses instituteurs, et de jeter un coup-d'œil sur ce beau système d'éducation, dont la vertu inspira le dessein, dont la philosophie traça les règles.

Comme c'est toujours par le secours de la parole que l'homme commence à exprimer ses idées, un préjugé naturel devoit persuader que les idées ne peuvent en effet se communiquer que par la parole,

et que les sons doivent être l'instrument nécessaire des communications humaines. Aussi les premiers instituteurs, qui voulurent essayer de rendre le sourd-muet à la société, crurent-ils devoir s'attacher seulement à lui faire articuler quelques sons semblables à ceux qui composent nos langues, et à lui faire distinguer, d'après les mouvemens de nos lèvres, les sons que nous prononçons nous-mêmes. Ils s'étudièrent donc à découvrir quelle est la disposition de l'organe vocal, qui prépare et détermine l'émission des intonations, ou la formation des articulations appelées *consonnes* : ils firent remarquer au sourd-muet cette disposition organique ; à force de travail et de patience ils l'accoutumèrent à l'imiter : ils lui firent observer aussi que ce mécanisme intérieur étoit ordinairement accompagné d'une certaine révolution dans les parties extérieures de la bouche, et ils l'exercèrent à lier le spectacle de ces révolutions externes aux mouvemens organiques que leur œil ne pouvoit pénétrer. Ils croyoient ainsi lui avoir donné le langage ; « Prononcer des mots, disoient-ils,

» c'est bien parler : distinguer les mots
» qu'on prononce , c'est bien entendre ». Ils n'appercevoient pas que la pratique même qu'ils avoient adoptée suffisoit pour renverser l'opinion fondamentale de leur système : car , malgré tous leurs efforts , il n'existoit point de son pour le sourd ; les signes qu'ils lui prétoient étoient seulement puisés dans les sensations du toucher et de la vue , et puisqu'ils vouloient lui faire lier les idées à certaines impressions de la vue et du toucher , ne valoit-il pas bien mieux en échoisir qui fussent moins subtiles , moins fugitives , et plus faciles tout à la fois à remarquer et à produire ?

Cette méthode , toute imparfaite qu'elle étoit , attira une grande réputation à ses auteurs ; pendant qu'ils en multiplioient les essais , et que , croyant former des hommes , ils ne faisoient que des machines parlantes , l'abbé de l'Épée , cet homme dont on ne peut répéter le nom sans une impression de reconnaissance et de respect , l'abbé de l'Épée , conduit par un simple motif de bienfaisance , voulut tenter d'en-

seigner les élémens de la grammaire à une jeune sourde-muette. Il alla d'abord au hasard, et sans avoir un plan déterminé; mais dès ses premières tentatives, l'observation de son élève le conduisit à une réflexion fort judicieuse. Il comprit que la parole et l'écriture, également fondées sur les conventions, devoient être également propres à la traduction de la pensée; que si, avec les seules communications de la nature, on apprenoit aux enfans à faire usage de la parole, on pouvoit, sans doute, avec les mêmes moyens, leur apprendre à employer l'écriture; qu'enfin, si on employoit ordinairement la parole comme un intermédiaire entre l'écriture et la pensée, ce n'étoit-là qu'un usage produit par la commodité et les circonstances, mais point du tout un procédé nécessaire et immuable par lui-même. S'élever ainsi au-dessus du préjugé vulgaire, de la nécessité des sons, s'affranchir de la routine des éducations ordinaires, fut le premier effort du génie de l'abbé de l'Épée, et l'idée d'associer immédiatement les signes de l'écriture aux idées de l'esprit, devint le

principe de toutes ses autres découvertes.

J'observerai, en passant, que ce préjugé vulgaire sur la nécessité de la parole est encore aujourd'hui beaucoup plus général qu'on le pense, et qu'il produit souvent chez ceux qui assistent aux instructions des sourd-muets un étonnement tout-à-fait absurde, pendant qu'il les empêche de remarquer ce qu'il y a dans cet art de vraiment admirable. « Rendre la » parole aux muets et l'ouïe aux sourds, » (disent quelquefois même des gens d'esprit) n'est-ce pas une sorte de prodige » ? Ce prétendu prodige n'est que l'effet d'une équivoque des termes, jointe à une habitude de l'esprit. On ne rend aux sourds-muets ni la parole, ni l'ouïe, on ne fait que leur apprendre à user de l'écriture, comme nous usons de la parole; et puisque les figures sont aussi propres par elles-mêmes que les sons à représenter les idées, il n'y a rien de très-étonnant qu'on use des unes comme des autres, et que des deux systèmes de signes qui appartiennent à l'homme de la société, on enseigne du moins au sourd-muet celui qui

s'accommode avec l'état de ses organes. Il n'y a pas plus de prodige à voir un sourd écrire qu'à entendre un autre homme parler ; tous deux passent immédiatement de l'état de nature aux conventions de nos langues artificielles. L'un use de ses yeux comme l'autre de ses oreilles. Ce qu'il faudroit admirer, ce n'est donc pas qu'ils parviennent à écrire, mais c'est l'ordre qu'on suit en le leur enseignant, c'est la supériorité que les méthodes de leurs maîtres ont sur celles qu'on employe ordinairement pour nous apprendre le langage.

J'ai tort, au reste, de supposer qu'on suive quelque méthode en apprenant aux enfans à parler ; ceux mêmes qui le leur enseignent ne s'en rendent aucun compte, le font sans dessein, et ne savent guères comment ces premières opérations s'exécutent. On commence, avec le secours de quelques signes indicateurs, à faire remarquer aux enfans certains objets, à la présence desquels on prononce les noms que nos langues leur ont donnés ; on les exerce à répéter ces noms à la présence de ces objets, et l'instinct de l'imitation suffit

pour les en rendre capables. Cependant les yeux de l'enfant sont ouverts ; ses regards sont fixés sur sa mère, sur sa nourrice, de laquelle il dépend sans cesse ; il remarque les effets singuliers qui se répètent autour de lui à l'émission de certains sons, et le besoin qu'il a des secours d'autrui le porte à employer les mêmes moyens qu'il a vu réussir aux autres. Le succès de ces essais, le mouvement de la curiosité l'engagent à multiplier ses remarques ; bientôt il demande l'explication des mots que les circonstances, dans lesquelles ils sont prononcés, ne suffisent pas pour lui faire comprendre. C'est ainsi qu'il s'empare successivement de tous les termes de nos langues, sans qu'il en coûte presque aucun effort à ceux qui l'entourent. Il apprend du moins à redire ces termes, s'il n'apprend pas à les définir, et il reçoit de ses propres besoins et des circonstances extérieures les instructions que nous ne prenons pas la peine de lui donner.

Il ne sauroit en être de même du sourd-muet. Il nous voit écrire, sans doute, comme l'enfant nous entend parler ; mais

aucune observation sensible ne peut lui révéler l'usage que nous faisons de l'écriture , ou du moins la valeur que nous attachons à chaque terme : car il ne nous voit pas tout ensemble écrire et agir, et l'écriture s'adressant ordinairement à ceux qui sont éloignés de nous , l'effet est séparé de sa cause : il est invisible pour le sourd-muet ; rien ne lui explique ces mystérieuses figures qu'il nous voit tracer. Il faut donc que nous prenions le soin de les lui expliquer nous-mêmes dans le plus grand détail , et que nous l'initions à toutes les conventions de nos langues. Ici quelques signes indicateurs ne suffisent plus : car , ils n'exprimeroient que des objets sensibles et présents. Les signes des autres idées ne peuvent donc être expliqués au sourd-muet que par des définitions ; ces définitions ne signifient quelque chose pour lui qu'autant qu'elles sont conformes à la génération de ses idées ; ce que l'enfant exécutoit par lui-même avec le secours des circonstances , il faut un art pour le faire exécuter au sourd-muet. Pendant que , dans l'éducation ordinaire, l'enfant com-

mence par recevoir nos mots et en user, apprend ensuite la grammaire, et termine par la philosophie le cours de ses instructions ; le sourd-muet, au contraire, apprend les mots par la grammaire, et la grammaire par la métaphysique ; on fait raisonner son esprit avant de chercher à guider sa main, et la langue est pour lui le résultat de la science.

C'est le talent que les instituteurs ont eu de bien saisir cet ordre et de s'y conformer fidèlement, qui fait leur véritable mérite. Voilà ce qu'il faudroit admirer ; mais sur-tout, étudier et méditer avec soin, pour en tirer quelques applications utiles.

Il faut distinguer deux parties principales dans l'éducation du sourd-muet : l'usage des signes méthodiques, et l'enseignement de nos langues conventionnelles.

On ne pouvoit initier les sourds-muets à l'usage de nos langues, sans avoir un premier moyen de se faire entendre d'eux, et de refaire, pour ainsi dire, avec eux les

conventions dont nos mots tirent leur valeur. Ce moyen se présenta dans les signes que la nature avoit donnés au sourd, et ceux qu'il avoit su se créer lui-même.

Ce système de signes étoit un langage d'action qui servoit à imiter les formes, les mouvemens des objets sensibles, ou à réveiller du moins leurs idées, en reproduisant quelques-unes des circonstances qui leur avoient été associées par l'habitude. Le seul instinct du besoin, dirigé par les indications de l'analogie, avoit conduit les sourds-muets à donner, dans leur commerce mutuel, un assez grand développement à ce langage d'action. Il fallut donc d'abord étudier l'usage qu'ils en faisoient ; dans cette singulière éducation, le maître commença par être disciple, et il dut recevoir les signes de son élève, avant de penser à lui transmettre sa propre langue.

Lorsque l'instituteur se fut placé ainsi au niveau de celui qu'il devoit instruire, son premier travail fut de perfectionner avec lui ce langage d'action qu'il possédoit, et d'en tirer des expressions propres à re-

présenter toutes les idées qui correspondent aux termes de nos langues, et ce fut ici un des premiers efforts de l'art, une des premières inspirations du génie. Il fallut donc faire multiplier au sourd-muet ses observations sur les objets sensibles, afin de lui faire donner, dans son langage d'action, des noms aux choses qu'il avoit négligées. Puis, on le conduisit à exécuter successivement sur ces premières idées, ou des combinaisons, ou des comparaisons, dont les résultats eurent encore des signes représentatifs puisés dans le langage d'action. Il ne faut pas croire que l'instituteur eut le privilège de choisir arbitrairement ces signes nouveaux ; il dut, ou les faire inventer au sourd-muet, ou se mettre à sa place pour les imaginer ; il dut leur conserver le caractère d'analogie nécessaire à leur intelligence. Le soin du maître étoit de faire naître l'idée ; le soin de la nommer appartenoit en commun au maître et au disciple, qui devoient continuer de s'entendre.

Ainsi se forma successivement un système de signes qui pour s'être engendré

de lui-même, ne se trouvoit que mieux lié, suffisant pour exprimer toutes les idées, peignant tout ce qu'il exprimoit, accommodé aux besoins de l'ignorance, et cependant, plein d'instructions pour l'homme éclairé, destiné à introduire le sourd-muet dans nos langues de convention, et capable, cependant, de servir à réformer les langues et à les perfectionner encore.

Nous retrouvons dans ces signes méthodiques un mélange des deux premiers systèmes que nous avons exposés dans le chapitre 10^e. sur la langue philosophique. En effet, ils admettent l'imitation pour base, et dans leur développement, ils suivent l'ordre de la génération des idées. Cependant, ils ne réalisent et ne pourront même jamais réaliser, comme on l'a cru (1), le projet de la langue philosophique, ni celui de la langue universelle, tel que l'avoit conçu Leibnitz; et ils nous four-

(1) De l'institution des sourds-muets de naissance, par l'abbé de l'Épée, édition de 1776, page 135. Cours d'instruction du sourd-muet, par Sicard, page 496.

nissent, au contraire, un exemple sensible des inconvéniens que nous avons reconnus dans les deux systèmes dont ils sont composés, et de ceux que nous avons déjà aperçus, comme étant particuliers au langage d'action. (1^{ere}. partie, section deuxième, chap. 13.)

D'abord, trois circonstances principales rendent les gestes ou signes méthodiques des sourds-muets, impropres à tenir lieu d'une langue philosophique. Ils sont pleins de métaphores, et ils doivent l'être, puisqu'ils n'ont que des figures et des mouvemens pour représenter toute sorte d'idées. Ils ne sont pas assez simples, soit parce que les analogies ne sont pas soumises à des règles fixes et uniformes, soit parce qu'il faut souvent un assez grand appareil de signes pour exprimer une seule idée. Enfin, ils n'analysent pas assez exactement la pensée : car, lors même qu'ils sont le plus imitatifs, ils ne décrivent encore que les circonstances principales d'un objet, et laissent à l'esprit le soin d'achever la description qu'ils ont ébauchée. Sur-tout, tendant plus à réveiller une

idée qu'à la définir, ils s'attachent plutôt aux modifications sensibles, aux rapports extérieurs de cette idée, qu'à ses propriétés intimes.

Deux autres circonstances mettent obstacle à ce que les signes méthodiques des sourds-muets deviennent une langue universelle. D'abord, ces signes ne sont que des gestes, et les gestes ne s'adressent qu'aux regards de ceux qui en sont témoins; ils ne serviroient donc point à la correspondance des personnes éloignées les unes des autres, à moins qu'on ne voulût dessiner ces gestes sur le papier, ce qui seroit trop long et trop difficile à exécuter. D'ailleurs, le geste qu'un sourd-muet employe à exprimer un objet, lui est souvent inspiré par les circonstances qui entourent cet objet, et ces circonstances ne sont pas les mêmes dans tous les pays ni pour tous les hommes. La valeur des signes méthodiques qu'emploie le sourd-muet, est fondée sur ses liaisons d'idées; mais la nature des liaisons d'idées dépend à-la-fois des habitudes et de la direction que l'attention a prise; or, ces habitudes

varient dans le sein de chaque société ; la direction de l'attention n'est pas la même chez tous les individus. Ainsi , de deux choses l'une : ou les signes méthodiques seroient inventés à-la-fois en divers pays , et alors les mêmes signes ne se rencontreroient pas toujours pour les mêmes idées ; ou bien , une nation voudroit donner ses signes méthodiques aux autres , et alors ces signes ne produisant pas les mêmes effets sur tous les esprits , seroient diversement interprétés ; il faudroit recourir à des conventions pour les expliquer , et ce seroit retomber dans l'inconvénient auquel on vouloit se soustraire (1).

Lorsque l'instituteur a obtenu , par le secours des signes méthodiques, un moyen

(1) J'observerai cependant que la connoissance des signes méthodiques des sourds-muets seroit très-utile aux voyageurs qui sont dans le cas d'avoir quelque commerce avec les Sauvages , pourvu qu'ils eussent soin de ne pas confondre les habitudes particulières au sourd-muet , avec celles que le Sauvage doit à son genre de vie et aux circonstances qui l'entourent.

pour communiquer avec son élève sur toutes sortes d'idées, il ne lui reste plus qu'à traduire ces signes dans les termes de nos langues pour lui en faire connoître la valeur, et à lui expliquer les règles suivant lesquelles il doit les modifier et les combiner dans le discours.

S'il a manqué quelque chose aux découvertes de l'abbé de l'Épée, c'est que ses vues, dans l'exécution de cette seconde entreprise, ont paru quelquefois trop restreintes, et qu'il n'a point eu une assez grande confiance au pouvoir de sa méthode. On regrette de le voir se montrer souvent plus grammairien que philosophe. Il dicte à son élève, et ne l'interroge pas. Le sourd-muet élevé par lui, traduit fidèlement dans nos langues les phrases que son maître a exprimées en signes méthodiques; mais il n'en compose aucune. L'abbé de l'Épée est satisfait lorsqu'il voit que toutes les formes grammaticales ont été exactement observées; il ne s'attache pas à en faire sentir le besoin, et pénétrer l'esprit: ses élèves le suivent, et ne le préviennent pas; ils semblent n'être

que des copistes et jamais des auteurs. Son estimable successeur a très-bien apperçu ce qui manquoit à ses procédés ; il y a heureusement suppléé. Il a compris que le vrai moyen d'apprendre notre langue à ses disciples, étoit de la leur faire en quelque sorte inventer. C'est en les exerçant à analyser leurs pensées, qu'il leur a enseigné l'art de les exprimer. Ici, c'est le sourd-muet qui parle, et le maître qui observe et qui écoute. Les grammairiens méditeront avec fruit les définitions qu'il donne des différens termes du discours, et des diverses espèces de propositions. Les philosophes observeront avec curiosité les moyens qu'il emploie pour introduire un esprit novice dans la région des abstractions. Ils applaudiront à l'heureux usage qu'il fait des étymologies pour rendre plus sensibles les analogies de nos langues. Ceux même auxquels les idées métaphysiques sont moins familières, suivront avec intérêt l'instituteur des sourds-muets dans la suite de ses définitions, grâce aux comparaisons ingénieuses, aux images sensibles qu'il sait appeler à son secours ; et

en assistant à ses leçons, ils verront en quelque sorte mise en scène, toute l'histoire de nos idées.

Aussi, les sourds-muets portent-ils dans l'emploi de la langue qu'ils ont apprise de la sorte, une précision très-remarquable. Quelquefois, il est vrai, se confiant trop à l'analogie, ils manquent à la grammaire, et hasardent des expressions que les règles n'autorisent pas; mais leur erreur alors n'accuse que l'inconséquence de nos idiômes, et leur raisonnement est meilleur que nos usages.

J'observerai cependant, que si le sourd-muet est heureux d'avoir trouvé de tels instituteurs, leurs instituteurs doivent aussi se féliciter d'avoir de tels disciples. La surdité est une privation sans doute, mais c'est aussi une grande distraction de moins. Réduit à un plus petit nombre de sensations, le sourd-muet les remarque mieux et les analyse plus librement. D'ailleurs, celui qui enseigne la langue à un enfant ordinaire, n'est jamais son seul guide; tous ceux qui abordent cet enfant lui donnent des leçons sans le vouloir; ainsi, la

méthode de l'instituteur est sans cesse troublée , contrariée par les circonstances. Celui qui instruit le sourd-muet n'a pas cet obstacle à craindre ; l'élève ne parle que dans ses leçons , et n'apprend rien que par sa méthode ; chaque mot ne s'offre à lui que dans l'ordre fixé , et après une préparation convenable. D'ailleurs , chaque instruction porte ici son épreuve avec elle ; le sourd-muet avertit lui-même le maître qui s'explique mal ; une réponse différente de celle qu'on attendoit , annonce que la question étoit mal posée , ou que les définitions étoient vicieuses.

Aussi devons-nous croire que les seules leçons de l'expérience conduiront chaque jour à une plus grande perfection l'art d'instruire les sourds - muets. On ajoutera encore à la précision des définitions , à l'exactitude des analyses ; on établira entre les idées un enchaînement plus régulier , on portera une plus saine philosophie dans la manière d'exposer les notions métaphysiques , enfin on simplifiera la méthode , et on la rendra peut-être assez facile , pour qu'une mère de famille puisse apprendre

à lire à son enfant sourd-muet, comme elle apprend aux autres à parler (1).

Au reste, ceux mêmes qui instruisent des enfans doués de tous leurs sens, puiseront, dans la méditation des méthodes employées à l'institution des sourds-muets, de précieuses idées sur l'éducation. Ils apprendront à mieux se conformer, dans l'enseignement, à l'ordre tracé par la génération des idées. Ils apprendront à donner des définitions plus rigoureuses, à les soutenir par d'ingénieuses explications; et de même que les signes méthodiques des sourds-muets présentent d'heureux modèles pour la réforme de nos langues, la manière dont on traduit ces premiers signes, fournira de précieux exemples pour mieux enseigner nos langues dans l'état où elles sont.

(1) Pendant que cet ouvrage étoit sous presse, le citoyen Sicard a publié, dans ces vues, un Cours d'instructions pour les sourds-muets. La générosité avec laquelle il publie les secrets de son art, étoit bien digne de l'esprit qui en a inspiré la découverte.

(485)

Honneur aux hommes de bien qui ont réparé si dignement à l'égard de ces infortunés, les erreurs de la nature! Honneur aux Philosophes qui ont su rendre à la société, à la raison, des êtres intelligens et des citoyens utiles!

CHAPITRE TREIZIÈME.

Considérations sur les principales langues anciennes et modernes, et sur le caractère qui les distingue.

L'IMPOSSIBILITÉ où nous sommes de nous créer un système de signes parfaitement philosophiques, nous reconduit naturellement à nos langues usitées, en relève à nos yeux l'importance, et fixe sur leur usage, sur leur réforme, toutes les méditations du philosophe. Les réflexions que nous avons faites sur la condition du langage philosophique, nous préparent à mieux sentir quelles sont les réformes dont ces langues auroient besoin, quels seroient les moyens d'en mieux user.

Commençons par établir entre elles une rapide comparaison; en examinant quels sont les avantages ou les défauts qui sont particuliers à chacune, nous découvrirons

mieux quelle est la perfection dont elles sont capables.

Nous n'avons guère, pour raisonner sur la langue primitive, que nos propres hypothèses. Cependant en partant de ce principe ; que, dans la formation de leur langage, les premiers hommes ne purent avoir pour guide que leurs besoins, les circonstances, et les indications de l'analogie ; nous obtiendrons quelques données assez certaines sur le caractère qui auroit dû appartenir à une langue semblable.

On dût employer d'abord le secours de l'imitation pour représenter les idées des objets sensibles, qui avoient quelque rapport avec les sons de la voix, ou avec les figures du dessin.

On dût recourir aux métaphores pour exprimer les autres idées. Ainsi les noms des notions abstraites furent déduits de ceux des objets particuliers, les noms des idées morales furent tirés de la langue des idées sensibles. On multipia les comparaisons, on observa les liaisons formées par la nature, et la double chaîne qui en

résulta servit à donner une nouvelle extension aux élémens du langage.

Les mots durent d'abord être employés dans un état absolu ; le discours dût aussi n'admettre dans l'origine qu'un très-petit nombre de signes auxiliaires ; il fallut un certain progrès de la réflexion pour employer les formes grammaticales à distinguer le genre et le cas dans les noms , le temps et le mode dans les verbes ; et pour faire servir les signes auxiliaires à donner plus de précision au sens des termes , et plus de liaison aux parties du discours.

La construction employée dût être celle que nous avons appelée *naturelle* , et qui est ordinairement inverse de la construction métaphysique (1^{ere} Partie , Section 2^e , chap. 16).

Cette langue , en un mot , auroit dû rentrer dans le premier système que nous avons exposé au chap. 10^e , elle auroit présenté aussi les mêmes propriétés principales. Extrême clarté dans les premiers signes , enchaînement dans toutes les parties , énergie dans les expressions , laco- nisme dans les tournures , vérité , origina-

lité dans les formes, tels auroient été ses avantages. Mais elle ne pouvoit manquer d'être pauvre et très-pauvre; mais l'usage abondant des métaphores et la rapidité de sa marche, la rendoient peu favorable aux travaux méthodiques de l'attention, et à l'exacte analyse de la pensée; sa construction s'accommodoit mal aux besoins de la philosophie; sur-tout il étoit impossible que les noms donnés aux objets renfermassent la description de leurs propriétés; car on éprouva le besoin de nommer les choses long-temps avant d'en faire une sérieuse étude. Voilà les inconvéniens qui en paroissent inséparables. Cette langue dût donc être très-expressive pour les sens, et peu instructive pour l'esprit; moins arbitraire que nos langues modernes, et cependant moins précise; plus agréable peut-être aux poètes, moins utile aux méditations; plus favorable aux premiers progrès de l'entendement, moins convenable pour la science. Si une telle langue existoit encore, il seroit peu avantageux de l'adopter; mais il seroit très-utile de l'étudier, car on y pourroit recueillir de précieuses lumières sur

la nature de l'homme et sur l'histoire de ses idées.

Je doute que cette langue ait dû être universelle, comme l'ont cru quelques philosophes, ou du moins qu'elle ait pu long-temps conserver ce privilège. Car elle devoit beaucoup aux circonstances, et les circonstances n'étoient pas les mêmes pour tous les hommes. Les apperçus de l'analogie qui dirigèrent sa formation, dépendent beaucoup des dispositions de l'esprit, et ces dispositions ne pouvoient être uniformes dans les divers pays, et dans les différentes situations où se trouvoient leurs habitans.

Les idiômes des Peuples sauvages semblent être ceux qui doivent se rapprocher davantage de cette langue de la nature. Cependant la plupart d'entre eux, d'après ce qui nous en a été transmis, paroissent bien plus arbitraires encore, bien plus irréguliers que nos langues dérivées. En consultant les vocabulaires que Cook a recueillis chez les nations qu'il a visitées, on ne trouve presque aucun caractère d'imitation dans les mots dont ils se composent, et ces mots paroissent n'avoir aussi pres-

qu'aucun rapport entre eux. Cette remarque doit, sans doute, nous rendre très-réservés dans les systèmes que nous établissons sur la langue primitive; toutefois il n'est pas impossible d'expliquer ce qui nous étonne dans les idiômes sauvages. D'abord, personne ne conteste que les nations qui les parlent ne soient très-anciennes, quoiqu'elles soient si peu développées. Il est donc possible qu'en passant des pères aux enfans, leur langue ait éprouvé une extrême altération. Cette altération devient même très-probable, quand on pense qu'elles n'ont point eu le secours de l'écriture pour la fixer. On peut supposer d'ailleurs qu'un grand nombre d'isles se sont peuplées par le mélange d'individus de plusieurs nations, et que leurs idiômes alors se sont unis et confondus par une espèce de convention mutuelle, comme on le rapporte de la langue Malayenne. Enfin, les voyageurs n'ayant pu noter qu'un petit nombre de mots, ne les ayant notés que d'après une prononciation rapide, leurs observations ne peuvent être ni très-complètes, ni très-sûres, et il règne souvent en effet

assez peu d'accord entre leurs divers témoignages.

Mais une induction plus certaine, et qui justifie parfaitement l'hypothèse que nous établissons sur la langue primitive, est celle qui résulte du caractère des langues, que nous regardons comme les originaux de toutes les autres. En effet, les langues-mères semblent tenir une sorte de milieu entre nos langues dérivées et la langue de la nature, telle que nous l'avons présentée. C'est de celle-ci qu'elles empruntent leurs propriétés les plus remarquables. Réciproquement, l'idée que nous avons de la langue de la nature peut aussi nous fournir quelques données pour distinguer les langues vraiment originales, et pour confirmer les aperçus que nous retirons à cet égard de l'histoire générale du langage.

Les langues-mères ont plusieurs avantages sur les langues dérivées. Les traces de l'imitation et de l'analogie s'y conservent d'une manière plus sensible. Leurs radicaux sont très-simples; ils sont faciles à reconnoître dans les termes composés. Les modifications des mots suivent des lois plus uni-

formes; le système du langage présente un ensemble plus régulier; la pensée enfin y conserve mieux ses formes premières, et la génération des idées y est plus facile à observer. Cependant les langues dérivées ont à leur tour quelques propriétés particulières assez précieuses pour le philosophe. Leur construction est ordinairement plus philosophique; elles renferment moins d'expressions figurées, parce que les termes originairement métaphoriques y deviennent propres par l'habitude. L'esprit qui semble en disposer plus librement, peut mieux les accommoder à son usage, et ce qu'elles perdent du côté de leur influence sur l'imagination, semble tourner à l'avantage de la réflexion et des facultés méditatives.

On peut affirmer, je crois, que de toutes celles qui nous sont connues, les anciennes langues Orientales sont les moins philosophiques. Images, métaphores, inversions, ellipses, tous les moyens propres à frapper les sens, à exalter l'esprit, à nourrir l'imagination, s'y réunissent en foule. Elles semblent éviter au contraire

les précautions qui ne serviroient qu'à donner plus d'exactitude au langage , plus de liberté à la réflexion. Elles peignent aussi éloquemment qu'elles définissent mal. Elles exercent l'esprit à l'association des idées ; elles semblent en redouter l'analyse. Elles conservent en un mot l'empreinte du caractère des peuples qui les parloient, ces peuples auxquels le climat et leurs institutions concouroient à donner une imagination vive et brillante ; dirigées par les Poètes , les seuls , ou du moins les premiers écrivains de ces nations , elles portent au plus haut degré tous les caractères poétiques.

La langue Grecque , bien supérieure à celles-là , sous les rapports philosophiques , peut encore , après quarante siècles , servir de modèle à celles qui lui ont succédé. On ne peut méditer , sans une véritable admiration , cette belle production de l'esprit humain ; on ne peut songer sans étonnement à toutes les réflexions que sa formation suppose. Le philosophe applaudit à cet esprit d'unité qui règne dans son ensemble , à la logique de ses opérations , à

la délicatesse de ses détails, à la fécondité de ses ressources. Ses racines sont faciles à remarquer ; leur nombre est assez limité (1) ; elle use avec liberté et succès de la méthode de composition, et les termes composés qui y sont très abondans, sont ordinairement bien raisonnés. Sa conjugaison est tout à la fois la plus complète et la plus méthodique qui nous soit connue. Elle a d'ailleurs dans sa syntaxe plusieurs formes analytiques, qui lui sont propres ; elle se complait souvent à déployer la pensée, et à exprimer en plusieurs mots ce que les autres langues expriment en un seul. Elle substantifie le verbe à volonté, elle fait un grand usage de la préposition et du participe ; elle dit *de moi, de toi, pour mon, ton ; la vie avec la gloire, pour la vie glorieuse ; il est allé s'absentant*, au lieu de *il s'est absenté*. Enfin, par la richesse de ses expressions, la flexibilité de ses constructions, elle acquiert un singulier pouvoir pour s'accommoder à tous

(1) On en compte ordinairement 3244, mais ce nombre pourrait être réduit.

les besoins de l'esprit. On connoitroit peu son génie si on se bornoit à étudier les mots qu'elle emploie ; car , au moyen de la mobilité qui lui est propre , et de la variété de ses tournures , elle semble renfermer en elle une seconde langue aussi expressive que celle des mots , mais bien plus délicate , et qui sert à dessiner toutes les formes de la pensée auxquelles la première ne pourroit atteindre.

A côté de ces qualités précieuses , la langue Grecque présente cependant quelques défauts aux regards du philosophe. D'abord , le mélange de différens dialectes , en même-tems qu'il contribue à sa souplesse , nuit beaucoup à sa simplicité ; on souffre de voir qu'il vienne seul troubler la belle régularité dont cette langue jouissoit dans son plan , et placer de nombreuses exceptions autour des règles les plus sages. Elle admet d'ailleurs un très-grand nombre d'images et de métaphores ; et cette harmonie qui nous charme en elle , semble peu propre à en faire la langue de la sérieuse méditation. Sa beauté même nuit en quelque sorte à sa perfection. La mo-

bilité de ses tournures entraîne la liberté de sa construction ; et ses inversions qui sont une partie de son langage , lui permettent rarement d'observer l'ordre métaphysique des idées. Enfin , elle retient encore assez fréquemment ces ellipses nées de la langue de la nature , protégées par les besoins de l'Orateur et du Poète ; souvent elle sous-entend une préposition ou un pronom ; quelquefois elle supprime même un substantif ; les mots *tems* , *jour* , *main* , *partie* , *nombre* , etc. sont fréquemment l'objet de ces omissions ; c'est ainsi qu'elle dit : *Platon étoit des Sages* , pour , *du nombre des Sages* , les *d'Hérodote* , pour *les écrits d'Hérodote* , etc. Ces ellipses , quoique moins nombreuses et moins hardies que celles des langues Orientales , ont cependant l'inconvénient de laisser un vide dans le tableau de la pensée , et de forcer l'esprit à concevoir plus d'idées qu'on n'en exprime.

S'il falloit , parmi les langues anciennes , en choisir une pour lui donner le privilège de l'universalité , la préférence ne pourroit , je pense , être disputée à la langue

Grecque. Ce n'est pas seulement parce qu'elle a été celle de nos maîtres dans toutes les sciences, parce qu'elle a appartenu au peuple le plus éclairé de l'antiquité, c'est sur-tout parce qu'elle se distingue tout à-la-fois par sa richesse, sa flexibilité, sa logique. Le Latin, qui seul pourroit le lui disputer, ne peut être bien connu que par son secours, et d'ailleurs ne soutient pas le parallèle.

Formée, en grande partie, sur le modèle de la langue Grecque, la langue Latine a hérité de ses principales imperfections, et leur en a joint d'autres qui lui sont propres. Par cela seul d'abord, qu'elle résulte du mélange de deux idiômes entièrement différens entr'eux, elle offre moins d'unité dans son ensemble. La plupart des termes qu'elle emploie, ne s'expliquent point par eux-mêmes; c'est dans les étymologies du Grec qu'il faut en chercher l'origine. Encore ces étymologies sont-elles quelquefois assez défigurées. Souvent, en empruntant à cette source des mots dérivés, le Latin n'a point adopté les mots primitifs. Les Latins n'ont pas ad-

mis, comme les Grecs, l'usage de l'article, ce signe *indicateur*, si utile pour fixer et déterminer les idées ; ils réunissent souvent dans un même mot plusieurs termes du discours, que les Grecs avoient distingués ; quelquefois c'est le pronom qui est contenu dans le verbe, quelquefois c'est la préposition qui est contenue dans le pronom ou l'adjectif. En général, la langue Latine, tendant davantage à la concision que la langue Grecque, se permet un plus grand nombre d'ellipses. Moins flexible, moins abondante, elle renonce au mérite de la délicatesse, pour atteindre à celui de l'énergie ; elle cherche moins à décrire exactement la pensée, qu'à produire de fortes impressions sur l'ame. On croit voir que ses auteurs s'occupoient peu de dialectique, que, fixés sur d'importans objets, ils n'employoient en quelque sorte la parole que pour la nécessité, qu'ils n'avoient guère le loisir de s'arrêter à une réflexion détaillée sur eux-mêmes, et à une exacte analyse de leurs idées.

Cependant, cette même circonstance semble donner à la langue latine un ca-

ractère plus sérieux et plus austère, qui n'est pas sans quelque charme pour le philosophe. Affectant peu d'ornemens, elle distrait moins ceux qui l'emploient; et c'est aussi seconder les efforts de l'esprit, que de le laisser mieux à lui-même. Il semble qu'une langue si grave autorise moins l'abus des mots, et qu'elle imprime à l'imagination une sévère retenue. Pauvre en expressions métaphysiques, elle n'en est peut-être que plus sage. D'ailleurs, la force des conceptions est aussi nécessaire au génie de la science; la rapidité du discours est aussi une des conditions du langage philosophique. Le luxe de la langue, comme celui des mœurs, concourt à énerver l'esprit.

Je viens à la langue Chinoise, la plus ancienne des langues connues, et probablement celle qui tient aussi de plus près à la langue de la nature. Féconde en observations curieuses, en instructions utiles, et souvent très-mal jugée, elle demande ici quelque détail.

Il faut bien distinguer la langue écrite

des Chinois, de leur langue articulée. Elles n'ont pas la même origine, elles ne suivent pas les mêmes lois; elles ne sont pas faites l'une pour l'autre, et semblent ne s'être rencontrées que par une espèce de hasard. L'écriture des Chinois n'est pas comme la nôtre, une représentation de la parole; elle se lie immédiatement aux idées; ou plutôt, le signe écrit, le mot articulé, et l'idée, se lient à-la-fois réciproquement les uns aux autres (1).

On sait que l'écriture Chinoise est, de toutes, celle qui a le plus fidèlement retenu le caractère hiéroglyphique, ou plutôt elle n'est encore qu'un système d'hiéroglyphes plus ou moins bien conservés. Ainsi, ses fondemens reposent sur la grande loi de l'imitation. A ce premier avantage, elle en joint plusieurs autres. Chaque mot est ordinairement composé de trois signes.

(1) La langue des Chinois a fourni une abondante matière aux discussions des savans. Les grammaires qui nous en ont été transmises par ceux qui l'avoient le plus étudiée, sont souvent assez peu d'accord. On se borne à raisonner ici d'après les bases qui paroissent assez unanimement reconnues.

Chacun de ces signes a une valeur qui lui est propre ; tous les mots sont aussi des termes composés , et il n'y a rien d'inutile pour l'esprit dans l'appareil qu'ils déploient sous les yeux. De plus , cette composition des signes se forme d'après une sorte de classification ; le premier représente la notion principale à laquelle doit être rapportée l'idée que le mot exprime ; le second , commence à restreindre cette idée à quelque partie de cette notion ; le troisième achève de l'individualiser , en fixant les circonstances qui lui sont plus particulières (1). Enfin , ces notions principales , qui forment le premier caractère de chaque idée , sont ordinairement puisées dans les objets sensibles les plus faciles à distinguer , tels que le *ciel* , la *terre* , l'*homme* , l'*animal* , etc. La langue Chinoise réunit donc à-la-fois plusieurs propriétés des quatre divers systèmes que nous avons distingués au

(1) Voyez les observations sur la langue des Chinois renfermées dans le dernier volume du Voyage du lord Marcatney , où l'on trouve un très-grand mérite de clarté et de précision.

chapitre 10^e. ; elle s'explique par des élémens simples, qu'on appelle *clés*, et dont le nombre est assez limité (1). Elle peut être considérée comme une sorte de nomenclature méthodique. Chacun de ses termes présente un commencement d'analyse ; il règne entre eux une étroite et constante analogie, et cette analogie se conforme à celle des idées. Ainsi l'ordre alphabétique des mots y est toujours conforme à l'ordre métaphysique de leurs acceptions ; les signes, indiquant les principaux rapports des notions, présentent le résultat et le modèle des comparaisons faites par l'esprit, et c'est ici sans doute une des raisons principales qui rendent cette écriture si difficile à apprendre ; car elle suppose une certaine étude des objets ; son usage semble être un privilège de la science, et le nombre des mots que l'on comprend est en quelque sorte, parmi les Chinois, la mesure des connoissances que l'on possède.

(1) On les fixe ordinairement à 214 ; voyez le *Museum Chinois* de Bayer, et la *Grammaire du P. Prémare*.

La syntaxe de cette langue n'est pas moins simple et moins régulière ; elle a cela de particulier que tous les mots y sont originairement considérés dans l'état de substantifs. Pour en former ensuite ou des adjectifs ou des verbes, ou des adverbes, ou des participes, on se contente d'y joindre un second mot, comme celui de l'*action* pour les verbes, ou seulement de les assujétir à un certain ordre ; car la place de l'adjectif, par exemple, étant toujours marquée avant le nom, il suffit de placer le mot le premier pour lui donner le caractère attributif. Ainsi ces deux mots *bon, homme*, suivant l'ordre qu'on met entr'eux, signifient également *homme bon*, ou *bonté humaine*. Tous les mots sont pris d'ailleurs dans l'état absolu. Le cas, le genre, le nombre, dans les noms, le comparatif dans les attributs, s'annoncent tantôt avec le secours d'une préposition, tantôt seulement par le rang que ces mots occupent dans la phrase. Un mot placé à côté du verbe, indique ou le temps ou le mode. Cette manière de décomposer les termes du discours, dispense d'avoir beau-

coup de pronoms , car nos pronoms sont presque toujours des termes complexes. Enfin la construction est toujours fixe , et la suite des mots suffit , comme en français , pour annoncer les divers régimes. Ainsi la mémoire n'est pas assujétie à retenir un grand nombre de règles , ni surchargée de conjugaisons et de déclinaisons ; la pensée conservé dans le discours un plus grand état d'analyse ; les idées se trouvent retracées à peu-près selon l'ordre de leur liaison métaphysique.

On retrouve donc , dans l'écriture Chinoise , cet esprit de méthode qui distingue la nation qui en fait usage , et cette observation est bien propre à confirmer les maximes que nous avons établies sur le rapport qui existe entre le génie des langues et le caractère des peuples ; mais si la langue Chinoise est supérieure aux nôtres , sous plusieurs rapports , elle leur est aussi inférieure sous beaucoup d'autres , et je crois que ses inconvéniens ne sont pas en général assez sentis.

Le premier résulte de ce divorce de l'écriture et de la parole , qui est particu-

lier à la langue Chinoise. Ces deux systèmes ne se liant pas dans leurs élémens , mais seulement dans leurs résultats , ont des rapports bien moins simples que ceux qu'ils présentent dans nos langues , et se prêtent un appui moins sensible dans la mémoire. La langue parlée est d'ailleurs plus imparfaite que l'écriture ; elle n'admet point de mots composés , comme celle-ci ; elle n'a que des radicaux monosyllabiques ; elle est beaucoup plus pauvre , ce qui laisse ses expressions dans un plus grand vague. Aussi , les Chinois sont-ils souvent obligés , en parlant , d'imiter , avec les doigts , les formes des caractères écrits , pour déterminer le sens des mots qu'ils prononcent. Enfin , cette multitude prodigieuse de monosyllabes , qui appartiennent à la langue articulée , ne permet pas aux mots d'avoir d'étroits et nombreux rapports ; car , les rapports se manifestent sur-tout dans les combinaisons. Elle rend aussi la prononciation très-difficile ; car , en employant des mots si simples , il faut varier fréquemment les inflexions pour les distinguer entre eux. Il y a telle syllabe ,

comme *ko*, par exemple, qui se prononce de dix manières différentes.

L'écriture, elle-même, a ses imperfections. C'en est une d'abord, que ce grand nombre de clés; notre écriture est plus simple sous ce rapport; car, elle a dix fois moins de signes élémentaires. D'ailleurs, ces clés ont perdu, en grande partie, la forme hiéroglyphique qu'elles avoient dans l'origine; elles ont été altérées en diverses manières; elles sont aujourd'hui très-difficiles à reconnoître, et l'art de les distinguer exerce toute la sagacité des savans. Les premières figures représentatives des objets, avoient déjà disparu au tems de Confucius; elles sont aujourd'hui à leur quatrième révolution, et comme il étoit inévitable, ces révolutions ont toujours eu pour objet de sacrifier l'imitation à la commodité. De-là vient qu'on a beaucoup de peine à décomposer les caractères complexes, et à les différencier exactement entre eux. Au lieu d'une classification méthodique, un œil peu exercé ne voit donc, dans cette écriture, qu'une grande

multitude de mots très-complicés (1). Au reste, dans cette classification elle-même, on a plus consulté les sens que la logique ; souvent elle est contraire à l'esprit de la philosophie, et ses lois imparfaites sont en outre assez inconstantes. Malgré le grand nombre de ses termes, l'écriture Chinoise n'est pas exempte d'équivoques ; ses mots ont plusieurs acceptions différentes, qui ont peu d'analogie entre elles ; le mot *king* seul, en a huit ou dix. Enfin, la principale imperfection de cette écriture, vient de l'usage très-fréquent qu'elle fait des métaphores ; ces définitions apparentes que chaque mot semble donner de son idée, ne sont ordinairement que des allégories ; et quelque ingénieuses qu'elles soient, elles ne cessent point d'être contraires à la précision philosophique (2).

(1) Quelques auteurs en portent le nombre à 80 mille, d'autres à 120 mille.

(2) On peut en voir de nombreux exemples dans la grammaire de Fourmont et dans ses méditations Chinoises. L'auteur du voyage de lord Macartney, cite aussi plusieurs figures employées par les Chinois pour les objets les plus sensibles.

Si nous passons maintenant aux langues modernes de l'Europe , nous devons nous attendre à trouver chez les peuples méridionaux les langues les plus propices à l'esprit poétique , mais les moins favorables aux vues du philosophe. Telle est , en effet , la langue Italienne. D'abord , elle a l'inconvénient d'être formée des débris de quatre ou cinq langues qui avoient peu de rapports entre elles , et dont plusieurs étoient déjà dérivées. Elle semble tenir de la langue Grecque par son harmonie et sa délicatesse ; de la Latine , par ses étymologies et ses formes ; de la Française , par sa syntaxe. Mais elle n'a ni la composition logique de la première , ni la précision et la rapidité de la seconde , ni la clarté et l'exactitude de la dernière. L'Italien , divisé entre plusieurs dialectes très-différens , ne peut avancer aussi rapidement vers sa perfection , que les langues soumises à des lois plus uniformes. La douceur et la mélodie propres à l'Italien , cette abondance de voyelles qui s'accroissent les unes sur les autres , lui donnent trop de pouvoir sur les sens , pour la rendre amie de la méditation ; et ce

costume brillant dont elle revêt la pensée , semble voiler souvent aux yeux de l'attention ses secrettes propriétés. D'ailleurs , elle emploie un grand nombre d'images ; elle affecte ordinairement une exagération qui affoiblit la valeur des termes , et leur communique une plus grande incertitude ; elle semble éviter de rendre les idées sous leurs formes naturelles , et elle cesse d'être fidèle et vraie , en craignant d'être simple. Enfin , elle tolère un assez grand nombre d'inversions ; elle admet de fréquentes ellipses , et réunissant en un seul mot plusieurs termes du discours que les langues plus septentrionales détachent et distinguent , elle porte moins avant l'analyse de la pensée.

La langue Espagnole , ou plus proprement la langue Catalane (1) , présente une étroite analogie avec le Latin et l'Italien (2) ; elle se rapproche plus particulièrement

(1) Il faut distinguer la langue Catalane , à laquelle on donne ordinairement le nom de langue Espagnole , du Biscayen , langue très-curieuse et très-ancienne , qui se parle en Biscaye et en Navarre.

(2) On sait qu'avec la connoissance de l'Italien on peut lire assez facilement la prose Espagnole. On

rément de la première , par son énergie ; son élévation , et le génie de ses écrivains ; et de la seconde , par son harmonie , sa pompe et ses formes grammaticales. Mais elle diffère du Latin , en ce qu'elle a plus de vivacité , et de l'Italien en ce qu'elle a moins de délicatesse. Parmi les langues modernes de l'Europe , il n'en est peut-être aucune qui appartienne plus que l'Espagnole à la généralité de la nation qui la parle ; la langue du peuple , en Espagne , ne diffère point de celle des littérateurs , et de-là vient qu'elle a conservé à la fois plus d'imperfection , mais plus d'originalité , et qu'elle représente avec plus de vérité le caractère du pays auquel elle appartient. Aussi abonde-t-elle en expressions propres à rendre toutes les formes sensibles et frappantes des objets , et toutes les impressions qui appartiennent à une imagination vive et prompte. Elle est très-féconde à la fois en termes nobles et majestueux , et

a des morceaux de deux ou trois pages in-4^o. en langue Catalane , qui peuvent également être pris pour du Latin.

en mots comiques et burlesques. Ce contraste n'étonnera point ceux qui savent combien les extrêmes sont voisins, et qui ont observé que le plaisant naît du grave. Mais cette langue est pauvre sous le rapport des expressions qui appartiennent à la philosophie et aux sciences, qui supposent une réflexion profonde, et une étude pénétrante du cœur humain; encore la plupart des mots qu'elle destine à cette classe d'idées, sont-ils mal déterminés, et souvent employés d'une manière contraire à l'esprit de leur analogie.

Cette abondance de mots imitatifs et propres à la description des objets sensibles, jointe à l'harmonie de la langue Espagnole, à l'éclat de ses formes, à la hardiesse de ses figures, à la fréquence de ses inversions et à ses ellipses, la rend très-favorable à l'esprit poétique. D'ailleurs elle a été trop peu élaborée par les philosophes pour s'accommoder beaucoup à leurs besoins. Le mélange de l'Arabe, du Biscayen, du Latin, du Celte et des autres langues du Nord, qu'elle a mises également à contribution, lui ôte plus qu'à toute autre le

caractère d'ensemble et d'uniformité, et la rend sujette à des irrégularités plus nombreuses. Cependant on doit dire, qu'en empruntant des autres langues, elle a su ordinairement accommoder assez bien à son génie les expressions qu'elle leur a dérobées.

Le génie de la langue Allemande, forme un contraste frappant avec celui de l'Italien et de l'Espagnol. D'abord, étant plus originale, elle a ce grand avantage de puiser, dans son propre fonds, presque toutes ses étymologies. Ses radicaux sont très-simples et toujours monosyllabiques. Ils sont faciles à reconnoître dans les mots complexes ou dérivés, parce qu'ils n'y sont jamais sensiblement altérés. Deux ou trois mille racines suffisent pour donner la clef de tous les mots Allemands. La composition des mots leurs inflexions, s'opèrent suivant des formes assez constantes, fidèles à l'analogie des idées et aux règles de la logique ; ainsi, les termes mieux liés entre eux, offrent une plus exacte image de la formation des idées. L'Allemand emploie souvent les mots dans leur

état absolu ; il décompose fréquemment les termes ; il fait un grand usage du verbe auxiliaire. L'Allemand s'enrichit chaque jour , soit par de nouvelles combinaisons des mots existans , soit par des emprunts faits aux autres langues ; et cette faculté de créer au besoin de nouveaux termes , délivre souvent le philosophe de pénibles entraves. Enfin , l'Allemand , beaucoup plus sobre que les langues Méridionales , par rapport aux expressions de la morale , de la métaphysique , et de toutes les choses qui appartiennent à la réflexion , est beaucoup plus riche en expressions consacrées aux idées positives , et aux sciences naturelles , et cette réserve avec laquelle elle semble se prêter aux besoins de l'imagination , est sans doute , en elle , un caractère de prudence et de sagesse (1).

(1) Léibnitz avoit coutume de dire qu'il y avoit une pierre de touche pour le caractère de l'esprit de sa nation ; c'étoit sa langue , parce que tout ce qu'on y pouvoit expliquer clairement , et sans avoir recours à des mots empruntés , étoit quelque chose de réel , et que l'embarras ne commençoit que lorsqu'on vouloit faire tomber le discours sur des êtres d'imagi-

Mais cette langue si méthodique dans sa nomenclature, n'a pas un mérite égal dans sa construction, et c'est ici qu'elle perd ses avantages métaphysiques. Non-seulement cette construction est inversive, mais elle présente souvent des inversions extraordinaires. Elle isole le verbe de l'auxiliaire qui le conjugue; elle sépare deux verbes, dont l'un est le régime de l'autre; elle divise une phrase, pour y interposer une seconde phrase incidente; enfin, on la voit, comme dans les verbes formés de certaines prépositions, décomposer le mot, transporter loin du radical, et à la fin du discours la préposition par laquelle le sens de ce radical doit être modifié. Encore faut-il observer que ces déplacements ne sont pas seulement tolérés, mais ordonnés par la syntaxe; qu'elles ne sont pas nécessitées, comme dans les langues anciennes, par le besoin de donner au style plus de variété, d'harmonie, de liberté, et une expression plus heureuse; elles semblent n'avoir pour

nation. OEuvres complètes, tome 6, partie 11.
Miscellanea ethymologica.

objet que de donner plus d'unité au discours , en combinant plus étroitement toutes ses parties , et en forçant l'esprit à en saisir à la fois tout l'ensemble. Mais il est visible qu'on lui enlève par-là la facilité d'analyser librement la pensée (1); et cette liaison artificielle qu'on établit dans l'ensemble du discours , nuit à la liaison véritable et philosophique , celle qui doit résulter de la conception claire de chaque partie , et de l'enchaînement naturel de nos idées.

La langue Française est aussi supérieure à l'Allemand par ses constructions , qu'elle lui est inférieure par sa nomenclature. Si on se rappelle ce que nous avons dit dans la première Partie , du caractère de la construction philosophique , on reconnoitra qu'aucune langue ne s'y conforme plus fidèlement que la Française. Seule , elle ne se dirige jamais , dans la distribution des

(1) Aussi quelques écrivains Allemands avouent-ils qu'ils ne conçoivent jamais leur idée telle qu'ils doivent l'écrire , et qu'après l'avoir méditée , il leur faut un second travail pour transformer la pensée selon les lois de la syntaxe.

mots , que par la subordination des idées , et ne nous présente chaque terme que lorsqu'il peut s'expliquer par lui-même ou par ceux qui le précèdent. La langue Française , si l'on peut dire ainsi , doit autant à l'art qu'elle doit peu à la nature ; et les efforts de ses écrivains ont réparé , autant qu'il étoit possible , les défauts attachés à son origine. Ils ont senti qu'ils ne pouvoient lui donner ni l'harmonie des langues Méridionales , ni l'énergie des langues du Nord ; ils se sont donc attachés à la distinguer par un mérite de clarté , de vérité , de simplicité , qu'elle ne pouvoit recevoir que par les tacites conventions de l'usage. Aussi aucune langue n'est plus sobre en images , plus difficile dans l'adoption des métaphores , plus sévère dans le choix des mots et des tournures , plus parfaite dans ses analyses , plus ennemie des formes elliptiques , plus délicate dans les lois du style , plus fidèle en un mot à conserver à la pensée ses formes véritables , et à se conformer à tous les besoins de l'esprit ; et de-là vient sans doute qu'elle est aussi la plus difficile à écrire , parce qu'elle demande l'attention

la plus sérieuse , la vigilance la plus constante ; toutes ses règles tendent à imposer un frein à l'imagination , et à fixer la mobilité de notre esprit. C'est ainsi qu'elle cherche à se dédommager de l'embarras que présentent ses étymologies , puisées à-la-fois dans les sources les plus différentes, de l'altération de ses radicaux , souvent défigurés , quelquefois employés contre leur véritable esprit dans les termes complexes , des défauts d'analogie dans ses formes , tour-à-tour variées pour des modifications semblables de nos idées , et uniformes pour des modifications très-différentes. Cependant , malgré l'incohérence de ses élémens , la langue Française sera toujours celle qui réunira éminemment les suffrages de l'Europe , soit parce qu'elle renferme un juste tempérament des caractères opposés qui dominant dans les idiômes du Nord ou du Midi ; soit parce qu'elle l'emporte sur toutes les autres par l'exactitude et la clarté , et que dans l'usage des langues , le premier besoin des hommes sera toujours celui de se bien entendre.

La langue Anglaise , également liée par

son origine au Français et à l'Allemand ,
semble , par son génie , tenir un milieu
entre l'une et l'autre. Elle emprunte de
l'Allemand la logique des compositions , et
la faculté de s'enrichir par de nouvelles
extensions des conventions existantes ; elle
doit une heureuse fécondité au pouvoir
qu'elle a de convertir en expressions négatives ,
par la seule addition d'une particule , tous
les termes qui désignent des qualités positives ;
elle use , plus qu'aucune autre , du verbe
auxiliaire , du participe , et des formes
absolues , et elle en tire quelques avantages
pour l'analyse de la pensée. Par sa construction ,
elle se rapproche du Français , quoiqu'elle
soit moins sévère , et qu'elle tolère plus
facilement les inversions. Elle partage avec
le Français ce défaut d'ensemble et d'uniformité
que doit présenter une aggrégation d'éléments
très-hétérogènes ; elle souffre bien plus
encore que le Français de l'inconvénient qu'engendre
le fréquent divorce de la parole et de l'écriture.
Quoiqu'une longue habitude répare enfin les
effets de ce désaccord , il

ne laisse pas de nuire à la simplicité de la langue, et aux avantages que nos signes retirent de l'association des jugemens de l'œil avec les impressions de l'oreille.

Quoique la distinction que nous venons d'établir entre le génie des diverses langues, ait un fondement très-réel dans la nature même de ces langues, et soit d'ailleurs justifiée également par le caractère des nations qui les parlent et par l'esprit de leur littérature, il ne faut pas cependant la considérer comme étant tellement absolue qu'elle ne puisse être sensiblement modifiée par les écrivains qui les emploient. Le style est aussi une langue, une langue vraiment universelle, soumise plus immédiatement à l'esprit. Quelle différence entre le latin de Tacite ou de Sénèque, et celui de Tibulle ou d'Ovide ! Nous avons vu l'Italien acquérir sous la plume d'Alfieri, de Beccaria, de Genovesi, les propriétés les plus opposées à sa nature, je veux dire la précision, l'exactitude, la simplicité et l'énergie. Nous avons vu l'Allemand dans

les écrits de Lessing, de Wieland, de Gæthe, de Herder (1), rivaliser avec le Français en délicatesse, en grace, en clarté. Malgré sa construction métaphysique, le Français peut emprunter quelquefois les effets de l'inversion sans déroger à sa grammaire; il nous est permis d'altérer de plusieurs manières la suite de nos idées, sans cesser de faire une phrase très-correcte. Les formes analytiques de la langue Anglaise ne l'empêchent pas de recevoir entre les mains de ses poètes, l'empreinte de l'imagination, et les formes les plus brillantes. Les constructions si embarrassées de l'Allemand, qui se compliquoient encore dans le style de ses premiers écrivains, par le goût qu'ils avoient pour les longues périodes, ces constructions se simplifient et acquièrent une heureuse liberté dans un style plus coupé qui laisse de fréquens repos. La langue la plus méthodique

(1) Parmi les nombreux et utiles ouvrages dont les Allemands ont enrichi la Philosophie, il faut assigner une place très-distinguée à un ouvrage récent de M. Herder, intitulé : *Idées sur la Philosophie de l'Homme.*

reçoit une vie toute nouvelle par le concours des métaphores , par le choix des mots harmonieux , par l'effet des surprises que l'art sait ménager à l'esprit. La langue la plus poétique semble prendre un caractère de philosophie , par une juste sobriété dans les figures , par le soin de n'employer que des mots bien définis , par l'observation de tout ce qui peut accroître l'exactitude et la clarté. Les langues , instrumens du génie , le secondent plus ou moins heureusement dans ses vues , mais elles sont aussi modifiées par lui , et elles reçoivent dans l'usage qu'en fait chaque individu , le caractère de son esprit , comme , dans leur nature essentielle , elles ont pris le caractère des nations qui les ont faites.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des réformes générales dont nos langues seroient susceptibles.

LA comparaison des langues diverses usitées parmi les hommes , confirme à nos yeux deux tristes vérités ; d'un côté l'imperfection très-sensible de ces instrumens de la pensée ; de l'autre , l'incompatibilité de plusieurs réformes dont elles auroient également besoin. Cependant cette comparaison nous découvre aussi dans ces mêmes langues plusieurs qualités éminentes dont nous ne sentons peut-être pas assez tout le prix ; elle relève aussi nos espérances , en nous prouvant par des exemples combien nous pourrions y ajouter encore. En effet , une grande partie des défauts que nous remarquons dans nos langues viennent de ce qu'elles ne sont point assez conséquentes à elles-mêmes , et de ce

qu'elles ne tirent point assez d'avantages de leurs propriétés fondamentales. Formées trop souvent de pièces de rapport, elles perdent à-la-fois par cette seule circonstance la simplicité et l'analogie. Il ne faut pas s'en étonner ; les langues n'ont pas été l'effet d'une création spontanée, ni systématique. Nées du besoin et des circonstances, elles se formèrent en quelque sorte au hasard, et leur naissance précéda de long-tems l'aurore de l'esprit philosophique. On est étonné de voir combien il s'écoula de tems avant que leurs lois fussent analysées et fixées par la grammaire. S'il en faut croire Vossius, le rabin Judah Chiug fut le premier qui en 1040, donna la grammaire de la langue Hébraïque. Parmi les Grecs, il paroît que jusqu'à Platon, personne n'avoit spéculé sur la nature et les méthodes de la langue ; on sait que ce fut Aristote qui la réduisit en art, et en traça par écrit les règles, qui furent ensuite enseignées par Epicure. Le premier grammairien que nous trouvions chez les Romains est, au rapport de Suétone, Cratès Mallotes, envoyé en 583 par le sénat,

ambassadeur auprès du roi Attalus, L'Allemand, l'Anglais, le Français, abandonnés long - temps au vulgaire, et dédaignés des savans, n'ont guère attiré que depuis deux siècles l'attention des philosophes, et à peine peut-on les regarder enfin comme véritablement fixés et réduits à des conventions bien établies.

Pour faire sentir tout l'avantage qu'on auroit pu tirer des langues, si elles avoient été formées avec plus de discernement, essayons de réduire à un petit nombre de titres les défauts que nous y découvrons, et les réformes dont elles sont susceptibles.

Si nous fixons d'abord notre attention sur l'Alphabet et sur la suite des lettres dont il se compose, nous y remarquerons des imperfections très-nombreuses; 1°. dans leur ordre; il est arbitraire et confus, parce qu'il n'est point conforme à l'analogie de leur formation; les voyelles y sont confusément mêlées avec les consonnes; les consonnes produites par une semblable disposition de l'organe n'y sont pas placées les unes à côté des autres. 2°. Dans leur choix et leur dénombrement; sous un rap-

port , leur nomenclature est trop étendue , car elle nous représente comme distinctes plusieurs lettres qui ont les mêmes propriétés , comme le *c* qui équivaut tantôt au *q* , tantôt à l'*s* ; sous un autre rapport , cette nomenclature est insuffisante , car elle ne renferme pas toutes les intonations ou les articulations dont nous pourrions utilement faire usage. 3°. Quant à leur valeur ; la plupart de ces lettres ne signifient rien par elles-mêmes , elles ne sont que des élémens conventionnels , il faut les réunir pour leur donner quelque sens , tandis que si chacune d'elles étoit déjà affectée à une idée , on pourroit ou conserver la même analogie dans des mots plus simples , ou porter une analogie plus complète dans des mots également étendus. 4°. Enfin quant à la forme des caractères de l'écriture ; ces caractères sont beaucoup plus complexes qu'il ne seroit nécessaire ; leur forme est entièrement arbitraire ; avec des figures moins compliquées , on auroit pu laisser à l'écriture quelques-unes des propriétés imitatives du dessin , et en former une espèce d'hyéroglyphes qui seroient pour

l'esprit un commencement de lumière (1).

Si nous passons ensuite aux radicaux des mots , nous y trouverons aussi plusieurs vices : 1^o. quoiqu'ils soient ordinairement monosyllabiques , ils pourroient être encore plus simples , si au lieu d'être formés souvent de trois ou quatre lettres , on les réduisoit à une ou deux ; par ce moyen , on en auroit encore plus de mille. 2^o. Leur nombre pourroit être beaucoup réduit , sur-tout si l'on pense qu'en simplifiant leur formation , on pourroit en tirer des combinaisons bien plus variées , et désigner ainsi par des termes complexes beaucoup d'idées que nous représentons par un signe radical , ce qui seroit sans doute bien plus philosophique. 3^o. Souvent les radicaux ne sont point admis par l'usage dans leur état de simplicité , et ne se présentent que dans l'état de composition ; telles sont plusieurs prépositions empruntées des latins , *pré* , *com* , *ex* , etc. dont nous formons nos composés , mais dont nous ne nous servons jamais dans leur état

(1) Wilkins , *caractère réel* , 1^{re}. part. , chap. 3.

primitif ; quelquefois même on ne connoît à ces radicaux aucun sens déterminé ; telle est la particule *ver* des allemands. 4^o. Enfin , quoiquè dans leur origine , ils aient tous eu quelque rapport avec la notion qui leur est attachée , le caractère de l'imitation , ou celui de l'analogie métaphysique pourroit y être bien plus sensiblement conservé. Pourquoi n'a-t-on pas établi , par exemple , que tous les mots destinés à représenter les idées d'un même genre commenceroient par une même lettre , et que dans leur nombre ceux qui représenteroient des idées de la même espèce , auroient aussi leur seconde lettre commune ? Alors l'ordre alphabétique du dictionnaire , si commode pour l'usage , s'accorderoit précisément avec celui des classifications méthodiques si lumineux pour l'esprit. Cette classification , sans doute , ne seroit que commencée , mais ne vaut-il pas mieux mettre l'intelligence sur la voie des idées par quelques indices généraux , que de l'abandonner sans secours à elle-même , au milieu du dédale d'une distribution arbitraire ?

Quant aux mots composés , nos langues

en renferment un grand nombre , et si ces compositions étoient méthodiques , elles porteroient une grande lumière dans l'esprit. Mais , en Français sur-tout , elles ont deux défauts essentiels qu'il seroit facile de réparer ; l'un , que les radicaux *y* sont souvent difficiles à reconnoître , à cause des altérations qu'ils ont subies ; l'autre , que le sens des mots est souvent sans rapports au mode de leur composition , qu'il lui est même quelquefois entièrement contraire ; c'est ainsi , par exemple , que de la particule *in* , nous formons à-la-fois *incendie* , *incertain* , *infliger* , *incliner* , *indiquer* , etc. On voit même un grand nombre de mots composés sans aucune utilité , et dont la longueur n'est qu'embarrassante , comme ceux-ci : *particulier* , *sollicitude* , qui ont chacun onze lettres , quoiqu'ils ne renferment qu'un seul radical.

Les inflexions qui forment les dérivés , seroient très-utiles si leur nomenclature étoit philosophique , et si leurs lois étoient constantes. Elles serviroient à distinguer entre eux les différens élémens du dis-

cours, et à classer leurs diverses espèces. Mais d'abord on voit souvent plusieurs termes de différente nature, être revêtus de la même inflexion; tantôt ce sont les substantifs qui se terminent comme les verbes: on dit *nier* et *prisonnier*, *espoir* et *valoir*; tantôt ce sont les adjectifs et les substantifs qui présentent une forme semblable: on dit *propriété* et *inquiétude*. Tantôt ce sont les adverbes et les substantifs; on dit *sagement* et *jugement*. Les verbes, d'ailleurs, ont une multitude de terminaisons diverses; ils ont plus de terminaisons que d'espèces, et ces espèces n'ont aucun rapport avec leurs diverses terminaisons. Il en est de même des substantifs et des adjectifs. Enfin, ces inflexions sont souvent formées d'un très-grand nombre de lettres, lorsqu'une seule ou deux au plus suffiroient pour les marquer.

Les modifications grammaticales pourroient être sujettes à de nombreuses réformes.

On se demande d'abord pourquoi les langues affectent de vouloir placer des

genres là où la nature n'a point marqué de sexe; on se demande, d'après quels principes elles ont distingué ces genres, lorsqu'on voit les mêmes noms, comme ceux de la Lune et du Soleil, être masculins dans une langue, et féminins dans une autre, et souvent dans une même langue, des synonymes appartenir à des genres différens; on se demande enfin pourquoi ces genres n'ont pas été annoncés du moins par des terminaisons simples et constantes.

Le nombre des cas pourroit être réduit, si l'on vouloit s'en tenir à la nécessité; il devroit être étendu, si l'on vouloit avoir égard à toute la variété des fonctions que les noms peuvent remplir dans le discours. Mais quel que soit ce nombre, pourquoi plusieurs déclinaisons dans chaque langue? Pourquoi des exceptions à ces déclinaisons? Pourquoi même des déclinaisons, lorsque l'article ou la préposition suffiroit pour annoncer la nature du régime auquel un mot est soumis?

Souvent on voit une même terminaison

également affectée à désigner le nombre pluriel dans certains noms, et un certain cas du singulier dans d'autres, comme la terminaison *en* en Allemand; souvent on voit la terminaison qui annonce dans les verbes un temps ou un mode, servir aussi pour les nombres des substantifs, tels que les terminaisons *ions*, *iés* en Français, *ai* en Italien, etc. Tantôt les adjectifs se modifient d'après les genres, et tantôt ils ne se modifient pas; nous disons également *simple*, *sage*, au masculin et au féminin, mais *fidèle*, du masculin, devient *fidelle* au féminin. Il y a des adjectifs qui admettent un comparatif et un superlatif, d'autres qui n'en admettent point; de même pour les augmentatifs et diminutifs; encore ces modifications ne suivent-elles pas des lois uniformes; le latin dit *magnus*, *major*, *bonus*, *melior*, *novus*, *novissimus*, *similis*, *simillimus*.

Les conjugaisons sont une des parties les plus difficiles de l'étude de la plupart des langues. D'abord il y a plusieurs espèces de conjugaisons, quand on eût pu se contenter d'une seule. Ensuite il y a

un grand nombre de verbes irréguliers , dont il faut étudier séparément les lois ; enfin , dans les déclinaisons régulières , les terminaisons des temps et des modes ne réveillent aucune idée analogue , et sont quelquefois assez complexes , quand on eût pu les réduire à un signe très-simple. On pourroit même se passer entièrement de l'appareil des conjugaisons , et suivre l'exemple de l'Anglais , qui se contente de puiser dans le verbe auxiliaire tous les moyens d'indiquer les modifications des verbes.

Quelle que soit cependant la variété de ces conjugaisons , elle n'empêche pas que des verbes tout différens ne deviennent absolument semblables dans quelques tems. Ainsi *croître* , et *croire* , en français , font également *cru* au préterit ; *suivre* et *être* , donnent également *suis* au présent ; en latin , *cerno* et *cresco* , ont pour préterit *crevi* ; et *vivo* , *vinco* ont *victum* pour supin , etc.

La syntaxe des langues (1) nous pré-

(1) On trouve dans l'ouvrage déjà cité de Wilkins , des reflexions très-sages sur les moyens de simplifier la syntaxe des langues , en leur donnant à-la-fois plus

sente trois imperfections principales, qui ne jettent pas moins d'embarras dans leur étude, et qu'il eût été facile de prévenir. 1°. Elles établissent un grand nombre de règles inutiles à la clarté du sens, et à l'exactitude de l'expression. 2°. Ces règles admettent des exceptions plus ou moins fréquentes. 3°. Ces règles ne suffisent pas pour prévenir toutes les ambiguïtés et les équivoques, seule fin qu'elles pussent cependant se proposer. On peut construire une foule de phrases très-conformes aux lois grammaticales, et susceptibles cependant de deux ou plusieurs sens; il faut alors que le jugement de ceux qui écrivent ou qui lisent, supplée au silence de la syntaxe, et achève ce que les maîtres ont commencé.

Prodigues de termes pour certaines espèces d'idées, nos langues se montrent avares à l'égard de quelques autres, et pendant qu'à l'aide des syno-

d'énergie et de fécondité. La partie grammaticale du système de la Pasigraphie, en offre aussi d'heureux exemples, et pourroit en plusieurs points servir de modèle à cet égard.

nimes elles spécifient les plus légères nuances de celles-là, elles refusent des expressions fondamentales aux notions les plus importantes de celles-ci. Ce vide que nous appercevons dans nos nomenclatures, nuit à l'exactitude du discours autant qu'à la liberté de la pensée, parce qu'il nous expose aux dangers de l'homonymie, et nous contraint de recourir trop souvent aux métaphores. Cependant, les mêmes langues se refusent aux extensions les plus naturelles qui pourroient remédier à leur pauvreté, et les puristes, retranchant chaque jour quelque mot de nos dictionnaires, ne permettent de les remplacer par aucun terme nouveau.

Léibnitz indiquoit trois remèdes principaux à cette stérilité de nos langues (1). Le premier consisteroit à remettre en vigueur certains mots surannés, lorsque leur proscription n'auroit été justifiée par

(1) Voyez *les Considérations sur la culture et la perfection de la langue Allemande*. Dans un écrit d'un petit nombre de pages, ce philosophe y a réuni une foule de réflexions judicieuses sur l'esprit de nos langues et les réformes dont elles auroient besoin.

aucun motif légitime ; le second , auroit pour objet de former de nouvelles compositions avec les radicaux existans , en prenant pour règle l'analogie des idées. Le troisième seroit d'emprunter au besoin quelques termes des autres langues. Mais Léibnitz recommandoit de n'user de ce dernier moyen qu'avec la plus grande réserve , parce qu'il dénatureroit bientôt le génie de la langue , en altérant l'harmonie de son ensemble : conseil plein de sagesse , qu'on pourroit reprocher à quelques écrivains modernes de l'Allemagne , de n'avoir pas assez observé. A ces moyens on pourroit en ajouter deux autres , l'un d'autoriser l'emploi des radicaux , dans leur état de simplicité ; l'autre , d'étendre d'après les indications de l'analogie , les inflexions déjà admises dans une langue , et qui servent à développer ou à restreindre le sens des mots.

Parmi les réformes que je viens d'indiquer , et auxquelles on pourroit encore en joindre quelques autres , telles que celle d'un grand nombre de figures autorisées par l'usage , quoique très-défectueuses ,

telle encore que celle des bizarreries de l'orthographe et de la prononciation, et du peu d'accord qui règne souvent entre elles; parmi ces réformes, dis-je, il n'en est aucune, qui ne soit possible en elle-même, compatible avec l'esprit et les conditions fondamentales de nos langues, et qui soit exclusive des autres. Disons mieux, elles seroient étroitement liées entre elles, et se prêteroient un mutuel secours. Sans doute, avec toutes ces réformes, nos langues ne deviendroient pas encore ce langage philosophique dont nous avons tracé l'idée et fixé les conditions, parce que les analogies renfermées toujours dans un petit nombre de caractères, n'y seroient pas assez complètes. Mais combien leur système ne seroit-il pas tout ensemble simplifié dans ses bases, agrandi dans ses résultats! Quels secours n'apporteroient-elles pas à nos définitions! Quels obstacles n'opposeroient-elles pas à l'esprit sophistique! Combien les divers idiômes ne se trouveroient-ils pas rapprochés et ne deviendroient-ils pas faciles à traduire les uns par les autres! Sans avoir une

langue universelle, les diverses langues ne se présenteroient au moins que comme les dialectes d'une seule, la mémoire ne seroit plus surchargée, ni l'intelligence embarrassée par les variétés sans nombre qu'elles nous présentent !

Il est vrai que ces réformes trouveroient dans nos habitudes les obstacles qu'elles ne rencontreroient point dans la nature même du langage, et elles ne pourroient être introduites que par des efforts lents et successifs. Sur-tout, ces réformes désirées par les philosophes, seroient souvent peu agréables aux littérateurs. Cette composition méthodique que nous voudrions porter dans les mots, leur déplairoit dans le style ; car, les charmes du style doivent beaucoup à l'art de concentrer les impressions, et sous ce rapport, nos mots arbitraires qui se lient par leur ensemble à l'ensemble de l'idée, sont d'un effet plus heureux pour l'imagination, que ces expressions analytiques qui font passer en revue tous les détails de l'idée qu'ils expriment. Il en est de même de la conjugaison des verbes, par le secours du verbe

auxiliaire ; elle est plus simple pour l'esprit, mais elle donne une sorte de sécheresse au discours, en le privant de la grace qu'il doit à la variété des formes. Enfin, les fréquentes anomalies que nos langues présentent dans les inflexions des mots, ne sont pas sans quelque agrément pour la diction, parce qu'elles évitent de nombreuses redondances, et laissent à l'écrivain une plus heureuse liberté pour les effets de l'harmonie. Ces anomalies sont même en quelque sorte nécessaires dans une langue qui n'a, comme la nôtre, qu'une poésie rimée. Car, si toutes les inflexions semblables supposaient un même sens, on ne pourroit terminer les vers qui se correspondent, que par des idées absolument analogues, et il en résulteroit non-seulement une entrave très-malheureuse pour le génie, mais encore une sorte de symétrie métaphysique pleine de froideur et d'uniformité. Chaque idée seroit d'avance attendue par un raisonnement de logique ; il n'y auroit plus dans la poésie, ni élégance, ni mouvement, ni surprise.

Ainsi, l'imperfection de nos langues est

sous plusieurs rapports, un résultat inévitable de la nécessité où elles sont de se prêter à-la-fois aux besoins de l'homme de lettres et à ceux du philosophe, de servir à-la-fois d'instrument à l'imagination qui compose pour émouvoir, et à la réflexion qui analyse pour éclairer. Mais le divorce des langues adoptées par ces deux espèces d'écrivains, produiroit peut-être encore plus d'inconvéniens que leur réunion (1). Il en est de l'association des arts, comme de celle des individus ; leurs forces se contrarient quelquefois , mais s'entraident souvent, et ces luttes apparentes cachent de secrettes alliances et d'utiles échanges.

(1) Voyez la Section précédente, chap. 16.

CHAPITRE QUINZIÈME.

De quelques systèmes de signes secondaires employés à représenter nos langues.

NE m'étant proposé d'étudier l'art des Signes que sous un point de vue philosophique, c'est-à-dire, dans ses rapports aux opérations de l'esprit, je me suis borné à traiter de cette espèce de signes qui se lient immédiatement à nos idées, et doivent à cette liaison une influence plus ou moins étendue sur notre manière de concevoir et de raisonner. Cependant, dans l'usage qu'on en fait pour les communications sociales, les signes peuvent aussi être envisagés sous un autre aspect, celui de la commodité plus ou moins grande qu'on trouve dans leur emploi, suivant les circonstances où l'on se trouve, et la fin qu'on se propose en les employant. Or, les signes immédiats de la pensée ne se

prêtant pas toujours aussi heureusement à remplir ces vues secondaires, les hommes se sont créé une autre espèce de signes, destinés à représenter les premiers, et mieux appropriés à leurs besoins. L'établissement de ces signes a été très-facile; car, il n'étoit besoin que de les associer par des conventions aux premiers signes immédiats, pour leur donner de suite toute la valeur convenable. Voici donc la différence précise qui distingue les langues proprement dites de ces signes du second ordre, qu'on réunit ordinairement sous le titre général de *chiffres*. Les langues sont les instrumens de l'esprit, les idées reposent immédiatement sur elles, et ne peuvent être formées sans elles. Les *chiffres* ne signifient rien par eux-mêmes; ils ne servent qu'à nous reconduire aux langues; ils ne sont que des signes de signes; ils peuvent modifier les effets extérieurs du langage; mais ils ne peuvent modifier la pensée; ils traduisent les langues, et ne les réforment pas.

Je me contenterai donc de tracer ici un rapide tableau de ces signes secon-

daires, et d'indiquer les vues d'utilité dans lesquelles ils ont été imaginés.

Toutes les inventions de cette espèce peuvent être rapportées à ces trois fins : la célérité de l'écriture, le secret des communications, le moyen de correspondre rapidement à de grandes distances. La première a donné naissance à divers procédés d'écriture ; la seconde, aux mystères de la stéganographie ; et la troisième, aux divers genres de signaux.

I. Les caractères usités dans notre écriture sont d'une forme très-compiquée ; il faut un long exercice pour apprendre à les former ; la main la plus habile ne les trace elle-même qu'avec une grande lenteur, auprès de la célérité de la parole. On a voulu simplifier ce travail, et créer une écriture abrégée qui fût aussi rapide que le discours. De cette idée sont nés divers systèmes ingénieux, dont on doit louer le dessein et encourager le perfectionnement. Car, outre les avantages de toute espèce qu'on trouveroit à pouvoir écrire sans peine, à mesure qu'on les prononce, les discours qui frappent nos

oreilles , soit au barreau , soit dans les cours d'instruction , soit dans les assemblées publiques , de quel prix ne seroit pas , aux yeux même du philosophe , un art qui économiserait si fort le temps de ceux qui étudient et qui travaillent !

Le premier exemple que nous ayons de cette écriture abrégée , est dans les *notes* dont les Romains faisoient usage ; ces notes étoient extrêmement rapides , puisque chacune d'elles représentoit un mot entier (1). Ennius paroît en avoir été le premier inventeur ; il les porta à onze cents. Un affranchi de Cicéron , et Cicéron lui-même , s'il en faut croire quelques témoignages , en ajoutèrent un grand nombre. Sénèque lui-même travailla à les perfectionner et à les mettre en ordre. Elles furent enfin portées à cinq mille (2). On

(1) Aussi Martial nous dit-il que cette écriture étoit encore plus prompte que la parole :

Currant verba licet , manus est velocior illis ;
Nundum lingua suum , dextra perigit opus.

(2) Mabillon (*de Re Diplomaticâ*) nous a conservé de nombreux tableaux des figures employées

voit, par cette seule circonstance, tout l'inconvénient d'un procédé semblable. Car, ces cinq mille figures étoient encore très-insuffisantes pour représenter tous les mots de la langue, et cependant, que de peine ne falloit-il pas pour apprendre à les former et à les distinguer entre elles ! Une sorte d'analogie avec la première lettre de chaque mot qu'elles devoient suppléer, étoit le seul indice qui aidât à en retrouver le sens.

Une méthode imaginée en Angleterre dans le siècle dernier, transportée depuis peu au milieu de nous, et qui a reçu le nom de *sténographie*, a été plus heureuse sous ce rapport. Au lieu d'avoir un signe pour chaque mot, elle donne un signe à chaque syllabe, ou plutôt elle se borne à exprimer dans chaque syllabe la consonne qu'elle renferme. Le signe affecté à chaque consonne étant beaucoup plus simple que les figures des notes romaines, la Sténographie obtient la même

à ces notes ; on en trouve encore quelques exemples dans le Code et le Digeste.

rapidité, en se contentant d'un nombre très-borné de caractères, et jouissant d'ailleurs d'une fécondité inépuisable. Mais, on objecte avec raison à la Sténographie de Taylor, qu'elle achète ces avantages par un inconvénient très-grave, je veux dire, le danger des équivoques. Car, il résulte de la suppression des voyelles, qu'une seule expression sténographique peut convenir à plusieurs mots très-différens de nos langues. Les signes que l'on place dans cette méthode, soit au commencement, soit à la fin de chaque expression, pour indiquer les voyelles initiales ou les terminaisons, ne suffisent pas pour prévenir cette incertitude, et d'ailleurs, ces signes ayant eux-mêmes des acceptions très-variées, n'indiquent jamais avec précision la nature des terminaisons ou des voyelles initiales qu'ils devoient servir à représenter.

Le premier système d'écriture abrégée; imaginé en France, est, je crois, la tachygraphie de Lavalade, publiée en 1777, procédé très-imparfait, parce qu'exigeant l'emploi de 400 signes différens,

et l'observation d'un grand nombre de règles arbitraires, il complique l'écriture plus encore qu'il ne l'abrège. Il ne faut point confondre ce système avec une autre Tachygraphie plus récente, qui lui est supérieure à tous égards, et dont on fait ordinairement usage dans les tribunes de nos assemblées publiques. Cette seconde méthode a sur la Sténographie l'avantage d'avoir des règles beaucoup plus simples, plus faciles à apprendre et à employer, et d'être moins sujette aux équivoques, pourvu toutefois que les signes soient tracés avec soin, et comparés avec attention. Mais l'extrême similitude de ces signes, qui ne diffèrent souvent que par leur longueur, expose du moins ceux qui en font usage à les confondre les uns avec les autres, et l'exactitude du compas ne peut guère être observée dans une écriture qui doit être si rapidement tracée. D'ailleurs, cette écriture a aussi l'inconvénient de supprimer la plupart des modifications grammaticales, et de défigurer les étymologies, en abandonnant l'orthographe, pour se régler toujours sur la prononciation,

lorsqu'elles ne sont point d'accord entre elles.

L'auteur d'une nouvelle Typographie (1), qui a été publiée il y a trois ans, abandonnant la méthode syllabique, employée par les tachygraphes, a remplacé chaque lettre de l'alphabet par un signe particulier, aussi simple que possible; il a ensuite groupé ces signes les uns au dessus des autres, de manière que la main puisse en former plusieurs par le seul mouvement nécessaire pour tracer un de nos caractères usités. On trouve dans les détails de cette méthode des idées très-ingénieuses. Il est à regretter seulement que son inventeur, voulant donner des signes simples aux voyelles composées, et ayant besoin aussi de quelques signes indicateurs, se soit mis dans la nécessité d'employer 118 caractères primitifs, que leur nombre rend difficiles à retenir, que leur analogie et leur simplicité même rendent difficiles à distinguer. D'ailleurs, sa méthode le cède,

(1) *Éléments d'une typographie et d'une écriture nouvelle*, par Adrien Pront; Paris 1797.

pour la rapidité de l'exécution, aux procédés tachygraphiques.

Enfin, une dernière découverte, la plus récente de toutes, semble devoir se soustraire aux défauts que l'expérience a fait sentir dans les précédentes, en même tems qu'elle en réunit les plus utiles propriétés. Je veux parler de l'okygraphie. Son auteur a essayé de transporter à l'écriture cette simplicité que nous remarquons dans les signes de la musique. Trois caractères très-simples, différemment disposés sur une échelle de lignes parallèles, telles que celles dont la musique fait usage, donnent 24 signes différens, qui suffisent pour représenter notre alphabet. Au moyen de la diverse hauteur que ces caractères occupent sur les parallèles, ils peuvent se réunir et se grouper sans se confondre, et un seul trait de plume suffit ainsi pour exprimer un mot tout entier; il reste à savoir si la main pourra s'habituer à former rapidement, sans hésitation, et d'un seul mouvement le groupe particulier qui correspond à chaque mot, à mesure que ce mot vient frapper notre oreille.

II. L'art d'entretenir des correspondances secrettes, dont le mystère ne puisse être pénétré par ceux-mêmes qui en apperçoivent les signes, repose sur une idée très-simple ; il suffit de substituer aux termes de nos langues, d'autres signes, qui ne tirent leur valeur que d'une convention particulière entre ceux qui les emploient, et ne puissent par conséquent être expliqués que par eux seuls. Cet art fut connu des anciens, et ils y appliquèrent plusieurs procédés. Sans parler ici de l'Écriture Hiéroglyphique des Prêtres Égyptiens, on sait que les Grecs correspondoient quelquefois avec des rubans de parchemin, qui, en se roulant sur des batons de grosseur convenue, ajustoient les lettres selon les rapports nécessaires pour en faire comprendre la suite. On trouve dans Mabillon plusieurs exemples de divers autres moyens qui furent mis en usage (1). Mais dans les siècles modernes, cet art a été porté beaucoup plus loin, et il a exercé la patience

(1) Voyez aussi le Traité historique des signes, par le P. Costadeau, Lyon 1720.

et la sagacité de plusieurs savans. Renfermée long-tems exclusivement dans une secte qui en cachoit avec soin les procédés, l'étude de cet art donna naissance aux mystères Cabalistiques, auxquels le vulgaire attache une si grande importance par la seule vue de l'impossibilité où il est de les pénétrer. L'abbé Trithème qui paroît en avoir beaucoup perfectionné les procédés, fut le premier qui, dans le 16^e siècle, commença à les publier, quoique avec quelque réserve; il leur dut une très-grande célébrité; les Rois et les Empereurs s'empressèrent de le consulter. Les résultats qu'il annonçoit (1) parurent si étonnans, qu'on n'hésita pas à l'accuser

(1) L'abbé Trithème s'étoit étudié à trouver des moyens de correspondre malgré tous les obstacles possibles. Il avoit imaginé de former avec la musique une langue de convention, au moyen de laquelle on pouvoit communiquer avec un prisonnier renfermé dans un cachot; il s'étoit même vanté de pouvoir communiquer avec un individu qui seroit renfermé sous terre, et ne pourroit pas plus l'entendre que le voir. Mais il ne paroît pas qu'il justifiat cette prétention par aucune expérience.

de sortilège et de magie. Le P. Kircher, jésuite, l'un des savans les plus distingués de ce siècle, sur-tout par ses connoissances dans les langues, fut chargé d'examiner le fondement de cette accusation, et de pénétrer les secrets de l'abbé Trithème. Il découvrit et montra que sa langue n'étoit au fonds qu'un système de chiffres. Les procédés particuliers à Trithème, consistoient à représenter par un mot latin tout entier chaque lettre des termes de la correspondance secrète, et à choisir tellement ces mots représentatifs, à les disposer de telle manière, qu'ils formassent entre eux un sens apparent, destiné à couvrir le sens caché de la correspondance.

Il est absolument étranger à notre dessein, d'entrer ici dans le détail des procédés imaginés pour trouver la clef d'un *chiffre* quelconque, ou pour rendre les *chiffres* absolument impénétrables en variant sans cesse les conventions sur lesquelles reposent leurs valeurs (1). Je me bornerai à remarquer que Trithème

(1) Voyez la Kryptographie de Gustave Selene.

et Kircher essayèrent de fonder sur ces chiffres un système de langue universelle dont l'idée a servi de modèle à quelques autres polygraphes. A cet effet, ils composèrent avec les mots des principales langues connues, deux grands vocabulaires. Dans le premier, les dictionnaires de ces diverses langues réunies dans un même tableau, selon leur ordre accoutumé, et disposés sur plusieurs colonnes, étoient rapportés à une commune série de nombres, qui ne représentoient que l'ordre fortuit de leur correspondance alphabétique. Chaque nombre de la série naturelle, acquéroit donc ainsi une sorte de valeur universelle, et avoit dans chaque langue une expression marquée par la table. Dans un second vocabulaire, ces mêmes mots étoient disposés d'après les lois de la synonymie, de telle manière que chacun d'eux correspondit à tous ceux qui, dans d'autres langues, exprimoient une même idée. Chaque mot se trouvant, dans ce second tableau, accompagné du numéro qui lui avoit été affecté dans le premier, on apercevoit de suite quel étoit le nombre

qui pouvoit énoncer une idée quelconque dans une langue étrangère et inconnue. Étant donné par exemple, le mot *père*, en Français, on cherchoit dans la table des synonymes le numéro du mot qui lui correspondoit en Allemand ; on écrivoit ce numéro ; l'Allemand qui le recevoit n'avoit plus qu'à chercher dans le dictionnaire alphabétique le terme auquel il avoit été attaché, et il trouvoit le mot *vater* dans sa colonne. Ainsi, l'un des deux vocabulaires servoit à indiquer les chiffres dans lesquels il falloit écrire, et l'autre à traduire ces chiffres dans la langue particulière qu'on avoit en vue (1).

L'exposé seul de ce système y découvre trois inconvéniens suffisans pour en empêcher l'admission. 1^o. On sait que chaque langue a un grand nombre de termes qui n'ont pas de synonymes dans les autres. 2^o. L'extrême variété des lois grammaticales dans les diverses langues, rendroit ces traductions très-inexactes, et sujettes à mille équivoques. 3^o. Ce chiffre ne pour-

(1) Voyez la Polygraphie cabalistique et la Polygraphie du P. Kircher.

roit être employé qu'en portant avec soi deux énormes vocabulaires , nécessaires pour l'expliquer. Aussi on ne voit pas qu'il jamais été mis en usage.

III. Si les arts se perfectionnent avec les réflexions et l'expérience que le temps seul amène avec lui , ils naissent du moins presque toujours avec le besoin. Les Grecs et les Romains employèrent le feu et la fumée , pour se transmettre avec rapidité certains avis à de grandes distances. On en trouve divers exemples dans Properce , Tacite , Polybe , et Pline le jeune. Cette invention remonte, selon plusieurs auteurs, jusqu'au siège de Troye ; elle est attribuée à Palamède ou à Sidon. Elle se conserva parmi les Siciliens, et se répandit de-là en Italie , pendant les guerres civiles du moyen age. Les anciens l'employoient même sur leurs vaisseaux , et quelquefois ils y joignoient le hissement ou l'abaissement d'une voile ; mais il paroît qu'ils igno- roient entièrement l'usage de nos Signaux. On connoît l'ingénieux usage que la ma- rine moderne fait de ce moyen de cor-

respondance. On a réduit à un nombre de phrases déterminé , les avis les plus importans qui peuvent servir d'objet aux communications maritimes. Des flammes ou des pavillons de diverses couleurs , hissés , tantôt seuls , tantôt deux ou trois ensemble , correspondent à divers avis , d'après un tableau de convention qu'on en a dressé. De cette manière , 16 pavillons différens , et quatre ou cinq flammes , suffisent pour donner environ 300 expressions différentes , dans lesquelles se trouvent énoncés à-la-fois , le nombre des vaisseaux apperçus , la nation à laquelle ils appartiennent , leurs forces , la direction qu'ils suivent , les mouvemens qu'ils exécutent , etc. Les ordres se transmettent de la même manière.

L'invention moderne des Télégraphes , a donné un singulier développement à la correspondance des signaux. On a imaginé des machines , qui , par les divers mouvemens de leurs bras , présentent à l'œil autant de figures qui peuvent être apperçues de très-loin. On a ensuite affecté des valeurs de convention à ces figures

simples ou complexes. Ici , plusieurs méthodes se présentent. On peut attacher une figure à une phrase entière , comme dans les signaux de la marine ; mais alors , on n'acquiert la possibilité de transmettre qu'un certain nombre de choses prévues , nombre aussi limité que celui des figures. On peut attacher un signe à chaque lettre de l'alphabet , et alors , avec une trentaine de figures , on pourra tout exprimer ; mais l'expression sera très-lente , parce qu'il faudra autant de mouvemens télégraphiques pour exprimer un seul mot , qu'il y a de lettres dans ce mot. On peut représenter tous les termes de la langue par des nombres correspondans qui n'auront qu'un petit nombre de chiffres , et faire correspondre ces chiffres aux figures télégraphiques (1). Enfin , en décomposant les mots de la langue , les réduisant à leurs racines , simplifiant le système des inflexions et des modifications grammati-

(1) Cette idée ingénieuse est due aux auteurs du Télégraphe décimal. Mais si leur machine ne peut être plus simple , je crois que leur système de signes pourroit le devenir bien davantage.

cales , on pourroit en venir au point qu'un Télégraphe qui ne produiroit que 60 à 70 figures, fût capable d'exprimer une phrase avec un nombre de mouvemens télégraphiques à-peu-près égal à celui des mots de cette phrase. En général , le mécanisme du Télégraphe sera d'autant plus parfait , que dans ses développemens , il pourra produire une plus grande variété de figures différentes , qui ne soient point sujettes à se confondre dans le regard de l'observateur ; et le système de signes attachés à ce mécanisme , sera d'autant meilleur qu'il réussira à dire plus de choses avec un plus petit nombre de figures.

CHAPITRE SEIZIÈME

ET DERNIER.

*Récapitulation et Conclusion de cet
Ouvrage.*

LORSQUE la philosophie se borne à étudier les faits existans pour remonter à leurs causes et découvrir les lois que ces causes observent dans leur action ; les raisonnemens qu'elle emploie , les résultats qu'elle obtient , sont toujours susceptibles d'une assez grande précision , si elle demeure fidèle aux méthodes qui lui sont prescrites ; car , elle n'a besoin que de comparer sous leurs divers rapports , d'analyser exactement , les observations qui lui sont offertes. Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de pénétrer dans les combinaisons du possible , de prévoir les effets à venir. Alors nos raisonnemens ne peuvent s'affranchir d'un certain vague , nos affirmations ne peuvent être aussi absolues , parce que les questions ne peuvent être aussi complètes , et que l'esprit

n'ose se flatter d'avoir embrassé toutes les hypothèses , et calculé toute l'étendue de chacune d'elles. L'art d'apprécier les espérances de nos progrès futurs appartient beaucoup à l'imagination , et la raison ne se livre qu'avec réserve et défiance aux impulsions que cette faculté lui communique. Il seroit donc impossible de réduire la seconde partie de cet ouvrage à des corollaires d'une rigueur mathématique ; il seroit absurde de prétendre fixer la limite précise des divers degrés de perfection dont l'art des signes , et l'art de penser , sont encore susceptibles ; et les conséquences auxquelles nous nous trouvons conduits par nos recherches , ne doivent être considérées que comme des approximations dont la raison pose le principe , mais dont l'expérience seule pourra fixer les limites ; comme des maximes générales que la sagesse indique , mais dont l'application est réservée au génie.

Nous avons distingué deux modes de perfection dont l'art des signes étoit susceptible ; l'un , qui eût consisté dans la réforme des signes eux-mêmes ; l'autre ,

qui auroit eu pour objet d'en faire un meilleur usage.

Nous avons fait voir que le matériel de nos signes est susceptible d'une très-grande réforme , et qu'on pourroit , par quelques moyens assez simples , rendre nos langues à-la-fois plus commodes pour l'usage , et plus favorables aux opérations de la pensée. (Tome 4 , pag. 527 et suiv.)

Mais nous avons fait voir aussi , que toutes ces réformes réunies ne feroient pas disparaître entièrement de nos langues les divers défauts que nous y sentons , ne satisferoient pas aux conditions du langage parfaitement philosophique , et que par la nature même des choses , plusieurs de ces conditions sont incompatibles les unes avec les autres , du moins dans leur rigoureux accomplissement. (Tome 4 , chap. 10.)

Nous avons dû annoncer également , que les réformes possibles en elles-mêmes éprouveroient de très grands obstacles dans l'exécution , soit parce qu'elles auroient à lutter contre les prétentions des faux savans , les préjugés de certains esprits , les habitudes de la foule ; soit aussi parce que

nos langues étant destinées à-la-fois à un double usage , devant servir d'instrument aux littérateurs comme aux philosophes , obéissent aux uns comme aux autres , s'accommodent à leurs divers besoins , et ne peuvent sacrifier à la perfection philosophique , le pouvoir qu'elles exercent sur l'imagination des hommes. (Tom. 3 , chap. 5 et 16 , tom. 4 , chap. 13.)

Enfin , nous avons démontré que la réforme désirée ne peut s'appliquer aussi heureusement à la langue de toutes les sciences ; que le degré de simplicité et d'analogie que nous pouvons donner à nos signes , dépend essentiellement de la nature des idées qu'ils expriment ; que la Métaphysique est de toutes les sciences celle qui se prête le moins à recevoir une langue bien faite ; que les Mathématiques , au contraire , ont à cet égard un privilège unique , et que toute idée d'appliquer aux sciences mixtes les expressions numériques , ou les procédés de l'algèbre , ne sauroit être qu'une chimère. (Tome 1^{er} , chap. 11 et 12 , tome 4 , chap. 10 , 11 , 12).

Puisqu'une partie de ces réformes sont impossibles à obtenir, puisque l'exécution des autres sera lente et difficile, c'est donc sur-tout à faire un meilleur usage des signes existans que nous devons diriger nos réflexions et nos efforts (1). Les philosophes accusent souvent à tort les langues des fautes qu'ils commettent eux-mêmes. Au lieu de déclamer inutilement contre leurs vices, cherchons à faire valoir leurs avantages. Les mots nous semblent trop arbitraires ; soutenons-les par de bonnes et judicieuses définitions. Le système du langage nous paroît trop peu lié ; cherchons à lui donner plus d'ensemble, par une étude approfondie de la génération de nos idées. Tâchons de bien nous entendre avec nous-mêmes ; nous parviendrons à nous faire aussi entendre des autres ; les esprits clairs

(1) « Ce n'est pas dans de nouveaux idiômes, » et dans la signification arbitraire qu'on donneroit » à leurs termes, qu'il faut chercher la véritable » perfection de notre langage. Il la faut chercher » dans toutes les langues, dans leur vrai sens, et » dans l'usage exact des mots ».

et méthodiques savent bien trouver dans nos langues des expressions exactes et précises. Nous ne pouvons, il est vrai, réformer à nous seuls les conventions générales du langage ; mais l'art d'écrire nous offrira, du moins, un grand nombre de moyens efficaces pour réparer les imperfections du langage reçu ; et ces moyens, mis à la disposition de chaque individu, peuvent se multiplier chaque jour par les progrès de la réflexion et les efforts du génie. S'ils ne présentent pas à l'imagination l'espoir d'une révolution aussi étendue, ils nous promettent du moins des succès plus prompts et plus certains. C'est dans l'art d'écrire que le poète et le philosophe trouveront la possibilité de se créer l'un et l'autre, avec le fonds commun d'une même langue, des idiômes tous différens et propres aux vues particulières qu'ils se proposent. Nous en retirons trois avantages remarquables, que nous ne pourrions guère attendre du langage philosophique, et qui nous consolent en partie de sa privation ; je veux dire celui de soutenir l'empire de la vé-

rité de tous les charmes de l'élocution , et d'associer ainsi les effets de la persuasion à ceux des démonstrations rigoureuses ; celui d'éclairer les abstractions par un heureux choix de métaphores , et d'appeler les comparaisons au secours des définitions méthodiques ; enfin , celui de pouvoir , à notre gré , ou simplifier l'expression de la pensée , ou lui donner un développement plus étendu , de pouvoir lui faire prendre les formes les plus convenables à la nature du sujet et à la disposition des esprits.

Nous avons distingué , dans les signes , deux espèces d'influences sur l'art de penser ; l'une directe , qui résulte de leur liaison immédiate aux opérations de l'esprit ; l'autre indirecte , qui résulte seulement du rapport qu'ils ont au développement de nos facultés.

Quelque perfection que l'on pût donner au système de nos signes , ils n'exerceroient jamais une influence égale sur toutes les branches de nos connoissances ; leur influence ne seroit jamais assez puissante

sur aucune d'entre elles , pour suffire à la destruction de toutes les erreurs , et pour déterminer tous les progrès de la vérité.

Les raisonnemens abstraits sont les seules opérations auxquelles les signes institués se lient d'une manière immédiate et essentielle.

Les sciences abstraites seront donc celles de toutes à l'égard desquelles l'influence directe des signes sera plus sensible ; elle s'étendra , mais dans des proportions variées , sur les diverses sciences mixtes , et sur les sciences hypothétiques , selon que ces sciences admettront ou un plus grand nombre de raisonnemens abstraits , ou de plus vastes calculs de probabilité. Mais cette première espèce d'influence n'atteindra pas les sciences expérimentales , qui doivent toutes leurs lumières à l'observation , et qui ne reçoivent presque aucun secours de l'analyse de nos idées.

L'influence indirecte des signes s'exerce à-la-fois sur l'attention , sur la réflexion , sur l'imagination , et sur la mémoire.

Toutes les sciences ont également be-

soin du secours de ces quatre facultés, mais dans un rapport très-variable.

Les sciences expérimentales demandent davantage à la mémoire, les sciences hypothétiques à l'imagination, les sciences abstraites à l'attention, la morale et la philosophie à la réflexion.

Les signes soutiennent et exercent la mémoire par les classifications, l'imagination par les combinaisons; l'attention trouve un appui dans leur analogie et leur fixité, la réflexion un secours dans l'art avec lequel ils détachent et reproduisent les plus secrètes modifications de la pensée.

Quoique les sciences abstraites soient celles qui sont plus particulièrement soumises à l'influence des signes, leur réforme et leurs progrès ne dépendent pas exclusivement de cette cause unique.

Les erreurs dont elles sont l'objet tiennent beaucoup à l'abus des mots; mais elles tiennent aussi à nos habitudes, à nos passions, à la vivacité de notre imagination, à la mobilité de notre attention, enfin au vice de nos méthodes.

Les progrès dont elles sont susceptibles dépendent en partie du perfectionnement des signes , mais elles dépendent aussi de l'art avec lequel nous savons transformer nos idées , soit pour en former de nouvelles combinaisons , soit pour les soumettre à de nouvelles analyses. Ils dépendent encore , sous quelque rapport , de l'expérience , c'est-à-dire des observations que nous aurons faites sur la manière dont les idées s'introduisent dans notre esprit , et sur les révolutions qu'elles y éprouvent.

Les préjugés de l'habitude , l'aveuglement des passions , les illusions de l'imagination , les distractions de l'esprit , exercent des effets beaucoup plus sensibles sur les sciences de faits , et c'est au concours de ces causes diverses , bien plus qu'au vice du langage , qu'il faut rapporter les erreurs dont elles deviennent l'occasion.

Au reste , ces diverses causes n'exercent pas une action semblable sur chacune d'entre elles.

Nous avons en notre pouvoir quatre moyens principaux pour conduire les scien-

ces de faits à de nouveaux progrès. Le premier est le soin que nous portons dans le détail de nos observations, le second, l'art de faire de nouvelles expériences, le troisième, le talent de mettre en valeur les résultats de l'expérience ou de l'observation, pour établir des calculs de probabilité, ou fonder de sages hypothèses; enfin le quatrième, est l'ordre que nous savons établir par d'exactes comparaisons, entre nos connoissances acquises.

La perfection absolue dans les travaux de l'esprit, comme dans la pratique de la morale, ne peut donc être comparée qu'à ces limites imaginées par les géomètres pour représenter l'infini, limites dont on s'approche plus ou moins sans les atteindre jamais. Les germes cachés de la vérité ont été semés par-tout sous nos pas; mais l'erreur, sous mille formes diverses, nous environne aussi de tous côtés. L'imagination, mère du génie, nous ouvre les sentiers qui conduisent du connu à l'inconnu; mais elle couvre aussi d'un funeste nuage les précipices qui les bordent. L'analyse,

après avoir anéanti les préjugés, manque souvent de force pour reconstruire à leur place de plus solides édifices. L'attention, comme la lumière du jour, ne peut suffire à tout éclairer. Si elle se répand à-la-fois sur une surface étendue, elle ne fait plus aussi bien ressortir les détails; si elle se concentre sur quelques points, elle ne laisse plus embrasser des tableaux aussi complets. Tour-à-tour excités par le désir de la science, ou retenus par notre faiblesse, quelquefois nous dépassons la vérité, quelquefois nous nous arrêtons à l'instant où nous allions la saisir. Que l'histoire de notre esprit, que les recherches que nous faisons sur la nature de nos opérations, nous conduisent du moins à ces deux résultats, les plus positifs, sans doute, et les plus utiles que puisse établir la philosophie, je veux dire la défiance de nous-mêmes, la tolérance à l'égard des autres. Ce double sentiment, effet inévitable d'un sincère amour pour la vérité, nous en rendra l'accès plus facile; il deviendra pour nous cette langue universelle dans laquelle tous les hommes sauront toujours s'en-

tendre , parce qu'il leur apprendra à s'écouter sans prévention , à ne prononcer qu'avec réserve. Heureux accord des opinions ! douce harmonie des esprits ! perspective si chère aux amis de l'humanité , devenue plus nécessaire encore par le souvenir de nos tristes dissensions ! c'est vers toi que s'élèvent tous les vœux de mon cœur , comme c'est vers toi que se sont dirigés tous mes efforts ! En fixant les images que tu nous présentes , tous les sacrifices s'oublient , tous les travaux sont récompensés.

Si maintenant il me falloit appliquer les idées que nous nous formons d'une perfection possible , aux effets qui devront résulter de la succession des âges , s'il me falloit hasarder une opinion sur les futurs progrès de l'esprit humain , je voudrois diviser cette importante question pour essayer de la résoudre. Nos succès , en général , dépendent de ces trois grandes conditions , les faits , les méthodes , et les facultés de l'entendement. Les faits se multiplient avec le temps , les méthodes

se perfectionnent par la reflexion. Les faits observés, les méthodes découvertes se transmettent d'une génération à l'autre, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les efforts qu'ils ont coûtés; ils ne se perdent que dans certaines révolutions extraordinaires dont la découverte de l'imprimerie semble devoir rendre le retour presque impossible. Les sciences qui dépendent plus particulièrement de ces deux principes, comme les sciences mathématiques et les connoissances expérimentales, sont donc justement fondées à attendre chaque jour de nouveaux progrès. Mais les facultés, cet instrument secret et admirable de nos opérations; cette imagination, mère du génie, qui associe, combine et invente; cette attention, guide de l'esprit, qui fixe, compare, analyse, apprécie tout à sa juste valeur; cette réflexion, précieux effet de l'empire sur soi-même, qui pénètre dans tous les secrets de notre intime existence, qui redit à l'esprit tous les actes de l'esprit; ces facultés, en un mot, dont le principe est toujours en nous-mêmes, on voit qu'elles ne dépendent

d'aucune condition simple et absolue que les pères puissent transmettre à leurs enfans. Souvent l'homme le plus stupide doit le jour à l'homme le plus spirituel ; parmi les élèves rassemblés autour d'un même maître, dirigés d'après les mêmes procédés, les uns obtiennent de rapides succès, pendant que les autres languissent dans une entière impuissance. Ici, nous reconnoissons sur-tout l'influence de trois causes, dont le concours favorise plus ou moins le développement de l'esprit humain ; savoir, la Nature, les circonstances, les efforts individuels. La Nature a dans ses lois des caprices que nous ne pouvons ni prévoir ni empêcher. Les circonstances extérieures qui résulteront de la situation politique, économique ou physique, des générations futures, ne sont pour nous qu'un objet de probabilités plus ou moins vagues. Il est tel évènement militaire, telle révolution dans le sein d'un état, telle combinaison, telle volonté de la part de quelques individus, telle rencontre inattendue, en un mot, qui pourroit mettre en défaut tous nos calculs. Enfin, les efforts indivi-

duels , ce long exercice nécessaire pour mettre en valeur tous les dons de la nature , ces sacrifices exigés pour obtenir sur soi-même un empire absolu , cette élévation de sentimens qui seule peut rendre supérieur à l'influence des passions , à l'attrait des distractions , voici ce qu'il n'appartient qu'à chacun de réaliser et d'obtenir. Ici la Philosophie n'a plus que d'utiles conseils ; elle ne peut jouir d'une préscience assurée ; elle peut dire à la postérité , « voilà ce que » vous devez vouloir » : elle ne peut dire au siècle présent : « voilà ce que voudra » certainement la postérité » ; elle peut éclairer les motifs par le raisonnement , mais elle ne peut enchaîner la volonté aux motifs les plus sages ; la vue du meilleur ne suffit pas pour donner à l'homme la force de l'accomplir. Les sciences qui , comme la Morale , la Politique et la Philosophie , dépendent davantage de l'état de nos facultés , qui , exigeant que chacun de nous refasse en quelque sorte l'ouvrage de ses prédécesseurs , ne se développent qu'en raison de ce que nous sommes par nous-mêmes , ces sciences , dis-je , ne

peuvent donc compter sur une progression aussi certaine de succès futurs ; et c'est ici que , quelque effort que nous fassions , l'avenir demeurera toujours couvert pour nous de quelque nuage.

Que si nous ne pouvons déterminer avec précision , quel sera , dans l'âge qui commence , la rapidité de ces progrès si désirables , nous nous efforcerons du moins d'y concourir par tous nos efforts , et le cœur de l'homme de bien se dédommagera par le dévouement de son zèle , de ce qui manque à la certitude de ses espérances. Nous tâcherons de ramener sans cesse les hommes à ces maximes - pratiques , plus utiles mille fois que de méthodiques définitions ; nous chercherons à développer , à simplifier pour eux cet art difficile qui consiste à cultiver en nous-mêmes les facultés que nous avons reçues , nous nous appliquerons à populariser la sagesse ; nous dirons à tous les hommes : « consentez » enfin à déposer ces passions individuelles , » la source commune des erreurs de votre » esprit , et des malheurs de votre vie ; » consentez à ne chercher que dans le

» bien général vos véritables intérêts et le
» terme de vos efforts ; veillez avec sévé-
» rité sur vous-mêmes , sachez commander
» à votre esprit aussi bien qu'à votre cœur,
» et ne vous flattez pas d'obtenir le bien-
» fait des lumières , si vous ne savez ré-
» gler les habitudes de votre vie » ; nous
dirons à ceux qui gouvernent , à ceux qui
donnent des lois aux empires : « c'est à
» vous qu'il appartient presque entièrement
» de résoudre ce vague et difficile pro-
» blème du perfectionnement de l'espèce
» humaine ; vous êtes cette grande et pre-
» mière circonstance de laquelle dépendent
» sur-tout les progrès de la raison ; voyez
» les prodiges qui ont accompagné dans
» tous les siècles le règne de la justice et
» de la liberté ! En étudiant ces époques
» de bonheur et de gloire , appliquez-vous
» à reproduire parmi nous les causes puis-
» santes dont elles vous présentent le dé-
» veloppement ; que vos institutions ren-
» dent à l'homme ce noble orgueil, source
» féconde de grands efforts ; qu'elles pro-
» tègent la morale , et raniment sans cesse
» l'émulation du bien ; qu'elles perfec-

» tionnent cette éducation publique , bien
» plus importante pour le caractère des
» nations que toutes les lois positives ,
» cette éducation publique , dans laquelle
» se prépare en secret l'histoire des siècles
» futurs » ! Nous dirons enfin aux philo-
sophes , à ceux qui prétendent diriger la
société par l'autorité de leurs lumières :
« Ne séparez point l'amélioration des
» hommes , de leur perfectionnement in-
» tellectuel , et pour ce grand ouvrage ,
» attendez plus encore de l'influence de
» vos actions que de celle de vos écrits.
» Envain , vous nous tracez d'admirables
» méthodes , vous soumettez à des formes
» plus régulières l'art du raisonnement ;
» tant que les hommes vous verront ne
» faire de vos lumières que l'instrument
» de votre vanité , de vos intérêts indivi-
» duels ; tant qu'ils vous verront divisés
» en factions jalouses de leurs succès ,
» acharnées à se combattre , ils concevront
» peu d'estime pour cette vérité dont vous
» vous dites les sectateurs , pour cette sa-
» gesse dont vous voulez être les apôtres.
» Mais si vous donnez enfin l'exemple de

» l'impartialité, de la bonne foi, si vous
» vous montrez timides dans vos affirma-
» tions, unis dans vos travaux, constam-
» ment animés du desir de leur bonheur;
» si, au lieu de faire de notre perfectibi-
» lité même un nouveau sujet de dispute,
» un nouvel aliment pour l'esprit de parti,
» ils vous voient contribuer à la réaliser
» par votre propre réforme, et par les
» habitudes de votre vie, alors ils com-
» menceront à croire aux maximes que
» vous leur annoncez, et l'estime qu'ils
» concevront pour vous leur inspirera le
» besoin de vous imiter. Quelle que soit
» l'opinion qu'on se forme sur l'avancement
» futur de la raison humaine, il est au
» moins une maxime éternelle, d'une en-
» tière évidence, et à laquelle nous devons
» tous nous rattacher; c'est que le per-
» fectionnement de la raison ne s'opérera
» pas sans la réforme des mœurs, c'est
» que la philosophie ne peut mieux au-
» gurer de ses destinées futures qu'en les
» confiant aux mains de la morale, et
» en plaçant l'espérance de ses succès sous
» la garantie de la vertu ».

F I N.

T A B L E
DES CHAPITRES
DE LA DEUXIÈME PARTIE.

QUATRIÈME VOLUME.

SECONDE PARTIE. De l'influence que le perfectionnement des Signes pourroit exercer sur les progrès de l'esprit humain.

SECTION IIe. *De l'étude des questions abstraites, et des avantages qu'elle pourroit retirer du perfectionnement des Signes.*

CHAP. Ier. *De la nature des questions abstraites. Première espèce d'erreurs auxquelles elles sont exposées; vices dans la forme du raisonnement. — Causes de ces erreurs, et leurs remèdes. — Réflexions sur la logique des Ecoles,* Page 1

- CHAP. II. *Seconde source d'erreurs dans les questions abstraites. — Equivoques du langage. — Leurs causes et leurs remèdes. — Des règles des définitions,*
Page 42
- CHAP. III. *Continuation du précédent. — Projet d'un dictionnaire philosophique. — De la marche à suivre pour refaire la langue. — De l'art des étymologies,*
77
- CHAP. IV. *De la Proposition, sa nature et ses lois. — Troisième source d'erreurs dans les questions abstraites ; vices dans la comparaison des idées. — Causes et remèdes de ces erreurs,* 115
- CHAP. V. *Du progrès de la vérité dans les questions abstraites. — Des lumières que nous pouvons attendre de nouvelles opérations sur nos idées,* 144
- CHAP. VI. *De l'analyse et de la synthèse chez les Métaphysiciens et les Géomètres,* 172
- I. *Définition des deux méthodes,* 276
- II. *De l'application des deux méthodes,* 200

- CHAP. VII. *Des disputes de mots, et de la démonstration de la vérité*, Page 224
- CHAP. VIII. *De l'association des raisonnemens abstraits aux vérités de l'expérience. — De l'usage et de l'abus de la Métaphysique*, 261
- CHAP. IX. *Application des maximes contenues dans les chapitres précédens, aux Sciences Morales et Politiques*, 293
- CHAP. X. *De la langue philosophique ; — différens systèmes qu'on pourroit suivre pour sa formation. — Des règles de cette langue et de sa possibilité*, 351
- Premier système*, 365
- Second système*, 364
- Troisième système*, 381
- Quatrième système*, 399
- CHAP. XI. *Des différentes tentatives qui ont été faites pour créer une langue philosophique, ou pour réduire l'art du raisonnement à une sorte de calcul*, 416
- CHAP. XII. *Des sourds-muets de nais-*

sance, et des méthodes suivies pour leur instruction, Page 452

CHAP. XIII. *Considérations sur les principales langues anciennes et modernes, et sur le caractère qui les distingue, 486*

CHAP. XIV. *Des réformes générales dont nos langues seroient susceptibles, 523*

CHAP. XV. *De quelques systèmes de signes secondaires employés à représenter nos langues, 541*

CHAP. XVI et dernier. *Récapitulation et Conclusion de cet Ouvrage, 559*

Fin de la Table du 4^e. et dernier Volume.

ERRATA du quatrième Volume.

Page 22 , ligne 4 , l'une de celle-ci , lisez , l'une de celles-ci

Page 28 , ligne 22 , les auteurs , lisez , ses auteurs.

Page 39 , ligne 18 , est actif ou passif , supprimez , est.

Page 110 , ligne 4 , et les révolutions , lisez , et des révolutions.

Page 119 , ligne 7 , et celles qui expriment , lisez , de celles qui expriment.

Page 141 , ligne 7 , appliqué les méthodes , lisez , appliqué ses méthodes.

Page 349 , ligne 26 , et les succès , lisez , et ses succès.

Page 314 , ligne 15 , sur la législation des théories , dont le principe , lisez , sur la législation , des théories dont le principe.

Page 319 , ligne 3 , ou établir , lisez , et d'établir.

Ibid. , ligne 21 , accompagnées , lisez , accompagné.

Page 468 , ligne 21 , préjugé vulgaire , de la nécessité des sons , lisez : préjugé vulgaire sur la nécessité des sons pour les communications de la pensée.

Page 479 , ligne 5 , qu'on le pense , lisez , qu'on ne pense.

Page 502 , ligne 2 , tous les mots sont aussi , lisez : tous les mots sont ainsi.

Ibid. lignes 7 et 8 , le premier représente , lisez : le premier caractère du mot , représente.

Page 575 , ligne 7 , quel sera , lisez , quelle sera.



